





LA
BIBLE COMPRISE

OU
LE VÉRITABLE PROGRÈS

DES
ESSAIS PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUX

PAR L'AUTEUR DE LA BIBLIE ET DE LA BIBLIE

ET DE LA BIBLIE, AVEC DES NOTES ET DES
REMARKS SUR LES DIFFÉRENTS MANUSCRITS
ET LES DIFFÉRENTS MANUSCRITS.

(PARTE II. A.)

TOME SECOND

PARIS

EDITIONS DE L. HACHETTE ET C^o

1864

1864



LA
BIBLE COMPRISE
OU
LE VÉRITABLE PROGRÈS

—
TOME II

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

LA
BIBLE COMPRISE

OU
LE VÉRITABLE PROGRÈS

SUITE
D'ESSAIS PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUX

PAR L'AUTEUR DE *RÉVÉRIES ET VÉRITÉS*

Tu autem, Daniel, claudes sermones et signa
librum, usque ad tempus statutum plurimi per-
transibunt et multiplex erit scientia.

(DANIEL, XII. 4.)

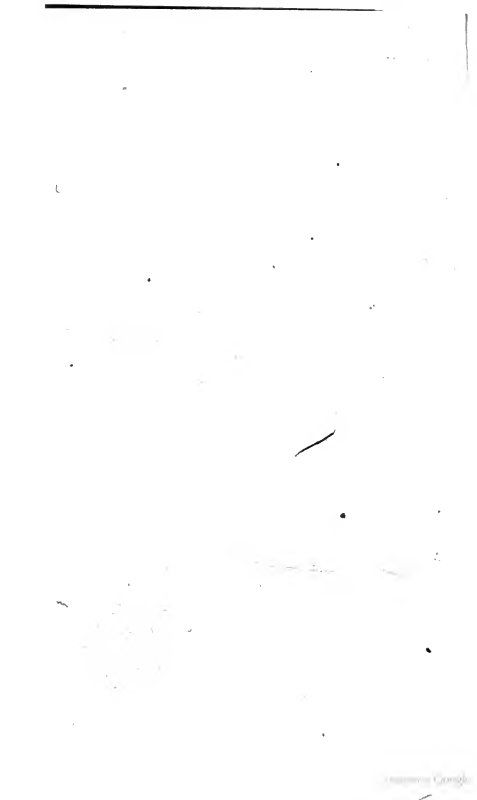
TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864

Tous droits réservés



OÙ EST LE PROGRÈS?

II

ESSAI DE COSMOGONIE

SELON LA SAINTE ÉCRITURE.

II

ESSAI DE COSMOGONIE

SELON LA SAINTE ÉCRITURE.

CHAPITRE PREMIER.

A QUI NOUS ADRESSONS-NOUS ?

Ayant établi que la vraie philosophie serait celle qui dirait à l'homme d'où il vient, ce qu'il est, et où il va, nous avons nécessairement dû, en recherchant son origine, rechercher celle de toutes choses, et nous nous sommes trouvé en présence même de l'Auteur de la Création.

Nous avons démontré l'unité de son plan et la parfaite sagesse qui y a présidé; mais comment, nous, que le monde aurait rangé parmi les ignorants du siècle, avons-nous pu savoir ces choses ?

Par une lecture attentive de la Parole Divine. C'est cette parole, en effet, qui, mettant l'homme en communication directe avec l'Être Suprême, peut seule lui donner l'intuition nécessaire pour comprendre les divins mystères, et lui dévoiler le mode d'action de ce Créateur qui, dans tous ses actes, a eu le bonheur de sa créature pour objet.

Nous savons bien qu'il suffira de ce peu de mots pour exciter l'hilarité de ces partisans de la philosophie du XVIII^e siècle; de ces disciples des d'Alembert, des Voltaire, qui, toujours posant devant le public, ne songent qu'à le divertir par leurs railleries, et à force de s'y exercer, ont fini par étouffer en eux ces intimes et nobles convictions que la nature avait mises dans leurs cœurs.

Le ridicule.... telle est leur arme favorite. Facile à manier, ils trouvent aisément, avec son aide, le défaut de la cuirasse des esprits superficiels.

Lutterons-nous? Non.... Nous ne pouvons descendre dans l'arène qu'en face d'adversaires sérieux, et ceux qui peuvent trouver du plaisir à décrier ce que nous vénérons, à faire de la Sainte Parole l'objet de leurs sarcasmes, ne le sont pas pour nous.

Qu'ils nous lisent ou non, peu nous importe. Ce n'est pas pour eux que nous écrivons.

La simple curiosité peut, en dehors de nos chers élèves, nous donner pour lecteurs nombre de personnes, qui ayant beaucoup lu, beaucoup cherché, ont fini par se persuader que la supériorité de l'intelligence consiste à se mettre au-dessus de croyances, qui, suivant elles, sont en opposition avec la raison.

Qu'y a-t-il là-dessous? Une forte dose d'orgueil.... Ce serait s'humilier que de reconnaître l'Écriture comme Divine. Ces hommes ne le feront donc point.... Plaignons-les.... Prions pour eux.... c'est tout ce que nous pouvons faire. A l'Éternel seul appartient d'ouvrir leurs yeux, de toucher leurs cœurs.

Il est enfin une troisième catégorie de lecteurs, qui est probablement la plus nombreuse. C'est celle des gens qui, n'ayant pas de parti pris, pourraient être amenés à croire, si on prenait la peine de leur faire connaître la vérité; mais qui demeurent indifférents, faute d'avoir eu occasion d'approfondir des questions dont ils ne comprennent pas l'importance.

C'est à eux surtout que nous nous adressons. La bonne

volonté ne leur manque pas. L'essentiel est de leur montrer la route, et de les y diriger de manière à ce qu'ils ne s'égarerent pas.

Nous leur répéterons donc ce que nous avons dit à tous les jeunes gens à l'occasion de leurs études : « Placez-vous très-haut, car rien n'est plus essentiel dans les questions religieuses, que des vues élevées. Les discussions mesquines et la passion de l'analyse sont la ruine de toute croyance ; tandis que l'esprit qui cherche à embrasser, dans son ensemble, la sublime doctrine de l'Évangile, ne tarde pas à s'élever au-dessus de la terre, et, montant, montant toujours, finit par arriver aux pieds du trône de l'Éternel. Il vous semble alors que vous êtes en sa présence, et vous reconnaissez bien vite que c'est un Dieu d'Amour, quand il vous parle de tout ce qu'il a fait pour vous, et des trésors d'affection qu'il a encore en réserve pour ceux qui viennent à lui avec confiance, avec foi. »

1. *La lettre tue, mais l'esprit donne la vie* (II^e Ép. aux Corinthiens, III, 6).

CHAPITRE II.

QU'EST-CE QUE L'INSPIRATION ?

Comment l'Éternel parle-t-il à sa créature ?

Principalement par la Sainte Écriture qui est sa Parole, qui est l'œuvre d'hommes ayant écrit sous son inspiration, sous sa dictée en quelque sorte.

Nous entrons d'emblée dans le surnaturel, vont dire nos adversaires.

Oui.... car il est, en général, si intimement lié au naturel, que les esprits les plus avancés ne sauraient les distinguer l'un de l'autre.

Vous vous mettez à écrire.... Comment discernerez-vous si ce qui sort de votre plume, est le produit de cette intelligence que vous regardez comme votre propriété personnelle, ou d'une intelligence qui lui est supérieure, et qui, ayant un but, vous inspire les idées nécessaires à son accomplissement ?

L'Être supérieur qui descend en vous, et vous pénètre d'une pensée qu'il veut voir exprimer par vous, dans votre langage, revêtu de votre individualité, enveloppée même de votre ignorance, comme d'un voile qui doit en cacher aux hommes le véritable sens pendant de nombreuses générations, n'est-il pas celui qui a formé, mis en vous, dirigé,

l'intelligence inférieure que vous appelez votre propriété individuelle ?

Si vous trouvez une différence dans le mode de conception qui dicte un écrit très-profond sur la science, et un autre sur les vérités religieuses, nous n'y voyons pour notre part que l'action des mêmes organes.

S'ils subissent la pression d'une influence extérieure, nous ne voyons pas ce qui dénote une différence d'origine entre l'influence scientifique et l'influence religieuse.

Leurs tendances, direz-vous....

Qui vous garantit qu'en définitive elles n'aillent pas à un seul et même but ?

Vous jugez sur une première impression; mais si l'influence, disons mieux, l'inspiration a eu pour résultat de faire sortir de votre plume la VÉRITÉ, qu'elle ait été philosophique ou biblique, elle est UNE, puisque la Vérité est l'Unité par excellence. Or l'Unité, dans son sens absolu, implique l'idée de Divinité. Unité, Vérité, Divinité, sont donc trois expressions différentes pour rendre une même idée.

Voulez-vous savoir si l'Écriture est le produit de l'inspiration ? Voyez si elle réunit ces trois caractères, qui ne sauraient être disjoints.

Nous vous aiderons volontiers dans cette recherche. Ce sera toutefois à une condition, savoir : que nous trouverons en vous, chers lecteurs, de ces hommes de bonne volonté dont nous parlions tout à l'heure, qui sont disposés non à contester, mais à croire.

Il faut, quand nous aurons vu ensemble annoncer, des siècles à l'avance, des événements qu'il était impossible à l'intelligence humaine de prévoir, et que ces prédictions se seront accomplies, que vous ne vous refusiez pas à y reconnaître la main de la DIVINITÉ, *puisque'il n'y a pas d'autre explication possible à en donner....* puisqu'il n'y a que Dieu qui ait pu faire ce qui était impossible à l'homme.

Il faut, quand nous vous présenterons ce texte célèbre, sorti depuis 3400 ans de la plume de Moïse, et nous révélant

des choses que la science la plus avancée n'a jamais comprises jusqu'à notre époque, que vous admettiez que de telles paroles ont dû être inspirées, qu'elles sont l'expression même de la VÉRITÉ, *puisque'il n'y a pas d'autre explication possible à en donner.*

Il faut, quand, après vous avoir démontré l'unité de l'œuvre de la Création, nous vous ferons connaître celle de l'œuvre de la Rédemption, que vous reconnaissiez qu'il n'y a, dans ces deux œuvres, qu'une seule et grande UNITÉ.

Il faut que, si c'est Dieu qui a créé l'homme libre, et, en voyant sa chère créature tomber, a poussé l'amour à son égard jusqu'à envoyer son Fils sur la terre pour le sauver; que si c'est Dieu qui a annoncé sa venue par ses Prophètes, comme l'*Ancien Testament* le constate, et que le *Nouveau* nous décrive sa venue, sa doctrine, sa mort pour la rédemption du genre humain; il faut, disons-nous, que vous admettiez que tout est lié dans cette œuvre de miséricorde,... dans cette œuvre de parfait amour; et que, par conséquent, JÉSUS-CHRIST est bien le FILS DE DIEU, *puisque'il n'y a pas d'autre explication possible à en donner.*

Il faut enfin que, si, après avoir fait passer sous vos yeux toute l'œuvre matérielle de la Création, nous vous en développons le caractère spirituel, nous soyons soutenu, encouragé dans cette grande tâche, par le doux espoir que, lorsque nous serons arrivé au terme de ce travail, il sortira de la bouche de quelques-uns au moins d'entre vous, un cantique de louanges et d'actions de grâces à l'Éternel; il faut que nous ayons la perspective que quelques nouveaux frères, amenés à Christ, se réuniront pour chanter en chœur un *Alleluia*, qui arrivera aux pieds du trône de Dieu.

CHAPITRE III.

SANS L'INSPIRATION L'ÉCRITURE NE REMPLIRAIT PAS
SON BUT.

Quand l'Éternel a préparé le monde pour servir d'habitation à sa créature ; quand il a voulu, après sa déchéance, la ramener à lui par de nouvelles marques d'amour, il a fait une œuvre qu'il avait, évidemment, l'intention d'amener à sa connaissance, pour qu'elle portât son fruit.

Mais, dans son orgueil, l'homme ne veut rien devoir qu'à lui-même ! Un génie surgit-il.... Un Michel-Ange se produit-il sur la scène du monde, vite on s'informe à quelle école il a été élevé ; et si on retrouve, chez son maître, quelques indices de ce talent que le disciple a déployé plus tard, on est satisfait... C'est une œuvre humaine, qui n'a rien en elle d'extraordinaire. Ce qu'on redoutait, c'était de trouver ce cachet divin, inséparable, comme nous l'avons dit, de la véritable inspiration.

Dieu ne pouvait donc parler aux hommes, par l'organe d'un d'entre eux, sans qu'on ne cherchât, de même, à voir dans ses paroles, le simple résultat de ses recherches scientifiques, de l'expérience qu'il avait acquise, peut-être de la vive imagination dont il avait été doué par la nature. L'ac-

tion providentielle disparaissait donc, avec la leçon que la créature en devait retirer.

Moïse révélait-il à l'homme les grands mystères de la Création, on disait que, dans les quarante années qu'il avait passées au milieu des prêtres égyptiens, il avait acquis une multitude de connaissances, dont la Genèse était l'une des expressions; comme si, dans ce cas, ces mêmes connaissances n'eussent pas dû nous arriver par une autre voie.

Quand Christ quitte la terre, et charge ses disciples d'aller répandre sa doctrine chez tous les peuples, il leur annonce que son Père leur enverra son Saint-Esprit, qui leur inspirera ce qu'ils devront dire. Cette fois, il n'y avait pas moyen de parler de connaissances acquises. C'étaient des pauvres pêcheurs, choisis à dessein, pour que l'inspiration divine fût bien évidente.

L'incrédulité ne s'est pas découragée. Elle a nié les faits les mieux démontrés, et, en présence des quatre lettres de l'apôtre Paul qu'il n'y a pas eu moyen de récuser¹, elle s'est rabattue sur cette considération, qu'elles émanaient d'un homme de haut savoir, élevé à l'école des Pharisiens; oubliant que la personnalité de l'auteur devait disparaître devant la constatation, qui résultait du contenu de ces Épîtres.

C'est en vain, au surplus, que l'homme se débat dans un cercle de sophismes. L'inspiration accomplira son œuvre.

1. Les théologiens allemands les plus opposés à la divinité des Ecritures, nous dit M. Ernest Naville, ont soumis les livres du Nouveau Testament à une critique animée de l'esprit de destruction le plus prononcé; et l'évidence des faits les a contraints de s'arrêter devant quatre lettres de l'apôtre Paul; l'épître aux Romains, les deux épîtres aux Corinthiens, et l'épître aux Galates. Il existe donc, dans l'état actuel de la science, quatre lettres de Paul de Tarse, que les docteurs les plus prononcés acceptent comme authentiques, et qui ont été écrites vers l'an 64 de notre ère.

Si l'on n'accorde pas ce fait, on n'a pas le droit de nous dire que Cicéron a écrit les harangues qu'on nous donne comme de lui; que Christophe Colomb a découvert l'Amérique, etc. etc. (Science et Foi; discours prononcé à Genève par Ernest Naville, ancien professeur de Philosophie.)

Les ouvriers ne sauraient manquer pour la moisson de l'Éternel; et si, pris isolément, les progrès de chacun d'eux sont imperceptibles, un torrent ne se compose-t-il pas de gouttes d'eau réunies?

Bon courage donc, jeunes gens. Si vous vous faites ouvriers de la VÉRITÉ, soyez certains qu'elle se fera jour à son heure.

CHAPITRE IV.

QU'EST-CE QUE LA RÉVÉLATION PROPREMENT DITE?

La Révélation, la Bible, est le seul livre qui ait été et qui sera jamais écrit, qui soit à la portée de l'enfant, à la portée de la vieillesse, comme à celle de l'âge mûr ; qui convienne aux ignorants comme aux esprits supérieurs, aux pauvres comme aux riches, aux travailleurs comme aux oisifs, aux esclaves comme aux maîtres ; à tous les individus, en un mot, qui ont été, qui sont ou qui seront, à quelque contrée, à quelque climat qu'ils appartiennent, qu'ils soient Anglais ou Français, Indiens ou Chinois, Iroquois ou Hottentots.

Ou nous nous méprenons étrangement, ou c'est là un premier caractère qui atteste sa divinité.

Pour s'adresser à cette multitude d'êtres, si différents les uns des autres par la nature de leur intelligence, il ne suffisait pas qu'une doctrine fût facile à saisir ; il fallait une méthode toute particulière, pour en imprimer les leçons, non-seulement dans les esprits les moins cultivés, mais dans les cœurs.

Il y a donc dans les Saintes Écritures deux choses distinctes, quoique intimement liées :

LA FORME, qui suffit à ces jeunes néophytes, à ces esprits simples *auxquels le royaume des cieux appartient, parce qu'ils*

ressemblent à de petits enfants¹. Elle leur enseigne en effet tout ce qu'il leur est utile d'apprendre pour bien connaître la voie du salut. Et LE FOND qui, à ces intelligences tourmentées du besoin de tout savoir, fournit une source si abondante de méditations, que les esprits les plus profonds ne pénétrèrent guère au-dessous de sa surface².

Nous n'entendons pas dire, par là, que les mystères, que la parole renferme, doivent demeurer à jamais impénétrables à l'homme. L'Éternel n'aurait pas mis en ses mains un livre devant lui rester toujours inintelligible; mais ce sera, peut-être, l'affaire de bien des siècles; car, lorsque le voile aura disparu, la créature n'aura plus rien à apprendre sur la terre.... La dernière trompette sera à la veille de sonner.... L'Ange sera au moment de crier : *Il n'y a plus de temps*³.

Qu'il nous suffise, du reste, de savoir que, intelligents ou non, nous pouvons toujours, avec l'aide du Seigneur, arriver à ce degré de connaissances bibliques, qui a été assigné à notre génération, comme approprié à notre état de civilisation.

Sous l'Ancienne Alliance, le voile, qui enveloppait les principaux mystères de la religion, était assez épais; mais il a commencé à disparaître, le jour où le Christ a fait entendre ces paroles solennelles : *Cherchez et vous trouverez*⁴.

Peut-être n'ont-elles pas encore eu tout le retentissement désirable. Il est beaucoup de chrétiens qui craignent d'approfondir certaines expressions bibliques; qui croient encore, comme les Hébreux, que c'est là une arche sainte, à laquelle il n'est pas permis de toucher. S'ils rencontrent quelque obscurité, ils ne cherchent point à en pénétrer le sens.... Ils humilient leur raison, et pensent en cela remplir un devoir.

1. Évang. selon S^t Matthieu, XIX, 14.

2. Ainsi, *simplicité* et *profondeur*, deux caractères qui, dans les œuvres humaines, s'excluent, se réunissent dans la Bible pour en démontrer la divinité.

3. Apocalypse, X, 6.

4. Évang. selon S^t Matthieu, VII, 7.

L'Église, en effet, a généralement proclamé cette doctrine : « que la vraie foi est aveugle, que ce n'est pas à l'homme isolé, qu'il appartient d'approfondir les paroles du Tout-Puissant; que lorsque Dieu a parlé et qu'une chose est écrite, la créature doit se soumettre. »

Que la foi doive être accompagnée de soumission, cela ne peut faire doute. Ce qui fait question, c'est de savoir : *ce qui est écrit, ou plutôt, ce que signifie ce qui est écrit.*

Le principe, que l'Église proclame, a fait dire à certains incrédules, qu'il était fort sage de ne pas permettre d'examiner, car si elle le faisait on ne pourrait croire. Ne serait-ce pas le cas pour l'Église, de montrer sa confiance dans le livre qui pour elle est la Vérité même, en permettant l'examen le plus approfondi de la Sainte Écriture? N'est-ce pas une chose humiliante que de croire que sa religion ne supporterait pas un examen de cette nature?

On parle de faire fléchir sa raison devant le texte sacré; mais on semble oublier que, elle aussi, est un don de la Providence.

Peut-on supposer un instant que, en donnant la Sainte Parole à sa créature, pour la guider dans la voie du salut, Dieu l'aurait, en même temps, douée de raison, si le résultat de ce dernier don devait être d'annuler son premier bienfait; de saper, par sa base, cette œuvre de réconciliation et de sanctification, à laquelle la Bible était destinée?

On voit un devoir, dans cet affaissement de la raison devant l'Écriture; mais on ne réfléchit pas que ce serait prêter au Tout-Puissant une exigence en opposition avec sa suprême sagesse.

Plus il aurait donné d'intelligence à un homme, et moins il aurait de foi, s'il y avait désaccord entre la vérité révélée et le raisonnement.

C'est là une chose si complètement inadmissible, que, nous adresser ces paroles : *Cherchez et vous trouverez*, c'est évidemment nous dire : « Vous pouvez employer, à la découverte de la vérité, toutes les ressources qui ont été mises à votre dis-

position. Si vous le faites avec l'humilité, la foi, la persévérance nécessaires, elle finira par se déployer devant vous.

C'est dans cet esprit donc, et avec cette conviction, que nous étudierons la Sainte Écriture, et chercherons à nous en expliquer les mystères.

Nous rencontrerons des miracles, mais notre raison ne nous dit point qu'ils soient impossibles. Comment Celui qui a fait le monde, ne pourrait-il pas faire les choses les plus merveilleuses?

Si l'établissement de la Religion Chrétienne n'en avait pas nécessité, où en serait le prestige?

L'homme est si épris du merveilleux, que ces poèmes, qui traversent les siècles, sont précisément ceux qui, à chaque instant, incarnent le dieu dans le héros; et l'Éternel, qui a formé la créature, et sait ce qu'est l'imagination dont il l'a douée, n'aurait rien fait pour répondre à ce besoin¹! Rien

1. Le scepticisme qui ne se préoccupe point des besoins spirituels de l'homme, s'entoure de ses railleries ces chrétiens qui ont la simplicité de croire au merveilleux. Nous ne saurions assez vous mettre en garde, chers élèves, contre des attaques qui n'ont pour objet que de masquer, sous une phraséologie de convention, l'inanité de la doctrine des philosophes de cette école. Ils vous parleront de *religion naturelle*, excluant tout miracle; mais pressez-les de formuler ce qu'ils entendent par là, et ils énuméreront quelques-uns de ces devoirs, que les hommes ont les uns envers les autres, et sans lesquels la société ne pourrait pas exister. La sagesse Romaine a dit : *Lex est religio*, et eux, l'imitant, font du code leur religion: mais des esprits très-superficiels peuvent seuls se contenter de cette réponse évasive; *religio* vient de *religare*, parce qu'une véritable religion doit relier le ciel à la terre, et ne laisser en dehors d'elle aucun des intérêts de l'humanité. La créature a nécessairement des devoirs envers elle-même dont le scepticisme fait bon marché, mais ceux surtout qu'il foule aux pieds sont ceux envers ce Maître qui peut dire à l'homme : « Tu es brillant de santé, mais demain, à cette heure, tu seras perclus de douleurs. Tu es renommé pour ton génie, mais demain tu auras perdu la raison. Tu te confies en ta force, mais demain tu ne seras plus qu'un assemblage de molécules sans vie. »

Une religion laissant en dehors d'elle cet Être Suprême, de la volonté duquel toute la nature dépend, ne mérite donc pas un moment d'attention de la part d'hommes sérieux, qui, ayant ouvert les Écritures, ont pu se convaincre qu'elles, du moins, s'adressent à l'homme en son entier; qu'elles parlent à son cœur comme à son intelligence; qu'il n'est pas d'aspiration en lui à laquelle elles ne répondent; que depuis la naissance du monde jusqu'à

ne viendrait jamais, dans l'ordre moral, modifier l'ordre matériel de la nature !

S'il en eût été ainsi, l'homme n'eût pu croire à la divinité de cette Religion, car elle n'en eût pas eu le cachet.

La raison ne nous dit donc à cet égard qu'une chose.... C'est qu'il n'y a dû y avoir des miracles, que là où la grandeur du but justifiait le renversement de l'ordre naturel.

Que ceux qui nous suivent voient combien la Bible, convenablement étudiée, en est sobre, et nous aimons à croire qu'elle prendra, à leurs yeux, un caractère tout différent de celui qu'ils lui ont attribué jusqu'ici.

Ce n'est pas, à notre propre intelligence, que nous allons demander l'explication des divins mystères. C'est à la Bible elle-même, car elle a cela de particulier que, dès qu'on la lit avec attention, on reconnaît qu'elle se rend témoignage à elle-même, et que la Bible seule doit interpréter la Bible.

Il va sans dire que nous ne parlons que de questions intéressant le salut de nos âmes, car, l'Écriture n'ayant pas été destinée à nous enseigner l'archéologie ou la géologie, si la demande n'a qu'un motif de curiosité scientifique ; si elle a trait, par exemple, à l'histoire de la race humaine, ou à l'étendue du Déluge, il n'y sera peut-être pas satisfait.

Voulons-nous donc savoir ce que nous y trouverons, commençons par nous bien rendre compte du but pour lequel elle nous a été donnée ; et si nous l'ignorons, interrogeons-la... Elle nous dira ce qu'elle est... Elle nous racontera son histoire

Dieu, nous dira-t-elle, avait créé l'homme libre, mais abandonné à lui-même, *il pervertit ses voies et remplit la terre d'extorsion* à tel point que Dieu dit : *J'exterminerai de dessus*

la fin, il n'y a pas eu et il n'y aura jamais un fait en dehors de son domaine ; que dans cette série de mystères, il est donc naturel qu'il y en ait qui échappent à notre conception, puisque nous ne pouvons nous rendre compte même des plus simples, de la formation d'un épi dans le sein de la terre, de la propagation des espèces sur sa surface.

la terre les hommes que j'ai créés; mais Noë trouva grâce devant l'Éternel¹.

Après le déluge, en conformité de la promesse qu'il avait faite à ce fidèle serviteur, Dieu résolut de ne plus laisser sa créature errer sans guide au gré de ses passions; mais au contraire de se choisir un peuple, qui lui appartiendrait en propre, dans le sein duquel son culte se conserverait d'âge en âge, et avec lequel il se tiendrait en rapports, soit directement, soit par l'entremise de célestes messagers, soit au moyen de prophètes dont la voix serait dirigée par ses divines inspirations.

La foi d'Abraham, nous dit la Bible, lui mérita d'être choisi par l'Éternel pour être le père de ce peuple. *Je te ferai devenir une grande nation*, lui dit le Seigneur. *Je te bénirai, et toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité, parce que tu as obéi à ma voix².*

Or, il était fort avancé en âge, ainsi que Sara sa femme. Il en fut ainsi pour que la puissance de l'Éternel s'en trouvât manifestée, d'une façon d'autant plus frappante; et comme ce fait était destiné à être, un jour, connu de toute la terre, à être la base de sa foi, des centaines de nations sont nées et ont péri; mais ces enfants d'Abraham vivent encore, et vivront jusqu'aux derniers jours du monde.

S'ils sont en ce moment dispersés parmi tous les peuples, c'est que s'étant révoltés contre leur Dieu; ayant dédaigné les promesses de sa miséricorde; ayant mis à mort, non-seulement ses prophètes, mais son propre Fils, ils doivent demeurer au milieu de ces nations, comme un vivant exemple de ce que sont les châtiments du Très-Haut, jusqu'à ce que l'heure de la repentance et celle du pardon ait sonné.

La plus belle des promesses que Dieu fit à Abraham, en récompense de son obéissance et de sa foi, c'est que ce serait dans sa famille, au milieu de ce peuple qui devait sortir de lui, qu'il ferait naître Celui qui devait sauver le monde.

1. Genèse, VI, 7 et 8. — 2. *Ib.*, XXII, 18.

Le Christ, le Fils de Dieu, devant donc s'incarner dans le sein d'une femme appartenant à une tribu, à une famille désignée longtemps à l'avance, l'un des premiers soins des ministres chargés par l'Éternel de parler aux hommes en son nom, a dû être, en transmettant la connaissance de ces faits aux générations futures, de conserver précieusement la généalogie du Patriarche à qui cette grande promesse avait été faite.

En enseignant aux Israélites quelles lois devaient les régir, ces mêmes hommes ont eu pour mandat de leur annoncer les bénédictions qu'ils attireraient sur eux en y restant fidèles, et les terribles châtiments auxquels ils s'exposeraient en désertant le culte du vrai Dieu.

En prédisant longtemps à l'avance, et avec des détails très-précis, les grands événements qui devaient étonner le monde, la divinité de leur mission s'est trouvée manifestée aux yeux des peuples à venir, ainsi que nous l'avons fait observer, par l'impossibilité de prévoir de semblables circonstances sans une inspiration du Très-Haut.

En symbolisant enfin, dans toutes les cérémonies de l'ancienne Alliance, les miséricordes que la Nouvelle devait successivement répandre sur toutes les nations de la terre, ces délégués de l'Éternel ont admirablement démontré l'unité de plan, qui, de toute ancienneté, avait présidé à ses desseins et que, Lui seul donc, a pu leur révéler.

Si on réfléchit à la nature de ces divers mandats, on reconnaîtra que le langage biblique a dû forcément avoir un caractère tout spécial, et que lorsqu'on en recherche la vraie signification, il faut se tenir en garde contre les erreurs qui peuvent résulter de circonstances fort diverses.

La haute importance de ce sujet exige que nous l'examinions attentivement sous ses différentes faces.

CHAPITRE V.

DE L'INTERPRÉTATION DE LA SAINTE ÉCRITURE.

Avant d'entamer un sujet aussi grave, nous éprouvons le besoin de nous adresser à ces chrétiens d'élite, dont nous avons déjà dit quelques mots, et pour lesquels il suffit qu'une chose soit écrite dans le saint livre pour qu'ils y croient implicitement. « *Rien n'est impossible à Dieu.* Pourquoi n'aurait-il pas permis au Démon de revêtir la forme d'un serpent, et d'adresser à Ève les paroles séductrices, qui devaient amener la chute de l'espèce humaine? Pourquoi n'aurait-il pas à la voix de Josué arrêté le soleil? »

A ces personnes nous ne voulons pas dire *pourquoi*.... Dieu leur a fait l'immense grâce de leur donner un esprit simple, qui croit sans examen. — Examiner serait donc, de leur part, courir au-devant d'une tentation qui leur a été épargnée. Ce serait s'exposer à un danger, auquel de plus forts qu'eux peut-être ont succombé. Nous en pourrions citer un exemple qui vient d'avoir en Angleterre un fort triste retentissement¹; que la leçon leur serve, et qu'ils ferment ce

1. Le docteur Colenso, nommé évêque de Natal, et envoyé en Afrique par l'Eglise anglicane pour convertir les natifs, a rencontré un Zoulou, dont les objections contre l'exactitude de certains récits bibliques ont fait une telle impression sur son esprit, qu'il a écrit un ouvrage pour attaquer l'inspira-

livre sans utilité pour eux. Leur maître l'a dit : *Ce ne sont pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin; ce sont ceux qui se portent mal*¹.

Quant à ces intelligences tourmentées qui voudraient croire, mais trouvent à chaque pas dans la Bible des récits contre lesquels elles se sont faussement figuré que la raison protestait, nous espérons leur démontrer qu'il n'y a dans tout cela qu'erreur d'interprétation de leur part.

Tels ont été, avons-nous dit, les divers mandats des ministres du Très-Haut, que leur langage a dû s'en ressentir.

Ils ont dû, en premier lieu, employer celui dont le peuple auquel ils s'adressaient faisait habituellement usage. De quoi eût-il servi de lui parler, si c'eût été dans un idiome incompréhensible pour lui? Il faut donc, pour en avoir le sens littéral, se reporter aux mœurs, aux habitudes, au degré de connaissances et de civilisation de cette nation plus ou moins primitive. On comprend dès lors que l'ignorance d'une partie de ces usages, peut être une première source d'erreurs dans les interprétations qu'on en donne.

Une seconde vient tout naturellement de ce que nous ne connaissons pas la valeur de certaines expressions, que nous les rendons mal, que la transmission du texte ne s'est pas

tion et par conséquent la divinité du Pentateuque. On comprend combien l'Eglise a dû être affligée d'un semblable événement. Ainsi que le docteur Cumming lui a fort bien dit en réponse, la Bible est pleine d'allusions aux livres de Moïse. Isaïe, Jérémie, Malachie en parlent. Il est cité comme un prophète par les Apôtres qui ont écrit, et par notre Seigneur lui-même. Lui refuser ce caractère c'est donc invalider la divinité de la Bible entière, dans laquelle tout se tient, comme cela doit nécessairement être pour que le cachet divin de cette œuvre se montre dans toute sa splendeur.

Si les objections de l'évêque de Natal avaient toutes été victorieusement réfutées, nous n'aurions pas fait mention de cette circonstance; mais malheureusement le docteur Cumming n'est pas aussi fort sur la géologie que sur la théologie. Loin donc que ses réponses, relativement au déluge et aux autres faits du ressort de la science, aient été concluantes, elles n'ont fait, selon nous, que fournir de nouvelles armes aux adversaires de la Religion. Nous n'avons donc jamais mieux compris qu'en le lisant, l'importance de ce que nous avions à dire sur l'interprétation de la Sainte Ecriture.

1. Ev. selon St Matthieu, IX, 12.

faite correctement, que nous apportons enfin de la négligence dans nos traductions¹.

A ces causes tout humaines combien ne s'en ajoute-t-il pas de celles que nous avons appelées *Providentielles* !

L'homme est un être progressif. Il a été placé en ce monde pour apprendre par degrés à connaître son Créateur ; pour arriver peu à peu à apprécier les immenses trésors de miséricorde et d'amour qui forment l'essence de son Dieu. Or, si ces célestes perspectives lui avaient été présentées dès les jours de Moïse sans aucune préparation, il n'en eût pu soutenir l'éclat. Son intelligence n'eût pu les saisir. Il en eût été

1. Que des erreurs se soient glissées dans la transmission du texte original, c'est ce dont, pour avoir la preuve, il suffit de comparer certains chiffres donnés dans les Rois, avec ceux qu'offrent les Chroniques en rapportant les mêmes faits. Ajoutons que, sans connaître l'hébreu, on ne peut rapprocher une traduction en une langue de celle qui est faite en une autre, sans trouver des multitudes de différences. Nous nous bornerons à en citer un exemple qui démontrera avec quelle facilité des expressions vicieuses peuvent se reproduire.

Il n'est guère d'enfant familiarisé avec ces estampes représentant des sujets bibliques, qui n'en ait vu quelque une relative à l'arrivée en Égypte des frères de Joseph. Benjamin y est invariablement représenté sous la figure d'un jeune homme. Effectivement, Juda demandant à Jacob de laisser partir ce fils avec lui, selon la demande de Joseph, lui dit : *Envoie l'enfant avec moi.* (Genèse, XLIII, 8). Joseph en le voyant dit à ses frères : *Est-ce là votre jeune frère dont vous m'avez parlé ?* (Idem, 29). Juda lui répond : *Nous dismes à mon Seigneur : « Cet enfant ne pourrait laisser son père, car s'il le laisse son père mourra. » Alors tu dis à tes serviteurs : « Si votre petit frère ne descend avec vous, vous ne verrez plus mon visage. »* (Genèse, XLIV, 22 et 23).

Deux chapitres plus loin, l'arrivée en Égypte de Jacob avec ses enfants et ses petits-enfants est décrite ; leur nombre est spécifié ; leurs noms sont donnés et entre autres ceux des dix enfants de Benjamin. (Genèse, XLVI, 21). Il était bien facile de reconnaître que le superlatif employé ne signifiait pas *très-jeune*, mais *le plus jeune* des enfants de Jacob. Les traducteurs anglais n'ont pas fait la même erreur.

Ce trait suffit pour montrer qu'il peut se glisser dans la Bible même, des méprises, des inadvertances, sur lesquelles les sceptiques basent des attaques, qui n'ont toutefois de portée que pour des esprits superficiels ou dont la foi est sans énergie.

Que l'Éternel permette ces erreurs, c'est qu'elles ne touchent pas aux choses nécessaires à notre salut ; c'est que le but pour lequel la Bible nous a été donnée n'en est pas entravé ; c'est que sa force dédaigne des hostilités qu'il fera cesser à l'heure qu'il a assignée pour cela.

écrasé, confondu ; puis une fois habitué à la splendeur de toutes ces grandes vérités, sachant tout, n'ayant plus rien à apprendre sur la terre, il n'aurait plus eu de raison d'y demeurer. L'Éternel n'aurait pu l'y laisser pour décroître, sans démentir cette sagesse qui se voit dans tous ses plans.

En lui donnant donc la Parole destinée à lui servir de guide jusqu'à l'accomplissement des siècles, il a dû en envelopper les expressions d'un voile, qu'il ne soulève qu'en proportion du degré d'avancement intellectuel et moral de sa créature.... qu'il n'écarte qu'au fur et à mesure que l'époque lui en paraît arrivée. Toute recherche humaine, tendant à la devancer, peut donc être d'avance déclarée vaine et inutile ¹.

Les prédictions sont, avons-nous dit, un de ces caractères par lesquels la divinité de la Bible se montre de la manière la plus évidente ; mais telle est la perversité de l'homme que si Dieu lui avait parlé assez ouvertement pour qu'il connût à l'avance ses projets, il se serait plu à s'opposer de tout son pouvoir à leur accomplissement. Il y aurait donc eu une lutte incessante entre l'Éternel et sa créature. Nous avons vu Hérode, averti par les Mages de la naissance du Sauveur, faire massacrer tous les enfants de Béthléem dans l'espérance qu'il serait du nombre. Pour éviter d'avoir incessamment à recourir à des voies miraculeuses pour la mise à exécution de ses desseins, Dieu a dû couvrir d'une certaine obscurité le sens des paroles prophétiques de ses ministres, et ce n'est en général qu'après l'événement qu'il se manifeste dans toute sa clarté.

Il y a enfin dans le langage scripturaire une cause d'obscurité que l'homme n'eût jamais comprise de lui-même, mais

1. Si le docteur Colenso avait eu l'humilité chrétienne désirable, il aurait expliqué au Zoulou que Dieu ne révèle les mystères de sa parole, qu'au fur et à mesure qu'il regarde le monde comme assez avancé pour cela ; et cet homme qui, quoique appartenant à un peuple encore barbare, semble avoir été doué d'une intelligence remarquable, eût été frappé de la grandeur de cette œuvre.... Une révélation se développant progressivement aux regards de l'homme !... Il eût été subjugué. Malheureusement nous avons tous notre dose d'orgueil. L'évêque de Natal a voulu montrer qu'il savait.... Il a discuté et a été vaincu.

que le Christ lui a révélée quand il a dit à ses disciples : *Il vous est donné de connaître les mystères du royaume de Dieu, mais il n'en est parlé aux autres qu'en paraboles, de sorte qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils ne comprennent point*¹.

Il y a dans ces paroles un sujet de si profondes méditations, que nous devons chercher à en bien saisir le sens, avant de poursuivre le cours de cet essai.

1. ÉV. selon S^t Luc, VIII, 10.

CHAPITRE VI.DES OBSCURITÉS QUE LE CHRIST LUI-MÊME
A DÉCLARÉES PROVIDENTIELLES.

Il est bien des chrétiens sans doute qui, à la lecture des paroles du Christ que nous venons de rapporter, auront partagé notre crainte : celle d'être au nombre de ceux à qui le Seigneur veut parler sans être compris. Comme il nous dit toutefois que, *tout en cachant ces choses aux sages et aux intelligents, son Père les a révélées aux enfants*¹, nous pouvons, il nous semble, avoir cette confiance que, si nous cherchons la vérité en toute humilité, pour obéir au commandement : *cherchez et vous trouverez* ; si nous nous en remettons à Dieu pour nous expliquer lui-même les mystères de ses saints livres ; si nous nous présentons, en un mot, à lui en enfants, nous serons reçus en enfants. Or, il ne faudrait jamais avoir lu la Bible avec des enfants, pour ne pas avoir été frappé de l'intelligence avec laquelle ils saisissent tout ce qui leur est UTILE de comprendre.

Si au contraire nous cherchons à leur enseigner la morale au moyen de ces apologues qui font parler les animaux, quelque clairs, qu'en raison de notre expérience, ils paraissent à

1. Ev. selon S^t Matthieu, XI, 25.

nos yeux, il arrive constamment que les enfants ne les comprennent que lorsqu'ils sont parvenus à l'âge de raison.

Il y a donc, entre les métaphores divines et celles dont les hommes font usage, autant de différence qu'entre le ciel et la terre.

Beaucoup de chrétiens, il est vrai, se refusent à voir des figures dans une foule de récits bibliques, où chaque mot toutefois est empreint de cette poésie imagée qui appartient à l'Orient.

C'est tout simplement qu'ils n'ont pas compris que l'Être Suprême, ayant créé l'homme, savait naturellement comment il fallait lui parler pour faire pénétrer la conviction dans son esprit, et décida qu'il s'adresserait à lui en langage figuré, pour être également compris de l'enfant et de l'homme fait, du sauvage et de l'être civilisé, de la créature la plus bornée comme de la plus intelligente.

Loin de vouloir nous en faire un mystère, l'Éternel semble avoir voulu nous prévenir, dès les premières lignes de la Genèse, qu'il allait nous parler en métaphores; et comme si le récit de la création n'était pas suffisant pour nous en convaincre, il fait parler le démon sous la figure d'un serpent. Quel a été son but en cela? A-t-il voulu par là nous faire entendre que tel était son pouvoir, qu'il avait fait parler même un animal?

Que les chrétiens qui regardent comme un mérite de faire taire leur raison le croient, ce n'est pas nous qui chercherons à ébranler leur foi; mais en présence de ce scepticisme qui envahit la société, nous devons déclarer que ce serait méconnaître étrangement la sublimité des voies de l'Éternel, que de croire qu'il n'aurait rien trouvé de mieux pour manifester sa puissance, que de faire parler un vil animal; que de lutter avec un homme et de lui abandonner la victoire; que de suspendre l'ordre admirable qu'il a établi dans la création, non pour nous seuls, mais pour des milliers de mondes, et tout cela pour de minimés résultats; pour tuer, par exemple, quelques Amorrhéens qu'un souffle de vent aurait détruits.

Sachons donc faire taire nos préjugés, et comprendre que loin de rien enlever à la majesté de la Bible, en voyant des apologues dans ces admirables récits, ce sont ces figures qui lui donnent ce cachet divin auquel l'intelligence humaine la plus développée n'eût jamais pu atteindre; de sorte que lorsque la religion chrétienne sera répandue sur tout le globe, son établissement, chez les peuples les plus barbares, s'attribuera infailliblement à ce mode merveilleux adopté par la Providence, pour faire pénétrer sa parole dans les esprits et dans les cœurs.

Peut-être ne comprend-on pas suffisamment la grandeur du but qu'il fallait atteindre, et l'immense difficulté que le fait présentait. Arrêtons-nous y donc quelques instants.

Dieu crée l'homme libre, et, entre deux voies ouvertes devant lui, l'homme choisit celle du mal. Son cœur se pervertit à tel point qu'il en sort les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les meurtres, les larcins, les mauvais moyens d'avoir le bien d'autrui, les méchancetés, la fraude, l'envie, la médisance et tous les vices qui souillent l'homme. C'est le Christ lui-même qui nous l'apprend¹.

Dieu contestera-t-il avec sa créature pour lui démontrer combien ses inclinations sont devenues vicieuses, combien elle compromet son bonheur en courant après la satisfaction de ses coupables désirs? Pour qu'il en soit ainsi, la première chose à faire est d'établir ce qu'est le mal, ce qu'est le péché.

Or, vous, Philosophes, qui prétendez faire de la Bible une œuvre humaine, aurez-vous l'audace de dire que, depuis que le monde est monde, il y ait jamais eu un homme qui ait clairement défini le péché?

Essayez de le faire, et vous verrez à quoi aboutiront vos tentatives. A votre frère, à cet Européen qui partage vos idées, vous direz que de tous les vices le plus funeste est l'orgueil; et il vous prouvera que c'est à son orgueil que sont dues les plus nobles actions de sa vie. A ces sauvages qui poussent la

1. ÉV. selon St Marc, VII, 21 à 23.

barbarie jusqu'à immoler leurs propres enfants sur les autels de leurs dieux, vous chercherez à démontrer qu'il ne saurait être de crime plus détestable; et ils vous demanderont si vous croyez qu'ils n'aiment pas leurs enfants tout comme vous; s'il n'a donc pas fallu un profond sentiment de leur indignité, pour ne croire pouvoir apaiser leurs divinités qu'en versant devant elles leur propre sang, qu'en leur sacrifiant les êtres les plus chers à leur cœur.

Vous arriverez avec le blâme à la bouche, et vous vous arrêterez confondus.

Est-ce à votre fils, est-ce à votre fille que vous entreprenez de définir le péché? leur innocence les préservait du mal, et vous déchirez ce voile tutélaire ¹.

Eh bien, à l'Éternel, quelques lignes suffisent pour faire comprendre, non pas seulement à quelques illustres docteurs, mais à ces millions d'êtres qui doivent se succéder sur la face du globe, que le péché c'est la désobéissance; qu'il avait donné un ordre à Adam et à Ève; qu'en y désobéissant ils ont encouru, eux et toutes les créatures qui devaient naître d'eux, la punition due au péché, qui est la mort.

Dieu a ainsi fait, en peu de mots, pénétrer dans le cœur des humains cette conviction que, perdus par la faute de leur père et enveloppés dans la malédiction qu'il a attirée sur sa tête, ils n'ont d'autre ressource que de recourir à la miséricorde de ce Dieu offensé pour en obtenir leur pardon.

Certes, quand l'homme jette sur lui-même un regard scrutateur, il reconnaît aisément l'empire que le péché a sur lui; mais il cherche à s'étourdir. L'Esprit du mal lui suggère d'ailleurs toutes sortes de sophismes pour le détourner d'aller à Dieu et d'implorer sa clémence.

1. Prenez dans la vie les circonstances les plus vulgaires, et il en sera toujours de même. Vous reprocherez à votre enfant sa cruauté, parce qu'il aura tué quelques oiseaux à coups de pierres. Il vous répondra que le fermier s'est plaint que ces moineaux lui mangeaient tout son grain, et qu'il a voulu lui rendre service; si c'est pour avoir mis à mort une multitude de papillons ou d'insectes, il vous dira que l'entomologie ne pourrait progresser sans des collections de ce genre, etc., etc.

Il ne saurait cependant y avoir de pardon que pour ceux qui s'en soucient, pour ceux qui le demandent.

Il fallait donc, pour que la miséricorde du Tout-Puissant pût s'exercer sur la créature, qu'elle commençât par se reconnaître coupable.

Ce n'étaient pas des discussions philosophiques qui pouvaient l'y amener. Le récit de la chute d'Adam pouvait seul produire un aussi grand résultat.

Mais qu'est-ce que ce récit a de particulièrement remarquable?

C'est que l'Éternel y personnifie le mal, et le montre à l'homme sous la figure d'un serpent qui séduit la femme par ses discours insidieux. On comprend parfaitement qu'il n'y a là qu'un de ces mouvements de convoitise, qu'une de ces mauvaises pensées qui, suivant le langage du Christ, viennent du cœur et qui aura surgi dans celui d'Ève; mais Dieu qui sait quelle habile rhétoricienne est la créature sortie de sa main, ne veut pas compromettre l'effet de la divine Parole au moyen de laquelle il compte lui enseigner la voie du salut, en faisant de la nature de tel ou tel péché un objet de discussion. Le mal sera donc son ennemi. Il sera personnifié dans cet être figuré, contre les pièges duquel les hommes auront à se tenir en garde. *Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, leur dira un apôtre, afin que vous puissiez résister aux embûches du diable¹, de cet ennemi qui, tournant autour de vous comme un lion rugissant, cherche incessamment qui il pourra dévorer².*

Contre un si redoutable adversaire³, la créature compren-

1. Épître aux Éphésiens, VI, 11.

2. 1^{re} Épître de St Pierre, V, 8.

3. Jamais la divinité de la Bible ne s'est montrée plus clairement que dans cette admirable personnification. Qu'un philosophe cherchant à l'imiter essaye à son tour de matérialiser le mal.... Ce démon invisible qui, présent partout, lit dans les cœurs les pensées les plus secrètes, et en combat tous les bons mouvements par les arguments les plus fallacieux, donnant ainsi, en toute occasion, la victoire aux inclinations vicieuses de la créature, ce démon, disons-nous, possédera nécessairement tous les attributs auxquels

dra aisément qu'elle n'a de ressources qu'en se jetant dans les bras de celui qui, l'ayant vaincu, le précipitera au dernier jour *dans l'étang de feu et de soufre*¹.

Le but de la Parole sera alors atteint; cette créature sera amenée humiliée et repentante aux pieds du Christ.... Et qui dira les trésors de miséricorde qui l'y attendent?

Mais il est des pécheurs obstinés dont le cœur est difficile à toucher.... quelques lignes encore suffiront au Seigneur pour les convaincre que, s'ils veulent s'amender et venir à lui, il est prêt à les recevoir.

En entendant son fils lui dire : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, et je ne suis plus digne d'être appelé ton fils*; le père dit à ses serviteurs : *Apportez la plus belle robe et l'en revêtez; mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds; amenez un veau gras et le tuez; mangeons et réjouissons-nous, parce que mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, mais il est retrouvé*²....

Vous le voyez.... toujours des figures, des paraboles; mais quelles figures! quelles paraboles! Il suffira, de siècles en siècles jusqu'à la fin du monde, que la moindre de ces paroles pénètre le cœur d'un homme, pour que, convaincu de l'infinie miséricorde de son Dieu, il vienne à ses pieds solliciter son pardon.

Après donc la sublimité de la doctrine évangélique, rien

la divinité a été reconnue depuis l'origine des sociétés. Avec l'existence de ce dieu secondaire, l'Éternel n'aurait donc pas pu dire comme Moïse, comme Isaïe, comme Joël nous annoncent qu'il l'a fait : *Je suis l'Éternel votre Dieu et il n'y en a point d'autre*. Les deux esprits de la race caralbe surgissaient; l'un, il est vrai, était plus puissant que l'autre, mais c'est précisément ce qui eût été cause que l'homme se fût demandé, pourquoi l'esprit du Bien, étant le plus fort, n'avait pas anéanti l'esprit du Mal, et l'avait ainsi laissé exposé à ses attaques.

Qu'on lise au contraire l'Écriture. Jamais pareille pensée ne vous vient. Jamais l'idée d'une véritable lutte entre Dieu et le Démon ne se présente à votre esprit. Vous avez, en un mot, comme l'intuition que ce n'est qu'une figure.

1. Apocalypse, XX, 10.

2. Ev. selon S' Luc, XV, 21 à 24.

n'est plus merveilleux que la forme sous laquelle la Providence la porte à la connaissance de l'homme.

Dieu ne saurait dire plus clairement à ses ministres : « Voilà comment vous devez lui parler. — Ne discutez pas avec lui ces questions philosophiques, dans lesquelles il se complait. Ne l'entretenez pas de sa liberté, et de ce qu'il a à faire pour s'en rendre digne. Suivez la ligne que je vous ai tracée dans ma parole¹. Représentez à la créature l'esprit du mal comme l'adversaire que le Christ est venu combattre ; et la jeune fille, amenée innocente aux pieds de son Sauveur, y trouvera réunis l'ignorant comme le savant, le missionnaire appartenant aux contrées les plus civilisées comme le moins instruit de ses disciples. »

1. Il faudrait fermer les yeux à l'évidence pour ne pas reconnaître que l'interprétation d'une multitude de passages bibliques a donné lieu à des discussions ; mais que c'est rarement le cas avec les paraboles ; que ces allégories ont donc dû être employées de préférence par la Providence, dans les occasions importantes et qui touchaient directement à notre salut.

CHAPITRE VII.

DES PROPHÉTIES.

Nous avons cherché à bien faire comprendre à nos chers élèves ce qu'était la Parole, et dans quel esprit il fallait la lire. Nous devons maintenant, pour les amener à croire à son contenu, leur démontrer qu'elle est le résultat de l'INSPIRATION DIVINE, et qu'il est de toute impossibilité qu'il en ait été autrement.

L'une des preuves les plus certaines de sa divinité, avon-nous dit, est l'accomplissement des prophéties y contenues. Nous allons donc en passer quelques-unes en revue, et aimons à croire que leur parfaite authenticité, jointe à leur grande clarté, convaincra nos lecteurs, qu'il n'y a pas de doute à avoir sur l'inspiration qui a dû les dicter.

Abraham, nous l'avons vu, habitait le pays de Chanaan, à titre d'étranger, et n'y possédait pas le plus petit coin de terre, quand l'Éternel lui annonça que sa postérité posséderait ce pays en toute propriété, depuis le Jourdain jusqu'à l'Euphrate, et à cet effet multiplierait considérablement.

Effectivement, les fils et petits-fils de Jacob, entrés en Égypte au nombre de soixante-dix, quand, 430 ans après, le moment est venu de les soustraire au joug insupportable de Pharaon, en ressortent sous la conduite de Moïse, au

nombre de six cent mille individus, sans compter les vieillards, les femmes et les enfants.

S'étant cependant révoltés contre ce Dieu qui les avait miraculeusement délivrés, il les punit en les retenant quarante ans dans le désert, et, de toute cette génération, il ne reste, au bout de ce temps, que Josué qui n'avait cessé d'être fidèle aux commandements de l'Éternel. C'est de lui, en conséquence, qu'il fait choix pour introduire les enfants des rebelles qu'il a châtiés, dans la terre promise par lui à Abraham. Bientôt, de conquête en conquête, les Israélites arrivent à expulser les habitants de toute la contrée située entre les deux limites précitées, et s'y établissent à leur place, conformément à cette première prédiction.

Avant de mourir toutefois, Moïse leur en a fait une seconde. C'est que s'ils n'obéissaient pas à la voix de Dieu, toutes les malédictions viendraient sur eux : *Parce que tu n'auras pas, leur dit-il, servi l'Éternel ton Dieu, avec joie et de bon cœur, dans l'abondance de toutes choses¹, tu serviras ton ennemi, dans la faim, dans la soif, dans la nudité.*

L'Éternel fera lever contre toi, du bout de la terre, une nation qui volera comme vole l'aigle ; une nation dont tu n'entendras point la langue ; une nation fière, qui n'aura point d'égard au vieillard, et qui n'aura point pitié de l'enfant.

Elle l'assiégera dans toutes tes villes, et dans l'extrémité où ton ennemi te réduira, tu mangeras, durant le siège, le fruit de ton ventre, la chair de tes fils et de tes filles.

L'Éternel te dispersera parmi tous les peuples, depuis un bout de la terre jusqu'à l'autre. Encore ne trouveras-tu aucun repos parmi ces nations-là ; car l'Éternel te donnera un cœur tremblant et une âme pénétrée de douleur. Tu seras dans l'effroi nuit et jour, et ne seras point assuré de ta vie. Tu seras un objet de railleries, parmi tous les peuples vers lesquels l'Éternel t'aura emmené.

Était-il possible de décrire, en termes plus précis, ce que

1. Deutéronome, XXVIII, 47 et suivants.

seraient l'invasion de la Judée par l'aigle romaine, les horreurs du siège de Jérusalem, la dispersion des Juifs, et leur déplorable situation, au moyen âge surtout, parmi les diverses nations de la terre ?

Or, au moment où Moïse écrivait ces lignes, près de mille ans devaient encore s'écouler avant la naissance de Rome!...

Des centaines de nations devaient être envahies par elle, ou l'envahir elle-même, et toutes devaient disparaître. Les Huns, les Vandales, les Goths, ne vivent plus que dans le souvenir de l'homme. Les Juifs seuls existent encore, et il s'en trouve chez tous les peuples.

Pourquoi cela?... Parce que Dieu avait annoncé par la bouche de son prophète qu'il en serait ainsi.

Moïse, nous le demandons, aurait-il pu écrire ces choses sans inspiration divine ?

Ninive construite par Assur, petit-fils de Cam¹ était, nous dit le prophète Jonas, une très-grande ville de trois jours de chemin². Diodore de Sicile nous la dépeint, en effet, comme ayant soixante milles de circuit, et comme entourée de murailles si larges que trois chariots y pouvaient passer de front. Elles avaient cent pieds d'élévation, et étaient renforcées, de distance en distance, par 1500 tours de 200 pieds de haut. Aussi *cette ville orgueilleuse se tenait pour si assurée, qu'elle disait en son cœur : C'est moi, et il n'y en a point d'autre que moi*³.

Le prophète n'en dit pas moins d'elle, pendant qu'elle était encore dans toute sa splendeur : *L'Éternel mettra Ninive en désolation, en un lieu aride comme un désert; les troupeaux se reposeront au milieu d'elle, et toutes les bêtes des nations, même le cormoran, même le butor, habiteront dans ses portiques. Qui-conque passera près d'elle sifflera, et agitera sa main*⁴.

Avons-nous besoin de lire l'intéressant ouvrage de

1. Genèse, X, 11. — 2. Jonas, III, 3. — 3. Sophonie, II, 15

4. Id. II, 14 et 15.

M. Layard¹ pour savoir avec quelle scrupuleuse exactitude cette prophétie s'est accomplie ?

Et celle sur Babylone !... qu'en direz-vous ?

Contemporaine de Ninive, et bâtie par Nemrod, le puissant chasseur, autre petit-fils de Cam², elle atteignit un si haut degré de splendeur, qu'Hérodote la décrit comme la plus belle ville du monde. Elle avait, dit-il, cent portes de bronze, et des murs hauts de 35 pieds, tellement épais que six chars pouvaient passer de front sur leur sommet. Les jardins, y construits par Semiramis, étaient au nombre des sept merveilles du monde, et au moment où Ésaïe en parlait, elle était, selon lui, *la noblesse des royaumes et la gloire de l'orgueil des Chaldéens*,

C'est d'elle, cependant, qu'il ajoute : *L'Éternel va susciter contre elle les Mèdes, qui ne font aucune estime de l'argent, et qui ne s'arrêteront point à l'or. Ils briseront les arcs des jeunes gens, et ils n'auront point de pitié du fruit du ventre. Leur œil n'épargnera point les enfants. Elle ne sera jamais rétablie; elle ne sera habitée en aucun temps. Les Arabes n'y dresseront plus leurs tentes, et les bergers n'y parqueront plus. Mais les bêtes sauvages des déserts y auront leurs repaires, et leurs maisons seront remplies de fouines. Les chats-huants y habiteront, et les chevreuils y sauteront. Les bêtes sauvages des îles et les dragons hurleront, se répondant les uns aux autres dans ses palais et dans ses maisons de plaisance³.*

N'est-ce pas suffisant ? Vous faut-il des paroles plus précises encore ? Voulez-vous connaître les ministres des vengeances de l'Éternel, l'époque, le mode de destruction déterminé à l'avance par lui ? Prenez Jérémie.

Elle est encore florissante quand il dit d'elle : *L'Éternel a réveillé l'esprit des rois de Médie, car il a résolu de détruire Babylone, parce que c'est la vengeance de l'Éternel, et la vengeance de son temple⁴.*

1. Nineveh and its remains. — 2. Genèse, X, 10.

3. Ésaïe, XIII, 17 et suivants. — 4. Jérémie, LI, 11.

Juda sera assujéti au roi de Babylone, pendant soixante-dix années, et quand ces soixante-dix ans auront été accomplis, je ferai, dit l'Éternel, la punition de l'iniquité du roi de Babylone, et de cette nation, et du pays des Chaldéens que je réduirai en des désolations éternelles. J'exécuterai sur ce pays toutes mes paroles que j'ai prononcées contre lui, toutes les choses qui sont écrites dans ce livre¹.

Comment, dit-il ailleurs, Babylone est-elle en étonnement parmi les nations? Je t'ai tendu des pièges, et même tu as été prise, ô Babylone, et tu n'en savais rien. Tu as été trouvée et surprise, parce que tu t'en étais prise à l'Éternel. L'Éternel a ouvert son arsenal et en a tiré les armes de son indignation.

L'épée est sur les Chaldéens, dit l'Éternel, et sur les habitants de Babylone, et sur ses principaux, et sur ses sages. La sécheresse sera sur ses eaux, et elles tariront, car c'est le pays des images taillées. Ils sont fous après leur idoles monstrueuses. C'est pourquoi les bêtes sauvages des déserts y habiteront, et les chats-huants y habiteront aussi, et on n'y demeurera plus en quelque temps que ce soit².

Lucien, qui écrivait au deuxième siècle de l'ère chrétienne, dit : « Bientôt on cherchera où était Babylone, et on ne la trouvera plus, comme c'est déjà le cas pour Ninive. Mais voulez-vous voir, comme à l'œil, le doigt de Dieu dans les prophéties ci-dessus? Remarquez les détails minutieux dans lesquels les écrivains sacrés sont entrés.

Nous savons par Hérodote que Cyrus, après avoir assiégé longtemps Babylone, avait fini par s'en emparer, par surprise, en mettant à sec le lit de l'Euphrate; mais que telle était la grandeur de la ville, qu'elle était prise que le roi ne s'en doutait pas encore.

Or, non-seulement Ésaïe avait nommé Cyrus : *C'est mon pasteur, a dit l'Éternel; il accomplira toute ma volonté³*; non-seulement Jérémie avait parlé de ce dessèchement, mais il

1. Jérémie, XXV, 12 et 13. — 2. Id. L, 23 et suivants.

3. Ésaïe, XLIV, 28.

avait mentionné cette dernière circonstance si insignifiante en apparence, si essentielle aux yeux de l'Éternel quand il veut porter la conviction dans les esprits : *Il viendra, avait-il dit, courrier sur courrier et messenger sur messenger, pour annoncer au roi de Babylone que sa ville est prise par une de ses extrémités*¹.

Ésaïe étant né 758 ans, et Jérémie 640 ans avant la venue du Messie, ils étaient morts depuis longtemps quand Babylone fut prise, puisque ce fut en l'an 538 avant J.-C. que Cyrus y entra. Comment auraient-ils pu, sans l'inspiration divine, annoncer sa chute avec toutes ses particularités? Il n'y a rien là qui rentre dans les limites de la prescience humaine.

Nous pourrions dire de Tyr à peu près de même que de Ninive; mais, pour éviter des répétitions, nous ne citerons que quelques phrases des prédictions qui la concernent.

Ésaïe, parlant de sa grandeur commerciale, dit : *Ses marchands sont des princes, et ses facteurs sont les plus honorables de la terre*². Et ailleurs : *N'est-ce pas ici votre ville qui faisait votre joie? Celle dont l'antiquité était si grande, ira sur ses pieds, bien loin, habiter un pays étranger; car l'Éternel des armées a pris cette résolution pour flétrir l'orgueil des superbes*³.

Ézéchiel est plus précis encore : *Tyr, tu as dit : Je suis parfaite en beauté; tes confins sont au bord de la mer, mais tes richesses et tes foires, ton commerce, tes mariniers et tes pilotes, ceux qui avaient soin de ton commerce, tous les gens de guerre qui étaient dans toi, et toute la multitude qui est au milieu de toi, tomberont au milieu de la mer au jour de ta ruine. On dira : Quelle ville fut jamais telle que Tyr, qui a été détruite au milieu de la mer! Les marchands d'entre les peuples siffleront sur toi. Tu seras un sujet d'étonnement, et tu ne seras jamais rétablie*⁴.

Or, Tyr est aujourd'hui, sous le nom de Sour, un mi-

1. Jérémie, LI, 31. — 2. Ésaïe, XXIII, 8.

3. Ésaïe, XXIII, 9. — 4. Ézéchiel, XXVII, 27 et suivants.

sérable village de 1500 habitants vivant de pêche et de cabotage¹.

Nous pourrions encore parler des prophéties de Jérémie et autres; mais qu'ajouteraient-elles à des témoignages de l'évidence de ceux qui précèdent?

1. Help to the reading of the Bible, by Benj. Elliot Nichols, 18^e édition.

CHAPITRE VIII.

DE L'UNITÉ QUI EXISTE ENTRE L'ANCIENNE ALLIANCE ET LA NOUVELLE.

Si vous reconnaissez, chers élèves, dans les paroles que nous venons de vous transcrire, une prescience qui ne peut appartenir qu'à la Divinité, prenez maintenant les prophéties de ce même Ésaïe, de ce même Ézéchiël; prenez celles d'un Daniel et de tant d'autres, se rapportant à l'accomplissement de la promesse faite à Abraham et renouvelée à son petit-fils Jacob, *que toutes les familles de la terre seraient bénies en sa postérité*¹; *que de Juda (son quatrième fils) le sceptre ne sortirait point que le scilo ne fût venu*²; voyez cette promesse si expressément réitérée à David, que, de lui, de Bethléem sa ville, sortirait le Messie; lisez Michée disant de cette ville : *Et toi, Bethléem vers Ephrath, quoique tu sois petite entre les milliers de Juda, c'est de toi que me sortira celui qui doit être dominateur en Israël*³; lisez Daniel spécifiant l'époque de la venue du CHRIST LE CONDUCTEUR, puis celle de sa mort⁴; lisez Ésaïe annonçant dans les termes les plus clairs ce que sera

1. Genèse, XXVIII, 14. — 2. Id. XLIX, 10. — 3. Michée, V, 2.

4. Daniel, IX, 24 à 26.

sa naissance¹, sa vie²; ce que seront ses miracles³; ce que sera surtout sa fin⁴.

Puis rapprochez toutes ces prophéties des circonstances qui ont accompagné la naissance de notre SEIGNEUR; de cet édit de l'empereur Auguste, entre autres, qui obligea Joseph et Marie à venir, de Nazareth qu'ils habitaient, à Bethléem, la ville qui avait été providentiellement désignée. Rapprochez-les aussi de toutes celles qui ont environné son supplice....

Il nous semble impossible que vous ne reconnaissiez pas la parfaite liaison de l'Ancienne Alliance et de la Nouvelle; que vous ne voyiez pas dans ce grand sacrifice, ainsi annoncé à l'avance, l'œuvre merveilleuse de la Rédemption, qui, projetée de toute éternité, a commencé à s'accomplir du jour de la chute de l'homme.

Mais, nous ne saurions nous le dissimuler, tel est l'effet de ce doute systématique, enseigné par le cartésianisme, et prôné par la philosophie du dix-huitième siècle, que le septicisme s'attaque de nos jours, même aux événements historiques à l'authenticité desquels on avait cru jusqu'ici. On vous dira, par exemple, que Romulus et les rois ses successeurs n'ont jamais existé que dans l'imagination des romanciers ou des poètes.

De quoi sert, en présence de semblables adversaires, de citer des Prophéties, et de voir leur accomplissement dans des faits qu'ils nient. « Nous sommes des gens positifs, disent-ils; nous ne saurions croire qu'aux vérités qui nous sont mathématiquement démontrées. »

Nous pourrions leur répondre que, avec cette belle doctrine, ils se mettent à la merci de tout homme qui, les entraînant dans des calculs hors de la portée de la multitude, leur présentera comme vrais des résultats dus à l'erreur. Ils ont élevé des autels à leurs grands mathématiciens, et déjà ils vacillent sur leur base. Quelques mots encore et ils s'écrouleront.

1. Ésaïe, VII, 14. — 2. Id. IX, 5 et 6.

3. Ésaïe, XXXV, 4, 5 et 6. — 4. Id. LIII, 2 et suivants.

Comment croire, en effet, que le Créateur de l'univers eût fait de l'Éternelle Vérité le domaine inaccessible de quelque profond calculateur, et que la presque totalité des créatures fût exclue de toute participation à ces grands mystères.

Non, non, c'est impossible. Le monde peut progresser lentement, car, nous l'avons dit, son maître s'appelle l'Éternel; mais ce progrès est constant... et comment se manifeste-t-il?

Par l'expansion toujours croissante de la PAROLE DE VÉRITÉ, qui va chercher les peuples, les uns après les autres, pour apprendre par l'enseignement oral à ceux qui ne peuvent lire, tout ce qui intéresse leur salut. La lumière se répand peu à peu chez toutes les nations, et dans toutes les classes de ces divers États. Elle s'adresse moins à l'intelligence qu'au cœur. Ne croyez pas toutefois qu'elle se plaise à laisser l'homme dans l'ignorance. Rien de ce que la science humaine a pu découvrir ne lui appartient en propre.

Nous avons cherché à coordonner tout ce qu'elle enseigne, et même à lui faire faire quelques pas. Qu'avons-nous trouvé?

Que depuis 3500 ans, toutes ces choses ont été révélées aux hommes par la bouche de Moïse, le prophète inspiré de l'Éternel.

Apparaissez ici, grands astronomes; apparaissez ici, illustres géologues. Venez lire, dans la Parole, tout ce que vous aviez cru avoir trouvé, par vous-mêmes, à répondre à cet homme qui vous demandait : D'OÙ VIENS-JE?

Peut-être alors reconnaissant combien est faible votre savoir, en présence de la SUPRÊME SAGESSE, vous admettez qu'il n'y a en ce monde qu'UNE SCIENCE, comme il n'y a qu'UNE VÉRITÉ.

CHAPITRE IX.

DES PREMIÈRES LIGNES DE LA GENÈSE.

Au commencement Dieu créa les cieux et la terre, tel est le sublime début de la Bible, et s'il est une chose qui excite notre surprise, c'est que ces paroles ne soient pas suffisantes pour démontrer à tous que ce livre émane directement de la Divinité, et que l'écrivain sacré n'a pu parler ainsi que par INSPIRATION.

Comment, en effet, se figurer un mortel prenant la plume et débutant par la description de choses qui ont peut-être eu lieu quelques trillions de siècles avant notre ère? Qu'est-ce que cet être d'un jour qu'on appelle L'HOMME, pour se croire capable de sonder par lui-même les profondeurs du passé?

Qu'en peut-il connaître?

La témérité humaine a des bornes. Où seraient-elles chez celui qui, nous présentant ses conjectures sur l'infini, nous les donnerait comme des faits, et cela avec l'assurance qui se remarque dans le récit de Moïse?

Admettons, toutefois, qu'un être ait cet excès d'audace, comment définira-t-il ce début des choses qui existent? Comment en précisera-t-il l'époque?

La philosophie nous enseigne que, nos idées étant en corrélation avec notre nature, nous ne pouvons nous représenter

que ce qui est en nous. Par cela même donc que nous avons été créés, nous ne pouvons comprendre une existence n'ayant pas eu de commencement; et à l'homme qui nous décrira la Création, nous demanderons toujours quand a-t-elle eu lieu?

Faisons-nous cette question à l'écrivain sacré? Non, car DIEU lui-même y a répondu par avance, étant seul à le pouvoir faire. Je suis l'ÉTERNEL, a-t-il dit, et au commencement j'ai créé les cieux et la terre.

AU COMMENCEMENT!... Quel mot sublime! Comme l'on sent que c'est l'Éternel qui parle! Quel homme, en effet, eût pu rencontrer une expression d'une si admirable simplicité... qui fait comprendre l'incompréhensible.... qui reporte la créature aux profondeurs de l'infini, et qui, cependant, n'est pas l'infini!...

Ce n'est pas toutefois le seul grand mystère que cette première ligne de la Genèse nous révèle.

Le mot hébreu que nous avons traduit par DIEU est ELOHIM, c'est à dire : DIEUX ¹.

Y avait-il donc plusieurs Dieux?

Avant la Création du monde, nous enseigne ailleurs la Sainte Écriture, Dieu s'était donné un Fils² puis du Père et du Fils était provenu l'Esprit Saint, celui que Christ appelle le CONSOLATEUR³; mais ces TROIS DIEUX, délibérant en conseil sur la formation des mondes, n'avaient qu'une seule et même action, ne faisaient en un mot qu'UN DIEU.

Elohim bara... Dieux créa; Dieux au pluriel, créa au singulier⁴.

1. *Eloha* est le singulier; *Elohaïm*, le duel; *Elohim*, le pluriel. (*Le premier chapitre de la Genèse*, par le docteur Gaussen, de Genève.)

2. *Je t'ai engendré aujourd'hui*, dit-il, en parlant par la bouche du Roi-*Prophète* (Psaumes, 11, 7).

3. *Lorsque le Consolateur sera venu, lequel je vous enverrai de la part de mon Père, savoir : l'Esprit de vérité qui procède de mon Père, c'est lui qui rendra témoignage de moi* (Év. selon saint Jean, XV, 26).

4. Nous rappelons à ce sujet ce que nous avons dit, qu'on parlera du gouvernement anglais au singulier, et que c'est cependant la réunion de trois pouvoirs bien distincts.

Cette Sainte Trinité, dont l'œuvre suprême est le salut de la créature, est sa rédemption, une fois tombée, apparaît donc dans toute sa splendeur, dès la première ligne de la Sainte Écriture, et nous révèle l'objet de ce divin Livre.

Il y a un tel caractère de majesté dans tout ce qui se rapporte à nous comme ÊTRES IMMORTELS, que nous devons nous trouver bien petits, quand nous ne nous considérons que comme des créatures destinées à passer quelques jours sur la terre; et qu'on ne comprend donc pas que cet homme chétif et périssable puisse, dans cette œuvre révélatrice des miséricordes infinies de son Dieu, ne voir que la main d'un être semblable à lui.

Pour nous, nous le répétons, le cachet divin apparaît dès les premiers mots du Livre sacré, et devient de plus en plus évident quand on lit ceux qui suivent. Ils nous révèlent, en effet, un autre grand mystère.... celui de la formation simultanée de tout l'Univers. Dieu créa *les Cieux et la Terre*, dit Moïse aux Israélites, c'est-à-dire : tout ce dont ils comprennent l'existence; *les Cieux et toute leur armée*, dit le Psalmiste¹, c'est-à-dire : non-seulement la terre, mais le soleil, la lune, les étoiles, tout ce qu'on voit au Ciel en un mot.

Et tout cela, en ce premier jour, est créé de rien; car que signifie ce second verset : *La terre était sans forme et vide, et les ténèbres étaient sur la surface de l'abîme?*

Il avait évidemment pour objet de faire entendre à des créatures ignorantes, que la Terre n'existait pas alors; que le vide, que la nuit remplissait l'espace.

C'est le point de départ du saint Livre, c'est le principe sur lequel il doit reposer, qu'il s'agit d'établir. Ce principe, c'est que le Livre est la Parole de l'Éternel. Or, qu'est-ce que l'Éternel? C'est celui qui, au commencement, a fait sortir l'Univers du néant, puisque l'espace était vide, et qui, à ce titre, doit être adoré comme le Créateur de toutes choses.

1. *Les cieux ont été faits par la parole de l'Éternel, et toute leur armée par le souffle de sa bouche* (Psaumes, XXXIII, 6).

Ce principe établi, l'écrivain sacré entre en matière. Comment Dieu fit-il sortir l'Univers du néant? D'un mot.... Dieu dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut.*

Ce mot prononcé, la Création était complète. Convenez-en, jeunes gens, c'est sublime!!...

Si l'Éternel ne l'eût révélé à l'homme, jamais sa pensée ne se serait élevée à cette hauteur de conception.... D'un mot, toutes les molécules matérielles, qui ont jamais existé et qui existeront jamais, sont sorties de la main du Tout-Puissant.

La science, nous l'avons vu, arrive forcément, par la seule observation des choses d'ici-bas, à cette conclusion qu'il en a dû être ainsi; mais y serait-elle arrivée si la Bible elle-même ne lui eût ouvert les yeux? Aurait-elle eu la conviction de cette Vérité, si le Créateur ne la lui eût fait comprendre, et ne lui eût dit, en quelque sorte, dans des intentions Providentielles qu'il n'appartient pas à l'homme de pénétrer : *Voilà ce que j'ai fait ?*

Il ne suffisait pas, du reste, que Dieu donnât à un individu quelconque l'intelligence de ces choses. Il fallait encore qu'il pût dire à celui qui hésite à croire : *C'est écrit.*

CHAPITRE X.

LA BIBLE A ÉTÉ DONNÉE A L'HOMME POUR LUI ENSEIGNER LA VOIE DU SALUT.

Il est essentiel, en lisant la Sainte Écriture, d'avoir toujours devant les yeux le but pour lequel elle a été donnée à l'homme, car dès que nous le perdons de vue, nous ne la comprenons plus. Nous nous demandons : Pourquoi ce récit, pourquoi ce fait qui eût bien pu être supprimé?... et nous ne trouvons pas de réponse.

Si, au contraire, nous songeons que l'œuvre de la Rédemption, qui en est la fin, avait été commencée bien avant la formation de notre Terre, nous admettons comme une *nécessité*, des développements dont la liaison peut nous échapper, mais dont l'ensemble forme un tout parfaitement lié dans ses diverses parties.

Dieu avait rempli l'espace de lumière. Son premier soin fut donc, en la douant de la faculté de concentration, de la réunir en masses destinées à la formation des mondes; mais ces masses en se resserrant laissaient le vide derrière elles, le vide privé de lumière, c'est-à-dire l'obscurité. Il nous dit en conséquence *qu'il sépara la lumière d'avec les ténèbres; qu'il appela la lumière Jour, et les ténèbres Nuit.*

Passera-t-il maintenant à la formation des nébuleuses, et

apprendra-t-il aux Juifs comment il tira les soleils des nébuleuses, et leur donna ce pouvoir d'éjection, au moyen duquel ils devaient finir par se trouver entourés de comètes et de planètes gravissant autour d'eux ?

C'eût été leur donner une leçon d'Astronomie fort inutile à leur sanctification. Ils croyaient la Terre immobile au centre de l'Univers, et il n'y avait nulle nécessité pour qu'ils vissent à lui, qu'ils en fussent dissuadés; mais il était indispensable, pour qu'ils sussent que Dieu était bien le maître de la Nature, qu'on leur enseignât que, si une partie des eaux qu'ils voyaient demeurait sur la terre et que l'autre était retenue en l'air, c'est qu'il n'avait pas laissé vide cet espace qu'il avait formé et qui portait le nom de *ténèbres*; qu'il avait rempli la partie avoisinant notre globe d'une substance gazeuse capable de soutenir en l'air une portion de ces eaux.

Moïse leur apprend donc de sa part qu'il avait dit : *Qu'il y ait une étendue entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux.*

Mais ce n'est probablement pas suffisant pour l'homme que de savoir que Dieu a créé l'étendue. Il faut qu'il apprenne que, telle est sa bonté, qu'il *fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, qu'il fait pleuvoir sur les justes comme sur les injustes*¹; et, ce qui est tout aussi essentiel, il faut qu'il sache bien que la pluie est, entre les mains du Tout-Puissant, l'instrument de ses châtimens; qu'il l'a répandue en torrents sur le monde à l'époque du déluge, et qu'il la retiendra trois ans pour punir l'infidélité d'Achab².

Moïse donc enseigne encore aux Israélites que c'est Dieu qui est le maître des eaux comme il l'est des continents; que c'est lui qui les a séparées; que c'est lui qui a dit : *Que les*

1. ÉV. selon saint Matthieu, V, 45.

2. *Achab fit encore pis que tous les rois d'Israël qui avaient été avant lui, pour irriter l'Éternel. Élie donc dit à Achab : l'Éternel, le Dieu d'Israël en la présence duquel j'assiste, est vivant, que pendant ces années-ci, il n'y aura ni rosée, ni pluie, sinon à ma parole.* (Rois, XVI, 33. Id. XVII, 1.)

eaux soient rassemblées en un lieu et que le sec paraisse; que c'est lui qui nomma le sec Terre et l'amas des eaux Mers.

Les Juifs viennent de passer plusieurs siècles en Égypte. Ils ont vu le peuple qui habitait ce pays adorer comme DIEUX les produits de leurs jardins. « Ils ne sont pas DIEUX, leur dit Moïse, car c'est l'Éternel qui les a faits. C'est lui qui, au troisième jour, dit : *Que la Terre pousse son jet, savoir de l'herbe portant semence, et des arbres fruitiers portant du fruit selon leur espèce, qui aient leur semence en eux-mêmes; et ainsi fut.* »

« Mais c'est le soleil qui les fait croître, vont dire les Israélites. C'est lui qui est vraiment DIEU. N'avons-nous pas entendu parler de ces peuples qui occupent la Perse? Leurs traditions sont déjà anciennes et elles leur ont enseigné à adresser leur culte à l'Astre radieux. Pourquoi n'en ferions-nous pas de même? »

« Pourquoi? répond Moïse.... Parce que le soleil, la lune et les étoiles sont l'ouvrage de Dieu; que c'est Dieu qui a dit : *Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des cieux pour séparer la nuit d'avec le jour, et qu'ils servent de signes pour les saisons, pour les jours et pour les années, et soient pour luminaires dans l'étendue des cieux, afin de luire sur la terre; et ainsi fut.* »

« Dieu donc, ajoute Moïse, fit deux grands luminaires, le plus grand pour dominer sur le jour, et le moindre pour dominer sur la nuit, et fit aussi les étoiles. »

Or, c'était le quatrième jour. La terre était en conséquence créée depuis un certain temps. Les plantes et les arbres mêmes existaient. Ce n'est donc pas le soleil qui les a formés, le soleil qui est DIEU.

« Mais les Égyptiens adorent l'Ibis.... »

Les Égyptiens ont tort, car c'est Dieu qui a dit : *Que les eaux produisent, en toute abondance, des animaux qui se meuvent et qui aient vie, et que les oiseaux volent sur la terre vers l'étendue des cieux.*

Or, c'était le cinquième jour que Dieu créa les grands pois-

sons, et tous les animaux qui se meuvent dans les eaux, selon leur espèce, et tout oiseau ayant des ailes selon son espèce.

Peut-être ces incorrigibles Israélites vont-ils dire que le bœuf Apis, étant un Dieu de l'Égypte, pourrait bien aussi être regardé comme le leur ; mais l'Éternel a lu dans leur cœur, et il charge Moïse de leur apprendre, que tous les animaux qui habitent la terre sont, comme les autres, sortis de sa main ; que ce fut le sixième jour de la création qu'il les appela à l'existence, et que, lorsqu'il les eut tous formés, il créa l'homme ; que le septième jour il se reposa, ce qui signifie : qu'il cessa de créer, et qu'aucun nouvel être n'a vu le jour depuis lors.

Voilà bien le récit de la création, tel qu'il fut adressé à ce peuple simple, qui avait passé au milieu de nations déjà assez avancées, sans avoir rien pris de leur civilisation ; mais qui avait une déplorable tendance à l'idolâtrie, de tous les péchés le plus abominable aux yeux de Dieu, puisqu'il voulait faire des enfants d'Israël, à la face du monde entier, un peuple lui appartenant en propre ; et qu'eux, au contraire, se montraient toujours portés à s'éloigner de lui, et à adopter le culte de l'une ou de l'autre des nations les environnant.

Le récit, comme nous le voyons, est tracé à grands traits. Dieu, nous l'avons dit, n'a point pour objet d'enseigner aux Juifs l'astronomie. Il ne veut point non plus leur donner une leçon de géologie ; il ne leur parle point de roches primitives, d'infusoires dont les sécrétions ont produit des bancs de calcaire. Il ne les entretient que de la formation des choses qui sont sous leurs yeux, et que, dans leur égarement, ils pourraient prendre pour objets de leurs hommages.

Vous donc, âmes chrétiennes, dont la simplicité rappelle celle des Israélites, avant qu'ils eussent été gâtés par la civilisation ; vous qui ressemblez à ces enfants que le Christ aimait à réunir autour de lui, prenez le récit de la création comme ils ont dû le prendre eux-mêmes. Voyez-y la main du Créateur, donnant la vie à tout ce qui vous entoure, et

adressez-lui-en vos actions de grâces, car c'est en votre honneur, c'est pour vous uniquement, que toutes ces choses ont été faites. Les mondes qui ne sont pas destinés à servir d'habitation à des créatures intelligentes sont des mondes stériles, des mondes qui n'ont jamais connu ce qu'était le partage *des eaux au-dessus de l'étendue, d'avec celles au-dessous de l'étendue.*

CHAPITRE XI.L'ÉCRITURE SEULE PEUT DIRE A LA SCIENCE
OU EST LA VÉRITÉ.

Nous venons de voir comment l'Éternel a parlé aux enfants; mais ce n'est pas pour eux seuls que la Bible a été écrite. Elle a été aussi destinée aux intelligents, à ceux qui pour croire veulent voir, comme le demanda jadis Thomas. Observez ceci, toutefois, que lorsqu'il eût vu la marque des clous, il crut, et Jésus lui dit : *Tu as cru parce que tu as vu*¹. En pourra-t-il dire de même de vous, sceptiques du dix-neuvième siècle? Si nous vous montrons ce que dit sa parole, après avoir vu, croirez-vous?

Le Christ parlant de Jean-Baptiste demandait à ceux qui l'entouraient : *Qu'êtes-vous allés voir au désert? Un roseau agité du vent*²?

Qu'êtes-vous allés chercher dans les entrailles de la terre, vous les savants de l'époque, vous les hommes du progrès? Un lieu où la vie n'eût jamais existé? Un lieu où elle n'eût pas encore commencé à déposer ses produits³.

1. Ev. selon S^t Jean, XX, 29. — 2. Ev. selon S^t Matthieu, XI, 7.

3. Discours du baron Cuvier, prononcé en 1808 devant l'Institut.

Et quand vous avez eu trouvé ce lieu, vous avez été étonnés!...

Le prophète Moïse ne vous avait-il pas enseigné cependant que ce ne fut qu'au troisième jour que Dieu dit à la terre de *pousser son jet*? Or, que sont les jours de l'Éternel?

C'est nécessairement d'eux qu'il est question ici, puisque c'est de l'œuvre de Dieu qu'il s'agit. Il ne saurait être question des jours décrits par le soleil, puisque le soleil n'existait pas encore pour la terre; à plus forte raison ne s'agit-il pas des jours tels que l'homme les a divisés, puisque la créature n'avait pas encore été appelée à la vie.

S^t Pierre, parlant des jours du Créateur, dit : *Mille ans sont pour le Seigneur comme un jour*¹; mais c'est encore à de pauvres ignorants qu'il s'adresse. Il ne peut pas leur parler dans un langage inintelligible pour eux. Vous, au contraire, hommes de science, vous grandissez chaque jour en connaissances. Vous savez ce qu'est l'étendue de l'espace.... vous savez ce qu'est l'éloignement des nébuleuses.... ne pourriez-vous nous dire ce qu'est un jour pour l'Éternel?

Un million d'années, allez-vous peut-être répondre!... mais si c'était nous qui fussions interpellé, envisageant de haut la question, nous serions disposé à dire qu'une heure est plus pour la créature, qu'un million d'années pour le maître du monde!

Qu'on réfléchisse, en effet, que ce fut au troisième jour que les premières plantes parurent sur la terre, que les premiers arbres s'y offrirent aux regards des anges; que ces arbres eurent à atteindre toute leur croissance; qu'ils eurent à être entraînés au fond des mers par la violence des mouvements de la masse liquide; que des milliers de forêts s'y succédèrent les unes aux autres; que les eaux eurent à recouvrer leur tranquillité, et que des soulèvements suivis d'abaissements eurent à en changer fréquemment le niveau, avant que les quantités de houille qu'on découvre de nos

1. II^e Épître de S^t Pierre, III, 8.

jours eussent pu être formées ; que tout cela, cependant, s'effectuât avant que le soleil eût été visible, et, par conséquent, que le quatrième jour eût sonné. On comprendra alors que les jours dont parle l'Éternel ont dû embrasser d'immenses périodes.

La lumière donc, formée au premier jour, avait eu le temps de se condenser et de prendre mille formes variées ; non-seulement vos roches primitives, mais vos roches métamorphiques s'étaient produites ; les eaux provenant de leur décomposition avaient été réunies dans les localités les plus basses, et déjà quelques terres avaient été soulevées, et étaient apparues à la surface du globe ; déjà même vous eussiez pu donner la description de vos terrains cambriens, que l'aurore, nous ne disons pas du quatrième, mais du troisième jour n'avait pas encore lui, qu'aucune herbe portant semence, qu'aucun arbre donnant du fruit, n'était apparu sur la terre.

Si vous eussiez voulu écouter Dieu vous annonçant tout cela par la bouche de son ministre, illustres savants, vous n'eussiez pas été surpris de ne trouver aucune trace de végétation dans ces premières formations ; mais vous avez des oreilles pour ne pas entendre, et quand c'est l'Écriture qui parle, vous ne l'écoutez pas, vous ne la croyez pas.

Qu'êtes-vous donc allés chercher dans les entrailles du globe, vous, les grands géologues du jour ?

Des calamites, des sigillaires, qui, enfouis dans la terre et merveilleusement transformés, vous révèlent qu'il fut un temps où le soleil n'éclairait pas le monde, où la puissance de ses rayons ne se faisait pas sentir, où il n'y avait pas de saisons sur la terre ? Mais, depuis des siècles, Moïse vous l'avait enseigné de la part de l'Éternel, et vous n'avez pas voulu le croire !...

Après avoir fermé les oreilles, fermerez-vous aussi les yeux de votre entendement ?

Vous savez que ce point où l'existence a commencé une fois trouvé, vous n'avez rencontré en remontant que des

animaux aquatiques. Or, la Bible vous dit que Dieu les créa avant les autres. Vous avez ensuite trouvé le ptérodactyle et d'autres volatiles. Ils succédèrent effectivement, vous dit Moïse, à la formation des grands poissons.

Ce n'est qu'à partir des terrains crétacés, que les premiers marsupiaux apparaissent, et les quadrupèdes les plus complètement développés ne se voient que dans les formations supérieures. Ils appartiennent en effet, nous dit l'écrivain sacré, à la création du dernier jour.

Ainsi donc, quoique tracé à grands traits, le tableau que la Bible nous présente renferme tout ce qu'il faut pour nous faire connaître si, lorsque l'homme de science parle, il est dans la vérité. Mais ces admirables rapprochements des découvertes de la géologie et des révélations des saints livres vous ont été maintes fois présentés par des écrivains de talent, et vous ne les avez pas écoutés ! Aurons-nous plus de succès ? Nous voudrions l'espérer.

Pour ne pas courir le risque de vous répéter uniquement ce que d'autres ont pu vous dire avant nous, nous laisserons de côté les formations récentes, et nous nous bornerons à ce fait, que vous avez signalé à notre attention comme une circonstance fort extraordinaire que vos recherches dans les terrains carbonifères vous ont révélée, savoir : qu'il fut une époque où la terre, quoique déjà couverte de végétaux, était dans un état de demi-obscurité, et ne connaissait pas les différences de saisons.

C'est bien vous, homme de science, qui nous l'avez dit. Ainsi, *Vous avez vu.*

Nous avons expliqué dans notre précédent essai, qu'il en a été ainsi parce que l'atmosphère n'était pas encore formée.

Maintenant nous vous disons : *Il y a trois mille quatre cents ans que ce fait, si étonnant en lui-même, a été révélé à l'homme par Moïse !*

Dieu, dit-il, fit deux grands luminaires, le plus grand pour dominer sur le jour, le moindre pour dominer sur la nuit. Ce fut le quatrième jour.

Or, ce n'est pas d'une création proprement dite qu'il parle. Ce n'est pas *Elohim bara*; c'est *Elohim aasah*¹, Dieu *fit* le soleil pour éclairer la terre pendant le jour; ce qui peut aussi bien s'interpréter : Dieu *fit* éclairer la terre par le soleil pendant le jour; ou : Dieu *fit* en sorte que le soleil éclairât la terre.

La terre ignorait qu'il y eût un soleil. Elle en fut dotée ce jour-là. Donc le soleil avait bien été créé, pour les anges, depuis des milliards de siècles; mais, pour les effets matériels qu'il devait avoir sur l'écorce du globe, pour les saisons qu'il y devait faire apparaître, pour l'homme qui était destiné à habiter cette sphère, pour l'Israélite surtout qui ne se préoccupait pas de la question scientifique, il n'avait réellement existé qu'à partir de ce sixième cataclysme, qui avait soulevé les terrains houillers, selon la classification de M. Elie de Beaumont.

Or, comment Moïse a-t-il pu le savoir pour inscrire dans le premier chapitre de la Genèse un fait en opposition avec toutes les idées reçues depuis la création du monde jusqu'à nos jours, fût-ce parmi les peuples les plus avancés?

Jusqu'à ce que vous eussiez fouillé les entrailles de la terre, savants du dix-neuvième siècle; jusqu'à ce que vous eussiez analysé l'atmosphère; jusqu'à ce qu'une nouvelle philosophie, surgissant, eût cherché à coordonner tous les résultats de vos enseignements; le fait avancé, dans toute sa nudité, eût été rangé parmi les rêveries des faiseurs de systèmes. Énoncé dans l'Écriture, il a passé incompris, pendant trente-quatre siècles, parmi les inexplicables mystères des saints livres.

Aujourd'hui la lumière se fait. Celui qui dispense à chaque siècle la part d'intelligence qui lui échoit, fait des merveilles pour le dix-neuvième. Il a décidé dans sa suprême sagesse que ce serait le siècle du progrès par excellence, mais le

1. *Geology et mineralogy considered with reference to natural theology by the late Rev. William Buckland, D. D.*

seul progrès digne de ce nom est le progrès dans la connaissance de la vérité.

La vérité est devant vous, hommes de science. Le Créateur seul a pu révéler à Moïse les mystères de la création, en le chargeant de les inscrire dans le livre qui devait s'appeler la PAROLE DE DIEU.

Ce livre renferme donc la PAROLE DE VÉRITÉ; et pour que la science soit aussi LA VÉRITÉ, il faut que ses enseignements soient conformes à ceux que le livre contient.

LA VÉRITÉ EST UNE, tel est le principe incontestable qui, vous le savez, a été notre point de départ.

Nous vous le répétons de nouveau : il ne saurait y avoir une VÉRITÉ BIBLIQUE et une VÉRITÉ SCIENTIFIQUE opposées l'une à l'autre,

Vous avez vu.... Voulez-vous CROIRE ?

Songez-y bien.... Vous ne serez dans la VÉRITÉ qu'à ce prix.

CHAPITRE XII.

IL IMPORTE CEPENDANT QUE LA SCIENCE SACHE COMMENT
L'ÉCRITURE DOIT ÊTRE LUE.

Vous avez reconnu vous-même, nous dira-t-on peut-être, qu'il y a dans la Bible une infinité de passages d'autant plus incompréhensibles qu'ils paraissent en opposition les uns avec les autres. Comment voulez-vous que la science ne soit pas bientôt rebutée par ces contradictions ?

Il n'en saurait être autrement, répondrons-nous, si elle se propose de suivre les errements de la philosophie du dix-huitième siècle, qui, se posant en ennemie de la Révélation, ne cherchait qu'à faire ressortir le prétendu désaccord de ses diverses parties, et prenait les croyances les plus dignes de vénération pour l'objet de ses railleries.

Mais, si, repoussant de telles doctrines avec une juste indignation, une philosophie toute nouvelle a le courage d'afficher hautement son respect pour la sainte Écriture ; si elle y voit la parole inspirée du Maître du monde ; si en l'ouvrant, elle a cette confiance qu'elle ne peut y trouver que la vérité ; combien la différence du point de vue n'en apportera-t-elle pas dans les résultats !...

Le but pour lequel la Bible vous a été donnée étant devant vos yeux, ce n'est plus avec un esprit de critique que vous

la lisez. Vous trouvez un passage embarrassant, vous passez outre. Vous humiliez en quelque sorte votre propre intelligence devant celle du Maître de l'univers, et semblez lui dire : « Tu m'as caché ces choses; ce n'est pas à moi, faible mortel, à prétendre les pénétrer. »

Quelle en sera la plupart du temps la conséquence? Qu'en poursuivant votre lecture, vous trouverez ailleurs l'explication cherchée.

Nous ne disons pas que si la question est toute mondaine, votre curiosité sera satisfaite; et cependant, même à un point de vue scientifique, le fait d'avoir mis votre confiance dans la Vérité révélée, au lieu de vous être posé comme son ennemi, aura une immense influence sur la rapidité et l'étendue de vos progrès.

Que cette foi dans la Révélation devienne un peu générale, et une ère nouvelle s'ouvrira pour la science. Quelque brillants qu'aient été les débuts de ce siècle, la fin les éclipsa encore.

Cela peut paraître problématique; mais dans le cercle des questions dont nous nous occupons, n'y en aurait-il pas quelqu'une qui pût servir à le démontrer?

Un des grands sujets de recherches, depuis quelques années, a été la question des races. Parle-t-on de l'abolition de l'esclavage, elle est infailliblement remise sur le tapis.

« Il y a nécessairement eu plusieurs races créées, dit-on, car les éléments ne sauraient expliquer le changement de couleur qui se serait produit entre Ève, type admis d'une beauté parfaite, et la femme d'un Hottentot. La différence de leurs traits et de leur conformation serait presque aussi difficile à comprendre. L'habitation de l'Amérique, découverte seulement au quinzième siècle par les descendants de cet Adam, que l'Éternel avait placé près du point de réunion des trois parties de l'ancien monde, serait enfin presque inexplicable, si on exigeait que ces Américains fussent aussi ses descendants. »

Nous pouvons répondre à cela que, sur la couleur, il n'y a

plus aujourd'hui de difficulté. La différence entre le nègre et le blanc était autrefois plus tranchée ; mais, de découvertes en découvertes, on en est venu à trouver chez les hommes tant de nuances diverses qu'on pourrait passer d'un extrême à l'autre par une gradation presque insensible.

Quant aux formes, tout éleveur de chevaux, de bœufs, de moutons, sait à quel point elles peuvent se modifier favorablement par un choix intelligent de reproducteurs. Elles le seront donc, à l'inverse, par des circonstances défavorables¹. Tout jardinier, également, sait que, si, par une culture savante, il peut arriver à perfectionner certaines fleurs, dès que, pendant quelques années, elles sont reléguées, sans soins, dans un terrain ingrat, avec des conditions climatiques très-contraires, elles deviennent méconnaissables.

Pourquoi donc les hommes, sous l'empire d'idées et d'habitudes différentes, ne se trouveraient-ils pas considérablement modifiés dans leur apparence extérieure, comme dans leur développement intellectuel, après une longue suite de siècles où les circonstances fâcheuses se seraient accumulées ?

Il est d'ailleurs une considération qui démontre victorieusement l'unité de la race humaine. Aucun animal ne se reproduisant qu'avec celui qui est de même espèce que lui, l'union fructueuse d'un blanc et d'une négresse peut être regardée comme une preuve qu'ils sont l'un et l'autre enfants d'Adam.

Voyez par là quelle série de recherches le savant se serait épargnée s'il avait eu foi en ce Livre, qui lui a déclaré que l'Éternel n'avait formé, au sixième jour, qu'un seul homme et qu'une seule femme dont le genre humain devait provenir, et

1. On trouve les détails les plus intéressants sur les modifications des races d'animaux et sur les causes auxquelles il faut les attribuer dans l'ouvrage : « On the origin of species » de Charles Darwin. Nous voudrions n'avoir qu'à louer la haute intelligence de cet illustre écrivain ; mais, hélas ! nous regrettons d'avoir à le dire, partant d'un faux principe, il s'est laissé entraîner aux plus déplorables hypothèses relativement à l'origine de l'homme.

que, s'étant reposé au septième, il n'en avait pas créé d'autre depuis lors.

Il n'avait plus, de ce moment-là, qu'à se préoccuper de savoir comment l'Amérique, comment l'Australie avait pu être habitée par les descendants de cet homme; et si, au point de vue scientifique, la question était entourée d'énormes difficultés, il suffisait peut-être d'une lecture intelligente de la Parole Divine pour le mettre sur la voie.

On comprend que, par l'expression de lecture intelligente, nous entendons qu'on se place très-haut, pour bien savoir ce que la Bible dit *en réalité* de la question. Laissons donc de côté toutes les interprétations qui ont pu être admises jusqu'ici, faute de regarder d'un point suffisamment élevé.

La chose la plus importante pour les Israélites, dans le récit que leur fait Moïse, c'est d'y trouver la filiation d'Abraham, qui doit être aussi celle du Christ, celle du libérateur d'Israël.

Du moment donc où l'écrivain sacré a mentionné la naissance du fils en qui cette souche doit se poursuivre, il se tait sur les autres enfants de ces *filis de Dieu*, comme à partir d'Enos ils commencèrent à s'appeler¹. S'agit-il au contraire des fils des hommes, des enfants de Caïn, il n'en est point ainsi. Moïse parle non-seulement de plusieurs fils et petits-fils, mais de leurs femmes; mais des pays qu'ils habitèrent; mais des villes qu'ils bâtirent; mais des arts qu'il cultivèrent; puis, cela fait, il n'en est plus question que pour nous faire savoir que leurs filles étant belles, les fils de Dieu en prirent souvent pour femmes.

Comme les Écritures, nous l'avons dit, ne renferment pas un mot d'inutile, et que l'intérêt qu'un peuple du caractère des Israélites pouvait porter à des détails de ce genre ne devait pas être grand, ne serait-ce pas pour nous, pour ce dix-neuvième siècle, le siècle du progrès par excellence, que ces choses auraient été écrites?

1. Genèse, IV, 26.

Ne serait-ce pas aux enfants de ceux qui ont découvert l'Amérique que Dieu a voulu dire : « Je suis le Créateur des cieux et de la terre. Ma Parole vous enseignera comment j'ai formé ce globe, et l'homme que j'y ai placé pour l'habiter. Elle vous apprendra même davantage encore. Elle vous dira qu'après le meurtre d'Abel, je dis à Caïn : *Tu seras vagabond et fugitif sur la terre*; et que Caïn me répondit : *Tu m'as chassé aujourd'hui de dessus cette terre; je serai caché devant ta face; je serai vagabond et fugitif sur la terre, et il arrivera que quiconque me trouvera me tuera*¹. »

Ce n'est pas le seul endroit de la Bible où le meurtrier est puni par cette folle terreur qui s'empare de lui.

Quand Moïse se rend l'interprète des menaces de l'Éternel, à l'égard de ces Israélites qui l'abandonneront, qui tueront ses prophètes, qui mettront son Fils à mort, il leur annonce que Dieu a dit en parlant d'eux : *Je mettrai ma face contre vous; vous serez battus devant vos ennemis; vous fuirez sans qu'aucun vous poursuive*².

Caïn paraît avoir été aussi du nombre des meurtriers fuyant sans être poursuivi. Il ignore qu'il est avec son père le seul homme qui habite la terre. Il a versé le sang; il croit toujours qu'un autre homme va verser le sien; il fuit et il apprend à ses fils à fuir devant les fils de Dieu, devant les vengeurs du sang répandu. Plus les fils de Seth s'étendent, plus les fils de Caïn s'éloignent. Ils iraient, s'ils le pouvaient, jusqu'aux extrémités de la terre. Ne soyons donc pas surpris si, à la longue, des contrées fort distantes ont été occupées par leurs descendants. L'esprit de vagabondage était en eux.

Or, ces hommes étaient-ils parfaitement semblables aux enfants de Seth? Non. *L'Éternel avait mis une marque sur Caïn, afin que quiconque le trouverait ne le tuât point*³.

C'est, on le voit, toujours dans la Bible qu'il faut chercher la solution des plus grands mystères; celui par exemple de

1. Genèse, IV, 12 et 14. — 2. Lévitique, XXV 17. — 3. Genèse, IV, 15.

la différence de couleur entre des races sorties d'un père commun.

« Mais, va-t-on nous dire, en quoi la solution de la question en est-elle avancée, puisque, sauf Noé et sa famille, tous les hommes ont été détruits, nous dit la Bible, par le déluge universel? »

Moïse emploie effectivement, en parlant du déluge, une expression générale, qui semble indiquer qu'il a voulu donner aux Israélites l'idée d'une destruction complète des hommes et des bêtes, à l'exception de ce qui était renfermé dans l'arche; mais il est, en vingt autres endroits de la Bible, des expressions analogues, qui n'impliquent pas davantage que dans ce cas-ci la totalité des êtres créés. Ce sont des termes figurés qui sont dans la nature même des langages poétiques de l'Orient, et il serait étrange que nous nous en étonnassions, quand nous, les hommes civilisés, les hommes positifs, nous en avons continuellement à la bouche de pareils, et même de bien plus emphatiques encore¹.

D'ailleurs Moïse, comme nous l'avons dit, ne pouvait parler aux Israélites que leur langage; d'autant que ce langage était le sien, et que l'Éternel n'avait aucun motif de lui en faire changer. Si donc les enfants d'Israël croyaient que le monde ne s'étendait pas beaucoup au delà de la Syrie, au nord, et de l'Égypte, au midi, il devait le croire comme eux, et appeler comme eux cette étendue de pays l'intégralité de la terre.

Les descendants de Seth, dont il a donné l'histoire aux Israélites, couvrent ces contrées, les seules connues de ses

1. Nous voudrions prendre à la lettre les expressions de Moïse, mais comment entendons-nous que les générations futures prennent les nôtres? La renommée de tel auteur était, selon nous, *universelle*; mais si nous en eussions parlé à ce voisin qui habitait la maison la plus rapprochée de nous, nous eussions su qu'il n'avait jamais entendu prononcer son nom. Tout le monde a été, prétend-on, applaudir certain acteur; et cependant allez dans ce village, dont une faible distance vous sépare, et on ne saura de qui vous voulez parler; quelqu'un en aura bien un vague souvenir, mais comme il y aura des siècles qu'il ne l'a entendu, il n'en pourra rien dire.

compatriotes et de lui. Le déluge qui les enveloppe détruit donc, pour lui, tous les habitants de la terre et tous les animaux qui étaient sous les cieus.

Il est évident que si le Tout-Puissant avait eu pour but de lui donner une leçon de géologie, il lui aurait providentiellement révélé que, outre les pays qu'il connaissait et qui avaient été effectivement couverts par les eaux du déluge, il y en avait d'autres, comme l'Europe occidentale, comme l'Amérique, comme l'Australie, qui en avaient été préservés. Il lui en aurait même probablement donné la raison qu'il nous est facile de comprendre. C'est, en ce qui concerne l'Europe, que ces enfants de Seth, qui s'étaient pervertis au point d'attirer sur leur tête la condamnation divine, ne s'étaient point étendus jusque dans cette portion de la Terre; et que c'est là, en conséquence, que Dieu conserva la race de ces bêtes sauvages qui n'avaient pu entrer dans l'arche; car naturellement l'Éternel ne voulait pas se démentir en créant de nouvelles espèces, quand il avait dit que le septième jour il avait cessé de créer.

C'est, en ce qui regarde l'Amérique, en ce qui concerne l'Australie, que ces contrées n'étaient pas habitées par ces enfants de Seth, dont Dieu voulait châtier la perversité, mais par les descendants de Caïn, qui, eux, avaient été punis différemment, et dont nous n'avons pas droit de dire que la démoralisation ait été aussi grande, puisque, après Lemec, l'écrivain sacré ne nous en parle plus.

Si Dieu n'a pas fait connaître toutes ces choses aux Israélites, c'est que la pensée dominante de l'écrivain qu'il inspire doit être de leur imprimer une terreur salutaire à l'ouïe de ses effrayants jugements, et que leur apprendre qu'une partie de ses créatures avait échappé à cette condamnation ne pouvait qu'en diminuer l'effet sur leurs esprits.

Pourquoi les aurait-il dites plus tard à ces chrétiens qui, succédant aux Israélites dans leur mode d'interprétation des Saintes Écritures, n'en voient jamais que le sens littéral? En quoi leur sanctification en eût-elle été facilitée?

Mais le monde progresse.... Il est passé le temps de ces Juifs qui voulaient que l'Éternel fût leur Dieu et non pas celui des autres nations. Il est passé celui de ces premiers convertis qui, lorsqu'ils admettaient quelques gentils à la participation du christianisme, voulaient encore leur imposer la circoncision. Il est même passé celui de ces chrétiens fanatiques qui criaient au peuple : « Tu croiras aux vérités bibliques, telles qu'il me plaît de te les expliquer, ou tu monteras sur le bûcher. »

Dieu a envoyé à la Terre de nouveaux prophètes, qui lui ont révélé la grandeur de son œuvre¹. Elle est à la veille de rendre hommage à sa suprême sagesse, à sa bonté sans bornes. Quelques sceptiques disent cependant encore : « Nous ne pourrions croire aux promesses bibliques, nous ne pourrions croire à l'inspiration de l'Écriture, que lorsqu'il nous aura été démontré qu'elle ne contient rien que de vrai. »

Les partisans de l'interprétation littérale se mettront-ils en travers de la conversion du siècle, en faisant dire à la Bible ce qu'elle n'a pas voulu dire ? Fermeront-ils les yeux devant le merveilleux spectacle qui s'offre aux regards ?

Quarante siècles d'une simplicité toute primitive!... Une révélation en rapport avec elle !

Un monde s'éveillant à la connaissance de ce qu'est vraiment l'Être Suprême, et de ce que sont les merveilles de la Création universelle!... Une révélation qui, sous la même simplicité apparente, a toute la profondeur qu'on doit admettre comme inhérente au langage d'un Être si infiniment grand !

Or, que dit cette Révélation sur le sujet qui nous occupe ? Que Dieu donna à Noé les dimensions de l'arche qu'il devait bâtir ; qu'elle devait être de trois cents coudées de longueur, de cinquante de large, de trente de haut² ; qu'il devait entrer dans l'arche, lui, ses fils, sa femme et les femmes de ses

1. 1^{er} Essai, chap. vi.

2. Genèse, VI, 15.

filz, ainsi que deux de chaque espèce d'animaux ayant vie, savoir : le mâle et la femelle; des oiseaux selon leur espèce; des quadrupèdes selon leur espèce; des bêtes rampantes selon leur espèce¹.

Noé devra prendre aussi avec lui de toute nourriture qui se mange, et en faire provision pour lui et pour les animaux, afin d'en conserver la race sur la terre; car, dit l'Éternel, *j'exterminerai de dessus la terre toute chose qui subsiste et que j'ai faite*².

Moïse a certainement cru que ces paroles se rapportaient à tout ce qui avait vie sur le globe; mais si Dieu n'a pas vu d'utilité à le détromper, ce qui eût amené des dissertations géologiques fort étrangères au but qu'il poursuivait en s'adressant par son organe aux Israélites, pouvons-nous en conclure qu'il exige de ces Philosophes du dix-neuvième siècle, qui ont compté sur la terre des milliers et des milliers d'espèces différentes d'animaux, et qui savent qu'il n'en a été créé aucune depuis le sixième jour, de croire que toutes ces bêtes ont pu entrer dans un bâtiment de trois cents cou-dées de longueur et en ressortir après y avoir vécu une année³? Pouvons-nous croire qu'il leur demande d'admettre que des lions, des tigres, aient tranquillement subsisté à côté des agneaux; des renards et des fouines à côté des volatiles; des boas constrictors et des serpents à sonnette à côté des enfants ou petits-enfants de Noé, pendant tout ce laps de temps? que, sans rien dire enfin du miracle qui aurait amené dans l'arche, en quelques jours ou en quelques mois, avec l'ours blanc de la mer Glaciale, le tapir ou le paresseux de l'Amé-

1. Genèse, VI, 19 et 20. — 2. Id. VII, 4.

3. On connaît sur la terre plus de 120 000 espèces d'animaux, dont 20 000 environ ont disparu. Parmi celles qui existent encore aujourd'hui, il y a plus de 2000 espèces de mammifères, 7000 espèces d'oiseaux, 1500 espèces de reptiles, 65 000 espèces d'insectes, 4000 espèces d'araignées et de vers, 1500 espèces de crustacés, etc., etc. (*Du matérialisme au point de vue des sciences naturelles*, par A. Nath. Böhner, traduit de l'allemand par O. Bourrit, page 144.) Qu'aurait été la nourriture de tous ces êtres pendant une année?...

rique du Sud, il entende qu'ils considèrent la chose comme ayant eu réellement lieu'?

Nous ne pouvons nous arrêter un instant à une telle pensée. Si donc, malgré ces expressions : *toute chair qui se mouvait sur la terre expira, tant des oiseaux, du bétail, des bêtes et des reptiles qui se traînent sur la terre que de tous les hommes*², il est évident que tous les animaux ne furent point compris dans cette destruction, de même que toutes les bêtes ne furent pas anéanties, tous les hommes ne le furent pas non plus. L'expression employée n'est pas plus générale pour ceux-ci que pour les autres. Il n'y a, en conséquence, dans ce tableau si poétique, destiné à donner au monde la plus effrayante des leçons, qu'une description de la manière miraculeuse que Dieu employa pour sauver une famille *qui avait trouvé grâce devant lui*, du châtiment qu'il voulait infliger aux enfants de Seth, aux femmes qu'ils avaient prises parmi les fils des hommes, aux enfants qu'ils en avaient eus, et peut-être aussi à ces fils de Caïn, qui s'étaient établis dans la partie de l'Asie les avoisinant; mais rien ne doit nous faire présumer que ceux des enfants de ce dernier, dont un esprit craintif avait été la punition, et qui s'étaient extrêmement éloignés des enfants de Seth, furent compris dans cette condamnation.

Nous avons donc tout lieu de croire que c'est pour cela que nous avons retrouvé leurs descendants en Amérique, et dans toutes les îles de l'Archipel Indien, qui étaient probablement à cette époque unies en un seul continent.

1. On s'explique difficilement la persistance de certaines personnes à vouloir que de toutes les bêtes de la terre, même de celles qui sont restées inconnues à l'homme, jusqu'à la découverte de l'Amérique, il se soit trouvé un couple dans l'arche. En disant à Noë : *Tu en feras entrer deux de chaque espèce dans l'arche*, l'Éternel ne lui parlait, évidemment, que de celles qu'il lui était possible d'y faire entrer; car, s'il eût été question des lions et des tigres pouvant mettre en danger sa vie et celle de ses enfants, des fourmilliers ou des bisons dont l'arrivée des extrémités de la terre aurait demandé des années, il aurait dit : *Je ferai entrer dans l'arche, c'est-à-dire : Je changerai l'ordre de la nature pour conserver l'existence à tous ces animaux.*

2. Genèse, VII, 21.

Le déluge a dû avoir pour effet providentiel de les en séparer, et de former le détroit de Baring¹.

Quant à ce qui est de cette universalité qu'on a voulu faire reposer sur des expressions bibliques, auxquelles, selon nous, on a attribué une portée qu'elles n'avaient pas, il est de toute évidence que l'ensemble de toutes les eaux qui ont jamais existé sur le globe, ne suffirait pas, à beaucoup près, à l'accomplissement du fait, dont l'écrivain sacré donne la description poétique quand il dit : *Toutes les plus hautes montagnes qui étaient sous tous les cieux furent couvertes.*

Le grand Ararat dont il est ici question, puisque l'arche s'y arrêta, a 4466 mètres de hauteur. Qu'on se figure la quantité d'eau qu'il faudrait pour qu'il y en eût eu quatorze mille pieds sur toute la surface de la terre! mais ce n'est rien encore.... Si on s'imagine que, parce que, dans un but religieux et ayant l'avancement du règne de Dieu pour objet, divers de ses ministres ont reçu par inspiration divine la connaissance surnaturelle de certains faits, ils ont dû tout savoir, et être par conséquent à même de parler de ces découvertes astronomiques ou géologiques qui nous semblent, à nous, avoir été réservées pour notre siècle, Moïse a dû nécessairement, dans cet ordre d'idées, vouloir parler de l'Aconcagua qui a 7290 mètres, et de l'Himalaya qui en a 8592. Nous serions, dans ce cas, curieux d'apprendre de ces interprètes des livres sacrés ce que toute cette eau est devenue².

1. Nous disons ailleurs qu'elle a pu être une des vues de l'Éternel dans cette dispensation.

2. L'évêque de Natal, dont nous avons parlé (chap. 5), dit avec raison, que certaines montagnes volcaniques d'Auvergne et de Languedoc, dont la formation est bien antérieure à la venue de l'homme sur la terre, sont recouvertes de pierres ponce et autres substances analogues, qui eussent été balayées par le déluge s'il fût venu jusque-là. Il aurait dû ajouter : « Il y a donc entre les faits et le récit biblique une différence que je ne m'explique pas, » mais, au lieu de cela, il a dit : « Ce récit manque donc d'authenticité, et on ne peut croire, ni à l'inspiration des livres de Moïse, ni à la réalité du déluge et des autres faits qu'il rapporte. » C'est bien ainsi que, dans son déplorable orgueil, l'homme a l'habitude de conclure.

Le docteur Cumming, en lui répondant, fait ressortir combien cette ma-

Vous le voyez donc, chers élèves... Dieu donne de siècle en siècle, à certains individus, l'intelligence nécessaire pour faire progresser les connaissances humaines. C'est pour cela que nous les avons appelés ses prophètes; mais comment le seraient-ils, si l'effet du développement intellectuel de la créature devait être d'arrêter l'avancement du règne de Dieu, d'affaiblir la confiance que l'homme croyait pouvoir mettre dans la Parole divine?

L'intelligence de la Sainte Écriture doit, en conséquence, progresser du même pas que la science proprement dite.

Que l'homme donc arrive, par la lenteur de formation de certaines stratifications, à découvrir que la création de notre globe a dû exiger des millions d'années, l'Éternel lui fait entendre que les jours dont il a parlé sont ses jours à lui, et que, pour la créature, ce n'est là qu'une expression figurée.

Que l'homme parvienne à comprendre que certaines contrées n'ont pas pu être bouleversées par le déluge, et que toutes les eaux du globe ne suffiraient pas à recouvrir la terre de cinq cents mètres, le Tout-Puissant lui montre que le langage de son ministre devait être en rapport avec l'état des connaissances humaines à son époque.

Que l'homme, ayant appris quelle admirable corrélation existe entre les mouvements de tous les astres, se dise qu'il est impossible que la sagesse divine y ait apporté une per-

nière de faire indique peu de foi. Il est fâcheux que, dans son ardeur à prendre la défense de l'Écriture, il se soit laissé entraîner à révoquer en doute un fait connu de tous les géologues. C'est mal défendre la Parole que de la mettre en opposition avec la science. Mais, hâtons-nous de le dire, s'il y a, d'après nous, deux ou trois pages à retrancher de ce petit ouvrage, nous ne saurions, sauf cela, trop admirer l'intelligence avec laquelle prenant, une à une, les objections du docteur Colenso, il les réfute et terrasse cet adversaire. C'est bien le chrétien pénétré de la divinité de la Bible qui parle, et qui ne craindrait pas, sur son témoignage, de s'abandonner aux plus merveilleuses conjectures.

Quand, par exemple, il voit Job parler de l'influence des Pleiades (XXXVIII, 31), il se demande si, d'après cela, on n'apprendra pas un jour qu'*Alcyon* est ce soleil central, autour duquel tous les autres systèmes font leur révolution.

turbation qui n'aurait eu pour objet que la destruction de quelques Amorrhéens, la Providence lui fait voir, dans le récit de Josué, une image parfaitement adaptée au but qu'elle se proposait : celui de relever la confiance des Israélites, et de jeter la terreur chez leurs ennemis.

L'interprétation littérale avait, pendant de longs siècles, couvert d'un voile toutes ces vérités. Le moment venu, Dieu l'arrache de sa main, et l'homme reste en extase devant l'admirable **UNITÉ DE PLAN**, qu'il voit alors se poursuivre d'âge en âge.

CHAPITRE XIII.

DU JUGEMENT DE GALILÉE.

Nous venons de faire allusion aux célèbres paroles de Josué. C'est un sujet qui mérite que nous nous y arrêtions quelques instants, car nous ne pourrions affirmer que ce ne soit pas à la suite des réflexions que le jugement de Galilée a provoquées chez nous, que nous nous sommes décidé à écrire cet ouvrage ¹.

Cet illustre astronome fut condamné par l'inquisition, sous la papauté d'Urbain VIII, pour avoir osé soutenir que la terre tournait autour du soleil, quand il était écrit, dans la Bible, que Josué, ayant parlé à l'Éternel, *dit en présence d'Israël* : « *Soleil, arrête-toi sur Gabaon* » et le soleil s'arrêta, jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis ².

« Comment Josué aurait-il pu dire au soleil *arrête-toi* s'il était immobile au centre de l'univers ? Tel fut le raisonnement sur lequel se basa la condamnation ; mais comme, depuis lors, il a été parfaitement démontré que la terre tourne autour du soleil, la grande majorité des fidèles s'est dit « C'est une locution qui signifie : *Terre, arrête-toi*. Si Josué

1. Je serai forcé de répéter ce que j'ai déjà dit dans *Réveries et Vérités*. J'en demande pardon à ceux qui ont lu cet opuscule ; mais comme il n'avait été écrit que pour un petit cercle d'amis d'où il n'est guère sorti, je crois que la chose m'est bien permise.

J. L.

2. Josué, X, 12 et 13.

ne s'est pas servi de ces expressions, c'est qu'il n'aurait pas été compris des Israélites. »

En faisant ce raisonnement, on ne réfléchit pas à toute l'inconséquence qu'il y a à dire que les paroles bibliques n'admettent pas d'interprétation, et doivent toujours être prises dans leur sens littéral; puis à altérer complètement celles dont on prétend donner l'explication. On va même plus loin. A-t-on des enfants à instruire? on leur donne son interprétation comme la seule admissible, et on égare leur jugement, au lieu de leur dire tout simplement : « La Bible, étant la Parole de Dieu, doit nécessairement renfermer des choses incompréhensibles pour l'homme, qui n'est pas encore arrivé à l'apogée de son développement, et il vaut mieux ne pas les approfondir, quand on ne se croit pas appelé à en faire l'objet d'une étude spéciale. » Que vont croire en effet ces enfants? que la terre s'est arrêtée, et que ce Dieu qu'on leur avait représenté comme tellement puissant, qu'il faisait toujours les plus grandes choses avec les plus petits moyens, et tellement sage, que ces moyens étaient toujours les mieux adaptés aux circonstances, avait sans doute en cette occasion-là fait exception à sa règle habituelle, puisque, pour permettre aux Israélites de poursuivre leur vengeance à l'égard d'ennemis déjà vaincus, déjà écrasés, il avait suspendu le cours des lois qui régissent les mouvements de tout l'univers.

« Mais, répond-on, ce n'est probablement pas la simple destruction de quelques Amorrhéens que l'Éternel a eu en vue. C'est la manifestation de son pouvoir, et de la protection toute particulière qu'il accordait aux Israélites. »

Est-il bien possible que des personnes qui ont lu, dans la Bible, le récit des nombreuses manifestations de la puissance de l'Éternel, puissent tenir un pareil langage?

Pour faire traverser aux Juifs la mer Rouge à pied sec, *il l'avait fait reculer pendant toute la nuit, au moyen d'un vent très-véhément*¹, et avait ainsi donné à ce miracle une apparence

1. Exode, XIV, 21,

toute naturelle; et, pour un infiniment moindre résultat, il aurait arrêté le cours des astres !!

Ce serait, passez-nous l'expression, son peu de ressources, son manque de sagesse, et non sa puissance, qu'il eût par là manifestés.

Le docteur Whewell, s'appuyant sur le seizième verset de la Genèse que nous avons cité plusieurs fois, émet une doctrine, d'où il résulterait que Dieu peut avoir fait le soleil exprès pour éclairer la terre.

De la réponse que lui fait sir David Brewster¹, on peut conclure qu'il regarderait comme une preuve de bien mince sagesse de la part de l'Éternel d'avoir créé, simplement pour servir de fanal à la terre, un astre onze cent mille fois plus grand qu'elle, quand, en le plaçant plus près, il aurait pu le faire infiniment plus petit.

C'est donc une remarque à faire que, s'il se trouve quelque obscurité dans ce Livre qui, de la première page à la dernière, nous parle des perfections de l'Être-Suprême, on oublie généralement que la première condition d'une explication est qu'elle réponde à ce type admirable, et que si c'est des serviteurs de Dieu qu'il est question, il faut qu'elle soit en harmonie avec ce qu'on sait de leur caractère.

D'après celle qu'on donne relativement à Josué, on semble faire entendre que, quoique en sa qualité d'inspiré, il dut savoir que le soleil était immobile, il lui dit : *Arrête-toi*, parce que différemment il n'aurait pas été compris. Il se serait donc, selon ces interprètes, prévalu de l'ignorance des Israélites pour faire croire à sa puissance, comme Cortès le fit plus tard avec les Mexicains². Or, il n'est aucun trait de l'histoire de Josué qui puisse autoriser une supposition de ce genre à son sujet, et il n'est même pas démontré qu'il ait eu la prétention d'arrêter d'un mot le cours du soleil.

Quand le Christ est sur le lac de Gennésareth, et qu'un vent

1. More worlds than one; by Sir David Brewster, etc., etc. (chap. VIII.)

2. Sachant qu'une éclipse allait avoir lieu, il les menaça, s'ils ne s'humiliaient devant son Dieu, d'être à sa requête privés par Lui de la lumière du soleil.

impétueux s'élève, il parle avec autorité à la tempête, et il se fait un grand calme. Saisis de crainte et d'admiration, ceux qui l'entourent se disent entre eux : Qui est celui-ci, qu'il commande même aux vents et à l'eau, et qu'ils lui obéissent¹ ?

C'est le Fils de Dieu lui-même.... Mais combien plus grand que lui eût été Josué, s'il eût commandé, non aux vents qui courent sur la terre, mais au soleil, centre de tout un système; au soleil, dont la rotation n'eût pu être un instant suspendue sans que l'univers n'en fût bouleversé; au soleil, dont, cependant, d'après l'écrivain sacré, la course eût été arrêtée *tout un jour*² ?

Il est vrai que la foi, selon les paroles du Seigneur, suffirait à transporter les montagnes. *Si vous ne doutiez pas, et que vous disiez à cette montagne: Ote-toi de là, et te jette dans la mer, cela se ferait*³.

Mais Josué est-il un de ces hommes à la foi puissante, auxquels tout devient possible? Saint Paul, récapitulant tous les grands actes de foi rapportés dans l'Écriture, parle d'Abel, d'Hénoc, de Noé; puis d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; il cite Moïse; il dit bien que, par la foi, les murailles de Jéricho tombèrent; mais il n'est pas question de ce fait: que le soleil ait été arrêté par la foi de Josué. Or, jamais, depuis la création du monde, il n'y aurait eu d'acte plus digne d'être mentionné, s'il s'était réellement produit.

Ainsi donc, convaincu comme nous le sommes, que c'est toujours par la Bible qu'il faut expliquer la Bible, nous ne pouvons, en présence d'un texte aussi précis que celui de l'épître de saint Paul aux Hébreux⁴, admettre que le miracle, tel qu'on l'a entendu jusqu'ici, ait eu lieu.

Si on insiste pour savoir comment nous croyons que ce passage doit s'entendre, nous dirons qu'après avoir relu la description essentiellement poétique du combat contre les Amorrhéens, il nous a d'abord paru que Josué, les voyant en

1. Ev. selon S^t Luc, VIII, 24 et 25. — 2. Josué, X, 13.

3. Ev. selon S^t Matthieu, XXI, 21.

4. Epître de S^t Paul aux Hébreux, XI.

déroute, et craignant que le jour déjà avancé ne laissât pas aux Israélites le temps de les poursuivre, avait parfaitement pu s'écrier : Soleil, arrête-toi, et ils seront anéantis; comme s'il eût dit: O jour! si tu étais prolongé, il ne resterait debout aucun de ces ennemis du Très-Haut. Mais, plus tard, nous étant attaché à étudier le mode d'action habituel du Tout-Puissant, nous avons acquis la conviction que le cri de Josué avait été inspiré par l'Éternel, qui savait quelle immense confiance les Israélites prendraient en son serviteur, et quelle terreur s'imprimerait dans l'esprit de leurs adversaires, si le souhait de son ministre se trouvait miraculeusement accompli. Il prolongea donc considérablement la durée du jour, et donna ainsi à son peuple le temps nécessaire pour exécuter ses desseins. Les pompes du langage oriental, la prescience du Maître du monde ont fait le reste!... C'est le cas, au surplus, d'admirer cette prescience!

Les Israélites vont reprendre courage. Ce fait miraculeux les désignera à toutes les nations comme le *peuple de Dieu*; et les générations à venir s'émerveilleront à la pensée que l'Éternel, pour protéger ceux qu'il aime, va jusqu'à suspendre le cours des astres.

Il arrivera cependant un siècle (le xix^e) où le septicisme dira : « Je veux voir avant de croire; or, comment pourrais-je voir le soleil arrêté? je sais ce qu'est le système du monde : il n'admet pas de suspension de mouvement. »

Alors, à ces incrédules, Dieu dira : « Lisez attentivement ma Parole, et vous verrez que j'y ai inséré quelques expressions destinées, suivant mon usage, à vous donner la clef de ce mystère. »

Que dit effectivement Josué? *que l'Éternel jeta des Cieux de grosses pierres de Bethhoron à Hazaka, et que les Amorrihéens en moururent; qu'il y eut même un plus grand nombre de ceux qui moururent de la grêle de pierres, que de ceux que les enfants d'Israël tuèrent avec l'épée*¹.

1. Josué, X, 11.

Or, comme nous savons que la chute des aérolithes est presque toujours accompagnée de traînée lumineuse, nous commençons à comprendre que cet arrêt du soleil pourrait bien n'être qu'une métaphore, signifiant que le jour a été prolongé par quelque cause que, dans son ignorance, un Israélite ne savait comment désigner¹.... peut-être, était-ce une suite de météores... peut-être, était-ce une aurore boréale....

Nous relisons alors le texte sacré, et nous y voyons que la lueur miraculeuse dura presque un jour entier. Or, les phénomènes météorologiques du genre de ceux que nous venons de citer, sont généralement d'une durée fort limitée. Une métaphore aussi exceptionnelle que celle dont il est question, ne serait-elle pas d'ailleurs par trop forte, si elle s'appliquait à des faits qui se reproduisent de temps à autre?

Convaincu, cependant, que cette chute de pierres n'a pu être mentionnée sans intention providentielle, nous consultons nos souvenirs, et, tout à coup, nous sommes frappé de la coïncidence qui existe entre ce fait et celui du déluge de Deucalion, que l'histoire profane nous rapporte. Il est hors de doute que Deucalion était contemporain de Moïse. Cela nous a été enseigné de tout temps. Nous courons alors à M. Élie de Beaumont, et nous trouvons que le soulèvement du Ténare, qui forme un seul et même événement avec lui, peut parfaitement avoir été postérieur de neuf cents ans au déluge de Noé, et cadrer avec cette même époque. Or, un aussi effrayant cataclysme frappant la Grèce et les contrées environnantes, peut très-bien avoir envoyé une grêle de pierres jusque sur les bords du Jourdain, et avoir projeté sur toute cette contrée, pendant un certain nombre d'heures, une lueur assez vive pour égaler la clarté du jour.

Telle était la situation des Israélites, que l'éruption, qui se produisait en Grèce, devait envoyer sa lumière sur Gabaon ;

1. D'après l'historien Josèphe, c'est l'idée qui a eu cours en Judée.

mais la cause de ce grand phénomène étant tout à fait inexplicable pour des Israélites, qui vivaient séquestrés de tout commerce avec les autres peuples, il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'un tel souvenir, se joignant à l'achèvement de la déroute des Amorrhéens, eût été perpétué par la brillante métaphore, à laquelle Galilée dut plus tard sa condamnation.

Il n'est pas besoin de dire, quant à la coïncidence des faits, que ce sont précisément des coïncidences de cette nature, telles que le vent qui couvrit de caillles le camp des Israélites, quand ils eurent demandé de la chair à grand cri¹, ou que le tremblement de terre qui se fit sentir à la mort du Christ², qui démontrent que l'ensemble des événements qui se passent sur la terre, s'harmonise toujours conformément à la prescience de l'Éternel.

1. Nombres, XI, 31. — 2. Évang. selon S^t Matthieu, XXVII, 51.

CHAPITRE XIV.

JE METTRAI MON ARC DANS LA NUÉE, DIT L'ÉTERNEL.

De tous les passages bibliques d'une compréhension ardue, celui qui renferme les paroles de Josué, dont nous venons de nous occuper, est un de ceux qui ont eu le plus spécialement le privilège de piquer la curiosité des hommes de science. Nous devons croire que c'est au jugement de Galilée qu'il faut l'attribuer, puisque c'est lui qui a attiré à diverses reprises notre attention sur ce sujet épineux ; mais il est un autre verset de la Genèse sur lequel nous ne nous sommes jamais arrêté, et dont nous éprouvons tout à coup le désir de signaler à nos chers élèves les difficultés d'interprétation. C'est celui qui figure en tête de ce chapitre.

Le lecteur passe en général assez légèrement sur une déclaration du Tout-Puissant, dont il ne saisit pas la haute portée.

Le monde vient d'être bouleversé par un effroyable cataclysme, et il recouvre à peine sa tranquillité, que Dieu déclare non pas seulement à Noé, mais aux milliards d'individus dont il va être la souche, *qu'il ne détruira plus tout ce qui vit, comme il l'a fait ; que tant que la terre durera, les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point*¹.

1. Genèse, VIII, 21 et 22.

J'établis donc mon alliance avec vous, ajoute l'Éternel, que nulle chair ne sera plus exterminée par les eaux du déluge, et qu'il n'y aura plus de déluge pour détruire la terre. Je mettrai mon arc dans la nuée, et il sera pour signe de cette alliance entre moi et la terre¹.

Quand vous lisez ce chapitre de la Genèse, chers élèves, quelles sont les réflexions qui s'offrent à votre esprit ? Celles sans doute qui depuis trente siècles se présentent à tous les lecteurs de la Parole. Vous vous dites comme eux qu'il fallait que Noé n'eût jamais vu d'arc-en-ciel avant ce jour-là, pour pouvoir prendre celui qui suivit le déluge pour un signe spécial d'alliance entre Dieu et lui, et que, comme ce serait une chose fort extraordinaire, il y a là un mystère qui vous échappe. Vous ajoutez, du reste, qu'il vous est impossible de saisir la corrélation qui peut exister entre une réfraction de la lumière par des gouttes de pluie vues sous certains angles, et l'assurance qu'il n'y aura plus jusqu'à la fin du monde de cataclysme aussi terrible que celui qui venait de se produire.

Permettez-nous de vous rappeler ce que nous vous avons dit au début de ces Essais : que si nous étions dans le vrai, scientifiquement parlant, la Bible viendrait confirmer nos théories. Or, que vous avons-nous enseigné ?

Que l'équilibre de notre globe dans l'espace s'était maintenu, malgré son changement incessant de température, par le passage d'une portion des gaz qui le composaient de l'intérieur de la terre à l'extérieur. Les fractures de la croûte terrestre, et les soulèvements dont elles avaient été accompagnés, n'ayant d'autre but que de laisser échapper les gaz comprimés qui devaient venir accroître la masse de l'atmosphère, il était tout naturel qu'une fois l'atmosphère arrivée à la densité voulue pour son objet, les cataclysmes cessassent. Le déluge de Noé ayant eu pour effet d'en compléter la formation, qu'y

1. Genèse, IX, 9 à 13.

a-t-il de surprenant à ce que le Tout-Puissant ait déclaré à sa créature qu'il serait le dernier, et qu'il n'y en aurait plus d'autre d'une semblable étendue jusqu'à l'époque où la Terre serait brisée en mille pièces par une suprême convulsion?

Une déclaration de ce genre était dans l'ordre des choses; et ce qui l'était encore davantage, c'est que l'atmosphère étant, au moyen du déluge, parvenue à sa perfection, Dieu fit connaître à Noé la propriété réfringente dont elle avait été douée par ce dernier acte, en déployant à ses yeux les merveilles de l'arc-en-ciel.

La corrélation qui vous échappait devient donc des plus frappantes. L'arc-en-ciel, en faisant savoir au monde que l'atmosphère est achevée, lui annonce authentiquement qu'il n'y aura plus de cataclysme général; qu'il serait dorénavant sans objet.

Comment Noé comprit-il ces choses? allez-vous probablement demander. Il vit des yeux de la foi ce que le Seigneur voulait lui faire entendre. Si, du reste, l'arc-en-ciel fut pour lui un signe éclatant de l'alliance que Dieu contractait avec la terre, c'est, nous devons le dire, qu'il n'y en avait jamais eu jusqu'à lui; et qu'avant le déluge, l'atmosphère n'avait pas encore atteint le degré de fini qu'exigeait la réfraction de la lumière.

Des siècles se sont passés depuis lors, et de générations en générations, les adorateurs du Très-Haut ont eu, par la foi, confiance en la promesse dont l'arc-en-ciel avait été le signe.

A ces temps d'ignorance relative, une ère de développement extraordinaire succède, et un individu reçoit pour mandat de vous expliquer comment toutes ces merveilles se sont produites; se glorifiera-t-il de la tâche qui lui est échue? Non. Le seul triomphe qu'il ambitionne est de vous faire comprendre tout ce qu'a de sérieux une parole comme celle-ci : « *Je mettrai mon arc dans la nuée,* » quand on rapproche les faits, et qu'on voit, comme

à l'œil, qu'elle n'a pu sortir que de la bouche du Très-Haut.

Réfléchissez-y longuement, chers élèves, et espérons que vous finirez par vous écrier : « Il faut nécessairement que la Sainte Écriture soit inspirée.... Il faut que ce soit la Parole même de Dieu. »

CHAPITRE XV.

DES DATES SCRIPTURAIRES.

On a vu, quand nous avons recherché quel pouvait être le sens réel des paroles de Josué, que, nous en rapportant aux observations de divers géologues, et prenant pour base la chronologie qui a donné au monde environ 6000 ans de durée, nous avons mis 900 ans d'intervalle entre le déluge de Noé et le cataclysme qu'on a appelé le déluge de Deucalion; mais nous ne voudrions pas qu'on en conclût que nous ajoutons à cette chronologie plus de confiance qu'à celle qu'on enseigne dans les écoles, laquelle, plaçant 3308 ans entre le déluge et la naissance de Jésus-Christ, donne une ancienneté de 6827 ans à la formation de l'homme. Ce doit être sur la version des Septante que ce calcul repose; mais, à dire vrai, loin de nous être préoccupé de cet objet, nous avons toujours évité les questions d'époques, parce que, si elles sont entourées de mystère, c'est évidemment dans un but providentiel qu'il en a été ainsi. Or, il serait absurde à la créature de croire pouvoir découvrir ce que Dieu aurait eu l'intention de lui cacher.

Sachant de quelle puissance calculatrice il l'a douée, l'Éternel peut lui avoir fait un secret des dates écoulées, de crainte qu'elle ne s'en servît pour supputer celles qui sont à venir.

En tout état de choses, celles-ci ont évidemment été cachées à l'homme dans son propre intérêt¹, dans celui surtout de son salut.

Supposons, en effet, qu'il connût d'avance l'époque de son décès, n'est-il pas probable que, s'abandonnant sans crainte à toutes les jouissances que lui offre la terre, il renverrait sa conversion à sa dernière année, et celle-ci arrivée, à son dernier mois? Une fois ce dernier moment venu, il serait si effrayé du temps qu'il a laissé écouler inutilement, et de l'approche de la mort, que, sous l'empire de sa terreur, il n'y aurait pas à attendre de lui une véritable conversion, celle du pécheur qui, touché du grand amour que Dieu lui a témoigné et sentant ses fautes effacées par le sang du Christ, se jette avec abandon dans ses bras.

Aussi Jésus, lorsque ses apôtres lui demandent quand il rétablira le royaume d'Israël, leur répond expressément : *Ce n'est pas à vous à savoir les temps ou les moments dont le Père a réservé la disposition à sa propre puissance*², et en une autre occasion il leur dit : *Le ciel et la terre passeront. Pour ce qui est du jour et de l'heure personne ne le sait, non pas même les anges du ciel, mais mon Père seul*³.

1. Il n'est aucune question, même frivole en apparence, qui n'ait de l'importance dès qu'il s'agit du futur. Il suffirait, pour s'en convaincre, de se souvenir de l'agitation générale qu'occasionna M. Mathieu, de la Drôme, quand il annonça qu'il avait trouvé la loi régissant les phénomènes atmosphériques. Que de projets bouleversés en apprenant que l'année devait être pluvieuse ! que de changements on songeait déjà à apporter dans ses cultures, et quel repos d'esprit on a eu, quand on a vu que ses prévisions ne se vérifiaient pas, et que l'avenir nous restait providentiellement voilé !

2. Actes, I, 7.

3. Évang. selon St Matthieu, XXIV, 35 et 36. Ces paroles sont si précises, que c'est toujours avec un sentiment de tristesse que nous voyons des ecclésiastiques distingués, comme le docteur Cumming par exemple, chercher à tirer de certains événements des inductions relativement à l'époque où le monde doit finir. Outre que c'est, selon nous, se mettre bien inutilement en opposition avec les intentions de la Providence, il y a de l'étroitesse d'esprit dans cette disposition orgueilleuse des Européens à ne prendre en considération que les circonstances qui leur sont personnelles ; comme si les Hottentots, les Hindous, les Iroquois n'étaient pas des hommes, dont la situation doit avoir, comme la leur, de l'influence sur la question.

Ce n'est que de l'époque, du reste, dont il fait mystère à ses disciples, car, interrogé pour savoir *quel sera le signe de son avènement et de la fin du monde*¹, il ne fait pas difficulté de s'en expliquer.

Une nation, dit-il, s'élèvera contre une autre nation, et un royaume contre un autre royaume. Il y aura des famines, des pestes et des tremblements de terre en divers lieux; mais prenez garde de ne pas vous troubler. Tout cela ne sera qu'un commencement de douleurs. Quand vous verrez, dans le lieu saint, l'abomination qui cause la désolation, et dont le prophète Daniel a parlé (que celui qui le lit y fasse attention), il y aura une grande affliction, telle que depuis le commencement du monde jusqu'à présent il n'y en a point eu, et il n'y en aura jamais de semblable.

Si ces jours n'avaient pas été abrégés, personne n'échapperait; mais ils ont été abrégés à cause des élus.

Cette première partie de sa prédiction paraît s'appliquer à la fin de Jérusalem, dont le siège était proche². Aussi dit-il bien : *mais ce ne sera pas encore là la fin.*

Comme un éclair sort de l'Orient, et se fait voir jusqu'à l'Occident, il en sera aussi de même de l'avènement du fils de l'homme. Le ciel s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées.

*Alors, le signe du fils de l'homme paraîtra dans le ciel, etc, etc.*³. Ces paroles remarquables du Christ s'accordent bien avec

1. Ev. selon S^t Matthieu, XXIV, 3.

2. Il a été effectivement l'un des plus effroyables dont l'histoire ait conservé le souvenir.

3. Il est vrai que le Seigneur ajoute : *Cette génération ne passera point que toutes ces choses n'arrivent* (Ev. selon S^t Matthieu, XXIV, 34) ; mais nous tenons d'une personne fort à même d'en juger par sa parfaite connaissance des langues anciennes que le mot qu'on a traduit par *génération*, comme répondant à une idée de temps, et par conséquent à la question des Apôtres, signifiait aussi *nation*, et en pourrait impliquer une toute différente, savoir : Que la nation juive ne serait pas détruite par le siège de Jérusalem, auquel il venait de faire allusion, mais vivrait jusqu'à l'accomplissement des siècles et l'avènement du Fils de l'homme.

celles de S^t Pierre, qui nous parle de même de la destruction de la terre, sans faire aucune allusion au nombre de siècles qui pourront encore s'écouler avant ce grand événement.

Le jour du Seigneur viendra comme un larron vient dans la nuit, et un jour les cieux passeront avec le bruit d'une effroyable tempête. Les éléments embrasés seront dissous et la terre sera entièrement brûlée avec tout ce qu'elle contient¹.

Il s'agit là d'une annihilation complète, comme celle dont parle également le Psalmiste.

Tu as fondé la terre dès le commencement, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. Ils périront, mais tu subsisteras toujours. Ils vieilliront comme un vêtement; mais tu seras toujours le même. Tu les plieras comme un habit et ils seront changés; mais tes années ne finiront point².

Qui pourrait douter, du reste, de leur annihilation, après ces paroles de saint Jean : *Je vis un grand trône blanc, et quelqu'un assis dessus, devant qui la terre et le ciel s'enfuirent, et on ne les trouva plus³.*

Toutes réserves faites relativement à la solennité du sujet, qu'il nous soit permis de faire un rapprochement entre les paroles bibliques et la doctrine cosmologique dont cet ouvrage a été l'organe. Si on l'a bien présente, on reconnaîtra, nous l'espérons, qu'il ne s'est jamais produit de système dont les idées soient en aussi parfait accord avec chacune des expressions des livres saints; et que du moment où l'Éternel voulait cacher à l'homme l'époque de la destruction du globe, il ne pouvait pas adopter de mode d'annihilation mieux en harmonie avec ses fins que celui que nous avons décrit comme la conséquence forcée du refroidissement de la terre.

Que nos lecteurs se souviennent de tout ce que nous leur

1. 2^e Épître de S^t Pierre, III, 10. — 2. Psaumes, CII, 26 à 28.

3. Apocalypse, XX, 11.

avons dit, ils devront être frappés de la réunion de ces diverses circonstances :

Qu'il est ici question d'un bruit *effroyable*, et que la possibilité ne s'en conçoit guère, qu'à la suite de l'explosion par laquelle nous avons dit que le monde devait nécessairement finir ;

Que le soleil ne peut guère s'obscurcir, pour la terre, d'une manière permanente ; la lune perdre sa lumière ; les étoiles tomber du ciel, que par la rupture de cette atmosphère, qui seule nous les fait apercevoir, et qui, à cet effet, est désignée par le nom de *Cieux* ; laquelle rupture sera la conséquence forcée de l'explosion précitée, puisque nous voyons que les petites planètes ont chacune emporté une part de l'atmosphère qui environnait la grande planète entre Mars et Jupiter ;

Que la complète disparition de la terre, enfin, et ce changement radical dans les dispositions des molécules dont elle est composée, ne s'expliquent que par l'absorption définitive, par le soleil, de tous les fragments qui, après l'explosion, auront, par suite de l'impulsion primitive donnée à notre planète, continué leur course comme s'ils étaient demeurés réunis.

Quant au but providentiel de ces dispositions, il s'explique de lui-même.

Une fois l'homme informé que les planètes s'avancent vers le soleil, sa puissance de calcul est assez grande pour qu'il fût arrivé à dire qu'en raison de la distance parcourue et de celle à parcourir, ce serait à tel point du ciel que la force d'attraction du soleil, l'emportant sur celle de tous les autres corps célestes, attirerait notre terre dans son sein ; et que, ne pouvant parvenir à ce point avant telle époque, le monde avait encore tant de siècles, ou tant de mille ans, à vivre.

L'Eternel, donc, ne voulant pas qu'il pût calculer sa durée probable, aurait décidé que toute planète, qui aurait été habitée, ne périrait pas comme les autres par absorption di-

recte, mais par explosion; et que, comme cette explosion serait le résultat de la compression des gaz à l'intérieur du globe qui est inaccessible à l'homme, jamais il ne pourrait calculer le temps que le monde, habité par lui, aurait encore à subsister.

CHAPITRE XVI.

QUELQUES MOTS ENCORE DES DIFFICULTÉS D'INTERPRÉTATION.

On voit, par ce qui précède, que ce que nous avons dit au sujet des difficultés d'interprétation des livres sacrés, ne s'applique pas seulement à l'Ancien Testament, mais quelquefois aussi au Nouveau.

Nous ne nous dissimulons pas, en effet, qu'il est des expressions qui, à première lecture surtout, ne se comprennent pas aisément; mais quand on se familiarise avec le langage du Christ et avec celui de chaque apôtre, en revenant fréquemment à la charge, la majeure partie de ces difficultés disparaît.

Les expressions du Sauveur à l'égard des riches, par exemple, sont bien faites pour les effrayer à salut, mais non pas pour les décourager, comme elles peuvent le paraître au premier abord.

Si Jésus avait dit : *Il est aussi aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume de Dieu*¹, nous comprendrions le découragement

1. Ev. selon S^t Matthieu, XIX, 24.

occasionné par ces paroles. Le Seigneur paraîtrait avoir fait allusion à une impossibilité ; mais il a dit *plus aisé*.

Or, comme une impossibilité est une chose absolue, qui n'a pas de degrés, et que le langage divin ne saurait être illogique, du moment où Jésus se sert de ce terme de comparaison, il est évident que ce n'est pas à une absolue impossibilité qu'il fait allusion ; que le passage du chameau par le trou de l'aiguille n'est donc pas impossible.

Voyant cela, nous cherchons ce que cette expression peut signifier, et nous apprenons de ceux qui ont visité l'Orient que quelques villes, à côté de la grande porte destinée aux voitures et aux animaux en général, en ont une petite pour les piétons, qu'on appelle le trou de l'aiguille. Un chameau chargé, portant la tête haute, ne pourrait certainement pas passer par cette espèce de guichet ; mais débarrassez-le de tout fardeau, faites-lui courber la tête et plier les genoux, et vous parviendrez à le lui faire franchir.

La métaphore du Sauveur prend dès lors une signification d'une admirable portée. L'humble position de ce chameau devient le type de l'humilité que le riche doit revêtir pour pouvoir entrer dans le séjour des bienheureux. Ce ne sont plus alors que les riches qui se seront enorgueillis de leurs richesses, et n'auront pas su s'en détacher pour se faire, dans le ciel, un trésor de bonnes œuvres, qui auront à redouter l'effet de ces paroles du Christ. *Quiconque, en effet, dit-il un instant après, aura quitté, à cause de mon nom, des maisons... ou des champs, en recevra cent fois autant, et héritera de la vie éternelle*¹.

Quelques antagonistes de la vérité cherchent à s'appuyer sur les différences, souvent futiles, que présentent les divers récits apostoliques, pour en contester la sincérité. Ils font, intentionnellement peut-être, abstraction des différentes manières de voir qui résultent de nationalités différentes, de caractères différents, etc., etc.

1. ÉV. selon S^t Matthieu, XIX, 29.

Qu'un peintre s'extasie sur la beauté d'un site qui présente quelques arbres pittoresques, sur les bords d'un torrent, découpé en romantiques cascades, c'est naturel ; mais demandez à ce propriétaire d'une ferme modèle ce qu'il en pense, lui qui n'y trouvera ni eaux bienaménagées, ni champs convenablement cultivés, et vous verrez quel tableau il vous fera de cette localité.

Nous voyons toutes choses à travers un prisme qui est en nous, et qui en modifie les couleurs. Or, nous l'avons dit, en inspirant ses mandataires, Dieu n'a jamais eul'intention d'en altérer l'individualité. Prenez quatre évangiles : celle de chacun des quatre écrivains auxquels ils sont attribués se voit comme à l'œil.

On les rapproche, et trouvant que, en plusieurs occasions, ils ont rapporté diversement les paroles du Christ, ou les faits de sa vie, on en fait un argument contre leur authenticité. Or, c'est précisément ce qui, pour nous, la démontre. Il leur eût été bien facile de se copier les uns les autres. On aurait alors, avec raison, cru à des discours écrits sous la dictée du Seigneur, ou de l'un de ses apôtres ; mais loin de là qu'est-ce qui a eu lieu ?

Jésus, près de quitter ses apôtres, leur dit : *Le Consolateur, qui est le Saint-Esprit, que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous remettra en mémoire toutes celles que je vous ai dites*¹.

C'est donc d'un souvenir dont il est question. Chacun d'eux a dû, après la Pentecôte, se rappeler ce qui l'avait le plus impressionné, suivant les dispositions de son esprit. Prenons un exemple entre mille, celui du reniement de S^t Pierre. Il suffira pour faire saisir notre idée.

Le Christ, dit S^t Matthieu, lui adressa ces paroles : *Je te dis en vérité que cette nuit même, avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois*².

S^t Matthieu était Galiléen. Quelle avait dû être son im-

1. Éy. selon S^t Jean, XIV, 26. — 2. Éy. selon S^t Matthieu, XXVI, 34.

pression en entendant ces paroles du Sauveur? Qu'avant trois heures du matin, S^t Pierre aurait renié le Sauveur. En Judée, en effet, cette heure s'appelait l'heure du chant du coq. S^t Matthieu écrit en hébreu pour des Hébreux. Ils auront saisi sa pensée.

Quelques années après lui S^t Marc rapporte le même fait, et cite les paroles du Christ comme étant : *Cette même nuit avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renieras trois fois*¹.

S^t Marc écrit en grec pour les habitants de Rome² et d'Alexandrie, qui ne connaissent pas les usages de la Judée; mais il est disciple de S^t Pierre, et c'est sur les communications de cet apôtre que son évangile repose. Or, s'il est un fait dont S^t Pierre doive se rappeler toutes les circonstances, c'est sans nul doute celui de son reniement. Il se souvient parfaitement qu'il n'était pas question d'une heure fixe, ni des coqs en général qui chantent à diverses heures. Il s'agissait du coq qui devait se trouver dans la cour du souverain sacrificateur; de celui qui ne devait encore avoir chanté qu'une fois, quand il aurait renié le Christ trois fois.

On trouverait des explications de même nature pour toutes les variantes, si on les cherchait dans des dispositions convenables. Nous aimons au surplus à espérer que ceux de nos lecteurs, pour lesquels l'essai que nous venons de tenter a quelque intérêt, n'oublieront pas ce que nous leur avons dit : que la Bible ne doit se juger que d'un point de vue élevé; et qu'en conséquence ils ne s'enrôleront jamais parmi les critiques, qui puisent leurs arguments à des sources aussi peu relevées.

1. Ev. selon S^t Marc, XIV, 30.

2. A cette époque toutes les familles distinguées de Rome parlaient grec.

CHAPITRE XVII.

CONCLUSION.

Si nous n'avions réussi, chers élèves, qu'à vous démontrer combien sont indignes d'un esprit supérieur ces misérables attaques auxquelles la Bible a été si souvent en proie, qu'à vous faire sentir tout ce qu'il y a de minutieux, de puéril même¹, dans la plupart des objections que l'analyse trouve à

1. Nous ne rangeons naturellement pas dans cette catégorie les critiques sérieuses que chaque jour voit éclore. Quand l'école de Tubingen, pour n'en citer qu'un exemple, nous dit qu'elle ne croit pas que l'Évangile attribué à S^t Jean sorte de la même plume que l'Apocalypse, nous voyons là une étude approfondie qui mérite l'attention des hommes spéciaux. Elle fait effectivement ressortir, avec beaucoup d'habileté, la différence de style, la différence de manière de voir, la différence de caractère des deux écrivains, qui, selon elle, en sont les auteurs. Il s'est même, suivant son opinion, écoulé, entre les deux ouvrages, un laps de temps excédant la durée de l'existence de S^t Jean, quoiqu'il soit parvenu à une grande vieillesse. Nous aurions les connaissances spéciales nécessaires pour répondre, qu'une discussion de ce genre ne saurait entrer dans le cadre que nous nous sommes tracé. Nous pouvons toutefois dire quelques mots sur le fond même de la question. Non-seulement, selon nous, l'Écriture est divinement inspirée; mais on peut remarquer, dans l'inspiration qui l'a dictée, cette progression qui s'observe dans toute l'œuvre de la création. S^t Matthieu est bien un de ces véritables Israélites de l'espèce de Nathanaël, *en qui il n'y a point de fraude*, (Év. selon S^t Jean, I, 47); mais S^t Marc a déjà moins du caractère juif, et S^t Luc moins encore. Quant à S^t Jean, s'il en était tout imprégné au commencement de sa vie, il s'est élevé sur sa fin aux plus admirables concep-

faire aux récits des écrivains sacrés, nous n'aurions rempli qu'à moitié le but que nous nous étions proposé.

En vous invitant, en effet, à adopter la synthèse pour la règle de vos études, notre principale intention a été d'ouvrir, aux regards de vos jeunes intelligences, ces magnifiques perspectives qu'on ne saurait trouver ailleurs que dans la Sainte Écriture. Rien que dans ce premier chapitre de la Genèse, la grandeur du style dépasse tellement les proportions du langage humain, et l'inspiration divine se montre avec une telle évidence, que nous ne comprenons pas qu'il y ait encore tant d'écrivains qui la contestent.

Maintenant que vous savez ce qu'il faut entendre par le mot de *jour*, quel est l'homme qui pouvait vous offrir un tableau plus grandiose, et à la fois plus succinct que celui de Moïse, vous décrivant en quelques mots cette création de tous les mondes passés, présents et à venir, c'est-à-dire la formation de la lumière et la séparation de la lumière d'avec les ténèbres.

C'est déjà par milliards de siècles que l'œuvre de ce premier jour doit se compter,

Celle du second jour n'est pas moins admirable. Nous y voyons les premières transformations de cette lumière que le refroidissement a condensée, et qui rejetée, déjà solide, dans les foyers intérieurs de chaque globe, s'y liquéfie, et apparaît de nouveau aux regards des anges sous la forme de mers métalliques. Bientôt ces vastes étendues de métaux en fusion, se refroidissant à leur tour, laisseront échapper les gaz contenus dans leurs flancs, et l'oxygène, en les dénaturant pour en faire des terres de toute espèce, montrera jusqu'où peut aller, dans la main de la Providence, l'action de la matière sur la matière.

L'apparence de l'eau sur la terre sera la conséquence de cette action, et quand elle s'élèvera vers le ciel, l'œuvre du

tions sur cette essence du Christ, dont il avait été l'ami, mais qu'il n'apprit à connaître véritablement que par l'inspiration réitérée du Saint-Esprit.

second jour sera accomplie; mais qui dira les milliers d'opérations successives qui sont ainsi résumées en peu de mots, et les vastes périodes que cette multitude de transformations a dû exiger?

Bientôt, par leur nature même, les eaux se séparent des continents, qui se refroidissent de plus en plus, et se montrent réunies dans les localités les plus basses; mais quel sera le merveilleux résultat de leur action sur ces terres qu'elles viennent d'abandonner? La Bible nous le dit, et quelques expressions bien simples lui suffisent : la terre produit son jet, et des herbes portant leur semence en elles-mêmes commencent à en orner la surface.

Nous avons expliqué déjà quelle somme de siècles le troisième jour devait embrasser, pour avoir vu croître ces milliards et ces milliards d'arbres qui, enfouis dans le sein de la terre, y ont formé ces puissantes houillères dont on en découvre si fréquemment de nouvelles. Que de changements dans l'apparence du globe ont dû avoir lieu, pendant cette époque, à la suite des soulèvements du Longmynd, du Morbihan, du Hundsruock et des Ballons!

Combien également ne s'en produisit-il pas pendant ce quatrième jour, qui vit le soleil apparaître, et la morne nature revêtir à son aspect les plus brillantes couleurs?

Il n'y avait pas eu jusqu'alors de saisons sur la terre, nous apprend l'Écriture; mais, de cette époque, l'uniformité fatigante d'un ciel toujours le même fit place à une variété enchanteresse. L'arrivée du printemps fit oublier les rigueurs de l'hiver; puis l'été vint, en concurrence avec l'automne, lutter à qui des deux comblerait la créature de plus de trésors.

Le soulèvement du nord de l'Angleterre avait, pendant ce temps, mis au jour les terrains carbonifères. Le grès rouge des terrains pénéens commençait à les suivre.

Bientôt le cinquième jour voit, au Trias, succéder les terrains jurassiques; et les soulèvements du Rhin, de la Forêt-Noire, de la Côte-d'Or, révèlent non-seulement l'existence

d'une foule de sauriens, mais encore de diverses espèces de volatiles.

Quelques lignes cependant suffisent à chacune de ces époques, tellement ces splendides tableaux sont tracés à grands traits.

Il en reste un toutefois plus majestueux que tous les autres. C'est celui du sixième jour, celui de l'apparence de l'homme sur la terre.

Figurez-vous une plume mortelle nous faisant le récit de la venue de ce chef-d'œuvre de la création. Comme elle se complaira à en détailler l'organisation merveilleuse! comme elle s'étendra sur toutes les circonstances dont sa vanité se sentira flattée! Un des jours de l'Éternel lui semblera suffisamment rempli par les profondes méditations que la venue d'un tel prodige aura dû requérir; mais voyez l'écrivain sacré, quel vaste champ il sait embrasser en quelques mots!

Toutes ces formations des terrains crétacés et des terrains tertiaires se sont succédé; toutes les alluvions modernes ont suivi. Cette foule de mammifères, qui les remplissent, va sans doute achever cette œuvre d'un jour? Non... Quand tout est prêt pour la réception de cette créature par excellence, que Dieu s'est promis de douer de facultés exceptionnelles, il l'appelle à venir dominer sur toute la nature; et ce n'est que quand l'homme se lève à la voix de son Créateur, pour écouter ses ordres, que celui-ci déclare l'œuvre du sixième jour achevée.

Que de milliers d'écrits humains pour nous entretenir de cette seule portion de l'œuvre divine, pour nous détailler tout ce que renferment ces craies, ces argiles, ces grès; pour nous faire connaître toutes les conjectures auxquelles ces alluvions tant anciennes que modernes ont donné lieu! Et néanmoins que quelques hachettes en silex, quelques poteries grossières se découvrent, et tout cet édifice est renversé. Ouvrages sur ouvrages se succèdent maintenant pour nous présenter de nouvelles théories. Que de peines, cependant,

vous vous seriez épargnées, ô hommes de science, si vous eussiez su lire ce livre divin, qui en dit plus en quelques lignes que vos milliers d'écrits !

.....
A l'homme qui demande D'OU VIENS-JE ? il répond si nettement : *Dieu t'a tiré de la poudre de la terre*, qu'après vous avoir démontré, comme nous l'avons fait, que toutes les paroles de ce Livre sont inspirées, nous ne saurions qu'ajouter à une déclaration aussi explicite.

Cette première question est donc définitivement résolue, et elle l'est d'autant plus catégoriquement que c'est l'Esprit-Saint, selon nous, qui se charge d'éclairer ceux qui, voulant réellement savoir, comprennent qu'ils ne peuvent mieux faire que de s'adresser à LUI.

OÙ EST LE PROGRÈS ?

III

ESSAI DE PHYSIOLOGIE.

III

ESSAI DE PHYSIOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

DIEU A TIRE L'HOMME DE LA POUDRE DE LA TERRE.

A l'homme nous demandant : D'OU IL VIENT?... nous avons montré l'Éternel tirant la lumière du néant ; la condensant ; et préparant, par une infinité de combinaisons successives ; le lieu qui doit servir de résidence à son enfant d'adoption ; puis tirant, de la terre même qu'il a formée, cet être qu'il s'est proposé de combler de tous les dons que pourrait imaginer son amour.

Il ne saurait appartenir à un mortel d'entrer dans toute la série de transformations que la lumière a dû subir, avant que, d'une infinité de rayons de lumière condensés, il ait pu provenir un homme doué des facultés les plus remarquables ; mais quelque merveilleuses que de telles transformations puissent paraître, tout esprit peut les saisir, peut les suivre de loin, peut même aisément se convaincre de leur réalité.

Il n'en est pas de même de la doctrine du matérialisme. Quand il divise les corps en molécules impalpables, il ne nous explique pas d'une manière intelligible leur mode d'action.

Quand il les réunit et en forme la matière que, de sa propre autorité, il doue de perpétuité, il se garde bien de nous démontrer cette perpétuité. L'esprit humain, dit-il, ne saurait comprendre l'annihilation de la matière. L'impossibilité de son anéantissement devient ainsi la clef d'un système auquel le monde ne semble pas, jusqu'ici, avoir su que répondre.

Pourquoi cela? Parce qu'on se complaît dans un vague dont on ne veut pas prendre la peine de sortir. Parce qu'on se dit qu'il n'est pas donné à l'homme de pénétrer dans les profondeurs de l'infini, et qu'admettant que Dieu l'habite, c'est un Être trop au-dessus de la créature pour qu'elle puisse le comprendre. Ses perfections, assure-t-on, dépassent la portée d'intelligences bornées comme les nôtres. Lors donc que la Bible qui est sa Parole, cherche à nous faire connaître ce Dieu, et nous le montre venant s'entretenir familièrement avec nous, nous fermons les yeux de crainte de voir¹.

Cette Parole dit à l'homme, que l'Éternel tira la lumière du néant; mais s'il l'eût laissée là remplissant l'espace, c'eût été la matière inerte du matérialisme. Aussi Moïse nous dit-il que le second acte de Dieu fut de séparer la lumière des ténèbres. La lutte entre la lumière et les ténèbres, voilà donc la création des nébuleuses, des soleils, des mondes; mais qu'à cette victoire de la lumière, succède sa défaite, et que les ténèbres reprennent leur empire, voilà leur extinction; voilà l'annihilation de la matière qu'on prétend incompréhensible.

La rotation est immense, mais elle n'excède pas du tout la compréhension de l'homme, auquel la Providence permet parfaitement de faire plonger ses regards jusque dans l'infini; puisque, sans cela, il ne saisirait pas la possibilité de l'exis-

1. C'est avec raison que le St-Esprit, parlant à nos pères par Esaïe le prophète, a dit : *Le cœur de ce peuple s'est appesanti. Ils ont oui dire de leurs oreilles et ont fermé leurs yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse.* (Actes des Apôtres, XXVIII, 25 et 27.)

tence d'un Dieu, qui n'a eu ni commencement, ni fin, et qui a créé tout ce qui est,

Que l'esprit humain se représente donc ce grand acte de la création, et il suit aisément ses développements.

De la lumière concentrée, sont provenus les nuages cosmiques, des nuages les nébuleuses, des nébuleuses les soleils, des soleils les mondes. Ces mondes, après avoir accompli leur rotation, rentrent dans le foyer central, pour y recouvrer l'ardeur nécessaire à un second, à un troisième tour; mais le soleil ne peut fournir indéfiniment à ces exigences. Il finira donc par s'épuiser, et être obligé de rentrer lui-même dans la nébuleuse d'où il était sorti. La nébuleuse finira, à son tour, par perdre de son ardeur, et n'être plus qu'un véritable nuage cosmique. Mais, pendant que la lumière se sera affaiblie, qui aura gagné en extension, en puissance? la nuit... le néant.... le moment viendra, en conséquence, où cette lumière créée au premier jour s'éteindra, et où les ténèbres auront reconquis l'espace.

Il y a donc là, nous le répétons, une rotation facile à suivre, qui embrasse un laps de temps incommensurable, mais qui n'est pas l'ÉTERNITÉ, DIEU SEUL ÉTANT ÉTERNEL.

Cette rotation, au surplus, se conçoit d'autant plus aisément qu'elle n'est elle-même qu'un ensemble de rotations plus courtes, mais qui ont exigé néanmoins des périodes d'une immense étendue.

Nous avons vu, en parlant de la formation des corps terrestres, que de million et de millions de siècles, elle a dû requérir.

Nous prendrions le plus simple d'entre eux, le diamant, qu'en énonçant que c'est de la lumière condensée, nous porterions dans tous les esprits la conviction qu'il y a eu là une opération, qui a dû exiger une très-longue suite de siècles, et cependant, cette formation s'est faite, selon nous, sans transition par aucun autre état.

La preuve, c'est que si on approche le diamant d'un foyer suffisamment ardent, il retourne sans transition à son état primitif.

Prenez-vous des métaux. C'est de la matière refroidie plusieurs fois, et toujours retombée, par la rupture de la croûte de la terre, dans le foyer intérieur qui la liquéfia. Vous ne pouvez donc les rendre à l'état de gaz incandescents, qu'après les avoir fait passer par l'état intermédiaire de substances en fusion.

Chaque corps finit ainsi par revenir à son état d'incandescence primitive, en repassant par les mêmes transformations que son arrivée à l'état où nous le voyons a demandées.

Tant qu'il ne s'agit du reste que des corps simples formés par agrégation, ces changements sont faciles à suivre, et la rotation s'en explique d'elle-même.

Il n'en est plus ainsi quand on arrive à ces substances dont l'organisation compliquée échappe à toutes les tentatives que le matérialisme a pu faire pour en rendre compte. Il n'y a en effet qu'une explication possible de cet état de choses, la main d'un Dieu souverainement intelligent se montrant, comme à l'œil, dans ces combinaisons merveilleuses. Non-seulement la matière se trouve peu à peu revêtue par Lui de propriétés remarquables, mais il en adapte chaque modification à un plan général conçu dans son Infinie Sagesse. Persiste-t-on à en vouloir suivre les progrès, on se perd très-vite au milieu de combinaisons insaisissables.

La feuille rentre dans le sein de la terre d'où elle est sortie ; mais comment cela se fait-il ? Par l'action chimique de certains gaz opérant une décomposition que l'œil humain ne peut suivre.

Les corps d'êtres qui se sont assimilés une partie de ces gaz, ainsi que certains produits de la terre ; qui se sont même développés par l'absorption d'autres animaux devenus parties intégrantes d'eux-mêmes, vont à leur tour engraisser le sol où ils ont pris naissance, et où d'autres individus trouveront après eux leur nourriture. Comment cela s'accomplit-il ? Par l'admirable action de la matière sur la matière, qui sera toujours un mystère pour la créature.

Se demande-t-on maintenant, quand tous les corps sortis

de la terre lui auront été restitués, comment elle retournera elle-même à son état primitif de lumineuse incandescence?

Il n'y a, on doit le comprendre, qu'une réponse admissible : La rotation sera pour elle ce qu'elle est pour les autres corps. Elle rentrera dans celui d'où elle est sortie.... Elle s'immergera dans le soleil....

Tout se tient donc dans la nature. L'orgueil de l'homme peut être froissé, quand on lui dit qu'il a été tiré de la poussière comme les êtres les plus vils ; mais il est bien forcé de convenir qu'il a dû en être ainsi, quand on lui démontre que son corps ne se développe qu'en s'assimilant les gaz suspendus dans l'atmosphère, et en absorbant, par les voies digestives, telles ou telles parties des animaux et des végétaux qui ont été placés autour de lui pour lui servir de nourriture.

A quoi, du reste, aurait-il pu prétendre ? à s'être créé de lui-même ? Mais ne voit-il pas que sa formation n'a été que le dernier acte d'un million d'autres, qui ont exigé des milliards de siècles, et dont il eût suffi cependant qu'une seule n'atteignît pas son but, pour que son existence eût été impossible ?

La plus minime parcelle d'un gaz délétère s'introduisant, contrairement à l'intention divine, dans la composition de cette atmosphère, qui a demandé des milliers de générations avant d'atteindre sa perfection, et l'homme n'eût pas vécu !

Tout confirme donc ce que nous nous sommes efforcé de démontrer, savoir : que la Création n'a pu être que le résultat d'un plan unique, conçu de toute éternité, et poursuivi sans cessation de continuité.

Peut-être l'homme aurait-il désiré être formé d'un limon spécial, et non pas de celui d'où a été tiré le venimeux serpent, le hideux crapaud.

Le matérialisme, qui aime à flatter la créature, aurait donc dû inventer plusieurs espèces d'atomes ; mais il aura probablement compris qu'avec ce perpétuel échange de molécules, qui se fait entre tous les corps de la création, deux sortes de

matière n'étaient pas admissibles. Il lui a fallu, en conséquence, laisser l'homme sous la désolante impression de son identité d'origine avec de dégoûtants animaux.

Nous aimons toutefois à espérer, chers élèves, que, en nous suivant, de pareils sentiments ne trouveront jamais accès dans vos âmes. Qu'importent les matériaux quand l'habileté de l'ouvrier suffit à en tirer parti? Votre main inexpérimentée ne sait que faire de ces couleurs qu'on vous présente, mais ce sont celles dont Raphaël a fait sortir ses admirables madones.

La toute science de l'Éternel a également, d'une seule et même substance, su tirer les produits les plus variés. Nous avons déjà parlé des premières forces qu'il avait mises en jeu pour cela. Nous avons à dire quelques mots de celles qui ont eu *l'organisation de la matière pour objet*; mais il ne serait pas mal d'examiner préalablement ce qu'était cette matière au point de vue physiologique.

CHAPITRE II.DE LA MATIÈRE ENVISAGÉE AU POINT DE VUE
PHYSIOLOGIQUE.

Le matérialisme, ayant composé ses mondes par *agrégation*, n'a pu procéder que par *séparation*, par *division*, quand il a voulu en étudier l'essence. A quoi est-il arrivé par ce système? A avoir devant lui, comme nous l'avons dit, des masses d'atomes sans vie, sans force. Qu'est-ce-que la dix-millionième partie d'un grain de blé? Une impalpable molécule.... mais non pas, comprenons-le bien, une de ces molécules avec lesquelles il serait possible de reconstruire un globe habitable. Le fait condamne donc l'analyse.

Voyons maintenant ce que le fait dira de la doctrine, par laquelle nous voudrions remplacer cette inadmissible théorie.

De la lumière, créée le premier jour, nous avons fait par la puissance de *concentration* des molécules lumineuses analogues à celles dont la photosphère solaire est composée.

Sont-ce des molécules sans vie, sans force? Vous n'oseriez pas le dire. Les rayons solaires portent la vie partout où ils pénètrent. Leur force est telle qu'ils marchent à raison de 78 000 lieues par seconde.

Est-ce là le maximum de puissance à laquelle la matière puisse atteindre?

Loin de là !... Ces rayons lumineux, quoique éteints par la volonté du Maître du monde, n'en ont pas moins conservé une telle faculté de concentration, qu'un jour Dieu tira un homme de la poudre de la terre ; de cet homme il tira une femme, et de cette femme il fit sortir des milliards de créatures, de même nature qu'elle ou que son mari. Que ces milliards d'êtres fussent en germe chez elle, la chose ne saurait se contester. Elle supprimée, aucun n'aurait vu le jour. Or, comme la logique nous dit qu'il ne peut sortir d'un corps que ce qui y est, que ce qui y a été mis, si on trouve un autre moyen que le nôtre de renfermer mille milliards de germes en un seul, qu'on le dise. Pour nous, il n'y en aura jamais qu'un de parfaitement simple et intelligible : c'est qu'il y avait là de ces rayons dont Arago nous dit : que des milliards de milliards passent simultanément par le trou d'une aiguille sans se troubler les uns les autres¹ ; et que pendant des milliards de siècles, l'Éternel en avait poursuivi l'œuvre de concentration.

L'homme superficiel dira bien que Dieu, ayant assez de puissance pour accomplir en un clin d'œil cette prodigieuse concentration, il n'est pas probable qu'il ait employé un tel laps de temps ; mais nos élèves qui savent que le temps n'est rien pour lui, et qui ont appris comment il procède en toute chose, ne se laisseront pas aller à une pareille supposition. Ils se diront au contraire : « La longueur de cette œuvre de concentration était un mystère pour nous. Il s'explique maintenant par la durée de l'effet qui devait se produire. Il fallait que pendant dix, pendant vingt mille ans, des hommes pussent sortir en nombre illimité de ce germe unique. Ces quelques molécules devaient donc, de même que celles composant toute plante créée avec sa semence en elle-même, être le produit d'une concentration proportionnée aux résultats à atteindre. »

1. *Astronomie populaire* d'Arago, vol. II, page 98.

CHAPITRE III.

DE L'ORGANISATION DE LA MATIÈRE.

L'organisation de la matière est en elle-même une chose si merveilleuse, qu'il ne faut pas s'étonner que le matérialisme n'en ait jamais donné d'explication admissible. Le mouvement était son grand principe. Or, quand l'eau fit son apparence sur la terre, le mouvement ne suffisait déjà plus à en expliquer la formation. Ce n'était plus là, en effet, le résultat d'une simple désagrégation de molécules. Il y avait *décomposition* d'un corps. Une action *chimique* était intervenue.

A plus forte raison, quand il se trouva dans les eaux des infusoires qui, les dénaturant, en extrayaient la chaux carbonatée, dut-on convenir qu'il y avait là bien autre chose que du mouvement; qu'un grand pas avait été fait dans l'œuvre créatrice.

Si, de ces infusoires, nous passons aux diverses espèces de polypes et de madrépores, puis aux premiers mollusques, nous voyons des opérations de sécrétion qui se ressemblent; mais de l'une à l'autre, il y a encore progrès.

Nous pouvons, avons-nous dit, examiner des encrines, sans savoir à quel règne elles appartiennent; mais élevons-nous un peu dans l'échelle des formations, et une différence

prononcée se manifestera. C'est celle dans le mode de reproduction.

Nous ne sommes encore, observez-le bien, chers élèves, qu'aux premiers anneaux de la chaîne des êtres, et cependant, du moment où on articule le mot de *reproduction*, toute cette création philosophique qui se bornait à des molécules s'ajoutant à des molécules et se combinant avec elles, est à sa fin. Un être en cherche un autre, et de leur rapprochement, il en surgit un troisième. C'est là une loi nouvelle. C'est là un progrès très-marqué, ayant pour but la conservation des espèces.

Parler de reproduction, c'est, on le sent, toucher à un des plus grands mystères de la nature; et cependant dès que le monde sait que le germe n'est que de la lumière concentrée par le refroidissement, il comprend aisément qu'il suffise de lui rendre cette chaleur perdue pour le développer, et que dans le secret de la reproduction, il n'y ait que celui du moyen adopté par l'Éternel, pour restituer cette chaleur à l'ovaire à fertiliser¹.

A la grande loi qui y a pourvu, il faut en ajouter une autre qui lui sert de corollaire; c'est la loi d'*assimilation* qui a pour objet le développement des corps.

Des gaz répandus dans l'espace n'ont jamais eu le pouvoir de former des êtres par la combinaison de leurs molécules²; mais, par leur action sur les germes concentrés sortis de la main de Dieu pendant la période créatrice, ils les ont considérablement développés, et ils sont eux-mêmes devenus parties intégrantes de tous les corps qui en sont provenus.

Par suite de cette force d'assimilation, il se fait un perpétuel échange de molécules entre tous les corps de la nature. Il n'est, en conséquence, pas nécessaire que le nombre d'atomes qui composent notre globe s'augmente, pour que la loi de reproduction ait son effet providentiel, et qu'un

1. Toute reproduction suppose un développement de calorique latent ou non latent.

2. Il faut laisser les créations de ce genre au matérialisme.

accroissement considérable se produise dans la somme des êtres qui peuplent la terre.

Le nombre des molécules créées a donc été arrêté dès le premier jour de la formation de la lumière. Leur distribution en un certain nombre de systèmes a suivi. Ce que nous appelons la création de la terre, a été la répartition du lot qui lui était échu, en une infinité de corps de diverse nature. Mais, si l'œuvre créatrice fut achevée le sixième jour, l'arrangement des molécules qui composent notre globe varie incessamment, et leurs diverses combinaisons constituent une œuvre Providentielle, qui se poursuit sans interruption, en conformité de ce PLAN général-que nous avons cherché à bien faire saisir par nos élèves. Nous avons énuméré les principales forces qui furent mises en jeu pour son exécution. Nous avons à parler maintenant des propriétés multipliées dont il fallut que Dieu douât la matière pour compléter son œuvre.

CHAPITRE IV.

DES PROPRIÉTÉS DE LA MATIÈRE.

« Cette matière que vous nous définissez comme étant une substance lumineuse concentrée pendant des milliards de siècles, puis se reproduisant elle-même, est une chose bien merveilleuse, » vont nous dire quelques lecteurs.

Pas d'enthousiasme portant à faux, leur répondrons-nous. Cette matière est par elle-même inerte, et loin d'avoir l'intelligence des molécules cartésiennes, que les nôtres soient abandonnées à elles-mêmes; elles ne seront plus que des dix millionnièmes de grain de blé. Ce qui fait leur vie, leur force, ce sont les propriétés dont le Créateur les doue en raison du but qu'elles ont à accomplir.

La loi de reproduction des êtres vient d'être annoncée, et ce décret du Très-Haut a été publié aux acclamations des Anges; mais comment l'animal cherchera-t-il son semblable pour se rapprocher de lui? L'Éternel le douera, à cet effet, d'un admirable appareil qui a reçu le nom d'*œil*. Nous ne nous arrêterons pas à vous en détailler la construction. Il vous suffit de savoir que, ce peu de rayons lumineux que le soleil puisse dispenser à la terre, vu l'imperfection de l'atmosphère, pénétrant cet organe, le mettent à même de distinguer les objets. Mais ce qui, de la part des molécules

matérielles, peut avec raison exciter la surprise; c'est qu'à la suite de cet acte de vision, une impression, qui ne paraît rien avoir en elle-même de corporel, est produite sur le cerveau, et agit sur la volonté de l'animal, qui s'avancera ou reculera, suivant que cette impression en sera une de plaisir ou de terreur. Voilà donc ce que vous avez coutume d'appeler un effet moral qui se trouve produit.

Qu'y a-t-il là cependant? De la matière et rien que de la matière; car tout cela est l'effet de la construction de l'œil. Arrachez-le et l'effet cesse à l'instant.

Cette matière est-elle bien celle qui a été définie comme ayant entre autres propriétés celle de l'étendue?

Quand nous vous avons dit que les rayons lumineux, pénétrant dans le sein des plantes et des arbres, leur donnaient la vie, vous avez, avec raison, pu nous répondre: Les rayons ont des côtés: donc la matière qui a pénétré ces végétaux avait de l'étendue. Quand nous vous disons qu'un fluide transporte une impression de l'œil au cerveau, vous pouvez encore nous répondre: Ce fluide est matériel, et il a de l'étendue, puisque la section d'un nerf en interromprait l'action. Mais l'effet produit sur le cerveau, qu'est-il? Une pensée.... Il n'y a pas d'autre définition possible. La matière organisée est donc devenue *une matière pensant, une matière voulant, une matière agissant par réflexion de telle manière plutôt que de telle autre.*

La matière solaire n'a point encore reçu la propriété de tout revêtir sur la terre des plus chatoyantes couleurs. La matière végétale n'a pas encore été douée de celle de charmer la créature par l'élégance de ses formes, ou la suavité de ses parfums; et déjà, la matière animale, toute grossière qu'elle est encore, commence à penser, commence à vouloir! Déjà, nous ne concevons plus la conservation et la reproduction de cette matière, sans ces actes d'intelligente volonté! Déjà, la pensée se trouve indissolublement liée au maintien de la vie sur le globe!

Il y a là évidemment un des plus merveilleux progrès de

l'œuvre créatrice. Disons mieux.... Il y a là, chers élèves, un fait colossal sur lequel vous ne sauriez trop méditer, car il ne dépend que de vous d'en tirer les plus utiles leçons.

Ne le niez pas.... vous avez eu de la peine à comprendre pourquoi l'Éternel en créant la matière l'avait faite d'une si excessive subtilité; puisque c'était se donner le travail de la concentrer plus ou moins suivant les objets à former. Maintenant vous en voyez le but. Il fallait pour sa conservation et sa reproduction que la matière pensât. Or quelque subtile que soit la lumière, la pensée est plus subtile encore. La lumière solaire ne devait donc être qu'une matière lumineuse plus condensée que la matière pensant.

A cette première leçon en succède une autre tout aussi claire, tout aussi incontestable.

La terre qui est sous vos pieds, le rocher qui est devant vous, ne pensent pas. Quand vous les menacerez de votre bâton, ils ne reculeront pas pour se soustraire à vos coups. C'est cependant de la matière, et si vous en pouviez suivre dans l'avenir toutes les transformations, ce n'est pas seulement du carbonate ou du phosphate de chaux que vous en verriez provenir; c'est de la matière animale, de la chair, des yeux, des oreilles, *de l'homme* en un mot, pour nous servir de l'énergique expression d'un philosophe allemand¹.

De la terre *non pensant*, sortira donc ce phosphate graisseux, dont cet écrivain nous dit que la *cervelle humaine qui pense* est composée.

Les mêmes molécules, qui, parties intégrantes de la terre ne pensaient pas, penseront donc quand elles seront devenues parties d'un cerveau animal; puis cesseront de penser, quand cet animal privé de la vie sera prêt à redevenir terre.

La faculté de penser ne suit donc pas ces molécules dans leur incessante rotation. La matière ne pense pas par elle-même. C'est Dieu qui la doue momentanément de cette pro-

1. Évolution du cercle, par Moleschott.

priété, quand elle constitue un de ces corps, dont la conservation exige l'action de la pensée. La Providence dispense donc, à chaque être, le degré d'intelligence nécessaire à l'accomplissement des fonctions qu'il lui a destinées, dans ce grand ensemble qui compose la vie du globe.

Dès que ce fait se révèle à vous dans toute son évidence, il ne vous reste plus, chers élèves, qu'à suivre les progrès de l'œuvre créatrice, pour voir l'intelligence animale se développer d'échelon en échelon.

Nous avons dit que la construction des animaux inférieurs avait, comme pour les végétaux, suffi à leur préservation et à leur multiplication; mais à peine arriverez-vous aux premiers poissons, aux premiers reptiles, qu'en dehors de ces nécessités impérieuses, vous trouverez un certain désir de bien-être. L'animal se transporte d'un endroit à un autre, non-seulement parce qu'il s'y croit plus à l'abri de ses adversaires, mais encore parce qu'il y trouve une température plus agréable, ou qu'il s'imagine que sa nourriture y sera plus abondante.

Suivons ensemble le développement de la nature, et bientôt nous verrons des mâles se disputant l'affection des femelles, et manifestant leur amour par des actes, dans lesquels se révèlent ces passions, qui plus tard doivent désoler la terre et armer la Grèce contre les pauvres Troyens.

Ici, ce n'est encore qu'un concours de chant. La belle est entourée de ses adorateurs, et la voix la plus mélodieuse obtient la préférence. Là, nos petits animaux luttent d'adresse, et le plus habile sera l'époux favorisé. Il n'y a pas jusque-là grand mal; mais que ce soit au plus fort que la conquête doive demeurer; que la jalousie, que la colère s'en mêlent, et le sang coulera. Qu'il y ait une certaine ténacité de la part du vaincu, et sa mort seule pourra satisfaire la rage de son adversaire!

Voilà donc l'organisation de la matière qui, déjà, amène la destruction du faible par le fort!

A voir les précautions de la nature pour conserver la vie dont elle avait doué ses créatures, qui eût pu croire que c'était à la mort, et à une mort violente surtout, qu'elle allait les conduire?

La vie, hélas, n'a pu être introduite dans le monde sans la mort qui en est le corollaire. Cela se démontre de soi-même. Il ne pouvait naître indéfiniment de nouveaux êtres sans que les anciens leur fissent place.

C'est la conséquence forcée de ce que nous avons dit : que le nombre des atomes dont la terre est composée ne saurait varier ; que leurs combinaisons seules changent ; que certains corps en viennent remplacer d'autres, mais qu'il n'y a là qu'une rotation des mêmes molécules.

Les gros poissons ont donc reçu de la Divinité la pensée et le pouvoir de dévorer les petits ; et loin qu'il y ait là acte de barbarie, il est peu de faits qui nous démontrent aussi clairement la sagesse providentielle.

La voracité des grands cétacés, va, dites-vous, anéantir la race des petits poissons. Nullement ; car Dieu y a pourvu en douant ceux-ci d'une immense fertilité, pendant que les grands n'en ont qu'une très-faible, et que, parfois même, ils ne donnent le jour qu'à un seul être à la fois.

Celui donc qui a si savamment combiné le poids des mondes, a su de même éviter le double écueil d'une complète destruction, ou d'une multiplication excessive des corps, en proportionnant la production aux causes de destruction. Végétaux, comme animaux, conservent ainsi, entre eux, la proportion voulue pour qu'une espèce ne soit pas sacrifiée à une autre ; et l'équilibre, qui est la vie des corps célestes, est également la condition du maintien de l'existence sur le globe.

Peut-être, en admettant qu'une lutte entre diverses sortes d'animaux fût une nécessité, trouverez-vous que celle entre individus de même espèce était contre nature.

Les motifs de certaines dispensations providentielles sont parfois difficiles à comprendre, mais il surgit de temps à

autre des hommes qui les découvrent. Charles Darwin¹, par exemple, a su trouver le but de ces luttes auxquelles nous faisons tout à l'heure allusion. Il y a vu un des moyens dont la nature se sert pour l'amélioration des races, en ne faisant choisir par les femelles, pour la propagation de l'espèce, que les plus forts, les plus adroits, les mieux doués².

Que ce soit donc par la vue de beautés séductrices, par le chatolement de couleurs brillantes, par des modulations dont l'oreille est ravie, que la passion de certains êtres est excitée; jeux de lumières, percussion de l'air, impressions cérébrales, manifestations passionnelles, il ne faut voir là que des effets purement matériels, dont la variété nous révèle la hauteur de L'INTELLIGENCE qui a présidé à L'ORGANISATION DE LA MATIÈRE.

1. L'auteur de l'ouvrage très-remarquable à certains égards que nous avons déjà cité : *On the origin of species by means of natural selection*.

2. Ainsi donc, selon Darwin, l'homme ne fait qu'imiter la nature quand, comme jardinier, il élague de ses plants les rejetons qui se présentent mal; ou lorsque, comme éleveur, il s'attache à certaines qualités pour la reproduction de ses chevaux de course; il recherche des courtes cornes de préférence à des longues pour le renouvellement de ses troupeaux; il examine, avec une attention qui tient de la minutie, la laine des individus dont il attend l'amélioration de ses mérinos.

CHAPITRE V.OU LA SCIENCE S'EST-ELLE ARRÊTÉE RELATIVEMENT
A LA MATIÈRE.

La science n'a pas été beaucoup plus loin que la philosophie dans les définitions qu'elle a données jusqu'ici de la matière. Elles ont l'une et l'autre pris les corps, et ont dit : « L'étendue est une des propriétés de la matière. Les corps toutefois sont composés de molécules dont la divisibilité est infinie, et dont alors l'étendue n'est plus appréciable. »

Il nous semble donc que, d'après elles, dès que la ténuité des molécules est arrivée à un certain point, on doit se trouver dans le domaine de l'insaisissable spiritualisme; et que, comme il n'est pas facile d'établir la limite, d'interminables débats doivent être la conséquence forcée de propositions mal posées. Les uns, en effet, veulent que tout soit matière; les autres, que tout soit idéal. Les uns voient la substance là où les autres ne voient que ses effets.

Le mot de *sensation* se prononce-t-il... Celui-ci vous dira que c'est un effet purement physique; et cependant l'auditeur qu'un éloquent discours aura ému, ne permettra pas qu'on ravale ainsi son enthousiasme. La jeune fille dont le cœur s'éveille se dit, en écoutant le rossignol : « Il y a de la passion dans ce chant. » Elle songe peut-être à quelqu'un qui.

l'écoutant elle-même, l'a fait sourire en disant : « Il y a de l'âme dans cette voix-là; » mais qu'eût-elle pensé, si elle eût entendu ce sceptique à la fibre peu musicale, qui avait répondu à son admirateur : « Vous êtes amusant avec votre âme. Où loge-t-elle pour en pouvoir ainsi affirmer l'existence ? Je me le suis, pour ma part, bien souvent demandé, et n'ayant pu le découvrir, j'ai fini par me convaincre que, dans ce chant merveilleux qui vous transporte, il n'y a qu'un instrument qui fait vibrer l'air, et que ces vibrations, se transmettant de couche en couche, s'étendent jusqu'aux régions les plus éloignées de l'espace. »

Ces paroles ont peut-être été lancées au hasard comme une phrase à effet ; mais la théorie paraît ingénieuse... Quelqu'un s'en saisit, et bientôt les enthousiastes l'exagèrent. On en arrive alors à vous dire qu'on s'explique parfaitement comment nous pourrions être appelés en jugement pour toutes les paroles vaines que nous aurons prononcées, vu que leurs vibrations se perpétueront jusqu'à la vie éternelle.

C'est, comme on le voit, chose curieuse d'observer comment certaines idées font leur chemin, sans qu'on puisse découvrir sur quelles bases elles reposent. La logique semblait indiquer que les petites vibrations se noient dans les grandes, et que, sur le champ de bataille où cent pièces de canon font entendre simultanément leur majestueuse voix, la vibration produite par la dernière parole d'un mourant n'a pas chance de s'élever bien haut¹. C'est égal. On a imaginé un système ; on a su en entourer les développements de quelques observations assez spirituelles. Les plus beaux raisonnements ne l'empêcheront pas aujourd'hui de conserver ses partisans.

Il est d'autres savants, du reste, qui ont fait mieux encore. Ils ont affirmé que les sons se propagent par *ondulations* analogues à celles de la lumière. Ainsi, d'après eux, les

1. Il est heureux que si cette parole s'adresse à l'Éternel, elle n'ait pas besoin d'être articulée pour être entendue.

rayons lumineux ne sont plus des corps d'une extrême ténuité, qui marchent avec une rapidité excessive. La lumière, les sons, les odeurs, sont autant de fluides impondérables dont nous ne voyons, n'entendons, ou ne sentons que les effets. Comment pourrait-on en faire des corps, disent-ils, puisque l'essence même de la matière est d'être pesante, et que les substances peuvent émettre de la lumière, rendre des sons, laisser échapper leur odeur, sans diminuer de poids pour cela?

Si la science s'imagine progresser en faisant des catégories de matière pondérable et impondérable, elle en est bien la maîtresse.

Pour nous, la lumière est une des qualités dont la Providence doue ou prive la matière, suivant l'objet auquel elle est destinée. Quand le jour pénètre dans notre œil, c'est bien un corps matériel qui s'y introduit, puisque, en le fermant, nous nous opposerions à son entrée et à l'action agréable ou pénible qu'il produira sur nous. Nous disons donc que de la matière lumineuse y a pénétré.

La sonorité est encore une des qualités dont l'Éternel dote occasionnellement la matière, pour l'accomplissement de tel ou tel but.

Tous les ennemis qu'un animal pouvait avoir ne devaient pas se présenter devant lui et attirer ses regards. Il en est qui devaient le venir prendre par derrière. D'autres devaient se cacher dans les broussailles et l'épier au passage. Pour sa conservation donc, Dieu a dû douer certaines substances de sonorité; mais quand le bruit parviendra aux oreilles de l'animal, nous dirons, de même que de la lumière, que c'est une substance matérielle qui y a pénétré; car si la conformation de cette oreille était vicieuse, si elle n'était pas préparée à la perception du bruit, si l'animal était sourd en un mot, il n'aurait pas la conscience de la venue de ces sons.

Les odeurs enfin sont au nombre des qualités dont le Créateur a enrichi la matière, dans l'intention d'accroître le bien-être de la créature.

Telle odeur indiquera à un animal l'approche de tel autre ; et tantôt il se mettra en chasse, tantôt il se réfugiera dans quelque abri où il puisse être en sûreté. A leur senteur, telles plantes seront recherchées comme agréables, telles autres repoussées comme nuisibles ; mais quand nous verrons tel ou tel mode de culture, telles ou telles conditions atmosphériques, accroître la somme des propriétés odorantes de certains arbustes ; quand nous aurons le sentiment que des molécules détachées de certains corps odorants sont venues frapper le nerf olfactif dont nous sommes doué, nous dirons qu'il y a bien là un effet matériel, et que les odeurs donc sont des corps, contre l'action desquels nous pouvons nous défendre en prévenant leur introduction dans nos organes.

Si, pour terminer, il fallait faire ressortir à quel point la science s'égare, quand elle assimile les prétendues ondulations de la lumière avec celles des sons, nous pensons qu'il suffirait pour cela de démontrer qu'il n'y a aucune analogie dans leur formation. La lumière, créée de toute ancienneté, traverse l'immensité, étant non-seulement réfléchie par toutes les planètes habitables ou non habitables, mais étant l'essence même de ces soleils et de ces nébuleuses répandus dans l'espace à d'incommensurables distances. Qui pourrait donc assigner une fin à son existence ? Les sons, au contraire, nés avec l'atmosphère¹, ne sauraient la dépasser. Probablement même l'insuffisance de sa densité dans les régions supérieures ne leur permet-elle pas d'en atteindre les confins. En tout cas, ils finiront avec elle, le jour où la dernière explosion se fera entendre.

1. La formation de l'atmosphère était même bien avancée, que la matière n'avait pas encore été douée de sonorité, car les animaux primitifs étaient tous sourds et muets.

CHAPITRE VI.

FAISONS UN PAS EN AVANT.

Ce n'était rien pour l'Éternel, avons-nous dit, d'avoir créé la matière et de l'avoir douée de la vie. Il avait été résolu, dans ce Suprême Conseil qui avait précédé sa formation, qu'elle serait progressivement dotée de propriétés telles, qu'il serait pourvu par leur organe non-seulement à sa conservation et à sa reproduction, mais encore à son bien-être. La créature devait donc, en vertu de ce plan, arriver, par degrés, à la plus grande somme de jouissances que sa nature pût comporter.

La vue lui a été donnée.... Plus la création avancera, et plus les richesses qui seront déployées aux yeux des êtres accroîtront leurs plaisirs. La formation de l'atmosphère sera, comme nous l'avons déjà dit, l'un des grands moyens mis en œuvre par la Providence pour arriver à ce résultat. Nous étant déjà étendus sur ce sujet, nous ne nous y arrêterons que pour faire observer combien est grand le progrès que son intervention apporte dans l'organisation de la matière.

L'œil a transmis au cerveau une sensation qui y a produit le désir, la volonté de faire telle ou telle chose ; mais cette volonté serait impuissante, sans la corrélation que la bonté de Dieu a bien voulu établir entre le cerveau et les muscles

qui font agir les membres de l'individu. La locomotion est la première conséquence de cette corrélation; mais pour les premiers êtres elle est fort limitée. Maintenant que l'atmosphère est formée, quel vaste domaine va s'ouvrir devant ces oiseaux, que le développement de l'œuvre créatrice appelle à la vie; et ces multitudes d'insectes qui s'élèvent dans l'air, que leurs formes, que leurs couleurs, sont variées! Qu'à voir la robe verte dont ce coléoptère est orné, il est facile de comprendre jusqu'où ont été les précautions de la Providence, pour défendre les êtres contre leurs ennemis! Quelle puissance d'attaque elle a en même temps donnée à certains individus! Les premiers yeux sortis de sa main étaient bien faibles, bien imparfaits; mais ceux dont elle doue cet épervier, qu'ils sont merveilleux!

L'ouïe a été donnée à la créature.... Elle a pourvu, avon-nous dit, à la conservation des êtres dans des cas où la vue n'aurait pas suffi à les préserver du danger; mais passerons-nous sur les immenses jouissances dont, à la suite de la formation de l'atmosphère, elle a été la source? Des individus qui auraient vécu dans un égoïste isolement sont mis en rapport les uns avec les autres, et peuvent échanger leurs impressions réciproques au moyen de ces cris, de ces chants, qui, de perfectionnements en perfectionnements, deviendront la voix humaine.

Niera-t-on qu'il y ait là un admirable progrès dans les propriétés dont la matière est successivement douée?

Que dirons-nous de l'odorat?... du goût?... Qu'un grand accroissement de jouissances en a été la conséquence pour l'animal, c'est évident; mais ce qu'il faut voir, c'est le but final de toutes ces améliorations.

L'intention providentielle est d'arriver de degrés en degrés à la création de l'homme; et, pour lui donner tout le bonheur que comportera son existence sur la terre, Dieu dote progressivement la matière dont il sera formé, de toutes les propriétés qui peuvent contribuer à accroître ses jouissances. Ce n'est donc pas pour l'animal qu'il a embelli la nature;

c'est pour cet être de prédilection qui en devait jouir par la vue, par l'odorat, par l'ouïe, par le goût, par le toucher. Si, avant lui, les animaux ont été doués de ces mêmes facultés, c'est que dans les vues infiniment sages du Créateur, rien n'a été appelé à la perfection que par degrés; que les propriétés de la matière animale ont suivi pas à pas les développements de la matière végétale; et qu'il n'en pouvait pas être autrement, puisque leur nature était identique; qu'il devait, jusqu'à la fin du monde, se faire un constant échange de molécules entre elles; qu'un PLAN UNIQUE ET GÉNÉRAL, conçu de toute éternité, devait donc diriger cette ORGANISATION DE LA MATIÈRE.

CHAPITRE VII.OU EN ÉTAIT LA CRÉATION LORS DE LA FORMATION
DE L'HOMME.

Nous avons déjà présenté à nos lecteurs un tableau général des révolutions de notre globe, immanquablement suivies de perfectionnements proportionnels dans la constitution des créatures. Nous leur avons montré des animaux identiques répandus sur toute la surface du globe, tant que le soleil n'avait pas été visible; des abaisséments de continents détruisant toutes ces races, que l'homme devait retrouver plus tard à l'état fossile; puis des soulèvements en faisant apparaître de nouvelles, recouvertes de fourrures appropriées à l'état de refroidissement du globe.

Nous leur avons enfin fait voir celles-ci anéanties à leur tour, pour faire place à des espèces variées suivant les localités qu'elles devaient habiter, une fois que la perfection de l'atmosphère eut fait apparaître des saisons diverses sur toute l'étendue de la terre.

Nous nous flattons donc que nos chers élèves ont dû suivre avec nous tout le développement de la Création; mais des volumes seraient insuffisants, si nous voulions entrer dans tous les merveilleux détails de cette œuvre de progrès continu. Franchissons donc d'un seul bond ces vastes pé-

riodes de préparation, pour nous représenter l'aspect du globe à l'époque où l'homme a dû faire son apparition sur la terre.

Chaque race créée pour son utilité y sera représentée par l'être arrivé à son plus haut point de perfection relative, car l'homme doit être lui-même une espèce de résumé de ces perfections diverses de la matière.

La première condition requise pour un tel état de choses, c'est que la terre elle-même soit parvenue à un état de stabilité, et que toutes les circonstances propres à en rendre l'habitation agréable se soient produites. Il faut même plus encore. L'homme se multipliera sur la terre. Il faut donc que l'accroissement des produits du sol et la fécondité des diverses races d'animaux soient en parfaite corrélation avec l'augmentation du nombre des habitants du globe.

Si nos savants avaient compris qu'un si merveilleux résultat ne pouvait être un effet du hasard ; que la prescience et la sagesse infinies du Créateur s'y montraient comme à l'œil ; ils n'auraient pas été si embarrassés pour résoudre ces questions qui, de tout temps, ont fait le désespoir des naturalistes les plus avancés.

Quelle a été, se sont-ils souvent demandé, la condition déterminante de la répartition des animaux entre les diverses contrées du globe ?

Tel animal appartient-il exclusivement à telle latitude ? Consultez à cet égard Darwin, qui est l'homme le plus fort que nous connaissions sur les questions de ce genre. Il vous répondra négativement. Ce n'est pas en effet, vous dira-t-il, la situation des lieux par rapport à l'équateur, qui décide de leur température, et par conséquent de leur adaptation au mode d'existence de tel ou tel animal. Les conditions climatiques de chaque contrée dépendent de la nature du sol, de l'intersection des terres et des mers, des vents que la configuration des montagnes et des vallées y fait dominer, et de bien d'autres causes connues ou inconnues, au nombre desquelles il nous sera peut-être permis d'ajouter leur orientation par rapport au mouvement de la Terre.

Le climat lui-même, au surplus, ne suffit pas, selon cet écrivain, à déterminer quels seront exactement les animaux adaptés à telle ou telle localité. Les bêtes, en un mot, ne sont pas parquées en zones latitudinales ou climatiques ; mais en régions, où le même individu est soumis à des températures assez différentes l'une de l'autre.

La question reste donc entière.... Quelle est la cause qui a présidé à leur répartition ?

Cette cause, nous venons de vous la faire pressentir. En créant l'homme, l'Éternel a naturellement su où il le placerait, et il y a fait croître les végétaux, il y a disposé les animaux, nécessaires à son alimentation.

Il a su également dans quelles proportions il multiplierait. Il a donc adapté la reproduction de ces végétaux, la fécondité de ces animaux, aux demandes que l'homme serait dans le cas d'en faire ; et il les a distribués entre les divers lieux qu'il devait successivement choisir pour son habitation.

« Mais le moment arrivera, se dit le Créateur, où la population du globe se sera tellement accrue, que ni les végétaux, ni les animaux que j'aurai mis à la portée de l'homme ne suffiront à ses besoins. Je vais donc en placer en réserve dans des localités qui pendant une longue suite de siècles seront inaccessibles pour lui, et qui, par leurs dispositions topographiques, empêcheront les bêtes d'en sortir ; et quand l'époque m'en paraîtra venue, j'inspirerai à de hardis navigateurs, ou à d'intelligents naturalistes¹, l'idée de les y aller chercher et de les transporter dans leur patrie. » Vous le voyez donc, jeunes gens, il n'est pas jusqu'à ces sociétés d'acclimatation que notre siècle a vues se fonder, qui ne soient au nombre des instruments dont la Providence se sert pour satisfaire à des besoins qui grandissent, et maintenir sa création dans l'abondance de toutes choses.

1. Nous avons déjà abordé ce sujet dans un précédent essai, au chapitre de l'*Inspiration*.

CHAPITRE VIII.DES SENTIMENTS QUI SE MANIFESTENT
CHEZ CERTAINS ANIMAUX.

Plus nous étudierons l'histoire naturelle, et plus nous admirerons la prévoyance avec laquelle la Providence a pourvu à l'avance, non-seulement à tous les besoins que la civilisation devait faire naître chez l'homme, mais encore à toutes les exigences que pouvait lui suggérer son amour du bien-être.

Elle ne s'est même pas arrêtée là. Il ne lui a pas suffi de donner à la créature ce chameau, cet âne, ce cheval, et tous ces quadrupèdes qui lui sont si utiles. Elle a encore songé à des jouissances d'une autre nature. Elle lui a, par exemple, donné le chien, qui, s'attachant à elle, lui procure le plaisir de se sentir aimée d'un être qui a été placé dans sa dépendance.

Les rapports qui, parfois, s'établissent entre elle et ces affectueux animaux, donnent en conséquence un intérêt tout particulier à l'étude physiologique d'êtres aussi relevés dans l'échelle animale. On est curieux de voir jusqu'où le Créateur avait poussé les propriétés dont il douait la matière, avant même que l'homme fût sorti de sa main. On examine donc ces petits êtres, et on trouve chez eux la plupart des qualités

qu'on aime à rencontrer dans son semblable, et qui font qu'on se lie avec lui.

Attachement désintéressé ; vive reconnaissance pour nos plus légères marques d'affection ; souvenir ineffaçable de nos moindres bienfaits ; fidélité à toute épreuve dans l'infortune comme dans la prospérité ; courage indomptable pour notre défense, quoique souvent nous soyons durs pour eux ; et avec tant de précieuses qualités, une intelligence remarquable ; une grande promptitude à deviner ce que nous désirons d'eux ; une mémoire qui retient aisément tout ce que nous leur apprenons ; telle est l'incomplète énumération de ce que nous rencontrons chez quelques-uns d'entre eux ; indépendamment des dispositions bonnes ou mauvaises qu'ils partagent avec les autres animaux, comme le dévouement à leurs petits, le sentiment de la propriété, la colère contre ceux qui attentent à la leur, l'orgueil, la jalousie, la rancune, la haine, etc., etc.

Et qu'est-ce que tout cela?... MATIÈRE OU ESPRIT?

ESPRIT supposerait option, liberté. Or, il n'y a rien de semblable chez le chien. Il ne délibère pas s'il sera ou non fidèle à son maître ; il n'agit que par impulsion ; sa fidélité est un mouvement qui lui a été imprimé. Il n'y a donc là évidemment qu'une espèce de machine agissant conformément à la volonté de l'Être Suprême, qui la met en jeu pour l'accomplissement de ses propres desseins.

Se récrie-t-on contre cette conclusion, nous demanderons si l'homme, tout borné qu'il est, n'invente pas des machines admirables qui tissent, qui filent pour lui ; s'il y a rien de surprenant, en conséquence, à ce que l'Éternel, qui est beaucoup plus intelligent que lui, en ait imaginé de bien plus merveilleuses encore, comme, par exemple, les machines à faire le miel, qui se construisent elles-mêmes des habitations si remarquables?

Parler des abeilles, c'est du reste entrer dans le cœur de la question de l'organisation de la matière. Il faut donc nous y arrêter quelques instants.

CHAPITRE IX.DE L'INTELLIGENCE QUI SE REMARQUE
CHEZ CERTAINS INSECTES.

Nous consacrerions de nombreuses pages à cette admirable création d'oiseaux, d'insectes et de petits animaux de toute espèce dont nous vivons entourés, que nous aurions à peine effleuré le sujet des dispensations providentielles qui s'y révèlent, et qui en même temps ont un tel cachet d'Unité, que plus on observe ces corps, plus on étudie leur adaptation aux circonstances dans lesquelles ils devaient vivre, et plus on est émerveillé.

Il est telles plantes qui ne se perpétueraient pas, si tel insecte ne transportait le pollen de l'une à l'autre, si tel autre ne les délivrait de leurs ennemis. Malheureusement l'homme, qui croit toujours en savoir plus que l'Auteur de la Nature, tue le passereau qui lui dérobe quelques grains de blé; ne voyant pas qu'il a reçu de l'Éternel pour mission, de le débarrasser de ces milliers de vers et de chenilles qui feraient bien autrement de mal que lui à ses récoltes.

La Providence a établi un sage équilibre entre toutes choses, et on dirait que nous nous plaçons à y porter le trouble, au lieu de comprendre que c'est en étudiant ses voies et en

l'imitant de notre mieux que nous aurions le plus de chances de mener à bien nos entreprises.

Mais n'allongeons pas cette digression. Nous avons dit qu'en mentionnant les abeilles, une pensée nous avait frappé...

C'est que l'organisation de la matière n'implique pas seulement le développement, dans l'animal, d'affections analogues aux passions humaines, mais la production d'actes qui sous-entendraient, chez l'homme, un ensemble d'idées politiques très-avancées.

Le gouvernement qui s'établit dans une ruche, et l'ordre parfait qui y règne, sont faits pour étonner celui qui se dit : Il-n'y a cependant là que de la matière.

Peut-être les institutions des fourmis sont-elles plus merveilleuses encore. Quand on voit ces nations, qui ont des généraux, des officiers et des sous-officiers ; qui vont porter la guerre chez d'autres peuplades, les dépouiller de ce qu'elles possèdent, les chasser de leurs pénates, les réduire même en esclavage, les forçant de travailler pour leurs vainqueurs, de porter leurs fardeaux, etc., etc., on ne peut nier qu'il n'y ait là, au point de vue physiologique, un sujet de sérieuses méditations ; et à celui des dispositions providentielles, un mystère qu'une observation attentive peut seule expliquer.

Si nous devons ajouter foi à tout ce que nous dit Du Chaillu ¹ sur les armées de fourmis qu'il a vues, il paraîtrait avoir été saisi d'une espèce de terreur, quand il lui arriva de tomber au milieu d'une de ces colonnes, qui dévoraient en une demi-heure l'antilope qu'il avait tuée la veille. Pourquoi, nous demanderons-nous, cette voracité effrayante ? Parce que dans un pays où les corps morts exhalent très-promptement les miasmes les plus pernicioeux, il a fallu recourir à des moyens exceptionnels pour maintenir la pureté de l'air. Les appétits voraces des oiseaux carnassiers ont le même but ; et bien des actes dont l'apparente cruauté nous révolte ne

1. Explorations in Equatorial Africa, by P. B. Du Chaillu. .

sont en définitive que de sages dispensations dans l'intérêt de la créature.

Relions maintenant tous ces faits les uns avec les autres, nous trouverons des actes dénotant une grande intelligence, et dont le but, toutefois, n'est que cette évolution incessante de la matière qui constitue la vie animale.

CHAPITRE X.DANS QUELS ORGANES EST, CHEZ CES ANIMAUX,
LE SIÈGE DE L'INTELLIGENCE.

Nous avons dit que toutes les sensations, éprouvées par l'animal, étaient portées à son cerveau par l'organe des nerfs, et s'y mettaient en corrélation avec d'autres, qui transmettaient à ses membres les ordres résultant des déterminations provoquées par ces sensations.

Ainsi donc, dans ce cerveau presque imperceptible de la fourmi, il y a non-seulement les nerfs organes de la vue, mais ceux de la perception des couleurs, des nombres, de l'étendue, de la pesanteur, de la configuration, de la localité, etc.

Il y a non-seulement ceux de l'ouïe, mais ceux de la perception des divers sons et de leurs causes; peut-être des diverses accentuations du langage qui leur est propre....

Il y a non-seulement, dans leur cervelet, les organes de leurs affections sensuelles et de leurs mouvements¹, mais

1. Un animal privé des lobes cérébraux perd toute intelligence; privé du cervelet, il perd toute faculté de locomotion.

leur petite tête en renferme encore qui répondent aux organes humains de l'ordre, de la constructivité, de la circonspection, de la combativité¹, etc., etc....

Qu'est-ce que tout cela cependant? Que peuvent y découvrir nos regards? Rien que quelques atomes de matière!!

L'étude du règne animal vient donc confirmer ce que nous avons dit: que la matière a été originairement créée à l'état d'extrême subtilité, et que, de quelques propriétés qu'elle ait été douée à l'époque de son organisation, rien n'a été changé, sous le rapport de la ténuité, à cet état primitif qui est son *essence*.

Il résulte, en outre, de l'observation des petits animaux dont nous avons parlé, que ce n'est pas la masse de matière organisée, qui fait le plus ou moins d'intelligence des êtres, que c'est la proportion qui existe entre elle et la matière brute dont les corps sont formés. Plus l'équilibre sera parfait, plus l'individu occupera une position élevée dans l'échelle des êtres.

Après donc avoir consacré la majeure partie de nos premiers essais, à montrer la main de l'Éternel dans l'équilibre des nébuleuses; dans celui des systèmes entre eux; dans celui qui existe entre tous les astres d'un même système; dans celui qui conserve à notre terre son mode de condensation;

1. Il est des personnes qui cherchent à ridiculiser les expressions en usage dans la Phrénologie, comme si toute science ne devait pas avoir sa langue; comme si ce n'était pas précisément parce que la langue géologique n'est pas identique en tous pays, qu'on voudrait lui refuser le droit de prendre le nom de science. Il est probable, au surplus, que de telles personnes n'ont qu'une connaissance très-superficielle de ce qu'est la Phrénologie; car on ne saurait méconnaître qu'il y eut progrès, le jour où Spurzheim remplaça par la dénomination de *sécritivité*, qui explique parfaitement la tendance à voiler ce qui se passe en soi, celle de *ruse* que Gall avait adoptée pour une faculté qui peut avoir son bon côté, et dont il avait fait un vice; quand il appela *destructivité* un organe qui nous porte à détruire aussi bien les objets matériels qui nous entourent, que les êtres ayant vie, et que Gall n'avait point aussi exactement défini en le nommant *l'instinct du meurtre*; quand il désigna par l'expression de *causalité* la disposition à rechercher les causes de toutes choses, laquelle avant lui s'appelait *profondeur d'esprit*, *esprit métaphysique*, etc., etc.

dans celui enfin qui se trouve, soit entre les divers règnes, soit dans chacun de ces règnes considéré séparément, nous sommes arrivé à établir que chacun des êtres dont le règne animal est composé, étant lui-même un modèle d'équilibre, il est, par cette identité, relié au PLAN GÉNÉRAL, dont nous avons fait ressortir l'UNITÉ.

Il ne nous reste plus ainsi qu'à démontrer qu'il en est de même de l'homme, qui forme le dernier anneau de cette grande chaîne.

CHAPITRE XI.

DE L'HOMME.

L'homme, avons-nous dit, a été, selon l'Écriture, formé de la poudre de la terre, c'est-à-dire, de cette matière que les actes de l'Éternel avaient déjà démontré pouvoir être douée des propriétés les plus remarquables.

A se rendre compte de la manière dont le fait a dû s'accomplir, on serait tenté de croire qu'après avoir employé des millions d'années, peut-être des millions de siècles, à tout préparer pour la venue de sa créature de prédilection, Dieu va prendre, dans cette matière organisée, tout ce qui réunit des caractères voisins de la perfection, pour en composer cet objet spécial de son amour.

On se tromperait cependant en se faisant une semblable idée.

L'homme doit bien être formé de la même matière que les animaux, puisque la matière est une; puisque son corps, après être sorti de la poussière, y rentrera comme celui de toutes les bêtes; mais quant aux qualités dont cette matière devait être douée, nous avons vu qu'elles ne lui étaient pas inhérentes; que c'est, en créant une nouvelle espèce d'animal, que Dieu la dotait de certaines aptitudes transitoires, qui se perpétuaient avec elle; qu'il proportionnait ces apti-

tudes aux fonctions que l'être appelé à la vie devait accomplir, et que l'ensemble des fonctions animales, qui, jointes aux végétales, constituent la vie du globe, s'était ainsi trouvé réparti entre toutes les bêtes, dans une si admirable proportion qu'un parfait équilibre en avait été la conséquence.

L'oiseau de proie avait donc reçu la vue perçante nécessaire pour apercevoir de très-haut sa victime. Le chien avait été doté de cette finesse d'odorat, qui lui permet de suivre une trace, longtemps après qu'elle a disparu pour des êtres moins bien doués sous ce rapport.

Mais de quoi ces dons eussent-ils servi à l'homme? Dieu ne prodigue jamais inutilement les trésors de sa munificence, et si, par exception, il l'eût fait en cette occasion, il aurait été à l'encontre du but qu'il s'était proposé dans cette belle œuvre de la Création.

Ce but, il est d'une très-haute importance, chers élèves, que vous vous en rendiez bien compte, car des questions du plus vif intérêt s'y rattachent. Ne soyez donc pas surpris que nous y revenions fréquemment.

Tout ce qui se trouve sur la terre ayant été fait pour l'homme, il devait nécessairement avoir une place à part dans la création; et, entre lui et le reste de cette création, il devait y avoir une ligne de démarcation très-prononcée. Le maître ne devait pas pouvoir être assimilé à sa chose, à ces animaux qui avaient été formés pour lui et qui lui avaient été assujettis.

Si des écrivains égarés par leur incrédulité, allaient un jour jusqu'à vouloir faire descendre l'homme du singe, il fallait que l'observation des faits mit le récit biblique dans une telle évidence, qu'ils finissent par se sentir confus d'avoir pu ainsi ravalier la créature privilégiée de l'Éternel.

Quelle devait être, demanderez-vous, la différence radicale séparant l'homme de la bête?

La différence : C'est que chaque animal est un tout parfait, qui, dès les premiers jours de son existence, fait ce qu'il fait, aussi bien qu'il le fera à la fin de sa vie; que c'est un tout

complet, qui porte avec lui son vêtement; qui a ses dents ou ses griffes pour attaquer comme pour se défendre; qui se procure donc sa nourriture au moyen des instruments dont son corps a été doté par la Providence.... Que l'homme, au contraire, naît dans l'état de nudité, de dépendance et de faiblesse le plus complet; que ce n'est qu'avec l'âge qu'il se développe, et que, même arrivé à l'apogée de ses forces, son corps resterait exposé au froid et à la faim, faute d'avoir reçu les moyens de s'en préserver, si l'Éternel n'y eût pourvu, en lui octroyant l'intelligence nécessaire pour utiliser, au profit de son bien-être, les innombrables ressources dont sa bonté l'a entouré.

Si sa main n'est pas pourvue de griffes acérées, il saura, dès ses premiers âges, se faire avec des cailloux des armes redoutables¹. Si sa peau n'est pas recouverte de poils qui l'abritent contre le froid, il saura prendre aux brebis la laine dont elles sont couvertes, et s'en faire des vêtements. Si son corps est sensible aux intempéries des saisons, il saura bien promptement utiliser ces arbres qui l'environnent, et s'en former un abri. S'il se lasse des fruits que la Providence aura mis à sa portée, et éprouve le désir de varier son alimentation, en voyant les animaux se dévorer les uns les autres, il aura bien vite l'idée d'essayer d'en faire aussi sa nourriture. Si la fatigue l'empêche d'aller chercher à de grandes distances les objets qui lui sont nécessaires, il saura bientôt utiliser, pour se transporter, ces chameaux, ces ânes, ces chevaux, que Dieu a placés près de lui dans ce but.

L'homme donc, nous le répétons, né faible et nu, apprend peu à peu à utiliser tout ce qui l'entoure pour l'accroissement de son bien-être. S'il est une chose qui démontre combien est vrai ce que nous avons dit, que tout avait été créé pour lui, c'est qu'écrire l'histoire de l'homme, ne serait que

1. Des esprits superficiels ont seuls pu dire que le trait qui distingue principalement l'homme de l'animal est la différence résultant de la conformation de sa main, comme si les manchots se rapprochaient de la bête par une intelligence moindre que celle des autres créatures.

faire celle de ses progrès dans les sciences ayant pour but, la mise en œuvre des dons multipliés que la Providence lui a faits.

Combien la fusion des métaux n'a-t-elle pas ajouté à son confort ! Combien l'art de la navigation n'a-t-il pas accru le nombre des substances employées à satisfaire ses divers appétits ! Combien le développement des arts libéraux et des sciences n'a-t-il pas augmenté ses jouissances tant matérielles qu'intellectuelles ! Combien les grandes découvertes de la poudre à canon, de la vapeur, n'ont-elles pas été utiles pour établir la supériorité de l'intelligence sur la force brutale !

Plus l'homme avance, plus la démarcation entre la bête et lui est prononcée.... plus cependant le matérialisme, c'est triste à dire, le ramenant en arrière, voudrait le rapprocher de la brute.

Les savants qui appartiennent à cette école, exploitent au profit de leurs doctrines, cette ignorance dans laquelle l'homme est resté jusqu'ici sur l'époque de son apparence sur la terre.

Un voile nous cache évidemment le moment précis ; mais on dirait qu'ils s'efforcent de le rendre de plus en plus épais, bien loin de tâcher de l'arracher.

Dans de telles circonstances, nous regardons comme un devoir pour nous, de chercher à porter la lumière sur une question d'un tel intérêt.

CHAPITRE XII.

DE SON APPARESCENCE SUR LA TERRE.

L'objet principal de nos derniers travaux avec vous, chers élèves, a été de vous faire suivre pas à pas la lente progression de l'œuvre créatrice. Chaque espèce d'animal ne s'est en quelque sorte développée que peu à peu. L'Éternel voulait-il en améliorer la conformation, proportionnellement aux progrès qu'avait faits l'habitabilité de la terre, il détruisait par un cataclysme l'espèce trop imparfaite, et la remplaçait par une supérieure.

Croyez-vous maintenant que, lorsqu'il a été question de placer sur le globe, de toutes ses créatures la mieux douée; la plus près, en un mot, de la perfection absolue en fait de création matérielle, Dieu aura tout à coup rompu, avec tous ses antécédents, et changé du tout au tout de manière d'opérer? Croyez-vous, en un mot, que cet homme qui vous était semblable, et dont Adam a été le type, que cet être, placé par l'Éternel dans le jardin d'Éden, il y a six ou huit mille ans, fût le premier homme qui eût jamais habité la terre?

Si vous pouvez le penser, tout ce que nous vous avons dit du mode d'opérer du Créateur; toutes les preuves multipliées que nous vous en avons données; toutes les explications dans

lesquelles nous sommes entré sur la manière large dont il fallait interpréter l'Écriture; tout notre travail, en un mot, a été en pure perte. Il n'a pas fait surgir chez vous la moindre idée neuve. Votre intelligence ne s'est pas élevée jusqu'à la conception de l'œuvre créatrice considérée dans son ensemble. Vous n'avez même pas saisi le but que l'Éternel s'est proposé en nous donnant sa Parole. Vous n'avez pas compris que tout ce qu'il nous y dit a trait à notre salut; que tout ce qu'il ne nous y dit pas, se rapporte à des questions scientifiques étrangères à notre conversion; que l'histoire de cet Adam dont il nous parle, est celle de la chute de l'être duquel nous sommes descendus; et était par conséquent, la plus essentielle pour nous pénétrer de l'état de condamnation, dans lequel nous nous trouvions avant la venue du Christ; tandis, au contraire, que celle des hommes qui ont pu le précéder, eût été celle d'êtres plus ou moins inintelligents, auxquels nous n'avions pas plus de motifs de nous intéresser, qu'à celle des mammouths et des mastodontes qui sont disparus avec eux, et dont la Bible, en conséquence, ne nous parle pas non plus.

Nous être tellement étendu sur cette œuvre sublime de la formation des mondes; et cela sans résultat, ce serait, nous vous l'avouons, une des plus douloureuses impressions que nous pussions éprouver; mais nous nous plaçons à croire qu'il ne peut pas en être ainsi; que vos regards plongeant dans le passé, y voient ces hommes qui, encore peu élevés au-dessus de la brute, n'étaient que le prélude d'autres un peu plus avancés, puis d'autres plus intelligents encore. Nous aimons à nous persuader que votre esprit a pressenti cette progression, comme une de ces nécessités qu'accuse toute la formation des mondes. Et alors !... nous nous sentons tout heureux de pouvoir vous dire, que les découvertes les plus récentes de la science, confirment ces données de point en point.

Dans le remarquable ouvrage que nous avons déjà cité¹,

1. The geological evidences of the antiquity of Man, 1^{re} édition 1863.

sir Charles Lyell débute par établir, sur les autorités les plus incontestables, qu'en Danemark, la végétation a suivi trois grandes phases ; celle des pins écossais, celle des chênes, et celle des hêtres, qui actuellement y sont presque seuls, et y offrent une apparence plus splendide que dans la plupart des autres contrées¹.

A chacune de ces phases, dit-il, il a été attaché différentes sortes de mammifères, dans le caractère général desquelles une progression se fait de même remarquer ; et dont plusieurs se sont successivement éteintes, pour faire place à celles qui, contemporaines des hêtres, y existent encore. - De là, trois espèces de terrains, distingués non-seulement par leurs fossiles, mais encore par les trois natures d'instruments qui y ont été trouvés. Des petites haches de forme ovale, des espèces de fers de lance, des couteaux, des pointes de flèche, le tout en silex, voilà pour l'époque des sapins ; des armes de formes analogues en bronze, voilà pour l'époque des chênes ; enfin, des hachettes et des pointes de lance en fer, voilà pour celle des hêtres².

De ce premier examen, sir Charles Lyell passe à celui de ces habitations lacustres construites sur pilotis, dont près de

1. Si nous n'eussions craint de fatiguer nos lecteurs en suivant l'œuvre créatrice jusque dans ses derniers développements, nous leur aurions montré ces limons détachés des roches par le frottement des glaces, s'enrichissant peu à peu de toutes les dépouilles des animaux décédés et des détrituts de toute la nature. Nous leur aurions fait voir l'énergie du sol se prêtant ainsi à une végétation progressive, et arrivant, d'améliorations en améliorations, à offrir aux regards de l'homme cet ensemble de molécules vivantes, cette réunion de germes de toute espèce que nous nommons la terre végétale. Nos chers élèves auraient ainsi pu suivre, pas à pas, la conversion de cet énorme diamant qui un jour courait dans l'espace, en une sphère couverte de la végétation la plus luxuriante. Nous doutons fort que le matérialisme, qui supprime l'action de la Providence, eût pu fournir une semblable carrière, sans y entremêler de temps à autre quelques insolubles hypothèses.

2. Le progrès de l'âge de bronze à l'âge de fer se comprend aisément, le cuivre se trouvant fréquemment dans la terre à l'état natif, et l'étain n'étant pas d'une fusion très-difficile ; tandis que celle du fer, demandant une chaleur très-intense, les moyens mécaniques qu'elle requiert exigent un plus haut degré de connaissances scientifiques.

soixante-dix ont été découvertes en Suisse depuis quelques années, sur les bords des lacs de Zurich, de Neuchâtel, de Genève, et autres, ainsi que sur ceux du lac de Constance.

Là, de même, il distingue trois époques, se signalant par l'état de plus ou moins bonne conservation de ces huttes, et par la progression qui s'observe dans la fabrication des instruments qui y ont été trouvés. A des haches en silex tout à fait brutes, qu'on reconnaît avoir été détachées de la pierre en la frappant adroitement, succèdent des armes perfectionnées dont le tranchant a été produit par le frottement. Il s'en trouve, dans le nombre, en serpentine et en porphyre, puis en jade et en ambre, et finalement en bronze.

A ces remarques du reste ne se bornent pas les intelligentes observations de l'éminent géologue. Les résidus fossiles que présentent les terrains, dans ces localités, sont étudiés par lui avec soin, et trois degrés de civilisation se manifestent à ses regards. Aux simples instruments de pêche des débris de poissons sont mêlés. Aux armes qui ont pu servir pour la chasse, sont amalgamées des multitudes d'ossements de cerfs, de renards, de sangliers, d'espèces souvent éteintes. Enfin aux outils les plus perfectionnés, sont adjoints des débris qui démontrent, qu'aux habitudes chasseresses du moyen âge, des mœurs agricoles ont succédé. Presque tous ces ossements, en effet, sont ceux de cochons, de chiens, de bœufs, de brebis, de chèvres, etc., etc. Ce qui, du reste, prouve mieux encore le changement qui s'est opéré, c'est que dans des habitations de cette époque qui ont été détruites par le feu, on a trouvé du blé carbonisé; des pommes, des poires, des noisettes dans le même état; des graines même de groseilles, de framboises et d'autres fruits.

La Suisse bien étudiée, sir Charles Lyell passe en Belgique, et rappelle au souvenir de ses lecteurs les immenses travaux que le docteur Schmerling y a accomplis près de Liège, où, en dépit de difficultés de toute espèce, il a visité plus de quarante cavernes à ossements.

Lyell avait eu en 1833 quelques conversations fort intéres-

santes avec lui ; mais à cette époque, l'Europe ne prêtait malheureusement qu'une oreille fort inattentive aux découvertes de ce genre.

Engis, qui a été le principal théâtre de ces recherches, n'existe plus ; mais Lyell peut encore visiter Engihoul, et il s'y fait accompagner par le professeur Malaise, à qui on doit les gravures de ceux de ces fossiles qui sont le plus remarquables.

Il examine tout avec le plus grand soin, puis il se rend en France. Là, les découvertes de M. Boucher de Perthes à Abbeville, et celles du docteur Rigollot à Saint-Acheul près Amiens, devaient naturellement attirer son attention d'une manière toute spéciale, puisque tout le monde savant commençait à s'en préoccuper. Il ne se borne point toutefois à cet examen. Il s'informe du résultat des fouilles de MM. Tournal et Christol dans le midi de la France. Il s'enquiert de ce que M. H. T. Gosse a trouvé à la Motte-Piquet sur la rive gauche de la Seine. Il approfondit chacune des questions que soulèvent les observations de M. le marquis de Vibray à Arcy-sur-Yonne.

Nous ne pouvons le suivre dans les recherches géologiques dont ces diverses localités sont, pour lui, l'objet ; ni, à plus forte raison, dans celles qu'il multiplie sur tous les points de l'Angleterre et de l'Écosse qui lui paraissent dignes d'attention, et qu'il se détermine à poursuivre, jusque sur un théâtre qui offre un bien haut intérêt, jusqu'à Natchez et à Vicksburg sur le Mississipi.

Qu'il suffise de savoir que, partout, il trouve des caractères géologiques qui rappellent la formation de la vallée de la Somme ; que partout l'extinction de certaines races de mam-

1. Au-dessus de la craie, d'après sir Charles Lyell, se trouvent cinq à six pieds de limon des plateaux exempt de coquilles. Les graviers renfermant les os d'éléphant et les instruments de silex viennent ensuite, et sont séparés en diverses couches par des limons, des sables et des argiles, où la formation d'eau douce l'emporte sur celle d'eau de mer. Vingt à trente pieds de tourbe recouvrent enfin ces graviers sur certains points de la vallée, qui du reste est assez étroite.

misères offre une analogie très-marquée¹; que partout la progression intellectuelle dans la construction des instruments se manifeste²; que presque partout enfin, ce qui est pour nous l'essentiel, on peut dire, maintenant, que des ossements humains ont été trouvés mêlés à ceux de mammifères d'espèces éteintes; que sur quelques points même, l'inspection des crânes humains qui ont été rencontrés, dénote une progression dans l'intelligence des individus auxquels ils ont appartenu; qu'en Danemark, par exemple, où les tombeaux antédiluviens sont en grand nombre, les crânes qu'on y a trouvés, et qui paraissent les plus anciens, sont ronds et petits, comme s'ils venaient d'une race semblable à celle des Lapons; que ceux de la période de bronze sont plus grands et plus allongés; et ceux de l'âge de fer plus grands encore³.

Parmi ces divers crânes il y en a naturellement de mieux préservés que d'autres. Ce sont, en général, ceux qui ont été découverts dans des cavernes, ou des brèches, où un enduit stalagmatique aidait à la conservation des fossiles y contenus. Cette conservation a souvent aussi eu pour cause, selon Liebig, l'éminent chimiste allemand, la filtration dans ces cavernes, d'eau chargée de carbonate de chaux.

C'est à leur étude que sir Charles Lyell a dû nécessairement s'attacher d'une manière toute spéciale; car, en présence de la déplorable doctrine allemande qui tend à nous

1. Il énumère les espèces éteintes comme suit : *Elephas primigenius* (mammoth), *rhinoceros tichorinus*, *ursus spelæus*, *hyæna spelæa*, *felix spelæa*, *cervus tarandus*. Il faut y ajouter une espèce de cheval, une espèce de bœuf des cavernes et plusieurs espèces de rongeurs.

2. S'agit-il par exemple des canots trouvés dans l'endroit où est maintenant bâtie la ville de Glasgow, il constate que ceux qui étaient enfouis à la plus grande profondeur sont faits d'un seul tronc d'arbre creusé avec des instruments fort grossiers; que d'autres viennent ensuite qui sont mieux travaillés; que ceux enfin qui ont été découverts le plus près de la surface, sont construits avec des planches assemblées au moyen de clous de chêne; parfois même semblent avoir dû l'être au moyen de clous de fer qui ont disparu; que leur longueur va jusqu'à 18 pieds, et que dans l'un d'eux on a trouvé une belle hache en porphyre. (*Antiquity of man*, chap. III, page 49, 1^{re} édition).

3. *Antiquity of man*, chap. II, page 16. (1^{re} édition).

faire dériver des singes par transformation progressive¹, doctrine à laquelle Charles Darwin ne semble pas voir d'impossibilité, Lyell eût été bien aise de pouvoir élucider la question; mais ce n'était pas en sa puissance. Il eût fallu pour cela avoir pénétré très-avant dans la voie de la Vérité. Il se borne donc à enregistrer ses observations; c'est-à-dire, à reconnaître que les dimensions du crâne trouvé à Engis, excèdent sensiblement celles de certains cerveaux australiens, et que, pris dans leur ensemble, ceux qui ont été examinés se rapprochent beaucoup plus de ces derniers, qu'ils ne le font de ceux des chimpanzés et des gorillas.

Après la constatation de l'authenticité de ces divers ossements et des instruments qui y étaient joints², la question

1. On peut aussi l'appeler la doctrine de Hallam, qui, dans son *Introduction à la littérature de l'Europe*, se complait à envisager l'homme sous les rapports les moins flatteurs pour lui : « S'il a été fait, dit-il, à la ressemblance de Dieu, il l'a été aussi à la ressemblance du singe ; car la structure du corps de celui qui a pesé les étoiles et fait de la foudre son esclave, approche de celle de la brute, privée de la parole, qui erre dans les forêts de Sumatra. » (Vol. IV, page 162.)

2. Il s'est élevé pendant un moment en Angleterre des doutes sur l'authenticité non-seulement de certains instruments rencontrés à Abbeville, mais d'une mâchoire humaine découverte à Moulin-Quignon, par M. Boucher de Perthes, et qu'il disait avoir trouvée dans le même banc que les outils. Ce banc s'appelle la *Couche noire*, et repose immédiatement sur la craie. M. H. Falconer, savant distingué, qui avait été l'organe de ces doutes, disait que la cupidité avait pu porter des ouvriers à imiter les instruments, et même la mâchoire, et à les enfouir dans la localité où on avait coutume de faire des recherches.

M. de Quatrefages fut d'avis de l'inviter, ainsi que M. Prestwich, et que les autres éminents géologues qui pouvaient partager cette opinion, à en venir conférer à Paris. Après quelques réunions, ils se montraient déjà un peu ébranlés, quand M. Milne Edwards, qui les présidait, eut l'heureuse pensée de les engager à se rendre sur les lieux, et à voir les choses par eux-mêmes. De nouveaux instruments n'eurent pas été déterrés, sous leurs yeux, dans un terrain qui ne portait aucune trace de bouleversement, qu'ils déclarèrent unanimement que ces outils devaient être contemporains de la mâchoire; que la similitude de leur couleur le démontrait, et que le tout était bien authentique.

Il y a à peine quelques semaines que tout cela a eu lieu, comme si la Providence, chers élèves, avait voulu que votre opinion ne se formât que sur des documents qui eussent pour vous un grand caractère de vérité.

J. L.

qui devait naturellement préoccupper le plus le monde savant, était celle de leur plus ou moins d'ancienneté.

Combien de siècles, se demande sir Charles Lyell, a dû exiger la formation de ces trente pieds de tourbe, qui dans la vallée de la Somme sont postérieurs à l'enfouissement de ces outils ?

Combien en a requis celle des monticules qui recouvrent les tombeaux en Danemark ?

Combien en a-t-il fallu à Maestricht, à Liège, au Puy, et dans toutes ces localités où des découvertes analogues ont été faites ?

Combien en ont demandé ces énormes alluvions qui forment le delta du Mississipi ?

Combien.... la création des récifs de corail de la Floride, et de tous ceux qui se trouvent dans le même cas ?

Combien.... les soulèvements insensibles de diverses parties de l'Angleterre et autres contrées, qui ont été reconnus postérieurs à la formation tertiaire ?

Combien.... la croissance et la disparition de ces forêts successives de pins, de chênes, de hêtres ?

Combien.... l'appareissance progressive et l'extinction de tant d'espèces d'animaux ?

Cent mille ans peut-être, se hasarde-t-il à répondre ; mais on le voit.... il hésite.... En présence de ces interprètes habituels des livres sacrés, qui ne donnent à l'homme que six à huit mille ans d'ancienneté, il craint d'être accusé d'une effroyable hérésie. Que dira le monde savant ? Que diront les universités, les académies, s'il se lance dans de semblables hypothèses ?

Eh bien ! nous aurons plus de courage. C'est sur la Sainte Écriture que notre foi repose. Elle ne saurait être si facilement ébranlée.

Nous avons démontré quelle immense période le troisième jour avait dû embrasser, pour que les premiers arbres sortis de terre se fussent multipliés au point de fournir à la

composition de ces vastes houillères, qui sont répandues sur le globe, et dont la formation a précédé l'apparition du soleil.

Comme nous ne voyons pas de motif pour que le sixième jour soit beaucoup plus court que le troisième, nous ne craignons pas d'affirmer, que c'est par centaines de mille ans qu'il faut calculer le temps exigé, pour la création successive d'une multitude de quadrupèdes de plus en plus perfectionnés, et l'extinction de toutes les espèces inférieures; et que si ce sixième jour embrasse, il est vrai, les vastes périodes des formations crétacée et tertiaire, celle des alluvions modernes mesurée à cette échelle, sera encore assez étendue, pour que trois races d'hommes, qui formaient entre elles une progression identique à celle qui se remarque dans la création des animaux, se soient succédées sur la terre.

Que fallait-il pour que l'homme y fût placé? Nous l'avons déjà dit; il fallait qu'elle fût habitable.

Depuis quelle époque l'a-t-elle été?

Depuis que l'atmosphère a eu acquis un degré de perfection relative, suffisant pour que les rayons du soleil fissent fondre les glaces dont notre globe était couvert. C'est donc évidemment après le *glacial drift*, que ces premiers hommes, qui ont fabriqué les instruments de pierre, ont fait leur apparition ici-bas.

Mais, dira-t-on, les productions de la terre n'étaient pas à cette époque à la hauteur des besoins d'une créature intelligente. Il y avait une multitude d'animaux qui sont nécessaires à l'homme, qui n'avaient pas encore été appelés à l'existence.

Tout cela est parfaitement exact; mais comme nous avons vu que la Providence a invariablement proportionné les produits de la terre aux besoins de ses créatures, et qu'entre ces deux éléments il y a toujours eu la plus parfaite corrélation, nous ne pouvons douter un instant que les désirs de ces premiers hommes n'aient été très-bornés; que placés par l'Éternel sur le bord des lacs ou des rivières, ils ne fussent

principalement ichthyophages, et que comme nous le fait entendre sir Charles Lyell, la pêche n'ait dû être leur grand moyen d'existence.

Cette race disparue par suite du soulèvement des Alpes, ou de telle autre catastrophe dont les traces ont pu échapper à M. Élie de Beaumont, il lui en a été substitué une plus avancée sous le rapport de l'intelligence et de la conformation cérébrale ; mais l'homme n'est pas le seul à avoir progressé. Les nouveaux terrains émergés enrichis, dans les mers de l'époque précédente, par un mélange de loes et de dépôts calcaires, sont déjà plus fertiles. Un grand nombre d'animaux sauvages les recouvrent, et des habitudes chasseuses signalent cette seconde période de l'existence de l'homme.

Nous venons de voir que l'être plus perfectionné encore qui devait lui succéder, avait eu des mœurs plus sédentaires et s'était livré à l'agriculture. N'en soyons pas surpris. Les alluvions ont continué ; les tourbes se sont formées ; les produits de la terre se sont multipliés ; les animaux domestiques ont été créés.... et cependant.... tout cela n'a pas encore atteint cette perfection, après laquelle le Créateur a décidé dans son Conseil Suprême qu'il s'arrêterait.

L'atmosphère n'a pas encore ce fini qui doit régulariser la température. La terre n'a pas encore cette puissance de végétation qui doit faire la beauté du jardin d'Éden. La variété de la création animale n'est pas parvenue à ses dernières limites. L'Éternel ne trouve pas son image dans cette création encore trop bornée que ses mains ont produite.

Un grand cataclysme balayera donc de rechef tout cela ; mais, quand le sixième jour approchera de sa fin, et que le dernier mot de la création sera sorti de la bouche de l'Être Suprême, ô quel merveilleux spectacle !!

L'organisation de la matière sera achevée. Tout ce qui recouvrera le globe portera en soi le type divin de la perfection temporelle !!

CHAPITRE XIII.

DE SES FACULTÉS.

Si l'intelligence des premiers hommes fut assez bornée, ils n'en étaient pas moins complètement séparés de l'animal, par ces impossibilités attachées à leur conformation, qui les forçaient à avoir recours à des instruments de diverse nature, pour la plupart des actes d'où dépendaient leur conservation et leur bien-être. Ceci établi, nous n'avons pas à nous préoccuper davantage du plus ou moins de développement des facultés de races éteintes, auxquelles nous ne saurions porter intérêt. Ce qu'il nous importe d'étudier, c'est l'organisation de cette créature qui, chef-d'œuvre de l'Éternel, a été le dernier objet sorti de sa main; et celui, par conséquent, dont le type approche le plus de la perfection matérielle prise dans son sens absolu¹.

Comment se manifestera cette supériorité de l'homme comparativement aux autres êtres?

Par le nombre de ses facultés, par leur merveilleuse harmonie, et par le développement remarquable dont elles seront susceptibles.

1. Nous avons vu que, prise dans son sens relatif, la conformation de chaque créature, rapprochée du but pour lequel elle avait été créée, pouvait être regardée comme parfaite.

Nous disons d'abord, le nombre de ses facultés....

Le siège en est dans le cerveau, cela ne se conteste plus.

Sa dimension, par rapport au reste du corps, décide, avons-nous dit, du degré d'intelligence de l'individu. Or, le crâne de l'homme est proportionnellement plus développé que celui de tout autre animal¹.

Le cerveau....

Le cerveau² est divisé en lobes, en hémisphères, en cavités, etc., etc., qui contiennent une matière grise et une matière blanche, présentant l'une et l'autre à l'œil une homogénéité presque parfaite. Pendant longtemps cette homogénéité a fait douter que telle partie de cette substance pût être l'organe d'une faculté, et telle partie d'une autre. Ce doute même s'exprime, parfois, de nos jours encore, d'une manière très-péremptoire.

M. P. Flourens, l'un des grands adversaires de la phrénologie, dit à ce sujet : « Dès qu'une sensation est perdue, toutes le sont; dès qu'une faculté disparaît, toutes disparaissent; il n'y a donc pas de sièges divers pour les diverses facultés, ni pour les diverses sensations. La faculté de sentir, de juger, de vouloir une chose, réside dans le même lieu que celle d'en sentir, d'en juger, d'en vouloir une autre; » et conséquemment cette faculté essentiellement UNE, réside essentiellement dans un seul organe³. »

Après ce que nous avons dit de l'extrême divisibilité de la matière, nous n'avons pas à craindre que, sur une simple apparence d'homogénéité, un seul de nos élèves puisse se laisser entraîner par ce raisonnement; mais nous irons plus loin.... Nous ne comprenons pas qu'en présence des faits

1. Quand à l'âge adulte, la *circonférence* du crâne humain mesure moins de dix-sept pouces, il y a exception à la règle générale, et l'idiotisme en est presque toujours la conséquence.

2. Il faut dans l'encéphale distinguer deux parties différentes, le *cervelet* et le *cerveau* proprement dit. Les nerfs qui y aboutissent ont des fonctions différentes, ainsi que nous l'avons déjà fait entendre.

3. *Examen de la Phrénologie*, par P. Flourens, page 23.

qui se passent journellement sous nos yeux, on puisse persister dans une telle doctrine.

S'il n'y avait qu'un seul organe pour toutes les facultés instinctives, quand on perdrait la vue, on devrait perdre aussi l'ouïe, l'odorat, etc., etc. Si notre volonté n'était transmise à nos membres que par un seul organe, leur action serait identique, et on ne pourrait exécuter sur un instrument, des mouvements différents avec chaque main.

Si nos facultés perceptives étaient toutes mises en jeu par le même organe, la lésion, qui affecterait la mémoire, affecterait aussi la perception des couleurs, des distances, etc., etc.¹.

Si toutes nos facultés, enfin, obéissaient à un seul et même organe, à quels graves conséquences cela ne conduirait-il pas? Notre intelligence serait compromise par la perte de la moindre sensation. La folie suivrait la cécité et ainsi de suite.

Cela répondrait bien mal à l'idée que nous avons dû nous faire de la prévoyance de l'Éternel, quand nous avons étudié les mesures de précaution adoptées par lui pour la conservation de tous les êtres. Aussi, hâtons-nous de le dire, ce système nous semble insoutenable.

Tout nous paraît, au contraire, démontrer la localisation dans notre cerveau de nos diverses facultés; et leur classement par groupes se révèle, selon nous, par les protubérances, qui accusent les circonvolutions intérieures de la substance nerveuse, d'une manière plus ou moins prononcée, suivant que les dispositions de l'individu sont plus ou moins énergiques.

1. Bien loin qu'il en soit ainsi, il est de nos facultés comme celle de la mémoire, qui ont des subdivisions dont l'une peut être altérée, sans qu'aucune des autres le soit. Ainsi, à la suite d'une chute fort grave, d'un des ponts de son vaisseau à l'autre, mon gendre qui avait une mémoire fort remarquable, perdit le souvenir des noms, tout en conservant en perfection celui des lieux, des personnes, etc., etc. Ayant un jour rencontré des officiers qu'il avait conduits en Crimée, il alla à eux et renouvela connaissance; mais lui ayant demandé leurs noms, il ne put nullement me satisfaire.

Sur le sommet de la tête sont ces nobles facultés, que l'homme est porté à regarder comme son partage par privilège¹ : la vénération, la bienveillance, la fermeté, l'estime de soi, l'espérance, etc., etc.

Celles qui dénotent l'intelligence et qu'il réclame également comme de son domaine exclusif, sont placées sur le front, savoir : la comparaison, l'éventualité, la causalité, l'esprit de saillie, etc., etc.

Plus bas sont, sur le devant de la tête les facultés perspectives, telles que la configuration, l'étendue, la couleur, le langage, etc., etc., et sur le derrière les facultés instinctives : la philogéniture, l'adhésivité, l'amativité, la combativité, etc., etc.

Qu'on ait pu, du vivant de Gall, n'y voir qu'une classification faite à plaisir, cela se comprend d'une science à son début ; mais personne n'ignore aujourd'hui quelle apparence extérieure offrent ces têtes, que le public appelle des têtes bien organisées, des têtes fortes, des têtes faibles, etc., etc.

« Comment, dit-on toutefois, les formes d'un corps dur comme le crâne, auraient-elles pu être modifiées par la disposition que présenterait dans ses cavités une substance aussi molle que la matière cérébrale, que la moelle épinière ? Qu'a à faire d'ailleurs ce corps osseux avec une chose aussi immatérielle qu'une impression, une pensée ? »

Il n'est, en quelque sorte, pas un des actes de cette création que nous avons passée en revue, qui ne soit une réponse à cette objection. Une perpétuelle concentration de la matière la plus subtile, une incessante assimilation des gaz les

1. Il ne faudrait cependant pas croire cette prétention parfaitement fondée, car le mouton, entre autres, présente des circonvolutions très-prononcées à la place où se trouve l'organe de la vénération dans l'homme. Ce fait, du reste, n'entraîne nullement l'identité des fonctions dans l'homme et dans l'animal. Tout acte de vénération humaine dérive de l'action combinée de circonvolutions, dont plusieurs n'existent pas dans le mouton. On peut voir, au surplus, dans sa douceur et sa soumission, un des effets essentiels à l'instinct de la vénération. (Phrénologie spiritualiste ; nouvelles études de Psychologie appliquée, par M. A. Castle, docteur-médecin).

plus vaporeux aux corps les plus compacts; voilà ce que nous avons vu dans le cours de nos derniers travaux.

Approfondissons-nous, du reste, la formation du cerveau, nous trouvons que ce qui n'était d'abord qu'une vésicule, est devenu au second mois du fœtus, une substance mucilagineuse qui s'est ensuite transformée en cartilage. A la naissance de l'enfant, l'ossification du crâne n'est pas encore complète, et c'est si bien la substance dure qui se moule sur celle qui est molle, que, même l'âge adulte arrivé, on voit la forme de la tête se modifier sensiblement et avec une rapidité très-remarquable, à la suite d'une activité mentale à la fois forte et prolongée. Ce n'est là, du reste, que l'effet d'une loi dont les résultats s'observent chaque jour dans la nature, où la goutte d'eau creuse le rocher, où, des substances invisibles à l'œil qui s'en échappent, il se forme les stalactiques les plus résistantes.

CHAPITRE XIV.

DE L'ÉQUILIBRE DES FACULTÉS HUMAINES.

Une des causes qui se sont le plus opposé aux progrès de la phrénologie, c'est que l'observation a souvent démontré que la bosse prédominante n'accusait pas exactement le caractère de l'individu; qu'il était, par exemple, tel meurtrier chez lequel la protubérance de la destructivité était absente.

C'était là une arme puissante dans les mains de ses destructeurs¹; mais cette objection devait heureusement tom-

1. Il est une autre arme dont on s'est également beaucoup servi contre elle. C'est celle de la tendance au matérialisme, qui, disait-on, est le propre des études cérébrales. J'ai longtemps partagé cette manière de voir; mais une circonstance m'ayant mis en rapports assez intimes avec une personne essentiellement religieuse, dont en même temps les connaissances phrénologiques étaient telles, qu'à première vue et sans attouchement, elle jugeait, avec une précision remarquable, du caractère de ceux de mes amis que le hasard nous amenait, j'arrivai peu à peu à me persuader que j'étais, à l'égard de cette science, sous l'empire d'un véritable préjugé.

On est assez habitué dans le monde à se créer un système philosophique, et à juger de tout en raison de ce système; mais quand c'est à la recherche de la vérité qu'on se dévoue, il faut étudier les faits qui se présentent, abstraction faite de toute idée préconçue, de toute opinion préalablement formée. Je demandai donc au docteur Castie un examen aussi complet et assez sévère pour pouvoir porter un jugement bien arrêté sur la valeur des études cérébrales, et le plus ou moins d'exactitude des résultats auxquels elles

ber devant les progrès d'une science que notre siècle était destiné à voir, comme plusieurs autres, faire en peu de temps de rapides progrès. C'est à la longue série d'observations du docteur Castle, que nous sommes en partie redevables de ce développement remarquable.

Il a compris que ce n'est pas, sur l'étude superficielle de ses bosses dominantes, qu'on peut dire d'un homme avec quelque certitude : « Telles sont ses dispositions.... tel est son caractère. »

Pour qu'un examen soit sérieux, il faut qu'il soit complet; il faut avoir en quelque sorte établi le bilan des facultés de l'individu; il faut savoir non-seulement celles qui se trouvent le plus développées, mais jusqu'à quel point elles le sont¹; quel sera l'effet de telle ou telle autre; puis, en quoi ce résultat doit être modifié par la faiblesse de certaines dispositions, et l'absence complète d'une ou de plusieurs autres².

conduisent. Quand il m'eût dit de ces choses que je croyais devoir à jamais rester entre le ciel et moi, ma conviction fut faite. On n'en sera pas surpris. C'est en nous révélant ce que nous croyons être caché aux regards, qu'on nous persuade le plus sûrement. Nathanaël ne répondit-il pas au Seigneur : *Tu es le fils de Dieu*, à l'instant même où Jésus lui eut dit : *Je t'ai vu quand tu étais sous un figuier*. (Év. selon S^t Jean, I, 49); et la Samaritaine ne dit-elle pas de lui : *Ne serait-ce point le Christ ?* quand elle lui eut entendu dire : *Qu'elle avait eu cinq maris*. (Év. selon S^t Jean, IV, 29) ? J. L.

1. Il faut se dire : Le développement de telle faculté étant représenté par le chiffre 20, telle autre le sera par le chiffre 12, telle autre par le chiffre 8, etc., etc.

2. Un ou deux exemples feront aisément comprendre le but à atteindre et le mode à suivre pour y arriver.

Un homme passait à ses propres yeux et aux yeux de tout le monde pour posséder l'amitié comme trait distinctif de son caractère, et cependant tout phrénologiste eût été obligé de convenir qu'il avait l'organe de l'adhésivité fort petit.

L'examen démontra qu'il y avait chez lui peu d'expansion générale; beaucoup de timidité; peu de courage physique; peu de ressources intellectuelles; peu de tendance à l'espoir; et une grande susceptibilité, laquelle provenait d'un désir d'approbation insuffisamment secondé par l'énergie et la confiance en soi. Un homme ainsi constitué se retire en lui-même; a l'horreur de tout ce qui exige une activité extraordinaire; et, sentant constamment le besoin d'un appui, recherche la présence et les attentions de quelques personnes aimées; ce qui le fait paraître avoir une grande force

On comprend que, pour que des examens de cette nature soient bien faits, il faut une certaine somme de connaissances psychologiques et autres ; mais ce qui relève principalement, à nos yeux, les études auxquelles s'est livré le docteur Castle, c'est le caractère philosophique dont elles sont empreintes. Il a aussi fallu de bien sérieuses méditations sur la connexité qui existe entre les diverses tendances de l'esprit, pour arriver à constater que chacun des organes dont la phrénologie nous a donné la classification, occupe dans le mécanisme cérébral une place parfaitement en rapport avec la fonction qui lui a été attribuée.

« Tout corps extérieur, dit-il¹, est d'abord perçu comme
 « une *entité*, et ensuite dans ses propriétés distinctes. Aussi,
 « dans le cerveau, de chaque côté de l'*individualité* qui fait
 « apercevoir l'objet comme un tout, se trouvent les organes
 « desquels ressort, en détail, la perception des propriétés des
 « corps ; la *forme*, l'*étendue* la *densité*, la *couleur*. Plus loin
 « sont encore sur cette même ligne le *nombre* et l'*ordre*, qui se
 « rapportent aussi spécialement aux choses concrètes. Voilà
 « donc, par les organes de la ligne inférieure du front, l'es-
 « prit en rapport avec le monde *statique*. »

d'affection ; mais pourquoi l'organe en serait-il développé chez lui ? Il sent le besoin de recevoir des témoignages de tendresse, mais nullement celui d'en donner aux autres.

Si vous voyez quelqu'un de fort empressé auprès d'une belle, et que l'*amabilité* soit très-développée chez lui, vous pouvez dire hardiment que la beauté de cette personne a dû produire une vive impression sur ses sens ; mais c'est à d'autres protubérances qu'il faudra demander comment son amour se manifestera. Si l'*estime de soi* est grande, si l'*espoir* est bien développé, il ne se mettra pas en grands frais ; il aura confiance dans ses avantages personnels. Si c'est au contraire l'*approbativité* qui domine, il n'y aura pas d'attentions auxquelles il n'ait recours pour arriver à plaire. Si la *bienveillance* est très-marquée chez lui, la jeune personne peut être sûre qu'elle se manifestera, non-seulement par son amabilité, mais encore par sa générosité en fait de cadeaux, soit envers elle, soit envers les personnes qui l'entourent. Si la *vénération* est plus développée que toutes les autres facultés, ce ne sera plus de l'affection, ce sera un véritable culte que cet homme aura pour la personne aimée ; mais que ce soit au contraire l'*acquisivité* et quels que soient ses charmes, il ne l'épousera pas sans dot.

1. *Phrénologie spiritualiste*, page 365.

« Dans la ligne immédiatement au-dessus de celle-ci, se trouve l'*éventualité*, qui en occupe le centre, de même que l'individualité occupe le centre de la première. Par cet organe l'esprit est en rapport avec le monde *dynamique*, car la perception de ce que nous appelons les événements, n'est autre chose que la perception du mouvement, du changement. Or, nul mouvement ne peut avoir lieu en dehors de l'espace et du temps ; aussi l'*éventualité* touche-t-elle de chaque côté à l'organe de la *localité*, dont la fonction est de saisir la position relative des objets ; et l'organe suivant est-il celui du *temps* dont la perception est inséparable de celle du mouvement. »

« En continuant la même ligne nous trouvons l'organe des *tons*. Or, la perception de la mélodie est indispensable à la conception plus élevée de l'*harmonie*, qui en tant que mouvement, est impossible sans la mesure¹. »

« Nous nous trouvons ici à un point du crâne où l'esprit, jusqu'à ce moment en rapport avec la phénoménalité extérieure, tend à passer, de la perception simple, au mode mixte de perception et de conception. »

« Déjà la *constructivité*, qui avoisine l'organe des sons, avait relié la perception statique à la perception dynamique. La construction est, en effet, une harmonie au repos, et la mécanique une harmonie en mouvement² ; mais son application demande le développement de facultés d'un autre ordre. Il faut concevoir les principes, les causes, les lois des choses. Nous rencontrons donc, à la troisième ligne du front, les organes qui correspondent à la conception des analogies et des contrastes, et embrassent le champ tout entier du raisonnement. »

« A quelque hauteur cependant que nous arrivions par le raisonnement, nous avons la conscience de ses limites ; et,

1. Il serait nécessaire pour bien saisir cette filiation d'avoir sous les yeux une de ces têtes qui servent à l'étude de la Phrénologie.

2. Peut-être l'harmonie musicale n'est-elle, dit le docteur Castle, qu'une des faces de la conception abstraite d'un principe absolu d'harmonie.

« aux confins de la raison, se présentent des aspirations d'un autre ordre.

« On a la conception du beau qui se refuse à toute définition. L'organe de l'*idéalité* est donc placé là pour rehausser, pour vivifier l'action des facultés morales et intellectuelles, qui avaient eu jusqu'ici un caractère prononcé de positivisme. »

« Bientôt l'amour du beau se développe. Un besoin de tout connaître se manifeste en nous. Les choses de la terre ne nous suffisent plus. Nos aspirations s'élèvent jusqu'à l'infini. Les organes de la *foi*, de l'*espérance*, de la *vénération*, occuperont donc le sommet du crâne, comme étant les facultés les plus relevées que l'homme possède. »

« Faisons maintenant pour les facultés instinctives et les sentiments dont les organes occupent le derrière de la tête, ce que nous avons fait pour l'intelligence; et remontons, de la partie inférieure à cette même région supérieure, où nous venons de trouver les organes les plus nobles. »

« Le premier groupe que nous rencontrons est celui de l'affection, qui se produit sous trois formes; l'*amativité* est l'organe de celle qui rapproche les deux sexes; la *philogeniture* celui de l'amour des enfants; l'*adhésivité* celui de l'amitié proprement dite. »

« L'objet de notre attachement étant déterminé, il faut songer à sa conservation, à sa défense. Les organes de la lutte, la *combativité*, la *destructivité*, seront donc les plus rapprochés; mais la force ne suffit pas toujours à nous assurer la victoire. La *circonspection* donnera plus de sagesse à nos plans, et la *sécritivité* nous permettra de les cacher à nos adversaires. Nos succès cependant ne seraient que passagers, si la bosse de l'*acquisivité* ne venait compléter ce groupe, et ne nous donnait l'instinct de la conservation de nos conquêtes et du butin qu'elles nous ont procuré. »

« Une société toutefois, qui ne serait fondée que sur le principe qu'il faut chercher à nous emparer de ce qui nous plaît et à le conserver, aurait l'égoïsme pour seule base. »

« L'adhésivité est heureusement accompagnée du désir de plaire, et l'*approbativité* qui en est l'organe, embrasse, dans son action, l'amour de la renommée pendant le cours de notre existence, celui même de la gloire qui nous survit. »

» L'*estime de soi*, en nous donnant confiance dans nos moyens, nous inspirera le désir de les utiliser. Il ne suffit pas, cependant, de former des projets ambitieux. Il faut de la persévérance pour les faire réussir. L'organe de la *fermeté* arrivera donc fort à propos pour compléter ce groupe. »

Mais les circonvolutions cérébrales sont-elles ainsi parquées dans des cellules distinctes?

Nullement. On ne saurait dire : « Ici commence une circonvolution, ici finit l'autre. » Il y a entre elles la même liaison qu'entre les diverses opérations de l'esprit ; qu'entre les diverses facultés de la vue, de l'ouïe, du toucher ; et c'est par suite de cette gradation insensible qui conduit d'une faculté à une autre, qu'au-dessus de l'organe de l'affection vient celui du désir de plaire ; que ce désir est lié au besoin de renommée ; que la passion de renommée enfin est à son tour contiguë à l'*estime de soi*, qui, à une dose modérée, en est le stimulant ; à l'*espérance* qui soutient ceux qui ambitionnent la gloire, et à la *persévérance* qui, seule, peut les y faire parvenir.

Arrivés là, nous avons rejoint ces nobles facultés, par lesquelles l'homme se distingue plus particulièrement des autres êtres. C'est là que l'ambitieux se voit tout à coup arrêté dans sa carrière par l'organe de la *conscience*, qui lui inspire des sentiments d'équité, qui lui fait comprendre que d'autres que lui ont des droits égaux à la considération.

Encore un pas, et il trouve sur sa route la *vénération*, qui, arrachant le voile dont un sentiment de personnalité l'avait enveloppé, lui fait reconnaître chez d'autres un mérite bien supérieur au sien ; qui fait même plus.... qui, lui révélant son néant, le jette humilié aux pieds de son Créateur.

Des instincts les plus matériels, nous nous sommes donc graduellement élevés jusqu'aux plus hautes aspirations, et

chacun de ces organes, selon le docteur Castle, a sa place déterminée dans le cerveau, leur réunion formant un tout d'une merveilleuse harmonie.

Ainsi, après avoir admiré l'équilibre qui se manifeste dans toutes les parties de la création, une science nouvelle : la *phrénologie*, vient nous apprendre que c'est ce même équilibre entre les diverses facultés de l'homme, qui constitue la perfection de l'organisation de la créature qui en occupe le falte.

CHAPITRE XV.

DU DÉVELOPPEMENT DES FACULTÉS HUMAINES.

De ce que nous avons dit des facultés humaines, on doit conclure que le premier homme reçut de l'Éternel un cerveau où elles se trouvaient admirablement équilibrées.

Chassé plus tard du paradis, il eut des descendants qui furent à peine constitués en société, qu'on put remarquer que, pendant que certaines facultés se développaient chez les uns et d'autres chez les autres, il y en avait également qui s'atrophiaient, et qu'ainsi l'équilibre primitif se trouvait dans presque tous les individus plus ou moins fortement altéré.

C'était la conséquence nécessaire de la situation exceptionnelle faite à l'homme.

La parfaite similitude des facultés données à tous les animaux de même nature en avait fait, comme nous l'avons dit, des espèces de machines obéissant à une impulsion donnée.

L'homme est créé, et son individualité doit être l'un des premiers signes qui le distinguent de l'animal. L'impulsion *uniforme* qui dirige les mouvements de ce dernier, ne peut en conséquence lui être appliquée.

Indépendamment donc d'une conformation cérébrale variée à l'infini, les conditions d'âge, de sexe, de tempérament, de climat, apporteront entre chaque individu de notables

différences; bien plus.... le caractère de chaque être se trouvera modifié par le genre d'éducation qu'il aura reçu; par le milieu social dans lequel il aura vécu; par les circonstances dans lesquelles son existence se sera écoulée¹.

Que faut-il pour qu'il y ait ainsi entre les hommes cette variété sans laquelle les desseins de la Providence à leur égard ne sauraient avoir leur accomplissement.

Il faut qu'ils soient doués :

1° De liberté;

2° De perfectibilité.

Que Dieu nous ait fait ces précieux dons, c'est ce que personne ne saurait mettre en doute. Chacun a en soi le sentiment de sa liberté. Chacun voit le bien devant soi; mais il sait

1. C'est là ce qui dénote combien la phrénologie a fait de progrès, qu'avec tant de causes qui modifient notre organisme cérébral, elle sache toujours remonter à la source de ces modifications.

Un habile phrénologiste, à l'inspection du crâne d'un jeune homme, vous dira :

« L'enfant avait telle faculté à un degré fort prononcé; ses parents en tiraient sans doute vanité, et en aurent surexcité le développement aux dépens de telle ou telle autre. Cette imprudence a eu telle conséquence.

« Il avait le tempérament lymphatique, et on n'a pas cherché à obvier à la mollesse de son système musculaire; ou bien : il était nerveux et on n'a pas eu égard à la délicatesse générale de son organisation.

« Il avait reçu en héritage de ses parents telle ou telle disposition, et on ne l'a pas combattue.

« L'ambition était grande chez lui et on ne l'a pas dirigée; ou bien : la prudence était exagérée, et on ne s'est pas efforcé de développer en lui le courage.

« Les sentiments généreux faisaient défaut, et on n'a pas saisi les occasions de les faire naître.

« On le destine à telle vocation, et on ne voit pas qu'il lui manque telle qualité pour y réussir; tandis que, si on lui faisait embrasser telle autre, les facultés dont il est doué assureraient ses succès, etc., etc. »

Renoncer de tels résultats, c'est démontrer de quelle utilité la phrénologie peut être pour la direction de l'éducation; mais c'est surtout lorsqu'on sait que la folie n'est qu'un dérangement d'équilibre dans l'organisation cérébrale, et qu'on eût pu souvent, par de certaines précautions, en arrêter les progrès, que l'on comprend la haute utilité de cette science, et qu'on est disposé à la ranger parmi celles qui tendent à accroître le bien-être de l'humanité. On peut trouver des renseignements intéressants sur les diverses questions qui se rattachent à l'étude du système nerveux, dans la *Phrénologie spiritualiste*, aux chapitres : de l'*Éducation*, de la *Folie*, de la *Monomanie*, du *Suicide*, etc., etc.

qu'il peut lui préférer le mal, et qu'il diffère de l'animal en cela qu'il n'obéit pas à une impulsion la même pour tous; qu'il peut la combattre; qu'il peut choisir ce qu'il lui plaît de faire.

Quant à la perfectibilité de l'homme, nous n'entendons naturellement pas seulement ce développement borné de nos facultés, qui a notre *éducabilité* pour principe; car la propriété de nous laisser améliorer, ou détériorer par les influences auxquelles nous sommes soumis, nous est commune avec tous les êtres vivants.

L'éducation n'est que la création des circonstances les plus propres à développer chez un être donné, les qualités qui y sont en germe, et de les amener au plus haut degré possible de perfection.

L'être peut se trouver un animal, une plante, aussi bien qu'un enfant¹. Duquel qu'il soit question, le résultat sera plus ou moins limité; ce sera le simple développement d'un germe; tandis qu'en douant l'homme de *perfectibilité*, Dieu lui a fait un don dont lui seul connaît les bornes.

Il n'est accordé à aucune créature de savoir jusqu'où peut s'élever l'intelligence humaine. Nous voici donc arrivé à l'apogée de l'œuvre créatrice, au plus haut développement auquel la matière pût atteindre!

Il serait inutile de nous le dissimuler... Parvenu là, nous sommes sur un terrain brûlant. Nos adversaires vont nous dire, qu'après avoir suivi sans aucune utilité toutes les phases de la Création, nous en sommes venu forcément à leur concéder ce principe de perfectibilité sur lequel repose leur doctrine du progrès; qu'ils transigeront volontiers sur les détails, du moment où nous admettons le principe

Mais, loin d'être d'accord avec eux, plus nous allons, et plus nous reconnaissons que toute transaction est impossible entre nous.

1. « L'éducation semblera passive chez une plante, mais ce n'est là qu'une apparence. Il y a chez les plantes *action* et *réaction*, comme chez les animaux, seulement à des degrés divers. » (*Phrénologie spiritualiste*, page 235).

La base d'où part la philosophie du jour, implique l'idée que le Créateur, ayant achevé son œuvre, l'a abandonnée à elle-même, et qu'en vertu de la perfectibilité dont l'homme a été doué, il se développe de lui-même, secoue peu à peu son ignorance et ses préjugés, et s'avance vers une idéalité dont il suffit d'une imagination surexcitée pour faire un splendide tableau.

A ces brillantes hypothèses nous répondrons en restant dans le positivisme des faits, et en suivant le progrès dans ses développements successifs, depuis la formation de l'homme jusqu'à nos jours, comme nous l'avons fait, de la naissance de la matière à la création d'un monde adapté à l'existence d'une créature intelligente.

CHAPITRE XVI.LA CRÉATION ACHEVÉE, DIEU N'EN CONTINUE PAS MOINS
SON ŒUVRE.

Bien loin qu'une fois créé, le monde ait été abandonné à lui-même, et que l'homme n'ait plus eu qu'à contempler ce qu'il appelle l'effet des lois primordiales que l'Éternel s'est imposées, il n'est aucune de ces prétendues lois, qui eût pu empêcher le plus effroyable désordre de succéder à cette parfaite harmonie que le Créateur avait établie sur la terre.

Le désordre, en effet, est l'état normal auquel revient une création abandonnée à elle-même. Que l'homme livre aux injures du temps, sans plus s'en soucier, ses palais les plus splendides, ses jardins les mieux dessinés, et il verra ce qu'ils deviendront.

Un ouvrier peut en quelque sorte assigner à son œuvre le temps qu'elle a à durer; mais cela sous-entend toujours moyennant qu'elle reçoive les soins indispensables à son entretien.

L'Éternel, de même, savait en créant le monde quelle devait être sa durée, puisqu'il proportionnait à ce laps de temps l'impulsion qu'il lui donnait; mais il savait également que, pour que la vie du globe se maintînt, il fallait que l'équilibre

qu'il y avait établi, y fût entretenu par l'incessante vigilance de sa Providence.

Comment l'homme peut-il parler de lois comme étant le principe du maintien de cette harmonie?... La plus grande de ces lois est celle de la gravitation. Or, nous avons vu que, pour que notre monde se maintint en équilibre, il avait fallu que les cataclysmes envoyassent une certaine proportion de gaz, accroître la masse de l'atmosphère.

La violence de ces cataclysmes n'aurait-elle pas été parfois trop forte, parfois trop faible, si elle n'eût pas été régularisée par la Providence; et de nos jours encore, au lieu d'apprendre que quelque contrée a été ravagée, quelque ville détruite par des éruptions volcaniques, ne risquerions-nous pas de voir, par suite de l'action de lois aveugles, des continents entiers s'abîmer, puisqu'il fut un temps où cela avait lieu. Certes, les lois n'ont pas dû changer. La gravitation est bien, dans l'esprit de tout homme de science, ce qu'elle était il y a deux ou trois cent mille ans. Pourquoi les bouleversements qui étaient une des nécessités qu'elle entraînait, ne sont-ils plus les mêmes, si ce n'est parce que l'Éternel proportionne chacun des actes de la nature aux progrès matériels que fait le développement du globe?

La conformation des animaux a été adaptée au degré de refroidissement de la terre, au moment où ils étaient appelés à l'existence; et maintenant leur vêtement est approprié au climat sous lequel ils doivent vivre. Comment cet équilibre se conserverait-il entre l'état du globe et celui des êtres qui l'habitent, si la main de Dieu n'était là pour le maintenir?

Mais, parler des créatures, c'est entrer dans le vif de la question. L'homme, avons-nous dit, sait ce que pourra vivre, même sans soins, l'œuvre matérielle sortie de ses mains; mais si ce sont des animaux qu'il réunit et enferme dans une cage, quelle durée assignera-t-il à leur existence s'il les y abandonne?

Combien eût vécu l'homme, si Dieu l'eût laissé à lui-même?

Tant que les fruits du jardin d'Éden eussent duré. Une fois les créatures multipliées, elles se les seraient arrachés; elles se seraient égarées pour les avoir.

Heureusement, Dieu accrut les produits du globe en raison de sa population.

Supprimez l'action de la Providence, vous aurez les lois de reproduction des êtres d'une part, et celles de reproduction des végétaux de l'autre.... Où en sera la corrélation?

Dans un pays, les êtres pourront beaucoup produire et la stérilité des végétaux se renouveler à chaque instant; pendant que, dans des contrées désertes et inaccessibles, on verra des récoltes d'une extrême abondance se succéder d'année en année.

Si donc on ne voit pas des nations s'éteindre faute d'avoir eu des aliments suffisants pour se soutenir, c'est que, dans sa parfaite sagesse, Dieu proportionne les fruits de la terre aux besoins de ses peuples. L'Écriture même nous enseigne jusqu'où a été sa divine prévoyance. Elle nous raconte l'histoire de Joseph en Égypte, dont le but est de faire savoir à la terre, jusqu'à l'accomplissement des siècles, que Dieu, ayant cru bon de dispenser aux nations des bonnes et des mauvaises récoltes par séries d'années¹, il faudrait non-seulement

1. Ces séries varient de durée suivant les siècles et suivant les contrées. Elles semblent être en France de quatre années; mais cette règle n'a naturellement rien d'absolu. L'Éternel connaît trop bien l'homme qu'il a formé pour abdiquer son libre arbitre.

Déjà nos philosophes sont parvenus à persuader au monde « que Dieu s'est donné à lui-même des lois auxquelles il s'astreint; qu'il s'intitule bien le Tout-Puissant, mais qu'il ne l'est pas; qu'il s'est lié par ses propres actes et engagé à faire toujours de même. »

Dans son aveuglement, le monde ne remarque pas que c'est là le langage de Titans qui, ayant escaladé le ciel, auraient forcé l'Éternel à signer un contrat par lequel il s'obligerait à gouverner la terre de telle ou telle manière... Il ne voit pas que, cela obtenu, les Philosophes n'ont plus qu'un pas à faire pour arriver à leurs fins.

Tout miracle serait une violation du contrat. Tout miracle ferait donc Dieu menteur. Aussi « aucun fait ne prouve-t-il, selon eux, qu'il y ait une force supérieure à l'homme, intervenant par des actions particulières dans le tissu des phénomènes du monde; ou en d'autres termes : il n'y a pas un seul cas

dans les bonnes années faire des réserves pour les mauvaises, et apprendre ainsi à conserver les biens que la Providence accorde à l'homme; mais en outre s'ingénier pour aller chercher dans les contrées favorisées ce qui a été refusé à celle qu'on habite.

Ainsi donc, cette distribution de la sécheresse et de la pluie entre les diverses contrées du globe, qui, abandonnée au caprice de lois primordiales, n'y produirait que les plus

de miracle prouvé. » C'est M. Renan qui l'affirme. (La chaire d'hébreu au collège de France).

Il ne cache pas du reste la portée de ses arguments. Il lève entièrement le voile. Si des hommes réunis et priant, dit-il, avaient le pouvoir de produire la pluie ou la sécheresse, la météorologie n'aurait plus raison d'être.

on venait dire au médecin, ajoute-t-il : « Vous cherchez la raison des maladies et de la mort. Vous êtes aveugle. C'est Dieu qui frappe, guérit, tue. » Il aurait raison de répondre . « Adressez-vous au thaumaturge. »

Vous persuader que Dieu n'est pas l'arbitre de votre existence et que vos prières sont superflues; vous amener par là à nier sa Providence; telle est l'intention de ceux qui vous parlent des lois qui régissent la nature.... C'est facile à voir.

Gardez-vous donc, chers lecteurs, de vous laisser entraîner sur cette pente glissante. La confiance dans la bonté de la Providence est pour vous, sachez-le bien, l'une des premières conditions du bonheur.

Souverainement sage, l'Eternel a, de toute éternité, voulu ce qu'il y avait de mieux, et de siècle en siècle les mêmes effets se reproduisent, la stabilité étant un des caractères de la perfection. La concentration, l'éjection, l'attraction produisent donc aujourd'hui des résultats identiques à ceux que les mondes éteints ont contemplés, et que les apparences leur avaient peut-être également fait appeler *lois*. Le chrétien, en recherchant les causes immuables par lesquelles l'univers est régi, doit donc se dire qu'il étudie simplement le *mode d'opérer* de l'Eternel.

Quand il ne s'agit que du gouvernement intérieur de notre petit globe; de la proportion entre les naissances de garçons et celles de filles; du degré de croissance de chaque individu; de son lot en fait de beauté, de talent, d'intelligence; de la durée d'existence surtout qui lui échoira, on ne parle déjà plus de *lois*, tellement on a peu d'espoir d'en pénétrer le secret; mais, de temps à autre, il surgit des hommes qui croient pouvoir assigner à des lois, qu'ils se flattent de deviner, la répartition du froid et du chaud, de la sécheresse et de la pluie, ce qui impliquerait l'importance des récoltes attendues.

La vanité de leurs systèmes est bientôt démontrée.... Pourquoi? Parce que l'Eternel s'est réservé dans sa sagesse la connaissance de l'avenir; parce que cette connaissance aurait, comme nous l'avons déjà dit, les conséquences les plus fatales pour la créature; parce que d'ailleurs la confiance en lui, nous ne saurions trop le répéter, est essentielle à notre bonheur.

Voir partout des lois immuables, ce serait nier l'intervention de la Provi-

effrayantes calamités, dirigée au contraire par la sagesse de la Providence, devient le principe de relations entre des peuples que Dieu n'a pas voulu laisser à jamais séparés; et qu'il a été, au contraire, dans ses intentions de réunir peu à peu par des liens de divers genres, par des relations commerciales entre autres; jusqu'à ce qu'arrive le moment *prédict*, où toutes les nations du globe ne formeront qu'une seule famille liée par un même culte, celui du Dieu tout puissant, Créateur du ciel et de la terre.

Ce n'est, du reste, pas seulement dans l'alimentation de ses créatures, que la main de la Providence se voit comme à l'œil.

Prenez sur une vaste échelle l'accomplissement d'une loi comme celle de la reproduction des êtres, et supposez-en les effets livrés au hasard; vous trouverez des époques, vous trouverez des points du globe, où tout à coup il ne naîtra presque que des filles, et d'autres où il ne viendra guère au jour que des garçons.

Si donc, en tout temps et en tout lieu, il se maintient sur la terre un parfait équilibre, soit entre les sexes, soit entre les décès et les naissances, c'est évidemment, parce que l'harmonie entre les uns et les autres est conservée par Celui dont il est dit : *Il ne tombe pas un passereau à terre sans la permission de votre Père céleste*¹.

dence. Comprendre au contraire que tout est réglé par sa sagesse et sa bonté, c'est se dire qu'il fera pour nous ce qui nous sera le plus avantageux, et que comme il est tout puissant, il n'aura pas besoin pour cela de déranger le cours de la nature. C'est lui qui donne l'intelligence à tous les êtres; si, malades, nous l'invoquons, il saura donner au médecin que nous appellerons, la connaissance de notre mal et des moyens d'y remédier. Remettons-nous-en donc à lui. Où pourrions-nous rencontrer des motifs de sécurité qui équivalent à ceux que renferme sa Parole? N'y voyons-nous pas enregistrées les promesses de sa bonté à Noë, et aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob? N'y trouvons-nous pas surtout celles qu'il a faites à tous les hommes par la voix de son Fils? Ne savons-nous pas qu'il sera fidèle à les accomplir?

1. Ev. selon St Matthieu, X, 29.

CHAPITRE XVII.

CETTE OEUVRE SE POURSUIT SANS NUIRE A LA LIBERTÉ
INDIVIDUELLE DE L'HOMME.

Il serait aisé de faire une longue énumération des causes de désordre qui viendraient bouleverser le monde, s'il était livré à lui-même; mais puisque nous avons parlé de la répartition des êtres sur la surface du globe, nous ne sortirons pas de ce sujet; nous nous bornerons même à quelques-unes des réflexions qu'il suggère.

Le mécanisme qui règle cette répartition est si parfait, que nous ne songeons nullement à la complication de ses rouages; que nous ne nous demandons jamais, comment tant de forces diverses viennent concourir à l'accomplissement d'un même but.

Il a fallu cependant que non-seulement, à diverses époques, des peuplades entières se trouvassent disposées à émigrer vers des contrées nouvelles, mais que la fertilité de ces contrées répondit à la quantité des nouveaux arrivants. Il a même fallu que l'accroissement de cette fertilité fût proportionné à celui que la population y devait avoir avec le temps; c'est-à-dire: qu'il se trouvât en rapport avec le nombre moyen d'enfants donnés à chaque femme, rapproché du nombre des décès.

Pour arrêter, avons-nous dit, une production exhubérante des animaux doués d'une grande fécondité, Dieu leur a donné des adversaires qui les dévorent par masses; mais avec les hommes la question devenait plus compliquée.

C'est de la nature de leurs institutions, et du plus ou moins de facilité de se procurer des moyens d'existence, que devait en partie provenir le désir d'avoir ou non des familles nombreuses.

C'est du plus ou moins de salubrité du sol et du climat, des dispositions plus ou moins guerrières de la nation, que devait en partie dépendre la plus ou moins grande mortalité.

Tant d'éléments ne pouvaient évidemment être combinés que par un Être qui, en outre d'une science sans bornes, aurait la puissance de doter des nations entières de dispositions favorables à ses desseins; qui, en un mot, en distribuant à l'homme les facultés qu'il lui plaît, en ferait concorder la généralité avec le but qu'il se propose.

Nous entendons des adversaires dire : « Par ce système vous renversez la liberté de l'homme. »

C'est une erreur. La liberté donnée à l'homme n'a que son bien-être individuel et celui du petit cercle qui l'entoure pour objet. Que ce cercle s'étende jusqu'à ses compatriotes; qu'il embrasse même plusieurs contrées différentes, ce sont de rares exceptions qui ne changent rien à la règle.

Or, la règle est que la volonté de l'homme n'entre pour rien dans les résultats généraux. Les desseins de Dieu lui étant cachés, il voudrait s'y opposer que, probablement, il ne ferait que les faciliter.

Si un conquérant a droit de dire qu'il a été pour beaucoup dans l'élévation d'un Empire et le renversement d'un autre, c'est uniquement parce que cette élévation et ce renversement, étant dans les intentions du Tout-Puissant, il l'a choisi pour l'agent de ses volontés, et a mis dans son cerveau les dispositions nécessaires à leur accomplissement.

Quand la Providence a voulu maintenir la salubrité de

l'air en Afrique, elle a donné à des fourmis des instincts voraces.

Quand elle a voulu rayer des peuples de la liste des nations et en mettre d'autres à leur place, elle a donné à un Josué, à un Alexandre, à un Attila, à un Gengiskan, des instincts conquérants.

Ces illustres vainqueurs se sentiraient probablement humiliés s'ils savaient quel rapprochement nous faisons entre les légions qu'ils commandaient et celles de ces petits animaux que des hommes à courte vue regardent comme un fléau; mais les faits parlent d'eux-mêmes.

Il y a de part et d'autre un équilibre matériel qui est en jeu. Il sera conservé par des moyens à peu près identiques; fléau pour fléau, la différence ne sera pas grande. S'il s'agit cependant de cette matière qui a reçu son plus haut degré de développement, ce seront les facultés intellectuelles de l'homme élevées à leur plus haute capacité, qui seront mises en œuvre pour l'accomplissement du but à atteindre.

Bien loin qu'il y ait là pour la créature un sujet d'humiliation, de quoi dans ce monde pourrait-elle à plus juste titre se glorifier? Nous sommes fiers quand un Potentat nous distingue de la foule. Qu'est-ce cependant auprès de la gloire d'avoir été choisi par le Maître de l'Univers pour le ministre de ses desseins?

En quoi pourrions-nous dire que notre liberté individuelle en est violente?

Est-ce que l'Anglais se croit moins libre de faire ce qu'il lui plaît, parce que l'Éternel, le destinant peut-être à l'empire des mers, lui a donné du goût pour tout ce qui a trait à cet élément?

Est-ce que le Français a moins de conscience de son indépendance individuelle, parce que le Tout-Puissant, ayant peut-être de grands desseins sur ce peuple, vient au moyen de l'esprit guerrier dont il l'a doué et du guide qu'il lui a donné, de le placer à la tête des puissances continentales?

La matière a donc pu être douée de liberté, sans que l'é-

quillibre dans le gouvernement du monde en fût compromis; vu que l'équilibre reposant sur la prescience absolue de la Providence, les passions mêmes des hommes ont été utilisées par elle pour le bien général de l'humanité.

« C'est ainsi, vont dire certains Philosophes, que vous expliquerez comment le mal a pu s'introduire dans le monde; mais pour nous, observeront même les plus modérés d'entre eux¹, comment voulez-vous que nous croyons le monde gouverné par une Providence infiniment sage, quand nous y voyons tant de maux, tant de désordres apparents ou réels, tant d'erreurs de toute nature? »

Est-ce bien sérieusement que vous parlez ainsi? leur dirons-nous à notre tour. Vous ne considérez point dans leur ensemble le bien et le mal dont la vie est nécessairement mêlée. Vous groupez toutes les calamités dont notre pauvre humanité peut être frappée, et vous nous demandez : Si c'est là l'œuvre d'un Dieu qui est tout amour, comme celui que nous vous prêchons?

Il suffit cependant d'un instant de réflexion pour comprendre ce que nous vous avons déjà dit, que le mal est une conséquence nécessaire du bien; que l'un ne peut pas exister sans l'autre; que sans maladie il n'y aurait pas de santé; sans peine il n'y aurait pas de plaisir; sans pauvreté pas de richesse; sans mort pas de naissance; que, sans les unes comme sans les autres, la vie ne serait qu'un état passif, une existence analogue à celle des animaux, où par conséquent la liberté, ce grand privilège de l'homme, n'aurait aucune occasion de s'exercer.

Qu'est-ce en effet que la liberté?

Le droit d'abuser si on en a la fantaisie; mais l'abus amène nécessairement le désordre et par suite la souffrance². Si

1. M. Emile Saisset par exemple dans son *Essai de Philosophie religieuse*, page 12.

2. La bête ne connaît pas ces abus de boisson, ces abus d'aliments, ces abus de plaisir, si fréquents chez l'homme. Aussi ne connaît-elle pas les indispositions de toute espèce qui en sont la suite. Son état en est-il plus enviable pour cela?

c'est la tentation de vous y abandonner, qui est en vous, dont vous vous plaiguez, c'est votre liberté que vous répudiez; c'est l'assimilation de l'homme à la brute que vous demandez, puisque, en raison des conséquences fâcheuses que ses actes peuvent avoir, vous voulez le priver de l'option qui seule les distingue des actes des animaux.

Ouvrez donc les yeux à l'évidence. Le tableau que vous faites si noir manque de vérité. L'attachement de l'homme à la vie, démontre que Dieu l'a entourée d'une somme de jouissances, bien supérieure à celle des maux qui affligent l'humanité. Certains individus reçoivent même une telle part de jouissances, qu'elle est hors de proportion avec les difficultés qui leur incombent. L'équilibre entre les unes et les autres ne peut donc être rétabli, que par l'infliction de souffrances également exceptionnelles, à une quantité équivalente d'êtres de même nature; mais comme la justice de l'Éternel est la première base de cette harmonie universelle dont vous ne sauriez nier l'existence, il y aura dans la vie à venir, pour ceux qui auront supporté avec patience les maux d'ici bas, un bonheur qui compensera mille et mille fois toutes les afflictions qu'ils auront éprouvées. C'est parce que la Parole de Dieu en renferme la consolante assurance¹, que c'est le plus beau don que le Tout-Puissant pût faire à sa créature.

1. La parabole du mauvais riche et de Lazare (év. selon S^t Luc, XVI, 19 et suivants) s'exprime à ce sujet en termes si clairs, qu'il ne saurait rester de doute sur cette question dans l'esprit du chrétien.

CHAPITRE XVIII.

DU PROGRÈS INTELLECTUEL.

Nous avons terminé ce que nous avions à dire,

1° Sur la matière brute ;

2° Sur la matière douée de sensations ;

3° Sur la matière douée de liberté d'action.

Dans tout ce que nous avons exposé, il ne s'est rien trouvé qui, à ce triple égard, dénotât un progrès quelconque depuis le dernier jour de la Création. Nous ne sommes pas plus forts, pas mieux portants ; notre sensibilité physique n'est pas plus exquise, que dans les premiers siècles du monde.

Si donc nous recherchons où le PROGRÈS s'est manifesté, nous sommes obligé de passer à un autre ordre de choses ; et de nous enquerir, si ce ne serait pas dans ces facultés intellectuelles, qui, lors de l'organisation de la matière, se trouvèrent au sommet de l'échelle, et dont les organes furent placés sur le devant de la tête de l'homme, que réside cette perfectibilité dont le résultat est le développement progressif du genre humain.

Nous avons déjà dit que le développement de nos facultés était le deuxième des dons par lesquels le Créateur avait voulu distinguer l'homme de l'animal.

Que ce progrès se manifeste à mesure que nous avançons

en âge, c'est ce qu'il est superflu d'établir. Il ne saurait y avoir de doute à cet égard, mais là n'est pas la question.

La Philosophie du jour admet un progrès limité pour chaque individu; mais ne donne en quelque sorte aucunes bornes au développement progressif de l'espèce humaine, prise dans son ensemble sur une longue période de siècles.

Pour que l'idée fût juste, il faudrait qu'à mesure que le monde avance dans sa carrière, les êtres naissent avec des facultés plus relevées, avec une plus grande somme d'intelligence.

Or, qui pourrait nier qu'il n'y ait encore des peuples extrêmement arriérés, et que les idées avancées ne soient le domaine que d'un bien petit nombre de nations.

On ne saurait donc généraliser et dire : « L'homme progresse par suite de sa constitution, » quand le progrès n'est le privilège que d'un petit nombre.

Prenons-nous ces peuples privilégiés, nous y trouvons autant d'êtres qui naissent privés de compréhension, qu'il a pu y en avoir dans les siècles les plus reculés.

Laissons-nous au contraire de côté tous les êtres disgraciés de la nature, pour n'établir de comparaison qu'entre les individus qui se distinguent de la foule par leur haute capacité, nous trouvons de temps à autre des hommes d'une grande intelligence; mais leurs facultés excèdent-elles celles d'un Socrate, d'un Platon, d'un Aristote, dans une proportion qui réponde, d'après les doctrines philosophiques du jour, à un laps de 2200 ans de progrès?

Évidemment non. L'homme donc, en tant que partie de ce tout qu'on appelle le genre humain, ne progresse pas davantage qu'en tant qu'individu.

Le PROGRÈS INTELLECTUEL est en conséquence une chose en dehors de lui. C'est la somme de connaissances départies à celles des nations qui occupent le faîte de l'échelle de la civilisation.

Ce sont ces connaissances qui se transmettent d'individu à individu, grandissant, de siècle en siècle, de toute la somme

dont chaque intelligence qui surgit vient accroître le trésor général.

Mais comment une intelligence peut-elle tout à coup accroître d'une manière très-sensible un trésor, qui se compose de tout ce que le monde a accumulé pendant trente ou quarante siècles de travaux ?

Elle le peut, parce que Dieu la dispose de manière à accomplir une œuvre de progrès qui rentre dans ses plans Providentiels.

Nous avons suivi pas à pas le développement de l'œuvre créatrice s'appliquant aux choses matérielles ; puis nous avons reconnu que le monde ne présenterait bientôt plus que l'image du chaos, si l'Éternel cessait de veiller à la conservation de l'harmonie universelle.

Nous sommes ensuite passé à l'organisation de la matière, et la partie la plus intéressante de cette œuvre a été la création des facultés intellectuelles de l'homme ; mais nous ne tarderions de même pas à voir le plus effroyable désordre se produire dans les idées humaines, si la Providence n'en dirigeait le progrès, en adaptant celles dont il dote chaque individu à l'état de civilisation du pays qu'il doit habiter, et au degré de développement dont il veut, dans sa sagesse, le faire l'instrument. Supposez un moment que Copernic soit né chez les Hottentots, Kepler chez les Tartarès, et Descartes au Japon, nous pourrions parfaitement être encore sous l'empire d'Aristote et de ses sphères de cristal.

Si le monde progresse donc comme il le fait, c'est que chaque génie y arrive en son lieu et à son heure.

Dans ce fait incontestable se trouve la solution d'une question qui, depuis trois siècles, donne lieu à des débats animés, auxquels Leibnitz, Descartes et autres esprits supérieurs ont pris part, savoir : celle des *idées innées*.

Les facultés dont nous sommes doués produisent-elles en nous des idées, ou ne font-elles qu'éveiller et mettre en mouvement celles qui sont déjà dans notre cerveau ? Tel est le problème.

Nous avons trouvé une certaine analogie entre l'animal et l'homme, pour ce qui regarde les qualités instinctives et perceptives. Les sensations éveillant chez l'un comme chez l'autre des idées analogues, nous avons dû reconnaître une certaine similitude dans leur organisation; mais quand nous avons poursuivi notre examen, nous avons vu que, chez l'animal, ces idées produisent toujours des résultats identiques, et que chez l'homme ils sont constamment différents.

Une araignée n'a qu'une seule manière de faire sa toile, et ne la proportionne pas à la force de la proie qu'elle attend ce jour-là. Un lièvre, menacé d'un péril, ne trouve pas d'un instant à l'autre quelque nouveau moyen de s'y soustraire.

Des facultés inventrices ne sont donc pas en jeu. Une idée a dû être placée dans ce cerveau pour répondre à un besoin, et une autre idée pour un autre besoin. L'ensemble des idées de l'animal est ainsi en harmonie avec les fonctions qu'il a à accomplir pour sa conservation, sa reproduction, son bien-être.

L'Éternel, qui connaissait d'avance ses besoins, a seul pu y adapter les idées fort limitées qu'il a placées en lui; mais cette même somme d'idées n'eût pu suffire à l'homme qui avait de plus hautes destinées.

L'Éternel lui en donnera-t-il, en harmonie avec la grandeur du but que l'humanité doit un jour atteindre?

Ce but ne doit se développer qu'au fur et à mesure que la civilisation progressera. Donner à Adam les idées qu'Aristote sera plus tard dans le cas d'utiliser, ce serait de tous les dons lui avoir fait le plus superflu. Or, nous sommes maintenant assez familiarisés avec le mode d'opérer du Créateur pour être convaincus qu'il ne prodigue jamais ses dons sans nécessité; qu'il ne fait jamais rien d'inutile.

Nous arrivons donc à cette conclusion, qu'en réservant les idées avancées pour les générations futures, le Tout-Puissant n'a donné au premier homme que celles qui répondaient à sa situation.

La première fut bien simple. Ce fut de mettre la main sur les fruits du jardin d'Éden pour entretenir son existence.

La Bible nous dit qu'après cela, Dieu ayant fait venir vers Adam les bêtes qu'il avait formées de la poudre de la terre, *afin qu'il vît comment il les nommerait, Adam donna des noms à tous les animaux domestiques, aux oiseaux des cieux et à toutes les bêtes des champs*¹. Mais, ajoute Moïse,

1. Ceux qui sont esclaves de l'expression littérale croient que toutes les bêtes de la Création furent ainsi appelées devant lui. Ils ne voient pas le danger de ces interprétations, qui nécessitent des séries de miracles pour l'accomplissement de faits qui, n'ayant aucune importance morale, n'en demandent aucune.

Ils affaiblissent en les multipliant le prestige des miracles qui, selon nous, ont été réservés pour ces grands actes, où le salut de l'humanité tout entière était en jeu.

Nous les comprenons à la sortie d'Égypte, comme à la venue du Christ, puisque la première devait typifier, pour les Israélites, la délivrance du joug du péché, qui devait être pour le monde le résultat de la seconde; mais nous ne comprendrions pas que Dieu en eût fait un pour qu'Adam pût donner des noms aux lions et aux tigres!... Son intervention miraculeuse eût été cependant nécessaire pour l'empêcher d'en être dévoré.

Il est vrai que l'Eglise, pour faire disparaître la difficulté, jugea convenable, à certaine époque, d'établir la doctrine de l'innocuité des bêtes féroces dans le jardin d'Éden, et que, par suite, les gravures avec lesquelles on amuse les enfants représentent Adam comme en étant entouré. Ce n'était en effet, suivant elle, qu'après le péché que certains animaux étaient devenus carnassiers.

Cela explique ses clameurs quand, la géologie ayant fait certains progrès, Cuvier vint nous apprendre que la conformation des dents des animaux dénotait quel était leur genre de nourriture. Un nouveau miracle devenait indispensable pour rendre compte de la différence entre les dents des premiers lions et celles de leurs rejetons.

Voilà où entraînent, du reste, toutes ces explications forcées qu'on qualifie faussement d'*interprétations littérales*.

Qui sait si jamais Rome conviendra que c'est *par elles* qu'elle a fait tant de millions d'incrédulés; et si l'Angleterre avouera qu'elle n'a qu'à s'en prendre à elle-même des attaques d'un Colenso, qu'elle a tout fait pour provoquer.

Si nous avons bien compris la marche qu'a suivie cet esprit égaré, il aurait commencé par reconnaître l'impossibilité de la réunion dans l'Arche, de toutes les bêtes de la création, puis celle d'un déluge universel. Partant de là, il aurait nié l'inspiration de Moïse; puis aurait fini par contester jusqu'à la réalité de son existence.

On voit la gradation... mais l'essentiel c'est le point de départ.

Christ nous a dit de lire la Bible en *enfants*, et nous la lisons en docteurs, l'interprétant à notre guise, et lui faisant dire mille choses qu'elle ne dit pas.

il ne se trouvait point d'aide pour Adam qui fût semblable à lui¹.

Que signifient ces remarquables paroles qui ont donné lieu à de si surprenants commentaires ?

Que Dieu ayant doué l'homme d'idées, compléta ce don par celui du langage, qui lui permit de les exprimer ; mais que le langage étant inutile à Adam, tant qu'il était seul, il lui donna une compagne.

La corrélation entre l'appellation des animaux et la création de la femme, semblait à première lecture insaisissable ; mais, comme on le voit, elle trouve l'explication la plus logique du moment où, selon notre principe, on la demande au raisonnement. Ce n'est pas là, du reste, la seule vérité

Nous n'en voulons pour preuve que le magnifique passage sur lequel nous nous sommes arrêté.

Faites le lire à un enfant, sans lui imposer vos prétendus éclaircissements, il dira immédiatement : « Adam nomma les animaux domestiques, les oiseaux des cieux et les bêtes des champs. Il ne nomma donc pas les bêtes des forêts. Il est probable, d'après cela, que Dieu voulant faire du Paradis un lieu de délices, avait rélégué toutes les bêtes féroces dans les forêts vierges de l'Asie et de l'Afrique. »

A cette remarque bien simple, vous vous direz immédiatement que le mot *animal* en langage biblique, devait signifier sans doute *animal herbivore*, toute bête carnassière ayant dû être exclue du paradis d'Eden, puisque tout le grand édifice du salut devait être basé sur cette doctrine que *par le péché d'Adam la mort était entrée dans le monde*. (Épître aux Romains, V, 12.)

Pour que le Paradis, séjour du premier homme, n'eût pas connu la mort avant sa faute, les animaux carnivores ne devaient pas y avoir eu place.

De même, quand Noë se retira dans l'arche du salut, la mort n'y devait pas entrer avec lui. Les animaux dont il dut prendre un couple, étaient donc ces mêmes animaux paradisiaques nommés par Adam, dont la nourriture était toute végétale.

Il y en avait nombre d'autres sur la surface de la terre, mais les kangourous étaient indigènes de la Nouvelle-Hollande ; les paresseux l'étaient de l'Amérique du Sud ; il ne pouvait être question de faire quitter aux ours blancs le voisinage des pôles, pour la satisfaction de faire d'Adam un naturaliste distingué, connaissant toutes les bêtes de la terre qui lui était donnée pour domaine.

Quelle en eût été l'utilité pour son salut ? En quoi le nôtre eût-il été avancé par l'empressement de l'écrivain sacré à nous faire connaître cette particularité ? Voilà ce qu'on eût dû se demander en recherchant la signification de ces paroles ; mais on ne veut pas comprendre que la Bible ne nous est donnée que pour nous enseigner la voie du salut.

1. Genèse, II, 19 et 20.

philosophique dont ces expressions sont destinées à nous donner la clef.

On a de tout temps compris quelles difficultés présentait la formation de la première langue qui a existé, et d'habiles linguistes ont soutenu que plusieurs siècles avaient dû s'écouler avant qu'elle eût sensiblement progressé.

L'Écriture dissipe toute incertitude à cet égard. La faculté de s'exprimer dans un langage compris de la personne à laquelle il s'adresse, est une de celles qu'Adam et Ève, reçurent du Créateur. Ils parlent, et ce sont leurs entretiens qui nous révèlent leurs premiers sentiments, leurs idées innées.

L'affection d'Adam pour sa femme paraît grande. Entraîné par elle, il oublie le commandement exprès de l'Éternel ; mais aussitôt qu'il a péché, la honte couvre son front, il se cache.

Il est chassé du paradis.... il faut qu'il apprenne à cultiver la terre pour en tirer sa nourriture ; il faut qu'il sache que les animaux lui sont donnés pour qu'il se nourrisse de leur chair, et s'habille de leur peau.... Les circonvolutions de son cerveau ne le lui enseigneront pas. Dieu donc le lui apprend en mettant en lui les idées appropriées à ces nécessités ; et une fois instruit, l'organe de l'imitation sera suffisant pour que ses fils apprennent de lui toutes ces choses. Ainsi, Caïn sera laboureur, et Abel berger ¹.

1. L'École ecclésiastique, dont nous parlions tout à l'heure, va trouver *antibiblique* l'explication que nous donnons des fonctions d'Abel réunissant des troupeaux pour faire sa nourriture de leur chair ; car une de ses théories favorites est qu'avant le déluge, les végétaux devaient être beaucoup plus succulents que de nos jours, et qu'ainsi l'homme ne mangeait pas de chair.

Elle appuie cette doctrine sur ces paroles de l'Éternel à Noé : *Tout ce qui se meut et qui a vie vous sera pour nourriture ; je vous ai donné toutes ces choses comme l'herbe verte. Toutefois vous ne mangerez point de chair avec son dme qui est son sang.* (Genèse, IX, 3 et 4).

S'il est admis que la Bible nous a été donnée pour notre enseignement, nous sommes en droit de demander où est la leçon qui découle de cette interprétation *prétendue littérale*.... où est l'utilité morale d'avoir privé les hommes de viande pendant seize ou dix-sept cents ans, pour leur en permettre plus tard l'usage ?

Mais si nous daignons recourir à notre raison pour avoir l'explication de ces paroles, quel enseignement n'en jaillit pas !

Les abominations qui ont provoqué la colère du Tout-Puissant, et l'ont dé-

Poursuivons-nous maintenant la lecture des saints livres, nous acquérons bien vite la conviction que, au fur et à mesure que la civilisation avance, Dieu élargit le cercle de nos idées et les adapte au développement de ses propres desseins.

En résumé donc, l'homme vient au monde avec un très-faible bagage d'idées propres.

Un sentiment de propriété plus ou moins prononcé en raison du plus ou moins de développement de la protubérance de l'*acquisivité*; une disposition à donner quand la bosse de la *bienveillance* est suffisamment accusée; voilà à peu près tout ce qui se manifeste chez l'enfant.

Son éducatibilité est l'instrument qui sert à développer son intelligence, et ce développement est en rapport avec le monde qui l'entoure.

Sauvage, l'homme restera sauvage. Civilisé, il s'initiera plus ou moins vite, plus ou moins complètement, aux connaissances qui auront cours dans le pays qu'il habitera, suivant le plus ou moins de développement de ses facultés.

Mais, doit-il faire progresser chez lui la civilisation? doit-il contribuer par de nouvelles idées au développement des connaissances humaines?... Dieu l'entourera de circonstances qui l'arracheront à la carrière à laquelle ses parents l'auront peut-être destiné, et mettra en lui toutes les lumières voulues pour l'adapter aux vues qu'il a sur lui. Il l'a choisi pour un instrument de progrès; il le dotera des qualités et des idées nécessaires à l'accomplissement de son mandat.

Ce mandat peut être de deux natures. Il peut avoir pour

terminé à anéantir, par le déluge, une race d'hommes pervers, ont eu, entre autres causes, une habitude de nature à entretenir la barbarie et la cruauté chez les peuples.... celle de manger les bêtes avec leur sang.

Toute personne qui, ayant lu les *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, se souviendra du portrait qu'il fait du *Chourineur*, ne mettra pas en doute qu'il n'en ait pu être ainsi.

Dieu donc dit à Noé : « Je t'ai bien donné les bêtes de la terre pour ta nourriture et je t'en renouvelle le don, mais à une condition, c'est que tu ne les mangeras pas avec leur sang, afin que les nations qui sortiront de toi, ne ressemblent pas à celles que j'ai exterminées. »

objet des modifications appartenant à l'ordre matériel, ou, être relatif à un progrès dans l'ordre moral.

La Providence a en conséquence deux modes d'adapter ses délégués aux fonctions qu'elle leur assigne. Elle les doue de génie, ou elle leur envoie des inspirations spéciales.

La différence entre ces deux modes n'est toutefois pas si tranchée qu'on puisse dire : « Ceci est dû au génie naturel de cet homme, mais cela est sans nul doute de l'inspiration. »

De même on ne peut pas toujours dire : « Tel progrès appartient à l'ordre matériel et tel autre à l'ordre intellectuel. »

Ce même conquérant, qui hier bouleversait des États et couvrait le monde de ruines, élève aujourd'hui un nouvel Empire ; lui donne des lois fort sages ; et, par la libéralité de ses institutions, fait progresser la civilisation.

Ne distinguons donc pas des faits qui ont une origine analogue. Voyons la même Main incessamment occupée à la conservation de l'ÉQUILIBRE DANS LE PROGRÈS, soit que, sacrifiant des nations condamnées par sa justice, elle les livre un jour aux coups d'un Josué ; un autre à ceux d'un Cyrus ou d'un Alexandre ; un autre à ceux d'un Scipion ou d'un César ; un autre à ceux d'un Attila ou d'un Genserik ; un autre à ceux d'un Charlemagne, d'un Guillaume, ou de quelque autre héros ;

Soit que, inspirant un Moïse, elle donne au monde, par son organe, des lois qui, quoique en apparence préparées pour un peuple spécial, n'en resteront pas moins, jusqu'aux derniers jours du globe, la règle des nations, à cause de leur insertion dans sa divine Parole ;

Soit que, prenant en pitié l'ignorance dans laquelle languissent celles de ses créatures auxquelles n'a pas été accordé le bénéfice de ses révélations directes, la Providence leur envoie des hommes comme Socrate, comme Platon, comme Cicéron, qui fassent luire à leurs yeux le flambeau de leur immortalité, et préparent l'avènement du Christianisme en leur démontrant l'absurdité des croyances païennes ;

Soit que, voulant apprendre à l'homme quelle est sa puissance et sa grandeur, elle se révèle à des Aristote, à des Copernic, à des Kepler, à des Newton, à des Cuvier, et leur dévoile les mystères de l'équilibre des systèmes et de la formation progressive des mondes;

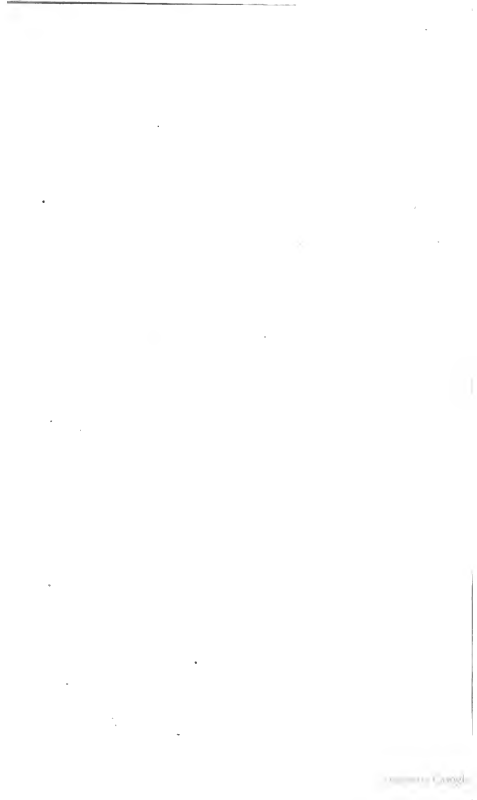
Soit que, arrêtant momentanément le développement de l'idée, elle jette sur elle le voile d'une barbarie transitoire;

Soit que, voulant lui donner un grand essor, elle fasse surgir tout à coup en un siècle comme le nôtre une multitude d'inventions merveilleuses.

Qu'y a-t-il en effet dans tout cela?... Une seule et même œuvre.... l'incessante continuation du développement de la matière organisée.

En doutez-vous? Jetez un coup d'œil en avant. Songez à ce que deviendront ces nations et leurs monuments splendides; leurs merveilleux objets d'art et toute leur belle civilisation, le jour qu'un Cumming nous annonce comme prochain.... le jour où la dernière trompette sonnera.

Une masse de molécules différemment combinées, voilà ce que notre Terre et les intelligences qu'elle renfermait, laisseront après elles!!



OÙ EST LE PROGRÈS ?

IV

ESSAI DE PSYCHOLOGIE



IV

ESSAI DE PSYCHOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

QUELQUES MOTS ENCORE DU MATÉRIALISME.

Nous aimons à croire qu'aucun de nos lecteurs, pour peu qu'il nous ait prêté d'attention, n'aura confondu avec la doctrine du matérialisme, celle de l'organisation de la matière.

Nous n'avons pas contredit la Philosophie allemande, quand elle a avancé que la substance cérébrale était du phosphate graisseux, et que comme le cerveau est le siège de la pensée, le phosphate graisseux pouvait être doué de la faculté de penser; mais où conduit en définitive cette espèce d'analyse? La matière dont l'œil est composé voit; celle dont l'oreille est faite entend; celle qui est placée dans notre cerveau pense... et après?

S'il y a là une vérité, elle est dans son enfance, comme toutes celles qui appartiennent au matérialisme; ce sont des analyses sans portée, tournant dans un cercle étroit, dont ses adeptes ont soin de ne pas sortir; car ils ne pourraient le faire, ils ne pourraient s'élever à des vues d'ensemble, sans trouver Dieu. Or, du moment où l'intervention de la Provi-

dence serait admise, le matérialisme serait mort. C'est pour s'en passer qu'il doue la matière de la faculté de penser. Il n'a oublié qu'une chose, c'est de nous démontrer que cette faculté lui appartient bien, qu'elle lui est inhérente. Il est facile de dire que la matière pense ; mais il faut que cette pensée se révèle par quelque acte.

Quel est l'acte qui, étant propre au phosphate grassey, se reproduira chez tous les êtres qui en auront dans le cerveau ?

Ce n'est assurément pas le talent de faire du miel, car l'araignée et la fourmi en sont dépourvues, et cependant il y a de la substance cérébrale dans leurs petites têtes.

Ce n'est pas non plus celui de tisser une toile légère, car des quantités d'insectes ont vu l'araignée à l'œuvre et n'ont jamais su l'imiter.

Si nous mettons de côté les actes instinctifs des animaux, pour ne prendre que les facultés perceptives ou réflexives des êtres supérieurs, il n'en est pas une, dont tel ou tel individu, quoique ayant sa part de substance cérébrale, ne soit parfois privé ; pas une donc qui soit inhérente à la matière.

Ainsi c'est bien comme nous l'avons dit, l'Être Suprême, qui doue cette substance de certaines propriétés suivant les êtres auxquels elle est destinée, et qui, lorsqu'il s'agit d'un homme sur lequel il a de grandes vues, harmonise merveilleusement les facultés dont il le dote, en raison de la place que chaque particule de cette substance occupera dans le cerveau de cet homme.

Dès que, s'élevant à une certaine hauteur, on envisage la question au point de vue de la civilisation des peuples, on sent qu'il n'en peut être autrement ; que le talent n'est nullement une chose dépendante de l'homme ; que ce n'est pas le résultat de l'éducation, ou du milieu dans lequel on a été placé¹ ; que c'est la conséquence d'une aptitude perfectible

1. Le serviteur d'un peintre verra travailler son maître pendant des années sans en être plus avancé, s'il n'a pas une aptitude naturelle pour son

qui a été mise en nous par le Créateur ; que les nations auxquelles il ne donne que celle que requiert l'agriculture, ne s'élèvent pas au-dessus de ces habitudes primitives des peuples pasteurs ; et que celles qui frayent la voie à la civilisation, ne le doivent qu'à la distribution libérale que l'Être Suprême leur a faite d'aptitudes industrielles, commerciales, littéraires, artistiques, gouvernementales, etc., etc.

Le hasard, qui est l'instrument matérialiste par excellence, nous donnerait des peuplades de peintres, d'autres de musiciens. Il serait curieux de voir comment elles s'y prendraient pour pourvoir à leur nourriture, à leur vêtement, à à leurs plus impérieux besoins.

L'équilibre providentiel ne se montre donc nulle part d'une manière plus évidente, que dans la sage répartition des facultés intellectuelles entre les divers membres d'une nation ; et les vues que l'Éternel peut avoir sur un peuple, ne se révèlent jamais mieux que par l'observation des qualités spéciales dont il a été doué par l'Être Suprême.

Mais nous arrêterons-nous là ? Nous avons dit que ces molécules une fois désagrégées, le souvenir d'une agitation de quelques instants était tout ce qu'il en restait. Hommes et animaux, nous avons tout compris indistinctement dans un même naufrage !.. Était-ce bien là l'expression complète de notre pensée ?

Non. L'animal meurt tout entier ; mais l'homme se survit pas ses œuvres.

Il y a cependant à distinguer entre œuvres et œuvres.

art. On peut fréquenter longtemps des littérateurs distingués sans devenir soi-même un grand écrivain.

CHAPITRE II.

IL Y A DEUX SORTES D'OEUVRES.

Toutes les œuvres que nous appellerons *matérielles*, ne survivent à l'homme que pour un temps plus ou moins long.

Par œuvres matérielles, nous n'entendons pas seulement celles qui utilisent les matériaux mis à la disposition de la créature. Nous entendons également celles qui sont dues à ces facultés matérielles dont elle a été douée.

Que cet individu chez lequel la constructivité est très-développée élève de splendides édifices.... Que cet autre qui, au don de l'imitation joint le sentiment de l'harmonie des formes ou des couleurs, couvre les murs de ces palais de toiles destinées en apparence à l'immortalité.... Ne suffira-t-il pas pour en faire un monceau de cendres, d'une étincelle arrachée à cet astre qui, en apparaissant sur l'horizon, semblait devoir rendre la vie à toute la nature, mais pouvait aussi devenir un instrument de destruction ?

Que cet être, chez lequel l'esprit de combativité domine, et auquel le monde a déjà donné le nom de *Grand*, entasse conquêtes sur conquêtes, puis fonde un nouvel empire, combien vivra-t-il ? Combien a vécu celui d'Alexandre ? Ninive et

Babylone elles-mêmes ne sont-elles pas tombées le jour où l'Éternel les a eu condamnées ?

La matière donc ne cesse, dans la main de celui qui l'a créée, de s'agiter, de se transformer, de passer d'une existence à une autre ; et l'homme ne peut pas plus dire ce que son œuvre vivra, qu'il ne peut prévoir ce que sera la durée de sa propre existence.

Quelles seront donc les œuvres humaines qui pourront subsister ?

Celles qui seront à l'abri de la mort. Qu'est-ce que la mort ? Une désagrégation de ces molécules qui, créées par l'Être Suprême, échappent à la puissance de l'homme. Pour être à l'abri de la destruction, il faut donc avoir une vie qui n'ait rien à faire avec cet assemblage de molécules ; il faut appartenir à une création d'un autre ordre ; il faut avoir, en un mot, une existence *immatérielle*.

Quelque intelligence qui se révèle dans l'œuvre d'un animal, elle ne peut naturellement entrer dans cette catégorie ; mais, ce dont vous ne vous rendrez probablement pas compte, chers élèves, c'est de ce que nous venons de vous dire : qu'aucune des œuvres humaines, uniquement dues à ces facultés dont nous vous avons fait la longue énumération, ne saurait non plus lui appartenir.

Il faut, en effet, pour qu'une œuvre soit immatérielle, qu'elle ait un cachet de personnalité, qui ne permette pas de l'attribuer à un autre qu'à son véritable auteur.

Si les œuvres de l'animal ne sont jamais immatérielles, c'est qu'il n'y a pas chez eux d'individualité. Ce qu'un chien, ce qu'un cheval a fait, un autre peut le faire. Ce n'est pas un être à part dans la création ; c'est un des membres d'une race, que rien ne distingue de tel autre, ou né, ou à naître.

Eh bien ! dans les œuvres de l'homme, il en est prodigieusement qui ne rappellent pas davantage sa personnalité, et où il se montre non comme individu, mais comme un des membres de la race humaine.

Prenez ces admirables inventions, qui ont pour but d'a-

baisser les prix de certains objets manufacturés et de les mettre à la portée de tous, pour augmenter le bien-être de la communauté ; ou bien celles qui, dans les mêmes intentions, ont pour objet de rapprocher les distances.

Ce sont des œuvres qu'un homme tente, qu'un autre imite, qu'un troisième perfectionne, et dont l'objet prouve la matérialité. Elles viennent d'hommes réunis en société, et n'ont rien de personnel à tel ou tel individu. Où est, en effet, la personnalité d'un inventeur à qui un autre peut dire : j'ai eu la même idée bien avant vous, mais je n'ai pas été comme vous placé de manière à la mettre à exécution ? Où est la responsabilité échéant à celui dont une paille dans un essieu, dont un vice dans le travail confié à un rival, peut en un moment détruire les espérances ?

« L'œuvre de ce conquérant, dont vous parliez tout à l'heure, va-t-on nous dire, lui a acquis une gloire impérissable. Elle est le fruit de son génie. Il n'y a rien là de matériel. »

C'est une erreur. Il n'y a au contraire rien là d'immatériel. Si vous réfléchissez à toutes les circonstances qui ont dû être réunies pour faire son succès, vous reconnaîtrez combien sa personnalité y a peu de part. L'intelligence de ses officiers, la valeur de ses soldats, la démoralisation de ses adversaires, ne sont rien auprès de ces mille accessoires que la Providence a fait concourir à sa victoire, parce qu'Elle, qui dispose des événements, avait à l'avance décidé l'abaissement d'une nation et le triomphe d'une autre.

Si vous eussiez bien suivi ce que nous vous avons dit, tout cela serait pour vous, chers élèves, de la plus complète évidence. Vous eussiez même compris depuis longtemps, que toute la création matérielle n'est, entre les mains de Dieu, qu'un instrument travaillant à l'accomplissement des desseins formés dans sa sagesse.

En dehors de ce vaste ensemble, il n'y a ici bas qu'une chose.... l'immatérialité humaine et ses créations.

Les créations de l'homme, avons-nous dit, doivent caracté-

riser son individualité, sans rien rappeler de ce qu'il y a de matériel en lui. Aussi l'*Illiade* et le *Paradis perdu* ne nous révèlent point la cécité d'un Homère ou d'un Milton. Les fables d'Ésope ne nous disent rien de sa difformité. Les drames de Shakspeare ne nous apprennent rien de sa stature, de son tempérament, de son caractère. Nous ne voyons rien en un mot, dans ces œuvres, qui indique une corrélation de molécules bien organisées. Ce qui s'y manifeste, c'est une telle personnalité que le monde pourrait vivre dix mille ans, que jamais vingt vers identiques ne sortiraient de la plume d'un autre individu ; une telle immatérialité que les flammes dévoreraient tous les exemplaires d'un de ces ouvrages, qu'il pourrait être reproduit de mémoire par quelqu'un de ses admirateurs.

CHAPITRE III.

DE L'AME.

Si le *moi* de l'homme apparaît d'une manière aussi évidente dans ses créations, comment se fait-il que la Philosophie ait tant écrit sur ce sujet sans arriver à rien ?

La même cause qui a arrêté ses progrès en astronomie et en géologie, les a arrêtés en ceci, comme elle les arrêtera en toute autre chose.

Tant que l'homme ne comprendra pas que la science vient de Dieu, et qu'il lui a donné sa Parole pour lui enseigner tout ce qu'il lui était utile de connaître, il n'ira pas chercher le savoir à sa vraie source. Il se flatte de tout trouver en lui-même et par lui-même. Tout mystère au-dessus de sa portée reste donc incompréhensible pour lui, malgré l'attention qu'avait eue la Providence de lui tout révéler au moyen du don d'un livre inspiré par Elle.

Que lui disait ce Livre sur l'importante question qui nous préoccupe en ce moment ?

Qu'après avoir, ainsi que nous l'avons vu, formé de la poudre de la terre l'homme corporel, l'homme mortel, *Dieu souffla dans ses narines une respiration de vie* et qu'ainsi *l'homme fut fait en AME VIVANTE* ¹.

1. Genèse, II, 7.

Cette respiration de vie, il ne l'avait pas donnée aux animaux et cependant ils vivaient. Il y a donc cette distinction à faire entre eux et l'homme, qu'eux avaient reçu une existence fragile et transitoire; mais que celle qui était donnée à l'homme était indestructible; que c'était la vraie vie: la vie qui étant en Dieu même, la vie qui étant sa propre essence, ne pouvait avoir de fin, puisque sa bouche a dit : *Je suis l'Éternel; c'est mon nom*¹.

Cette âme vivante, qui devient l'essence de l'homme, était donc celle de Dieu lui-même, qui a voulu ainsi le faire participer à sa propre nature.

Immatérielle, elle n'aura point en lui de siège spécial.

L'intelligence de l'homme a été placée par le Créateur dans son cerveau, mais son âme circulera dans tout son être comme son sang. C'est une force, c'est une puissance qui étendra son empire aussi bien à son cœur qu'à sa tête, et pour laquelle toutes les facultés de cet homme ne seront que des instruments.

Nous avons vu que ces facultés avaient eu pour objet la conservation de la créature, et que sa tendance naturelle avait dû être de les utiliser pour l'accroissement progressif de son bien-être; mais que l'âme, s'emparant du pouvoir, vienne à dominer ce corps, les aspirations de l'être qui en sera le possesseur, dépassant les limites étroites d'un monde périssable, s'élèveront au-dessus des intérêts mesquins de la terre, pour se lancer à la poursuite de cet idéal, qui, étant la perfection même, n'a son type qu'en Dieu.

1. Esaïe, XLII, 8.

CHAPITRE IV.

L'HOMME EST FAIT A L'IMAGE DE DIEU.

Que nous apprend encore l'Écriture au sujet de ce dernier acte de la création, qui devait surpasser tous ceux qui l'avaient précédé, puisqu'il en avait été l'unique objet, et que tous les faits antérieurs venaient se concentrer dans celui-ci ?

Elle nous enseigne que Dieu ayant dit : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, créa effectivement l'homme à son image, à l'image de Dieu*¹.

Quelle est l'image dont il est ici question ? C'est celle d'ELOHIM, celle de Dieu Père, Fils et S^t Esprit. C'est de cette S^{te} Trinité dont l'homme doit offrir la ressemblance. Comme elle donc, il aura un corps, un esprit et une âme, mais comme chez elle également, ces trois substances ne formeront qu'un tout.

Vous voyez l'action du Père dans cette Providence qui gouverne si admirablement l'Univers, et en maintient le merveilleux équilibre jusque dans les choses les plus indifférentes en apparence.

Vous voyez l'action du Fils venant sur la terre enseigner à l'homme l'humilité, et lui apprendre, en pardonnant sur

1. Genèse, I, 26 et 27.

la croix à ceux qui l'ont envoyé au supplice, à aimer jusqu'à ses ennemis.

Vous voyez l'action du S^t Esprit qui, entendant la prière de cet homme abattu par la douleur, pénètre dans son âme, et relève son courage par la perspective des joies innénarables que le Christ lui a assurées par son sang, et qui l'attendent au delà du tombeau s'il vient à lui.

Dans ces divers actes, cependant, c'est en réalité l'œuvre d'un seul Dieu, Créateur des Cieux et de la Terre, qui se manifeste.

De même, chez l'homme, le corps aura des désirs dont l'esprit discutera les conséquences heureuses ou défavorables, et dont l'âme pèsera la moralité ou l'injustice.... Il pourra y avoir entre eux de violents débats.... mais leur action définitive sera UNE, tellement ces substances se trouveront intimement liées dans l'être, dont leur union constituera l'existence.

Il semble, au premier moment, que cette divine étincelle dont Dieu doue sa créature de prédilection, doive par sa nature immatérielle être immuable; mais ce ne sont pas des dieux que l'Éternel a eu l'intention de placer sur la terre, et ce ne sont pas non plus des machines.

S'il a en effet passé des millions d'années à préparer le monde pour la venue de l'homme, cela n'a évidemment pas été, pour que des milliards de petites puissances indépendantes vinssent le bouleverser par leur antagonisme. Cela n'a pas été non plus pour que, semblable aux animaux, cet être privilégié pour lequel ce monde a été fait, vint s'agiter sur la terre pendant quelques instants, sous la pression d'une force instinctive et pour ainsi dire mécanique.

Un but moral a dû être le mobile de toute cette œuvre, et la base de ce grand édifice a dû être en rapport avec ses proportions colossales.

LE PROGRÈS, tel a été le fondement sur lequel il devait reposer.

En suivant pas à pas le développement de la Création, nous l'avons déjà trouvé devant nous comme le principe de la for-

mation, puis de l'organisation de la matière. Nous allons le rencontrer de rechef dans la création du monde immatériel ; car l'unité du plan providentiel doit forcément se poursuivre, sans solution de continuité, jusqu'à la consommation des siècles.

Comment s'accomplira ce merveilleux projet ? Par la constitution que l'Être Suprême donnera à l'âme humaine. Cette âme sera progressive. L'enfant aura une âme d'enfant ; l'homme fait une âme d'homme fait ; le vieillard une âme de vieillard. L'âme suivra donc les vicissitudes du corps, avec cette différence toutefois que, comme ce sera elle qui constituera la véritable individualité de l'homme, le corps subira d'incessantes transformations ; ses organes s'atrophieront ; ses membres lui seront enlevés par la guerre ou par la maladie, que l'âme qui y est annexée, conservera toute sa noblesse, toute sa grandeur. Au corps le plus difforme, une belle âme pourra être liée. A la constitution la plus débile, une âme fortement trempée pourra se trouver réunie ; mais de même aussi.... l'imagination la plus brillante aura pu étonner le monde par ses merveilleuses découvertes, que l'âme qui y est adjointe pourra être restée dans les bas fonds de l'incrédulité et du scepticisme.

CHAPITRE IV.

QU'EST-CE QUI CARACTÉRISE L'EXISTENCE DE L'ÂME ?

L'âme, avons-nous dit, est un don qui n'a point été accordé aux animaux. Quelle est la différence radicale entre eux et l'homme qui en a été la conséquence ?

C'est que l'homme a eu dès lors la conscience du bien et du mal, et que la bête en a toujours été privée.

Aimer le bien, fuir le mal, tel est le but que Dieu a désiré voir l'homme poursuivre, et pour l'accomplissement duquel il lui a donné une âme.

Pour répondre donc à sa vocation et au but pour lequel il a été placé sur la terre, l'homme doit s'attacher à ce que cette voix, qui est en lui, lui dit être le bien. En étudiant les leçons qu'elle lui donnera, il apprendra bien vite que le beau est synonyme du bien ; que ce qui est grand, ce qui est noble, a toujours ce cachet de sublime harmonie, dont la vérité est l'expression et dont Dieu est le type suprême. Chercher à connaître Dieu, à s'en rapprocher, à se mettre en communion avec lui, telle sera, par conséquent, la tâche que se proposera l'âme qui aura le sentiment de sa valeur et des sublimes aspirations auxquelles l'appelle son immortalité.

Ne nous faisons pas illusion ; connaître Dieu, ce n'est pas avoir foulé aux pieds quelques thèses philosophiques qui en

niaient l'existence, et avoir trouvé, comme M. Émile Saisset, d'irrécusables arguments pour démontrer qu'il doit être.

La réunion laborieuse de preuves si concluantes dénote chez l'auteur une grande intelligence; mais il n'en résulte point que son âme connaisse Dieu, et que, sensible à toutes les marques d'amour qu'il a données à sa créature, il ait pour lui l'adoration qui lui est si légitimement due. Certes l'enfant qui a appris de sa mère à verser ses peines dans le sein de son Créateur, et qui s'en remet à lui du soin de le soulager, sait mieux ce qu'est ce tendre Père, que tous les philosophes qui en analysent les perfections.

La vie de l'âme a, en résumé, une bien autre importance pour une créature, qui a le sentiment de son immortalité, que n'a celle du corps et de l'intelligence qui y est renfermée.

Les perspectives que le sentiment de la bonté de son Dieu ouvre devant elle, lui font généralement supporter avec résignation les douloureuses épreuves dont l'existence est plus ou moins mêlée; et cela s'explique aisément, vu que dans cette communion intime que la lecture habituelle de la divine Parole établit entre l'Être Suprême et l'homme, il apprend à connaître la vanité des choses de la terre, et l'immense portée de tout ce qui est relatif à son âme.

CHAPITRE VI.

L'EXISTENCE DU BIEN IMPLIQUE CELLE DU MAL.

Si certaines âmes pénétrées de la grandeur de leurs destinées, cherchent à se rapprocher de ce Dieu dont elles sont émanées, il devra y en avoir aussi qui, fières de leur noble origine, y trouveront un motif suffisant pour secouer ce qui leur paraîtra un joug intolérable, et se proclamer au-dessus de ce qu'elles appelleront « les préjugés du vulgaire. »

Elles s'éloigneront donc de leur Auteur et se créeront des jouissances en dehors de lui.

Si Dieu réunit en lui toutes les perfections, ceux qui de propos délibéré se déclareront ses adversaires, se trouveront naturellement en proie à toutes les mauvaises passions ; et l'esprit qui les animera, sera cet *esprit menteur* que la Bible personnifie sous le nom de *Satan, le père du mensonge*¹.

Il y aura dès lors apparition du *mal* sur la Terre ; mais que sera cette apparition, sinon la conséquence forcée de l'existence du bien ?

Nous avons déjà démontré que c'était ainsi que les choses s'étaient passées dans le monde matériel, et qu'il n'avait pu en être autrement, puisque sans cela il n'eût eu qu'une

1. Éy. selon S^t Jean, VIII, 44.

vie purement passive. Il est facile de comprendre qu'il en est nécessairement de même dans le monde moral, où l'homme ne saurait faire le bien que par distinction de celui qui fait le mal.

On ne s'explique donc pas comme les Philosophes ont réussi à se faire écouter, quand ils arguaient de l'introduction du mal sur le globe, pour nier qu'il fût régi par la Providence.

Le mot de *liberté* n'implique-t-il pas l'existence du bien et du mal, et la faculté que l'homme a de choisir entre eux? Ne serait-ce pas sans cela une expression vide de sens?

Que la liberté de l'homme fût indispensable à l'accomplissement du but moral, que nous avons signalé comme celui que Dieu a eu en créant le monde, c'est ce qui ne saurait faire l'objet d'une discussion. Qu'aurait été l'amour de la créature pour son Créateur s'il avait été purement instinctif?

La liberté nous a donc été donnée en partage, et c'est encore là une chose qu'il n'est pas besoin de démontrer. Chacun sait qu'il est parfaitement libre de faire le mal, si cela lui plaît; et que, s'il choisit le bien, c'est le résultat d'une lutte contre ses dispositions matérielles, dont il trouve l'approbation dans sa conscience.

CHAPITRE VII.

DE LA CONSCIENCE.

La conscience a été placée en nous par le Créateur, comme le mentor chargé de maintenir notre âme dans la bonne voie. C'est elle qui nous dit : « Ceci est mal. » Et quand elle a parlé, tous les raisonnements spécieux émanant de notre intelligence sont vains ; si nous faisons ce que notre conscience a réprouvé, nous faisons le mal en connaissance de cause, et nous avons en nous le sentiment de notre désobéissance.

Tout individu a reçu de Dieu ce guide, dont la voix se fait entendre dès ses premières années ; mais qu'une mauvaise éducation ne réussit que trop souvent à étouffer, avant même qu'elle ait pris son essor.

Le plus généralement toutefois l'enfant, auquel son père a défendu de toucher à ses espaliers, n'en arrachera pas un fruit sans avoir la conscience de son méfait. Il s'est dit que, sur la quantité, son père ne s'apercevrait pas de cette insignifiante soustraction ; mais est-elle effectuée, tout change d'aspect à l'instant. Il lui semble que sa faute saute aux yeux et soit même écrite sur son front.

Lisons du reste la description que l'Écriture nous fait de ce qui se passe dans l'esprit d'Adam après une faute sem-

blable. Nulle part nous ne pourrions trouver un récit d'une si parfaite simplicité, et en même temps d'une aussi merveilleuse profondeur.

La Bible débute par nous faire l'histoire de la Création matérielle du monde ; mais ce n'est pas pour parler à notre intelligence qu'elle nous est donnée.¹ En conséquence, une fois cette relation achevée¹, elle reprend son récit, et, appliquant à ces mêmes faits ce divin microscope, qui permet à celui qui l'a en main de fouiller jusque dans les derniers replis de l'âme humaine, et de lire jusque dans les profondeurs de la pensée du Maître du monde ; elle nous montre Adam se laissant entraîner par sa compagne à désobéir au commandement de l'Éternel. Le démon avait pris la forme du serpent et l'avait séduite, nous dit l'Écriture, qui nous représente ainsi, sous une magnifique allégorie, ces tentations de la chair nous portant à des actes, dont l'esprit cherche par mille sophismes à voiler la culpabilité.... tentations, hélas ! qui sont la fatale conséquence de l'union de notre âme à un corps, qui ne poursuit que la satisfaction de ses désirs matériels et l'accomplissement de son bien-être selon le monde. A peine Adam s'y est-il laissé aller, que le sentiment de sa faute s'empare de lui, et que, effrayé, il cherche à se cacher aux yeux de l'Éternel.

Ainsi donc, avant le péché, on écoute la voix séductrice de l'esprit qui nie la toute présence et la toute science de Dieu ; mais après, on en est si convaincu, qu'on ne sait où fuir pour se soustraire à ses regards.

Quel est l'homme consciencieux qui, descendant dans son propre cœur et reconnaissant qu'il fut un jour où il en a été ainsi pour lui, se refusera à admettre qu'il y ait quelque chose de bien sérieux dans ce drame de la chute de l'homme, et que, sous ces paroles si simples, la plus solennelle des leçons ait été donnée à l'humanité ?

1. Elle est contenue dans les deux premiers chapitres de la Genèse.

CHAPITRE VIII.

DU PÉCHÉ.

Que ressort-il du récit biblique dont nous sommes occupé à rechercher la portée?

Qu'Adam, ayant écouté la voix du démon, se classe par cela même dans le rang de ses imitateurs, c'est-à-dire, des ennemis de Dieu.

Il est pas question de discuter sur le plus ou moins de gravité de sa faute. Le diable peut la regarder comme vénielle. Il peut trouver des arguments pour la pallier ; mais nous l'avons dit : *il est le père du mensonge*.

Pour ce qui est de l'Éternel, il ne saurait voir que deux classes d'hommes, ceux qui font le bien, et ceux qui font le mal ; ceux qui lui obéissant lui appartiennent, et ceux qui, violant ses ordonnances, sont les *enfants de rébellion*¹, les *enfants de malédiction*².... Vérité effrayante, si la Bible ne nous eût été donnée pour nous apprendre comment nous pouvons rentrer en grâce !

Elle renferme heureusement les plus consolantes assurances pour ceux qui, convaincus de leur culpabilité, et de l'impossibilité où ils sont de se sauver par eux-mêmes, s'a-

1. Épttre aux Ephésiens, II. 2. — 2. II^e épttre de S^t Pierre, II, 14.

britent derrière le Christ, et demandent à être lavés de leurs péchés par son sang.

La première condition, on le voit, est de nous reconnaître véritables enfants d'Adam, c'est-à-dire pécheurs comme lui, par conséquent condamnés si Dieu ne nous fait miséricorde.

Comment ce sentiment de condamnation pénétrera-t-il dans nos âmes? Par l'action de cette conscience que la Providence a mise en nous pour nous faire connaître nos fautes, et nous inspirer le regret de les avoir commises.

Ainsi donc, dans la création immatérielle, tout s'enchaîne aussi parfaitement que dans celle qui l'avait précédée. Si l'existence du mal est la conséquence forcée de celle du bien; si notre âme, étant unie à un corps auquel la bonté de Dieu a prodigué les jouissances matérielles, se trouve fréquemment entraînée par lui; si un trop grand attachement au monde emporte presque toujours l'éloignement de Dieu; il a en revanche mis en nous un sentiment d'effroi, à la pensée d'être déclarés ses ennemis, et nous a donné sa Parole pour nous enseigner comment nous pouvons être réconciliés avec lui.

CHAPITRE IX.

LA LIBERTÉ DE L'HOMME IMPLIQUE SA RESPONSABILITÉ.

Chacun sans nul doute a compris que la connaissance du bien et du mal emportait, de toute nécessité, l'obligation de faire l'un et d'éviter l'autre. L'Éternel ne pouvait en aucune manière douer l'homme de liberté, puis demeurer indifférent à l'usage qu'il en ferait. Le plus effroyable désordre aurait bientôt surgi dans le monde moral, et, de lui, se serait promptement étendu au monde matériel ; car si le corps a de l'influence sur l'âme, celle-ci en a bien plus encore sur lui ; et quand il y a lutte entre eux, c'est toujours à l'âme dont les convictions soutiennent l'énergie, que demeure la victoire¹.

Le maintien de l'harmonie dans le monde exigeait donc la responsabilité de l'homme, et à cet effet elle fut inscrite dans sa conscience ; mais si ce sentiment suffisait à des êtres aussi simples que ceux des premiers âges, il était évident que, à mesure que la civilisation se développerait, et que de nouveaux intérêts surgissant l'entraînement des passions s'accroîtrait, cette faible voix s'étoufferait et finirait par ne plus être entendue.

1. Tous les supplices infligés aux chrétiens par les empereurs romains, en ont fait renoncer bien peu à leur foi.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. L'homme se pervertit au point que Dieu fut obligé de le balayer de la surface de la terre, et de ne laisser en vie que Noé et sa famille.

Si on ne se plaçait à une grande hauteur, on ne pourrait comprendre un semblable décret de la part d'un Dieu souverainement juste. On serait tenté de lui reprocher d'avoir été la première cause de la ruine de ces infortunés, en ne leur donnant d'autre guide pour les arrêter sur les bords de l'abîme, que cette faible voix qui bientôt devait se perdre, au milieu du tumulte d'un monde bouleversé par les passions les plus grossières. Mais vous n'en êtes plus, chers élèves, nous l'espérons du moins, à juger des questions qui touchent aux grandes résolutions de l'Être Suprême, comme le commun des mortels a l'habitude de le faire.

Vous l'avez vu débiter par la destruction de toutes les espèces d'animaux incomplètement douées; et vous avez suivi les progrès de l'œuvre créatrice, jusqu'à l'apparition de ces races si admirables qui font aujourd'hui l'ornement de la Terre. »

De la formation de ces animaux, nous vous avons fait passer à celle de l'homme; et vous avez vu de même disparaître trois races, ébauches trop imparfaites encore pour que l'Éternel aie cru devoir les doter d'âmes immortelles.

La Bible, qui est le livre destiné par excellence à l'instruction de l'âme humaine, et qui, n'ayant d'autre but, ne nous parle en quelque sorte que d'elle, nous dit qu'Adam fut le premier à recevoir ce précieux don de la bonté de la Providence. Son corps avait été préalablement formé sur le type le plus parfait qui se pût imaginer, sur celui en un mot que le Fils de Dieu lui-même devait revêtir pendant son séjour sur la Terre. Mais si, la perfection matérielle atteinte, Dieu poursuit son œuvre progressive en douant cet être d'une âme immortelle, devons-nous en conclure que dès sa création cette âme sera entourée de toutes les lumières qui doivent en faire une âme parfaite?

Certainement non; car, nous l'avons démontré, c'eût été là

le renversement de ce grand PLAN que Dieu a eu en formant le monde, plan qui exigeait que l'âme fut progressive.

Pourquoi donc nous étonner que les êtres doués de ces âmes ignorantes et peu développées, aient été détruits, comme l'avaient été avant eux des hommes plus imparfaits encore?

« Mais, dira-t-on, les hommes qui avaient été détruits n'ayant pas d'âme, ne distinguant par conséquent pas le bien du mal, n'étaient pas responsables de leurs actions. Il n'y avait donc là qu'une simple modification dans l'arrangement d'une certaine masse de molécules. A partir d'Adam il n'en était plus ainsi. »

La distinction est logique, mais la question se complique nécessairement de l'appréciation de ce que doit être la responsabilité humaine.

C'est l'âme seule qui a la faculté de distinguer le bien du mal. C'est donc, si elle choisit le mal, elle seule qui en doit subir les conséquences. Les punitions réservées au péché seront les peines morales qu'il entraîne, de même que le bonheur réservé au juste sera la réunion de ces ineffables jouissances spirituelles, que doit offrir la communion avec un Dieu doué de toutes les perfections.... jouissances toutefois dont nous ne pouvons avoir qu'une idée bien vague, tant que notre âme habite sur la terre.

Si donc notre corps, en raison des facultés bornées et éminemment matérielles dont il a été pourvu, échappe à toute responsabilité, pourquoi verrions-nous, dans la destruction des corps des premiers hommes, autre chose qu'une dispensation providentielle analogue à celles qui l'avaient précédée, avec cette seule différence qu'elle a dû être suivie du jugement des âmes qui leur étaient adjointes?

Que ce jugement soit l'expression de l'état dans lequel ces âmes se seront trouvées, au moment de leur séparation d'avec les corps qui leur étaient unis, et que cet état doive providentiellement se prolonger au-delà du trépas....

Ou qu'il soit la réalisation littérale des promesses faites aux justes, et des menaces faites aux méchants dans la

Sainte Écriture, il n'y a pas à douter un seul instant que notre situation, après la mort, dépendra de ce qu'aura été notre vie sur la terre, et que, pour que tout châtiment fût proportionné à la faute qui l'attire, il a nécessairement fallu que notre juge connût non-seulement nos actions, nos paroles et nos pensées ; mais encore que, devant ses yeux, toutes les tentations dont nous avons été entourés, fussent rapprochées des forces plus ou moins grandes dont nous avons été doués ; que toutes les luttes que nous avons soutenues, se trouvassent mises en balance avec les secours qui avaient été à notre portée, et que nous avons ou acceptés ou dédaignés.

Qui pouvait mieux connaître ce qu'il en était, à ces divers égards, que Celui qui avait créé ces âmes, et avait équilibré le degré de connaissances dont il les avait douées, avec la somme de développement auquel le monde devait arriver pendant leur séjour sur la terre... que Celui qui savait également quelle somme de tentations pouvait surgir d'un état de civilisation aussi peu avancé ?

Cette connaissance étant donc admise comme un des privilèges de la Divinité, comme sa parfaite JUSTICE ne saurait faire question pour nous, nous affirmons que le peu de développement des premières âmes qui ont habité ce globe, et la faiblesse des secours qui leur ont été octroyés, ont l'un et l'autre été pris en considération, et qu'il n'en est pas une qui puisse s'inscrire contre l'équité du jugement prononcé sur elles, par suite de la responsabilité qui était la conséquence naturelle de leur création.

CHAPITRE X.

JUSQU'OU S'ÉTEND CETTE RESPONSABILITÉ ?

« Il n'est pas juste que de pauvres innocents payent pour les fautes de leur père. » Voilà ce qu'on entend dire à chaque instant à cet être à courte vue qu'on appelle l'homme.

Si cet être n'était qu'une agglomération de molécules plus ou moins intelligentes, on pourrait peut-être admettre cet axiome; mais comme il a été doué d'une âme immatérielle, destinée à être mue par des considérations morales, l'Éternel, dans sa suprême sagesse, en a décidé autrement que les faibles mortels.

Il s'est dit, sans doute, que l'affection paternelle pouvait être un des plus nobles mobiles de la créature, et que tel homme, par exemple, qui, personnellement, ne se serait fait aucun scrupule de mettre de côté les principes de l'honneur, s'il en devait résulter pour lui certains avantages pécuniaires ou autres, pourrait être arrêté par cette réflexion: que ses enfants seraient enveloppés dans la déconsidération qu'il aurait attirée sur lui.

Le principe de l'extension aux enfants de la responsabilité encourue par leur père, a donc été l'une des premières lois établies par la Providence pour le gouvernement de l'espèce humaine.

Comme sa bonté toutefois est le caractère qui domine dans tous ses actes, quand Dieu a voulu réaliser pour les Israélites, en termes exprès, cette ordonnance de sa sagesse, il a dit : *Je visite l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent, et je fais miséricorde en mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements*¹.

Il est découlé de là que, même lorsque des intérêts matériels sont seuls en jeu, de hauts faits peuvent perpétuer pour des siècles la gloire d'une famille ; et que, s'il n'en est pas ainsi des hontes qu'on peut avoir encourues, elles rejaillissent toutefois inmanquablement sur les enfants et petits-enfants du coupable.

Ne nous étonnons donc pas de cette grande dispensation du déluge, sur laquelle nous avons cru devoir nous arrêter quelques instants, pour en faire comprendre à nos lecteurs la vraie signification.

Si, simples analystes, penchés sur le Livre sacré, ils cherchent à se l'expliquer, comme ont dû le faire les Israélites à une époque de profonde ignorance, ils peuvent prendre une à une les victimes de ce cataclysme, et se dire, ou qu'elles avaient mérité par leur corruption la peine qui leur avait été infligée ; ou que, si elles n'étaient pas encore en âge de raison, elles avaient été punies pour les crimes de leurs pères ; que tout effrayante donc que soit la simultanéité de leur châtiment, il a été parfaitement conforme à la justice.

Si maintenant au lieu de Philosophes à idées étroites, nous avons devant nous quelques-uns de ces élèves qui se sont promis, conformément à notre recommandation, de ne plus envisager les grandes vérités bibliques que d'un point de vue fort élevé, il nous sera facile de leur faire saisir la corrélation du châtiment simultané de toute la race de Seth, et de l'état de développement de l'âme de ces infortunés.

6. Exode, XX, 5 et 6.

CHAPITRE XI.

DU DÉLUGE ENVISAGÉ SOUS SA VÉRITABLE FACE.

Si nous lisons attentivement ce que nous dit sir Charles Lyell des découvertes récentes de la géologie, nous remarquerons que, faites en Suisse, en Allemagne, en Belgique, en France, ou bien en Danemark, en Angleterre, et même en Amérique, elles présentent pour chaque époque distincte, une parfaite analogie dans la civilisation de ces diverses contrées.

Quelle en est la cause évidente ? C'est que l'organisation intellectuelle était à chacune de ces époques à peu près la même pour tous les hommes.

Il en a été également ainsi de l'âme humaine pendant les premiers âges dont la Bible nous entretient.

Cet état de choses n'a cessé qu'à partir du Déluge, qui a eu ainsi pour premier objet, d'établir des catégories non-seulement entre les individus, mais encore entre les peuples. La civilisation humaine, en un mot, n'étant pas destinée à progresser uniformément sur toute la Terre, mais à être temporairement le privilège d'une nation sur une autre, il a nécessairement fallu qu'un grand cataclysme vint changer l'état de choses établi sur toute la surface du globe.

Le crime de Caïn, avons-nous dit, avait attiré à ses descendants ce châtiment spécial, qu'ils seraient fugitifs, et par suite relégués aux extrémités de la Terre.

La punition proclamée, il n'en devait pas être ajoutée une seconde, celle de périr par le Déluge. Ils vécurent donc, mais en êtres soumis, en raison du forfait de leur père, à une infériorité tant intellectuelle que morale.

Or, cette infériorité ne pouvait se maintenir, que par une séparation absolue d'avec les peuples, dont l'âme allait se développer, dont l'intelligence allait avancer, dont la civilisation allait progresser.

Le Déluge amena ce résultat. Qu'est-ce qu'a été, en réalité, le Déluge? Ce n'est pas la pluie de quarante jours et quarante nuits qui a suffi à couvrir d'eau, à la hauteur du mont Ararat, l'Asie, l'Afrique et une partie de l'Europe. La Bible nous dit : *que toutes les sources du grand abîme furent rompues*¹, c'est-à-dire : que les eaux des mers vinrent recouvrir la terre.

Comment cela a-t-il pu se faire? Par l'affaissement de vastes continents, qui, prenant dans les mers la place des eaux, les firent refluer sur les terres, jusqu'à ce que peu à peu elles se fussent rétablies à un niveau proportionnel à la quantité des continents affaissés et de ceux qui devaient, après ce retrait, se retrouver à sec.

Il est assez probable que l'Océanie fut placée, par suite de ce cataclysme, à une telle distance de toute terre habitée, qu'elle fut non-seulement infranchissable pour les marins inexpérimentés des âges qui suivirent le déluge; mais que la navigation avait déjà fait d'immenses progrès, que l'Australie et les îles qui l'avoisinent n'étaient pas encore connues.

L'Amérique fut, comme nous l'avons dit, séparée de l'Asie au détroit de Baring, par la violence des eaux; et sur ce point comme sur beaucoup d'autres, la communication entre les

7. Genèse, VII, 11.

descendants de Caïn et ceux de Noë fut interrompue pour un grand nombre de siècles.

Quelque remarquable que soit cette première conséquence du Déluge, on vient de voir que ce n'est pas la seule raison pour laquelle il forme comme une grande ligne de démarcation dans l'histoire du développement tant matériel que moral de notre globe.

Si nous nous reportons à l'œuvre de la Création, surtout à celle des derniers jours, nous nous rappellerons que chaque amélioration dans l'apparence extérieure et dans l'habitabilité de la Terre, était suivie d'un progrès correspondant dans la conformation des animaux.

Une fois Adam placé dans le Paradis, la Création étant achevée, on pouvait croire que cette double progression de la matière brute et de la matière organisée était à son terme; mais on se tromperait en ayant cette pensée.

Plusieurs siècles encore¹ devaient s'écouler avant que la Terre fut parvenue à l'état où nous la voyons. L'atmosphère n'était pas encore arrivée à sa perfection, et la régularisation de la forme respective des continents et des mers n'était pas complétée².

C'était le déluge qui devait produire ce double résultat.

Son effet sur la matière organisée devait, il est vrai, être nul, vu qu'Adam avait été le type de la perfection intellectuelle; mais loin qu'il en eût été ainsi du développement de l'âme humaine, il avait non-seulement progressé pendant ces premiers siècles; mais ce fut, à partir du déluge, que commença à se faire sentir son influence naturelle sur l'intelligence des races.

Plus donc nous avançons dans la description de la marche

1. 1656 ans, suivant la version la plus généralement adoptée.

2. Nous ne parlons ici, que de ces régularisations violentes dont M. Élie de Beaumont a entrepris de nous faire connaître la série. Après le déluge, l'Éternel déclara à Noë qu'il n'y aurait plus de ces grands cataclysmes destinés à détruire tous les hommes; mais sur plusieurs points du globe, il se produisit comme nous l'avons vu des soulèvements continus que leur lenteur empêche de sentir, et que le niveau des eaux fait reconnaître.

qu'a suivi le **PROGRÈS** pris dans son sens le plus absolu, plus nous trouvons que la Bible est seule apte à nous en donner la clef; parce que ce n'est qu'en la lisant que nous pouvons nous élever jusqu'à la compréhension du **PLAN ADMIRABLE** que l'Éternel s'est proposé de suivre, quand il a eu décidé la Création de l'Univers.

CHAPITRE XII.

POURQUOI EN FUT-IL AINSI?

Nous entendons quelques-uns de vous, chers élèves, dire que la compréhension du plan de l'Éternel, n'implique pas seulement l'intelligence de certains faits et de l'ordre dans lequel ils se sont succédé, mais encore celle des motifs qui y ont donné lieu.

Quand nous avons vu l'étonnement que provoquait chez vous le récit de la formation des mondes par la condensation de la lumière, nous vous avons expliqué qu'un simple gland devant contenir des germes en quantité suffisante pour couvrir de chênes toute la face de la terre, s'il en était besoin.... qu'un seul homme et une seule femme devant avoir en eux de quoi pourvoir à l'habitation de tout le globe pendant mille générations, si c'était nécessaire.... la réalisation d'un fait aussi merveilleux avait naturellement exigé une concentration de molécules, d'une si grande ténuité qu'elle dépasserait notre compréhension, si Arago ne nous en eût fait connaître depuis longtemps la formule.

Admettant qu'il ne peut sortir d'un corps que ce qui y a été mis, vous avez parfaitement saisi le mécanisme de la Création matérielle. Quelques explications suffiront pour vous faire tout aussi bien saisir celui de la Création immatérielle.

Quoiqu'aient pu en dire M. Charles Darwin et tous les savants de cette école, il est une VÉRITÉ dont nous avons l'intime conviction.

C'est que tous les êtres sortis de la main de l'Éternel, et contemporains d'Adam, étaient à l'état de perfection matérielle la plus complète qui se pût faire....

Que les plantes qui ornaient le Paradis, étaient ainsi les plus belles de leur espèce que le monde puisse jamais connaître¹; que transportées dans un terrain moins convenable elles s'y sont naturellement étiolées; mais que si, dans des conditions climatiques plus favorables, elles redeviennent belles, ce n'est que parce que, descendues d'un type parfait, le germe de cette beauté est demeuré en elles....

Que, de même le cheval auquel Adam fut appelé à donner un nom, était le type de la perfection; et que c'est là le motif pour lequel les chevaux qui nous viennent d'Arabie, sont ceux que nous regardons comme en approchant le plus. Cette perfection, il est vrai, ne sera pas envisagée comme telle par tous les peuples. Les uns voudront des jambes plus fines, une allure plus allongée, parce que la vitesse sera leur seul objet; d'autres voudront des membres plus robustes, une taille plus ramassée, parce que la résistance à la fatigue constituera pour eux le principal mérite de cet animal; mais ce ne seront là que des exigences trouvant leur explication dans les habitudes de ces peuples. La véritable beauté du cheval consistera, en résumé, comme celle de tous les autres êtres, dans la parfaite harmonie de ses membres et de tout son individu. Or, ni par l'intelligence dans le choix des reproduc-

1. La Bible est expresse à cet égard. « Tu avais été placé dans le Paradis où tout venait sans culture, où toutes les plantes étaient belles, semble dire l'Éternel à Adam, d'après le récit qu'elle nous fait; mais comme tu as désobéi à mon commandement, tu en seras chassé, et il te faudra aller dans un lieu où la terre te produira des épines et des chardons, ou en place de ces beaux fruits qui, dans le jardin d'Éden, étaient à ta portée, tu en seras réduit à manger l'herbe des champs; encore la terre ne te donnera-t-elle rien que tu n'aies pris la peine de la cultiver. Tu mangeras donc ton pain à la sueur de ton visage. » (Genèse, III, 17 à 19.)

teurs, ni par aucune espèce de moyens humains, on ne pourrait même approcher de ce degré d'harmonie, si elle ne s'était trouvée dans le type original dont les diverses races chevalines sont descendues.

Ceci bien compris, il est aisé d'en induire, que jamais aucun homme ne pourrait être doué d'une organisation cérébrale parfaite, si le type ne s'en fût trouvé dans Adam. Il n'est pas admissible, en effet, qu'il eût pu matériellement transmettre à ses descendants ce qui n'était pas en lui.

Voilà donc le premier homme nécessairement doué d'un organisme parfait; et il est impossible cependant qu'il soit le plus intelligent des êtres nés et à naître. La perfection sortant des mains de l'Être Suprême dès le premier jour de l'apparition de l'homme sur la terre, où aurait été l'objet de la Création ?

A cette difficulté il n'y avait qu'une solution possible. C'est que la perfection de l'organisme ne constituât pas la perfection intellectuelle. C'est que l'ensemble des facultés humaines ne représentât qu'un instrument sur lequel l'âme était appelée à jouer. C'est enfin, que pour tirer de cet instrument des sons harmonieux, il fut indispensable que l'âme fût bonne musicienne.

Plus donc nous avançons dans l'étude de l'œuvre créatrice, plus nous reconnaissons la profondeur de conception qu'elle a exigée.

Un être admirablement organisé sortira de la main du Créateur, et il n'aura cependant que quelques idées innées qui seront le début d'une âme d'enfant.

Le monde progressera, ou reculera, suivant que l'Éternel aura jugé à propos de doter certains peuples, et dans ces peuples certains individus, d'organisations cérébrales plus ou moins bien harmonisées; mais l'âme humaine, indépendante de cette organisation matérielle, suivra librement sa route, et poursuivant le seul but digne d'elle, l'obtention d'une immortalité bienheureuse, on verra peut-être ce but plus facilement atteint par un Enoch, par un Noë, par un

Abraham; par ces hommes, en un mot, qui appartenient aux âges les moins civilisés, que par ceux qui, élevés dans une connaissance plus approfondie des choses divines, se persuadent néanmoins que l'intelligence entre pour quelque chose dans la question du salut.

CHAPITRE XIII.

SUITE DU MÊME SUJET.

Maintenant, chers élèves, qu'un cerveau humain ne vous apparait plus que comme le clavier d'un orgue, destiné à faire entendre au monde un hosannah en l'honneur du Très-Haut, n'admirez-vous pas comme nous l'intelligence avec laquelle le docteur Castle a su nous faire la description de cet admirable instrument?... car, vous ne l'aurez pas oublié, tout ce que nous vous avons dit¹ de la disposition des circonvolutions cérébrales, était extrait d'un de ses ouvrages.

Nous le savons, pour l'avoir appris de lui.... la place respective de chaque faculté dans le cerveau, suit la même gradation que les notes de l'instrument de musique auquel nous l'avons comparé. Le grand développement d'une de ces facultés, ne fait pas beaucoup plus pour la supériorité intellectuelle d'un individu, qu'une belle note ne ferait pour la beauté de l'instrument. C'est l'harmonie de l'ensemble qui, dans l'un comme dans l'autre cas, fait la perfection². Mettez

1. Essai de physiologie, chap. 14.

2. Le docteur Castle a montré qu'il l'avait deviné, le jour où il déclara qu'un examen cranoscopique incomplet, n'avait pas de signification ; qu'il fallait étudier tout l'ensemble du cerveau et la proportion existant entre chaque faculté.

en jeu une faculté à l'exclusion de la plupart des autres, vous risquez d'apporter dans votre organisme le même désordre, que dans l'instrument dont vous ne feriez jamais vibrer qu'une note. Cherchez au contraire avec persévérance à rétablir un accord qui laisse à désirer, et d'un instrument très-imparfait, vous arriverez à en faire un assez satisfaisant.

Comment pourrions-nous modifier les facultés qui ont été mises en nous, allez-vous peut-être dire. Vous le pouvez par l'action bienfaisante de votre âme, qui vous a été donnée dans ce but.

Dès que vous aurez bien saisi le plan de l'Éternel, vous en aurez l'intime conviction.

Dieu, avons-nous dit, ayant déterminé dans sa sagesse d'établir entre les nations, et entre les hommes qui les composent, des différences constituant leur individualité, résolut de donner à chacun d'eux un lot de facultés matérielles, en rapport avec la part d'action qui lui était destinée dans l'œuvre générale du PROGRÈS, œuvre que le monde qualifie d'*avancement de la civilisation*.

Un certain nombre d'individus devaient nécessairement avoir à se plaindre du lot qui leur était échu. Il n'en pouvait être autrement. Mais comme la justice ne demande que de proportionner la responsabilité de chaque être aux dons qui lui ont été faits, et que le Christ lui-même nous a affirmé qu'il en serait ainsi¹, nous pouvons être certains que celui à qui il n'aura été confié qu'un instrument auquel il manquait plusieurs cordes, ou bien un dont un certain nombre de notes étaient fausses, ne sera pas appelé à faire raisonner les voutes du Ciel, d'accents aussi mélodieux que celui qui aura eu en partage un instrument de choix. Disons-nous bien cependant, que le Souverain-Juge exigera, des uns comme des autres, d'avoir tiré tout le parti possible des dons reçus ;

4. La parabole des talents (Év. selon S^t Matthieu, XXV, 14 et suivants.), ne laisse pas planer la moindre incertitude à cet égard.

parce que, à cet instrument, à ces facultés, il a été adjoint une âme immatérielle, dont l'amour du beau fait l'essence, et le rapprochement de la Divinité l'objet.

Pourquoi cette adjonction d'une âme à un corps qui était déjà doué d'intelligence?

Parce que cette intelligence étant matérielle, le corps devait prendre trop aisément de l'empire sur elle. Son but d'ailleurs était principalement d'accroître le bien-être de la créature. Or, comme déjà la terre regorgeait de biens de toute nature, prodigués à l'homme par l'affection de son Créateur, il était à redouter qu'au milieu de cette grande somme de jouissances, le donateur ne fût complètement oublié.

Dieu ajouta donc à ses précédents dons, celui d'une âme qui, par la supériorité de sa nature, pût arracher l'homme à ces inclinations vulgaires qui n'ont que les biens de la terre pour objet, et lui faire comprendre que c'est pour de plus nobles aspirations, que l'existence lui a été donnée.

Par le seul fait de la matérialité de l'intelligence humaine, son développement eût été nécessairement borné. En l'élevant au-dessus des intérêts mesquins de la terre, l'adjonction d'une âme a aggrandi les tendances de l'esprit humain; a livré le passé à ses observations et l'avenir à ses conjectures; lui a permis enfin de fouiller le globe jusque dans ses entrailles, de sonder l'immensité des espaces célestes, et de s'enfoncer jusque dans les profondeurs de l'Infini.

CHAPITRE XIV.

DE L'ORIGINE DES LANGUES.

Nous avons signalé le déluge comme l'époque, à partir de laquelle, le développement de l'âme humaine s'est montré plus rapide chez certains peuples et plus lent chez d'autres. De cette différence de progression est résultée cette différence de caractère, qui constitue l'individualité de chaque nation.

Le premier signe par lequel les individualités des peuples se traduisent est la diversité du langage. Sem, Cam et Japhet parlaient la même langue, et l'avaient naturellement enseignée à leurs enfants. Aussi la Bible dit-elle expressément, que *toute la terre avait alors un même langage et une même parole*¹.

S'il eût continué à en être ainsi, le but que l'Éternel s'était proposé, celui de faire progresser plus rapidement la civilisation de certains peuples, en eût été entravé ; aussi l'Écriture nous enseigne-t-elle que *Dieu confondit le langage* de ces hommes².

Que devons-nous entendre par ces paroles ? allez-vous demander.

Le sens en est très-facile à saisir.

1. Genèse, XI. — 2. Genèse, 7.

Les petits-fils de Noë, sous l'empire de cette terrible tradition du déluge universel, se figurèrent que le Maître du monde, provoqué de nouveau par leur désobéissance, pourrait bien vouloir de rechef détruire la race humaine; et pour se mettre à l'abri d'un pareil châtiment, ils projetèrent de construire une tour si élevée, qu'elle dépasserait la hauteur que les eaux avaient atteinte, et leur servirait de refuge en cas d'inondation.

Un travail aussi colossal nécessitait une parfaite entente entre tous les ouvriers, car il fallait qu'ils obéissent à une seule et même direction. La bonne harmonie régna effectivement entre eux pendant quelque temps; mais quand cette vaste construction en fût à un certain degré d'avancement, il se produisit ce qui se produit toujours chez les hommes. Les uns proposaient un plan, et les autres en voulaient un autre; les uns offraient de s'en remettre à l'avis d'un chef, les autres se rangeaient à l'opinion de son adversaire; beaucoup enfin se croyaient en droit de commander, mais personne ne voulait leur obéir. Bref, ne s'entendant plus, ils durent abandonner leur entreprise, et se séparer les uns des autres.

Les expressions bibliques ne laissent aucun doute à cet égard. C'est parce qu'ils ne s'entendaient plus qu'ils se dispersèrent sur toute la terre, et que, sans communication habituelle les uns avec les autres, des différences s'introduisirent dans leur langage. Ces premiers dialectes toutefois conservèrent assez de similitude, pour que ceux qui ont poussé un peu loin l'éthnographie, soient parvenus à retrouver les signes de leur commune origine.

C'est toujours, en effet, à l'abandon de la tour de Babel, et à la dispersion des descendants de Noë qui en fut la suite, qu'il faut en revenir pour trouver la véritable origine des peuples.

Il y eut des nations qui eurent la manie de faire croire à la grande ancienneté de leur origine, et quelques-unes de leurs inscriptions hiéroglyphiques témoignent de cette faiblesse;

mais il ne faut pas s'y laisser prendre. Leurs traditions pouvaient être antédiluviennes, puisque Seth, Cham et Japhet ne s'étaient pas fait faute de leur raconter l'histoire de leurs ancêtres¹; mais leur existence, comme nation distincte, ne saurait, en aucun cas, remonter au delà de trente à quarante siècles avant l'ère chrétienne, à moins qu'il ne fût question de ces peuples qui, comme les Mexicains, les Péruviens, les Chiliens, etc., etc., n'avaient pas été anéantis par le déluge.

1. Parce qu'on aura trouvé que le Vulcain des Grecs, doit être le même que Tubal Cain, *qui forgeait*, dit la Bible, *toutes sortes d'instruments d'airain et de fer*, (Genèse, IV, 22.) il n'en faudra pas conclure que les Grecs descendent de Cain; mais tout simplement que cette tradition sera arrivée jusqu'à eux par le canal de Japhet.

CHAPITRE XV.

DE L'INSTITUTION DE LA PAQUE.

Passons sur quelques siècles. Nous avons dit ailleurs que la foi d'Abraham lui valut la faveur d'être choisi pour être le père d'un peuple, que l'Éternel s'était réservé, pour que son culte ne disparût pas entièrement de la Terre.

Deson petit-fils Jacob, appelé en Égypte par des circonstances providentielles, sortirent en effet ces six cent mille Israélites¹ que Pharaon employait à construire les briques nécessaires à ses grands travaux, quand Moïse reçut du Seigneur le mandat de les arracher à ce dur esclavage.

Le moment était en effet venu de les introduire dans cette riche contrée, dont il avait promis à Abraham la possession pour ses descendants.

Ces sceptiques, dont une philosophie à vues étroites semble tenir les regards abaissés vers la terre, et pour lesquels les intérêts matériels de l'homme sont les seuls qui aient quelque réalité, ces sceptiques, disons-nous, admettront que ce Moïse fut un grand législateur, mais que quant à avoir eu une Divine mission, il faut une certaine dose de superstition pour y croire.

1. Non compris les vieillards, les femmes et les enfants.

Comme ils en disent de même de Jésus, ce fils de Dieu fait homme, ils ont la logique de leur incrédulité; mais qui ne verra combien il est facile de faire, de ces deux grandes figures, deux hommes comme d'autres, en supprimant, comme ils le font, tout ce qui démontre la divinité de leur mission; en repoussant tout ce qui lui donne un caractère surnaturel.

Pour porter un jugement impartial, il faut toujours prendre les faits dans leur ensemble, sans en rien retrancher.

Ainsi, dans la délivrance des Israélites, il faut en envisager avant tout la grande difficulté. Ce peuple de travailleurs était trop utile à Pharaon pour qu'il consentît aisément à le mettre en liberté. Dieu frappa l'Égypte de plusieurs plaies successives, et Moïse prévint le Roi qu'elles étaient envoyées par l'Éternel, le Dieu des Hébreux, parce qu'il avait refusé de laisser aller son peuple. Il promit alors de le faire si Moïse fléchissait Dieu par ses prières, et que ces calamités cessassent; mais son cœur s'étant endurci, ce fut en vain que ces fléaux prirent fin : il n'accomplit point sa promesse.

L'Éternel frappa alors en une nuit tous les premiers-nés des Égyptiens, le fils aîné du Roi y compris.

Par ordre de Moïse, les Israélites avaient, dans chaque maison, immolé un agneau ou un chevreau, et avaient arrosé de son sang le seuil de leur porte.

En voyant ce signe de votre foi, l'Éternel passera par-dessus vos maisons¹, leur avait-il dit, et elles seront préservées.

Cette même nuit il y eut un grand cri en Égypte, parce qu'il n'y avait aucune maison où il n'y eût un mort².

Les Égyptiens remarquant qu'il n'y avait point eu de victimes dans les habitations dont les deux poteaux extérieurs étaient teints de sang, ne purent mettre en doute que ce ne fût le Dieu des Hébreux qui les avait frappés, et avait préservé les Israélites. Un nouveau cri, aussi unanime que le précédent, se fit alors entendre; et ce cri était : Allez-vous-en,

1. Exode, XII, 23 et 27. — 2. Exode, XII, 30.

car votre présence attire la malédiction divine sur nous. Si vous ne partez, *nous sommes tous morts*¹.

Les Israélites leur demandèrent alors, par le conseil de Moïse², les vases d'or et d'argent qu'ils possédaient, ainsi que des vêtements; et les Égyptiens préférèrent se dépouiller de leurs richesses pour les déterminer à partir, que de risquer, en les laissant prolonger leur séjour, que la mort de leurs autres enfants, que la leur même en fût la conséquence.

Non-seulement donc le peuple d'Israël fut délivré, mais il quitta, les mains pleines, ce pays où il avait été esclave.

Le scepticisme ne peut pas aller jusqu'à nier que Dieu ne dispose de notre existence. Son intervention dans un fait dont l'authenticité est irrécusable, n'admet donc pas de discussion.

Quel a été l'objet d'un des actes les plus solennels dont l'histoire de la race humaine fasse mention, voilà ce que nous avons à approfondir.

L'intelligence donnée à l'homme a eu pour but de le mettre en rapport avec ce monde matériel qui avait été créé à son intention.

Le don d'une âme immortelle, dont l'essence tenait de celle de la Divinité elle-même, n'a pu avoir qu'un but plus relevé encore, celui de le mettre en relation avec son Auteur, celui d'établir une incessante communication entre l'Être Suprême et lui.

Quel sera l'objet de ces rapports? Évidemment la destinée de cet homme, une fois son âme séparée de son corps par la mort.

Comment Dieu fera-t-il comprendre à sa créature que sa destinée dépendra de son obéissance à ses ordres?

Par la voix de sa conscience, avons-nous dit quand nous

1. Exode, XII, 33.

2. Le mot hébreu, qui a été traduit par celui d'*emprunter* (Exode, XII, 35), signifie en réalité *demandeur*, et a été généralement interprété ainsi, dit le docteur Cumming dans sa réponse à l'évêque de Natal (1^{re} édit., p. 127).

avons eu à parler du travail d'une âme encore neuve chez les hommes des premiers âges. Par de mystérieuses communications, quand il a été question de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob.

Ces communications constituent un premier pas dans le développement de l'âme humaine. Une promesse est faite à ces patriarches s'ils sont fidèles au culte de l'Éternel et en observent les ordonnances. Cette promesse, c'est qu'il sortira d'eux une grande nation, et qu'elle aura la terre de Chanaan en possession.

Quand l'Éternel voit les Israélites plier sous le joug intolérable des Égyptiens, il se souvient de sa promesse, et les délivre à *main forte et à bras étendu*¹.

Il ne se borne pas en effet à arracher à Pharaon, par la consternation dans laquelle la mort de son premier-né le jette, une autorisation de départ pour les enfants d'Israël. Quand ce Roi, regrettant de les avoir laissés aller, se met à leur poursuite, Dieu fait souffler sur la mer Rouge un vent d'orient très-véhément, qui ouvre un passage devant eux, en faisant refluer les eaux de droite et de gauche; et quand ils ont traversé à pied sec, et que les Égyptiens entrent dans la mer à leur suite, elle reprend avec impétuosité sa place, et Pharaon y est englouti avec ses chariots, sa cavalerie et toute son armée.

Il y a là une éclatante délivrance, mais ce qui en fait la véritable portée, c'est qu'elle typifie, pour l'humanité tout entière, la délivrance du joug du péché par le sang de l'Agneau.

L'âme humaine n'avait pas alors atteint un développement suffisant pour pouvoir saisir un aussi grand mystère que celui du rachat d'une créature déchue par le propre sang du Fils de Dieu.

Il fallait que l'homme fût préparé de longue main à cette grande nouvelle du SALUT PAR GRACE.

1. Deutéronome, IV, 34.

Quelle préparation pouvait être plus efficace que celle d'une délivrance matérielle du plus pénible esclavage, à la suite d'un acte de foi ; c'est-à-dire : de l'obéissance au commandement que Dieu avait fait donner aux Israélites par Moïse, d'immoler un agneau pour être préservés de la mort par le seul effet de son sang répandu sur le seuil de leur porte ?

Les sceptiques sourient ; mais ne vous y trompez pas. C'est parce que ces choses sont au-dessus de la portée de leurs esprits matériels. Ne voyant nulle part que des actes humains¹, comment s'élèveraient-ils jusqu'à la compréhension d'un fait d'institution essentiellement Divine?... celui de la commémoration de cette délivrance par le repas Pascal, qui n'est pas simplement une des cérémonies observées par tous les Juifs qui couvrent la surface de la terre ; mais qui a été le type de la Pâque chrétienne, laquelle signifie également : que la condamnation Divine passera par-dessus la tête de ceux dont les péchés auront été lavés par le sang de l'Agneau de Dieu ; et est non-seulement célébrée annuellement par plus de cent millions de chrétiens, mais le sera un jour par la population entière de notre globe.

1. Nous savons tous combien est faible le bagage de la puissance humaine. Quelles sont les œuvres de l'homme qui aient traversé les siècles ? Quelques œuvres matérielles comme les pyramides d'Égypte ; quelques œuvres intellectuelles comme l'*Iliade* et l'*Énéide*, et puis c'est tout.

CHAPITRE XVI.QUELQUES MOTS SUR L'HISTOIRE DES ISRAÉLITES
A CETTE ÉPOQUE.

Nous avons dit que la Bible était en réalité un *microscope divin*, destiné à nous faire apercevoir l'action de Dieu sur les événements qui se rapportent à l'histoire des Hébreux pour l'Ancien Testament, et à celle de l'établissement de la religion chrétienne pour le Nouveau.

Un tel livre étant nécessairement unique dans le monde, il ne faut pas s'étonner de la surprise que sa lecture provoque à chaque instant chez la plupart de ceux qui n'ont pas fait de son étude une occupation usuelle.... Il leur représente les faits sous un jour auquel ils ne sont pas habitués. Il est, en effet, peu de personnes qui sachent écarter le microscope, pour traduire les récits bibliques dans la langue à laquelle elles sont faites.

Comme il importe, selon nous, d'avoir autant que possible des idées justes de chaque chose, on nous permettra de transcrire en langage profane le récit sur lequel nous nous sommes arrêté quelques instants.

Sous le règne de Tuthmosis IV, l'un des Pharaons qui s'étaient montrés les plus sévères à l'égard des Israélites retenus en esclavage dans le pays de Goscen, l'Égypte fut suc-

cessivement frappée de plusieurs fléaux, que la crédulité du peuple imputa à la présence de ces infidèles dans le pays. Le préjugé alla même si loin, qu'une grande mortalité s'étant manifestée chez les enfants des Égyptiens, sans que ceux des Juifs en eussent été atteints, les habitants finirent par se persuader qu'ils leur avaient jeté un mauvais sort, et qu'il fallait à tout prix se débarrasser de cette race maudite.

Ils insistèrent donc tellement auprès de Pharaon, qu'il se décida à autoriser leur départ. Les Israélites, cependant, ne se souciaient nullement de quitter un pays où, après tout, ils étaient logés, vêtus et nourris, pour aller affronter le dénûment qui devait les attendre dans le désert. Les Égyptiens résolurent donc, pour s'en débarrasser, de les tenter par la cupidité, et ils leur abandonnèrent une grande partie des vases d'or et d'argent qu'ils possédaient. Ils leur donnèrent aussi des vêtements.

Chargés de ces richesses, ayant d'ailleurs obtenu d'emmenner avec eux tous leurs troupeaux, les Israélites se dirigèrent sans doute, dira-t-on, vers cette terre de Chanaan dont une tradition leur avait promis la propriété; et cela, en traversant le pays des Philistins, puisque c'était la route la plus courte.

On pourrait croire, en effet, qu'il en eût dû être ainsi; mais la longue servitude des Hébreux avait complètement détruit leur énergie, et ils n'osèrent pas affronter un peuple qui passait pour très-vaillant. De Rhamésès donc, ils se dirigèrent vers Sucoth, puis vers Étham, se rapprochant ainsi de la mer Rouge; mais ils arrivaient à peine sur ses bords, qu'ils s'aperçurent que Pharaon était sur leurs traces, s'avancant avec ses chariots, sa cavalerie, en un mot avec une puissante armée.

Occupé de grandes constructions, il avait un impérieux besoin des bras israélites pour la confection des briques qu'elles nécessitaient; et une fois partis, il s'était dit qu'il faudrait renoncer à des travaux sur lesquels il comptait pour porter son nom à la postérité. Il regretta donc de les avoir

laissés aller, et se décida à les poursuivre à la tête de ses troupes.

L'effroi des Hébreux fut grand, et ils en voulurent beaucoup à Moïse de les avoir poussés à quitter l'Égypte, pour les amener dans un défilé où, pris entre la mer Rouge et l'armée de Tuthmosis, ils étaient exposés à périr de mort violente; mais leur bonne étoile voulut qu'un vent d'est très-véhément ayant soufflé toute la nuit, il se produisit comme un raz de marée extraordinaire, de sorte qu'ils purent traverser la mer Rouge dans l'endroit où elle est la plus étroite. Pharaon ayant cru pouvoir s'y engager après eux, et les eaux ayant subitement repris leur position accoutumée, il y fut englouti avec toute son armée. C'est ce qui explique pourquoi, pendant qu'on a retrouvé en Égypte les tombeaux de ses prédécesseurs, ainsi que des rois qui lui succédèrent, on n'est pas parvenu à découvrir le sien.

Il y a même ceci de remarquable que, sur le Grand Sphinx, se trouvent des hiéroglyphes décrivant ses hauts faits; puis un trait semble indiquer un blanc, un intervalle entre cette histoire et celle de son second fils, qui monta sur le trône après lui.

Les Israélites échappés à Pharaon se dirigèrent vers le désert de Sin; puis vers celui de Sinaï, où Moïse leur donna les ordonnances qui ont fait la base de la religion judaïque.

On peut être surpris qu'ils fussent ainsi restés plus d'un an sans faire de tentatives pour envahir, les armes à la main, l'une ou l'autre des contrées confinant au désert; mais, étant passés du Sinaï au désert de Paran, ils envoyèrent des espions¹ dans la terre de Chanaan, avec mandat de s'enquérir de ce qu'était le pays, et le peuple qui l'habitait; de remarquer, entre autres choses, s'il vivait sous des tentes ou dans des villes fortes.

Quarante jours après, ces espions revinrent, et annoncèrent aux Hébreux que c'était bien, comme on le leur avait

1. Un de chaque tribu.

dit, un pays où coulaient le lait et le miel; que les fruits y étaient magnifiques et les produits de toute espèce fort abondants; mais la plupart d'entre eux ajoutèrent que ces peuples habitaient de fort grandes villes, fermées de hautes murailles, et qu'ils paraissaient très-redoutables; qu'il y avait même parmi eux des géants de la race d'Hanak, auprès desquels ils ne paraissaient que comme des sauterelles; qu'il n'y avait donc pas à penser à affronter de tels adversaires.

Josué et Caleb, qui étaient au nombre de ces envoyés, prétendirent, il est vrai, qu'il y avait là de l'exagération, et que les Israélites devraient montrer leur confiance dans leur Dieu, en ne craignant point de monter contre ces peuples; mais dans la folle terreur que leur avaient occasionnée les rapports défavorables des premiers espions, les Hébreux parlèrent de les lapider, et leurs chefs acquirent ainsi la conviction que, tant que ces hommes avilis par l'esclavage et dépourvus de tout courage n'auraient pas disparu pour faire place à une génération plus énergique que les privations, inséparables d'une vie dans le désert, auraient endurcie à la fatigue, il n'y avait aucun espoir de voir ce peuple conquérir cette contrée, que la tradition disait cependant avoir été promise aux descendants d'Israël.

Ce que Moïse et Aaron avaient redouté ne se vérifia que trop, car les Israélites demeurèrent quarante ans dans le désert; et quand ils se décidèrent à attaquer les Moabites, on peut dire que, sauf Caleb et Josué, il n'y avait plus parmi eux un seul de ceux qui avaient passé leurs plus belles années dans un avilissant esclavage.

Mais, va-t-on dire, comment deux millions d'Hébreux, en y comprenant les femmes et les enfants, purent-ils vivre si longtemps dans un désert aussi aride que celui qui sépare l'Asie Mineure de l'Égypte?

Ce serait effectivement une chose assez extraordinaire si le pays eût été alors ce qu'il est aujourd'hui; mais, de même que la Judée, qui était à cette époque d'une grande fertilité,

est aujourd'hui une terre ingrate et stérile, l'apparence du désert a sensiblement changé; et sa sécheresse actuelle paraît être provenue de l'exhaussement de cette contrée, lequel l'a privée des cours d'eau dont l'existence à cette date nous est révélée par la présence des bestiaux que les Israélites avaient emmenés avec eux¹.

Quant à leur propre nourriture, il paraît qu'on trouvait alors en abondance, dans le désert, une substance dont l'historien Josèphe dit qu'on rencontrait encore de son temps, et qui, selon toute apparence, avait une certaine analogie avec celle que les Arabes recueillent, même de nos jours, en petites quantités et appellent manne.

Il serait du reste superflu de nous étendre davantage sur ces traits de l'histoire d'un peuple qui se trouve contenue, avec les détails les plus minutieux, dans les saints livres qu'il a lui-même conservés.

1. Cet exhaussement peut avoir été lent et progressif, comme celui de beaucoup d'autres contrées; mais il est plus probable qu'il a été subit, et a été l'effet de ce dix-septième cataclysme que M. Elie de Beaumont appelle le soulèvement du Ténare, et que nous disons avoir été connu des Grecs sous le nom de déluge de Deucalion. Nous avons vu, en effet, qu'il y avait coïncidence dans les époques, et que c'était peu après leur sortie du désert que les Israélites avaient été témoins éloignés de ses effets.

CHAPITRE XVII.

DES TABLES DE LA LOI.

Nous avons dit que pendant le séjour que les Israélites firent dans le désert de Sinäï, Moïse leur donna les ordonnances qui ont constitué la Loi Judaïque. Que ces commandements fussent le résultat de l'inspiration divine, c'est ce qui, pour nous, ne saurait faire l'ombre d'un doute. C'est en effet la continuation évidente de l'œuvre créatrice, se poursuivant suivant le plan formé de toute éternité dans le Conseil Divin. Le caractère même de ces ordonnances le démontre.

La liberté de l'homme impliquant sa responsabilité, Dieu, avons-nous dit, lui donna la conscience, c'est-à-dire : dota son âme du pouvoir de distinguer le bien du mal ; mais lorsque à la simplicité des premiers âges un certain degré de civilisation eut succédé, la conscience ne fut plus suffisante pour lui indiquer la voie qu'il devait suivre.

Les questions s'étaient compliquées. Chaque nation s'était fait des dieux différents. Elles se sculptaient des figures d'animaux ou d'êtres imaginaires, et leur rendaient un culte. Souvent, dans leur aveuglement, leur adoration se manifestait par des sacrifices humains. La vie de l'homme, celle surtout des ennemis qu'on avait vaincus, n'était nullement

respectée. Si l'on réussissait, par d'ingénieux stratagèmes, à s'emparer du bien d'autrui, loin d'en rougir on en tirait vanité. La femme était envisagée comme un être inférieur, et l'on ne se faisait aucun scrupule de lui manquer de foi. La Terre, en un mot, offrait le triste spectacle de convoitises et de désordres de toute nature.

L'Éternel ne pouvait supporter la pensée que le peuple qu'il s'était choisi pour le présenter comme modèle aux autres nations irait, en se mêlant à elles au sortir de l'Égypte, en contracter tous les vices. Il se dit donc qu'il fallait, en tout premier lieu, lui faire savoir, par l'organe d'un de ses ministres, que, telle et telle situation étant données, telle chose était bien et telle autre était mal. En inspirant Moïse de telle manière que, presque toutes les circonstances étant prévues, un commandement exprès fût venu faire connaître à son peuple quelle était sa volonté, il ne pouvait plus pécher par ignorance.

Cette âme, que le don de la conscience laissait dans un état d'instruction fort imparfait, se trouvait ainsi, par le don de la loi, complètement éclairée sur ce qui, aux regards de Dieu, était docilité ou désobéissance.

Le monde ayant avancé, l'âme faisait un pas proportionnel.

Certains Philosophes vous diront, il est vrai, que le développement de la civilisation se manifeste principalement par les progrès des sciences et des arts, et par tout ce qui, en accroissant le bien-être de la créature, en adoucit les mœurs.

C'est à l'intelligence de l'homme que des progrès de cette nature sont dus, la chose est évidente. Aussi vous avons-nous expliqué que l'Éternel, qui distribue comme il lui plaît les conformations cérébrales, en proportionne le don au degré d'avancement de cette civilisation purement matérielle, qui est en harmonie avec ses plans.

Cela ne suffit pas toutefois. Pour qu'il y ait véritablement *progrès* dans le monde, il faut que son avancement embrasse des connaissances d'un ordre supérieur, savoir : celles qui ont trait aux destinées de l'homme et à son bonheur. Ces

connaissances sont du domaine de son âme. Ainsi il est de rigueur que, tout aussi bien que son intelligence, elle ait eu son développement.

En résumé, le don de la loi qui suivit la sortie d'Égypte, ayant constitué pour l'âme humaine un premier progrès, nous avons à en étudier la portée.

Ce qui nous frappe surtout dans ce nouvel ordre de choses, ce sont les motifs que Moïse fait valoir pour obtenir des Israélites la soumission désirable à ces diverses ordonnances.

Après avoir été miraculeusement délivrés par l'Éternel du joug des Égyptiens, il leur montre qu'il y aurait une noire ingratitude à abandonner son culte.

Il t'a prouvé par là, Israël, combien il t'aime. *Il veut l'établir, lui dit-il, pour lui être un peuple saint, qui sera à la tête de tous les peuples. Quand tu garderas les commandements de ton Dieu, et que tu marcheras dans ses voies, il te mettra au-dessus de toutes les nations de la terre. Il fera que les ennemis qui s'élèveront contre toi seront battus devant toi. Ils sortiront contre toi par un chemin, et par sept chemins ils s'enfuiront devant toi. Tous les peuples verront cela, et ils te craindront. L'Éternel te fera abonder en biens, en multipliant le fruit de ton ventre, le fruit de tes bêtes, et le fruit de ta terre, dans le pays qu'il a juré à tes pères de te donner. L'Éternel t'ouvrira son bon trésor, et bénira toutes les œuvres de tes mains. Tu prêteras à beaucoup de nations, et tu n'emprunteras point¹.*

Quand on lit attentivement ces paroles, et qu'on remarque qu'à un peuple soumis à mille privations au milieu d'un désert plus ou moins aride Moïse promet toutes les jouissances de la terre s'il obéit à l'Éternel, qu'il lui assure la possession d'un pays délicieux, et qu'effectivement les Israélites finirent, contre toute probabilité humaine, par s'y établir, on ne comprend pas que le scepticisme puisse aller jusqu'à ne voir dans ce ministre du Tout-Puissant qu'un homme

1. Deutéronome, XXVIII, 1 et suivants.

comme un autre¹; comme si le don de prophétie était, de temps à autre, départi à certaines créatures prises au hasard, et n'avait rien de surnaturel. A plus forte raison s'étonne-t-on, quand on songe aux malheurs que Moïse annonça si longtemps à l'avance aux Hébreux, s'ils méprisaient les commandements qu'il était chargé de leur transmettre, et se montraient infidèles à leur Dieu ! Nous nous sommes déjà étendu sur ce point, et n'avons pas à revenir sur l'accomplissement de ces prédictions. Mais promesses et menaces forment pour nous un ensemble d'une grande solennité, et dans cette série de faits nous voyons clairement se poursuivre l'œuvre de PROGRÈS qui a succédé à l'œuvre créatrice, et n'en est en réalité que la continuation.

Les promesses sont matérielles; les menaces ne s'appliquent qu'à des intérêts purement terrestres. Pourquoi cela ? Parce que le développement de l'âme, chez les Hébreux, n'est pas assez avancé pour que des mobiles tout spirituels puissent avoir sur elle une influence suffisante.

1. Si le chef des Mormons, en partant pour Utah, avait dit à ses disciples : « Notre exil ne sera pas long. Si vous observez mes ordonnances, nous reviendrons, et la France passera sous notre empire. Nous régnerons dans Paris, dans la ville des villes; » un rire homérique se serait emparé de vous en l'apprenant. Des sarcasmes eussent de même accueilli des prédictions qui, de la part de Moïse, eussent été tout aussi absurdes s'il avait été un homme comme un autre; si, en un mot, par une inspiration toute particulière du grand Dispensateur des événements, il n'eût lu également dans le passé et dans l'avenir.

CHAPITRE XVIII.POURSUIVONS L'HISTOIRE DES HÉBREUX JUSQU'À
LA VENUE DU CHRIST.

Les ministres que le Très-Haut s'est choisis dans le sein des enfants d'Israël, un Moïse, un Samuel, un David, un Élie, un Isaïe, un Jérémie, un Daniel, se sont évidemment élevés à la connaissance des plus hautes vérités. Ils ont vu à l'avance, par les yeux de leur âme, le Fils de Dieu fait homme donnant sa vie pour assurer aux pécheurs repentants une immortalité bienheureuse; mais, ne nous le dissimulons point, la religion sortie des ordonnances de Moïse ne s'élevait pas par elle-même à ces sublimes aspirations.

On y sent l'âme encore tout emprisonnée dans les liens de la matière.

Qu'est-ce par exemple que la loi du talion ? De la justice humaine et rien de plus; car si votre pensée s'élève un instant au-dessus des choses de la Terre, la justice divine vous apparaît comme absorbée dans l'ineffable CHARITÉ du Maître du Monde, et vous vous apercevez bien vite que ce mot de CHARITÉ appartient à une langue qui a dû rester inconnue des Hébreux¹,

1. Il n'est question de *charité* qu'une seule fois dans l'ancien Testament. C'est au livre des Proverbes (Chap. X, v. 13). *La haine excite les querelles, mais la charité couvre tous les péchés.*

parce que leur âme n'était pas encore à la hauteur d'une aussi grande vertu.

Nous supposons naturellement, en parlant ainsi, que vous savez ce qu'est la véritable charité. Ceux qui s'imaginent qu'elle ne consiste qu'à aider de sa bourse des créatures tombées dans l'infortune, peuvent n'y voir que l'effet physique d'une compassion tout intellectuelle ; mais ceux qui savent : *que la charité est patiente, qu'elle est pleine de bonté ; qu'elle n'est point envieuse, point insolente ; qu'elle ne s'enfle point d'orgueil ; qu'elle n'est point malhonnête ; qu'elle ne cherche point son intérêt, qu'elle ne s'aigrit point, qu'elle ne soupçonne point le mal ; qu'elle ne se réjouit point de l'injustice ; qu'elle se réjouit au contraire de la vérité, excusant tout, croyant tout, espérant tout, supportant tout*¹ ; ceux-là, disons-nous, comprennent que ce n'était pas de l'intelligence matérielle des hommes que le Christ pouvait espérer qu'un si noble langage fût entendu. Il savait de toute éternité qu'il ne pourrait s'adresser qu'à leur âme, et que même il faudrait que le développement de cette âme fût parvenu à un bien haut degré, pour qu'elle pût saisir toute la portée d'un précepte autour duquel viennent se grouper tous les enseignements évangéliques. *Trois vertus demeurent, dit S^t Paul, la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande est la charité*².

S^t Jean va plus loin encore. *Dieu est charité, dit-il, et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui*³.

Il y a là une communion avec Dieu, qui ne saurait être que le lot d'une âme non-seulement immatérielle, mais très-avancée dans la connaissance des choses divines. De telles paroles, dans la bouche de Moïse, seraient demeurées incomprises d'un peuple qui n'était sensible qu'à une chose, la crainte de punitions temporelles de la part de la justice

1. 1^{re} épître aux Corinthiens, XIII, 4 et suivantes.

2. 1^{re} épître aux Corinthiens, XIII, 13.

3. 1^{re} épître de S^t Jean, IV, 16.

Divine. Aussi, ce législateur veut-il lui inspirer le respect des auteurs de ses jours, il le menace, à défaut, de perdre la possession de la terre promise. Les Madianites, les Philistins, remportent-ils quelque victoire sanglante sur les Israélites, et les tiennent-ils quelque temps sous leur domination, les prophètes du Très-Haut leur montrent qu'ils se sont attiré ces châtiments par leur infidélité aux ordres de l'Éternel. Une scission s'établit-elle entre les royaumes d'Israël et de Juda, un des ministres du Tout-Puissant leur annonce qu'il en a ainsi ordonné en punition de leur idolâtrie. Les invasions des Égyptiens, des Assyriens, des Chaldéens, se succèdent. Les Juifs sont emmenés en captivité à Babylone, et le temple bâti par Salomon, après avoir été pillé à diverses reprises, finit par être livré aux flammes. A chacune de ces calamités, Dieu suscite quelqu'un de ses prophètes pour leur apprendre qu'elles ne cesseront point qu'ils n'aient coupé leurs bocages, renoncé à leurs hauts lieux et abandonné le culte de leurs idoles.

Que pouvait signifier, pour un tel peuple, l'annonce de la venue du libérateur d'Israël, du Messie promis?

La réalisation des promesses de Moïse : que *Dieu mettrait les enfants de Jacob au-dessus de toutes les nations de la terre*, voilà ce qu'ils y virent.

Aussi, quand Jésus apparut sous l'humble forme du fils d'un charpentier; quand, au lieu de les délivrer du joug des Romains, il leur prêcha la repentance; quand, au lieu de rétablir le royaume d'Israël, il leur dit *mon royaume n'est pas de ce monde*; il n'y eut plus qu'un cri à Jérusalem : « Cet homme, en se disant Roi, en se disant le Messie promis, en se disant le Fils de Dieu, a mérité la mort, a blasphémé. *Crucifie-le*, Pilate, ou nous te dénonçons comme l'ennemi de César. »

Que pouvaient-ils en effet comprendre à un règne spirituel; à une morale qui, rompant avec les passions égoïstes d'un monde tout matériel, allait prêcher à l'homme le pardon des offenses, allait lui enseigner à prier pour ses ennemis à l'exemple de son Sauveur?

Il eût fallu, nous l'avons dit, une âme bien développée pour saisir ces grandes vérités. Le peuple hébreu, retombant constamment dans son incrédulité, n'avait pu s'élever à une telle hauteur.

Dieu lui annonça qu'il l'avait bien choisi pour son peuple; mais que, puisqu'il avait méconnu son amour, ce n'était pas à lui, mais aux Gentils, qu'il donnerait une âme capable d'apprécier la grande nouvelle du salut apporté à la Terre par le sacrifice de son Fils.

Tous les bienfaits que son amour pour Abraham, pour Isaac, pour Jacob, avait répandus sur leurs descendants, étaient le type des bénédictions spirituelles dont la mort du Christ devait être la source pour la race humaine; mais l'ingratitude des enfants d'Israël fut cause que ces bénédictions, passant aux races grecques et latines, se propagèrent par elles jusqu'aux extrémités de la Terre, et qu'on vit l'âme de cent peuples grandir et s'élever aux plus hautes aspirations, pendant que celle de la nation qui s'était appelée le peuple de Dieu demeurait plongée dans la misérable expectative de quelques bienfaits purement temporels.

CHAPITRE XIX.DU CHANGEMENT QUE L'ÈRE CHRÉTIENNE A VU
SE PRODUIRE DANS LE MONDE.

On le voit donc, dès que nous cherchons à envisager de très-haut et dans tout son développement l'histoire du genre humain, nos regards se trouvent forcément attirés sur ce groupe d'hommes qui, conservant dans sa pureté primitive le culte du vrai Dieu, formait un petit troupeau au sein de cette nation que l'Éternel s'était choisie comme un peuple lui appartenant en propre; mais étudions-nous attentivement les lois que le Ministre inspiré du Très-Haut avait données aux enfants de Jacob, nous reconnaissons aisément qu'il n'y a là qu'une économie imparfaite, uniquement fondée sur la terreur des jugements du Tout-Puissant.

Nous n'avons pu voir passer sous nos yeux les nombreux témoignages d'affection que Dieu donne à l'homme dans toute l'œuvre de la Création, et croire que le seul but que la Providence se fût proposé fût l'établissement d'une alliance avec sa créature, qui aurait la crainte pour base. Nous avons donc comme un pressentiment que cette alliance n'est qu'un premier pas, n'est qu'un type de celle qui doit lui succéder et où se révélera sans doute, dans toute sa splendeur, ce grand amour que Dieu semble avoir pour nous.

Aussi, lorsque, poursuivant le cours des événements, nous arrivons à ce fait merveilleux du Fils de Dieu fait homme, donnant sa vie pour le rachat de nos âmes, nous ne sommes point aussi étonnés qu'il semblait que nous aurions dû l'être. Nous n'y voyons que le complément naturel d'une œuvre d'immense amour commencée depuis des millions de siècles.

Comment l'homme cependant va-t-il s'élever jusqu'à la conception de cette œuvre de salut, qui doit paraître si étrange à un être matériel ? Quelle corrélation peut-il y avoir entre une réunion de molécules, fussent-elles douées d'une haute intelligence, et l'obtention d'une vie éternellement heureuse par le sang du Christ se sacrifiant volontairement pour sauver nos âmes ?

Il y a bien, vous répondrons-nous, entre ces éléments en apparence si différents, cette corrélation mystérieuse que, au sixième jour de la Création, Dieu établit entre le corps, l'esprit et l'âme de l'homme ; mais, malgré sa divine essence, l'âme humaine n'est pas encore à la hauteur d'une aussi sublime conception. Elle implique pour elle UN PROGRÈS.

Observez du reste ceci. Si depuis plus de quarante siècles la Création *matérielle* est achevée, la Création *spirituelle* ne l'est pas.

Un ordre d'idées plus relevées va être établi. Un progrès dans la constitution de l'âme va la placer à la hauteur de cette nouvelle économie.

Ainsi le monde purement matériel a vécu. L'ère du monde spirituel commence ; et déjà, on peut entrevoir le jour où, sur toute la surface du globe, il datera les événements de l'époque de sa nouvelle naissance, de celle de la venue du Christ sur la Terre.

Où en était le monde à ce moment ? va-t-on demander.

Tout en choisissant les enfants de Jacob pour son peuple, l'Éternel n'avait pas abandonné à elles-mêmes les autres nations ; et si l'idolâtrie y dominait complètement, il éclairait de temps à autre quelques âmes d'une lumière, qui faisait un violent contraste avec les ténèbres de l'époque. Nous

avons vu Socrate, Platon, Cicéron, s'élever jusqu'à la conception d'un seul Dieu, image du vrai beau; jusqu'à celle même de l'immortalité des justes, dont la récompense devait être la société délicieuse de ce Dieu, symbole de toutes les perfections.

Cicéron avait fait plus encore : il avait montré aux Romains l'absurdité de croire à des dieux de bois ou de pierre, à des dieux ouvrage de leurs mains. Ces maîtres du monde étaient donc préparés à la venue d'un culte plus rationnel; mais de là à saisir la pensée du salut par GRACE ! quel pas immense !

Il y avait, disons-le nettement, plus qu'un pas à franchir; il y avait un abîme, et notre esprit n'en saurait apercevoir la profondeur qu'autant que nous aurions sérieusement médité sur l'abandon dans lequel les disciples laissèrent le Christ au jardin de Gethsemané, et sur le reniement de saint Pierre qui, lui, avait juré qu'il ne le quitterait point.

Ils ont donc passé trois ans avec lui; ils ont entendu toutes les admirables paroles sorties de sa bouche; ils ont été témoins de tous ses miracles; ils ont vu la résurrection de Lazare, et cependant ils ne le connaissent point. Comme Juifs, ils ont pu voir un moment en lui le Messie qui devait rétablir le royaume d'Israël; mais il est arrêté comme un malfaiteur, condamné, mis en croix!... Comment pourraient-ils le croire le Fils de Dieu ?

Israélites ou païens.... la possibilité d'un tel fait est au-dessus de leur conception.... L'âme humaine n'a pas encore été élevée à cette hauteur.... La nouvelle naissance de l'homme n'a pas encore commencé.

Vous souvenez-vous de la première, chers élèves?... Dieu soufflant dans les narines d'Adam une respiration de vie et en faisant une âme vivante.

Eh bien !... la seconde date du jour de la Pentecôte. Les disciples étaient tous d'un accord dans un même lieu. Alors il se fit tout à coup un bruit qui venait du ciel, comme le bruit d'un vent qui souffle avec impétuosité, et il remplit toute la maison où

ils étaient assis. Ils virent paraître des langues séparées les unes des autres, qui étaient comme de feu, et qui se posèrent sur chacun d'eux. Ils furent alors tous remplis du S^t-Esprit, et ils commencèrent à parler des langues étrangères, selon que l'Esprit les faisait parler¹.

Le S^t-ESPRIT, c'était LE CONSOLATEUR, l'ESPRIT DE VÉRITÉ, dont le Christ leur avait annoncé l'envoi en leur disant : *Il vous enseignera toutes choses, et vous remettra en mémoire toutes celles que je vous ai dites².*

A partir de ce grand jour donc, des hommes, mal partagés peut-être sous le rapport des facultés intellectuelles, en tout cas des ignorants selon le monde, des pauvres pêcheurs, des humbles péagers, possédèrent des âmes capables de s'élever aux plus hautes conceptions, capables de pénétrer jusque dans les profondeurs de l'Infini.

1. Actes des apôtres, II, 1 à 4. — 2. Évang. selon saint Jean, XIV, 26.

CHAPITRE XX.

JUSQU'OU S'EST ÉTENDU CE CHANGEMENT?

L'inspiration de quelques hommes ne suffit pas, dira-t-on, pour faire d'une époque une grande ligne de démarcation dans l'histoire du genre humain.

Ce n'est pas effectivement sur les seuls Apôtres, non plus que sur ce petit nombre de disciples qui les entourent, que nos regards s'arrêtent. C'est sur ceux qui se convertirent à l'ouïe de leur prédication; c'est sur les trois mille personnes qui furent ajoutées à l'Eglise en un seul jour¹; c'est sur ces Parthes, ces Mèdes, ces Élamites; c'est sur ces habitants de la Phrygie, de la Pamphylie, de la Libye, de l'Égypte²; c'est sur ces Grecs et ces Romains qui, venus à Jérusalem, rapportèrent chez eux la semence de la divine Parole; c'est sur ceux qui, en quelques années, formèrent les sept Églises mentionnées dans l'Apocalypse; c'est sur ceux auxquels saint Paul, S^t Jacques, S^t Pierre, S^t Jean, adresseront bientôt ces lettres instructives qui font partie du Livre Sacré; c'est sur ceux dont, avant deux siècles, Tertullien dira à l'empereur Sévère : « Nous remplissons vos cités, vos colonies,

1. Actes des apôtres, 11, 41. — 2. Actes des apôtres, v. 9 et 10

« l'armée, le palais, le sénat, le forum. Nous ne vous laissons que vos temples. »

Il est bien certain que si nous avions sous les yeux un ramassis de soldats qu'on a séduits par l'appât du pillage, nous n'aurions pas à nous enquerir de ce qui a pu les réunir sous la sainte bannière.... Mais ceux qui s'enrôlent au service du Christ se dépouillent de tout ce qu'ils ont. *Ils vendent leurs possessions et leurs biens, et les distribuent à tous suivant le besoin que chacun en a¹.*

S'ils avaient été tentés par la perspective des lauriers, des honneurs qui les attendaient ; si toutes les gloires de ce monde devaient être leur récompense ici-bas, et qu'un paradis habité par de célestes houris dût être leur partage après la mort, leur enthousiasme pour la nouvelle doctrine n'aurait rien qui dût nous surprendre : il s'expliquerait de lui-même.... Mais ceux qui se rangent sous l'étendard de la croix n'ont à attendre que des humiliations, des flétrissures, des supplices infamants. La prison, les verges, la mort par la main du bourreau ou par la dent des bêtes féroces.... voilà l'avenir qui s'ouvre devant eux !

Comment ces hommes ont-ils pu faire violence à cet être matériel qui était en eux, et qui a dû se révolter à la seule pensée des dangers qu'ils allaient affronter ?

Il n'y a qu'une seule réponse admissible :

C'est que ce n'était pas à cet être matériel que l'Esprit-Saint avait parlé. — Il n'aurait pas été compris. — C'est à l'âme de ces hommes qu'il s'était adressé.... à cette âme à laquelle, dans l'intérêt de sa propre gloire, le Créateur venait de donner un merveilleux élan en lui faisant connaître son immortalité.... à cette âme qui dès lors avait compris combien quelques instants de souffrance sont peu de chose pour ceux que les récompenses éternelles attendent ; combien les grandeurs, combien les vanités de la terre sont mesquines auprès de ces impérissables couronnes qui sont réservées à

1. Actes des apôtres, II, 45.

ceux qui auront combattu le bon combat et en seront sortis vainqueurs.

Entendons-nous par là que toute une race d'hommes, que toutes les populations appartenant à l'empire romain, par exemple, reçurent tout à coup, vers cette époque, une organisation spirituelle, qui constituait un sensible progrès sur l'état de ces mêmes peuples un siècle auparavant ?

Non ; car plus nous étudions le mode d'opérer de l'Éternel, plus nous remarquons combien est généralement lente la progression de ses œuvres. L'établissement du Christianisme avait dû être préparé petit à petit ; et, bien avant que des nations eussent été amenées à l'embrasser, quelques milliers d'individus, au sein de chaque peuple, avaient dû être prédestinés à servir d'exemple aux autres par la sincérité de leur foi et la profondeur de leur dévouement à la cause du Christ.

Où a été leur mérite, allez-vous dire, s'ils ont été prédestinés par l'Éternel à l'accomplissement de cette glorieuse tâche ?

Nous ne sommes tous ici-bas que de pauvres mortels qui devrions nous abstenir de tout jugement sur le mérite ou le démérite de créatures semblables à nous, dont il est impossible que nous apprécions les motifs, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de *sonder les reins et les cœurs*¹. Mais que les personnes que le mot de *prédestination* surprend veuillent bien s'interroger en toute franchise, et se dire si, créatures parfaitement libres, ayant devant elles la considération, la fortune, les honneurs, les jouissances de la terre, elles auraient opté pour la prédestination qui les aurait vouées à l'emprisonnement, au fouet, au martyre. Si elles répondent que *oui*, ce qui suppose que, pour les gloires éternelles qui les attendent, elles sont prêtes à immoler leurs passions, à se couvrir de cendres, et à se jeter aux pieds de Jésus comme leur seule espérance, nous leur dirons : « De quoi vous plaignez-vous ? Vous êtes prédestinés »

1. Apocalypse, II, 23.

De quel droit, d'ailleurs, la créature se plaindrait-elle de ce que l'Éternel a déterminé dans sa souveraine sagesse ? *Le vase d'argile dira-t-il à celui qui l'a formé : Pourquoi m'as-tu fait ainsi ? Un potier n'a-t-il pas le pouvoir de faire d'une même masse de terre¹ un vaisseau pour des usages honorables et un autre pour des usages vils ?*

1. Épître aux Romains, IX, 20 et 21.

CHAPITRE XXI.

IL PEUT Y AVOIR PROGRESSION DANS LES DONS FAITS
A NOS AMES.

On a compris, d'après le résumé de l'état de choses existant dans les contrées que Rome tenait sous son sceptre lors de la venue du Christ, que, dans ce vaste ensemble, il n'était pas de corde qu'eût fait vibrer l'attente de joies spirituelles à laquelle la terre était étrangère.

Nous devons donc nécessairement conclure de l'empire que le Christianisme prit sur les cœurs, qu'un changement dans la nature même de l'homme en avait été la véritable cause. Ce changement avait été étranger au développement de son intelligence, qui, pour l'époque, ne laissait rien à désirer, le règne d'Auguste ayant toujours été considéré comme un des plus brillants de ceux dont l'histoire ancienne fasse mention. La puissance romaine était presque à son apogée. Les lettres étaient en grand honneur... mais qu'avaient à faire toutes ces gloires mondaines avec des espérances basées sur le sanglant sacrifice de l'Homme Dieu ? L'âme humaine, nous le répétons, pouvait seule concevoir un bonheur tout à fait inexplicable pour l'être qui n'eût été doué que des facultés destinées à l'accroissement de ses jouissances matérielles ; mais, dans la compréhension même

de ces vérités toutes spirituelles, il y avait des degrés, il y avait des progrès, qui se constatent aisément par la lecture des saints livres.

Le récit de S^t Mathieu est certainement admirable; mais, quand S^t Pierre, dans sa seconde épître, nous apprend comment finira notre Terre, la hauteur d'inspiration que de telles paroles supposent est plus remarquable encore.

Quand S^t Jean, dans l'Apocalypse, nous révèle les événements qui se succéderont de siècle en siècle, et nous entretient du jugement qui suivra l'anéantissement de notre globe, on sent que c'est l'Esprit Saint qui parle; mais quand plus tard, dans son Evangile, il arrache le voile qui nous cachait les profondeurs de l'Infini, et nous montre cette Trinité Sainte qui délibérait avant la création de la lumière, nous sommes saisis d'admiration pour la condescendance d'un Dieu qui se manifeste aussi complètement à sa créature, et semble ainsi nous dire qu'il n'a pas assigné de limites au PROGRÈS de l'âme humaine.

Ne perdons pas de vue toutefois que, si l'Apôtre aimé du Sauveur a reçu en cela une inspiration toute particulière, c'est que jamais le monde ne devait produire un livre qui pût entrer en comparaison avec cet Évangile, dût le développement de l'intelligence humaine aller toujours en progressant pendant quarante ou cinquante siècles encore.

CHAPITRE XXII.

QUEL FUT LE RÉSULTAT DE LA DIFFÉRENCE DES DONNS
FAITS A L'ÂME HUMAINE PAR LE SAINT ESPRIT?

*Voici, dit S^t Étienne pendant qu'on le lapidait : je vois les Cieux ouverts et le Fils de l'homme qui est à la droite de Dieu. Seigneur Jésus, reçois mon esprit*¹.

Tel est le récit que S^t Luc nous fait des derniers moments du premier martyr chrétien. Il y a dans ces admirables paroles une telle élévation, qu'on comprend, en les lisant, le sentiment qui inspira aux prédestinés dont nous parlions, la bravoure nécessaire pour affronter la mort, et même parfois une mort bien douloureuse.

Toutes ces âmes, s'élevant au-dessus de la terre, et imposant à leurs corps torturés des paroles d'actions de grâces pour leur Sauveur et de pardon pour leurs bourreaux, durent, en maintes occasions, remuer jusqu'au fond des entrailles les spectateurs étonnés. Sans comprendre les mobiles qui soutenaient leur courage, les Romains durent souvent, dans l'enthousiasme que cette fermeté leur inspirait, être portés à embrasser une croyance qui donnait tant de grandeur à ses adeptes.

1. Actes des apôtres, VII, 56 et 59.

Qu'il y eût ainsi, dans les premiers siècles, un nombre considérable de prosélytes dont l'imagination avait été surexcitée, mais dont l'âme n'était pas encore apte à saisir la sublimité de la doctrine Évangélique, c'est ce qui pour nous ne saurait faire doute. Or, quelle en fut la conséquence forcée ? C'est que ces néophytes ne pouvant s'expliquer les effets dus à la vivacité de la foi de ces vrais chrétiens, et à l'aide que l'Esprit-Saint prêtait avec amour à des fidèles aussi zélés, les mirent sur le compte d'actes de componction tout extérieurs, de jeûnes, d'abstinences monacales, de pèlerinages, quelquefois même de pénitences allant jusqu'à l'infliction de tortures volontaires.

Peu à peu, quand un chrétien fut connu pour avoir porté ces macérations au delà des bornes accoutumées, on en fit un saint, et on le révéra à l'égal des martyrs, qui avaient fait l'abandon de leur vie plutôt que de renier leur Sauveur. De là à réunir les reliques de ces saints réels ou prétendus, à leur attribuer des guérisons miraculeuses, à étaler leurs images dans les églises, et à leur adresser une sorte de culte, la progression était facile. On en était cependant insensiblement arrivé à matérialiser cette religion si belle, qui, à son début, ne s'adressait qu'aux âmes et ne s'occupait que de leur salut. La voilà aujourd'hui qu'elle parle à l'imagination ; qu'elle appelle à son secours toute sorte de cérémonies extérieures empruntées au culte Hébraïque, quelquefois même au Paganisme ; qu'elle réclame de ses adeptes de riches donations, d'après lesquelles elle pourra mesurer la profondeur de leur foi ; qu'elle met en jeu leur vanité au profit de l'embellissement des églises, de la représentation fastueuse du clergé, de la fondation de couvents destinés à des multitudes de moines ; et que cependant, tout bien examiné, il n'est pas une de ces innovations où ne se manifeste l'oubli de la pure doctrine Évangélique telle que la prêchaient les Apôtres.

Ne parlez pas du temps qui s'est écoulé. Nous sommes encore aux premiers siècles du Christianisme que, par la

fatale tendance de l'esprit humain, il est à l'extérieur complètement dénaturé. Si vous voulez retrouver ce divin langage qui s'adresse à d'humbles âmes pénétrées de leur état de péché et voulant aller à Christ, soulevez ces voiles brodés d'or ou d'argent.... peut-être trouverez-vous une Bible reléguée dans quelque sombre encoignure.... Qui sait même alors si, entre vous et Dieu, un prêtre ne viendra pas se placer ?

Nous nous sommes trop étendu, dans une de nos études préliminaires, sur l'envahissement de l'Eglise par le matérialisme, pour que nous ayons à revenir sur cet affligeant tableau.

Nous comprenons bien la pensée Providentielle qui a permis cet état de choses. Jamais ces flots de Barbares qui allaient inonder l'Europe, et dont certes les âmes étaient peu aptes à saisir les divins mystères d'une religion toute spirituelle, n'auraient fléchi le genou, comme ils l'ont fait, devant les ministres du Très-Haut, s'ils n'eussent été entourés des pompes sacerdotales, et si la renommée de la puissance surnaturelle de certaines reliques ne fût parvenue jusqu'à eux. Mais quand, à un premier élément de superstition, vint se joindre ce torrent d'idées idolâtres, on ne vit plus sur nager que de loin en loin ces âmes, dont les nobles aspirations indiquaient la source Evangélique à laquelle elles avaient été puisées.

Une effrayante barbarie envahit alors l'Europe, et quand, bien des siècles après, elle chercha à s'en secouer, les habitudes étaient enracinées, les idées perverties ; on ne savait plus distinguer le juste de l'injuste ; l'abus de la force était partout ; les ministres de l'Eternel eux-mêmes couraient après la richesse et le pouvoir, et faisaient servir la religion à l'extension de leur empire sur la Chrétienté.

La Philosophie a l'habitude de se faire une arme de ce déplorable état de choses pour déprécier la religion, à laquelle elle l'attribue. Nous n'avons, chers élèves, qu'à vous répéter en réponse ce que nous vous avons déjà dit tant de fois :

Regardez de haut.... et dans ce temps d'arrêt, vous ne verrez qu'une disposition Providentielle d'une haute sagesse. Vous savez combien la Création a progressé lentement. Pouvez-vous être surpris qu'il en soit de même de l'établissement du Christianisme? Ne faut-il pas que tout ce qui doit être durable se consolide peu à peu, et la Religion Chrétienne ne doit-elle pas vivre jusqu'à la fin du monde?

Il est encore une autre pensée qui se présentera sans doute à votre esprit, savoir : que l'intelligence matérielle de l'homme ayant été si longtemps à se développer, il n'aurait pas été naturel que son âme, qui, en vertu de son essence supérieure, avait à atteindre à de bien plus grandes hauteurs, eût progressé si rapidement qu'il n'y eût plus eu entre eux d'équilibre.

Une fois ce raisonnement fait, le premier livre d'histoire universelle que vous ouvrirez vous en démontrera la justesse.

Vous verrez en effet, au commencement du seizième siècle, l'intelligence humaine prendre tout à coup un grand essor; les arts, les lettres et les sciences se développer avec une espèce de fureur; puis, retournant le tableau, vous apercevrez de nobles créatures qui, affligées de voir l'Église exposée, par tous les abus qui s'y sont introduits, aux justes récriminations de tout être qui pense, arrachent l'Évangile à l'obscurité dans laquelle elle le laisse, et le présentent au monde comme le seul livre qui puisse enseigner aux hommes comment se sauvent des âmes immortelles.

Après l'équilibre de la Création, vient l'équilibre de son développement.

CHAPITRE XXIII.

LE JOUR VIENDRA OU CES DONNS SERONT LES MÊMES
POUR TOUS.

Tous ceux de nos lecteurs qui ont été élevés dans la Religion Catholique Romaine, ont été habitués de bonne heure à ne parler qu'avec une sainte indignation de ces prétendus Réformateurs qui sont venus apporter le désordre dans l'Église du Christ par leurs abominables doctrines; qui, dans leur odieux scepticisme n'ont pas même respecté les institutions les plus sacrées; qui, véritables démagogues enfin, bouleverseraient les États, comme ils ont tenté de bouleverser la Chrétienté, si on ne se tenait en garde contre leurs dangereux enseignements.

Ce langage ne doit pas nous surprendre de la part du clergé catholique. Quoique le Christ eût dit expressément : *Mon règne n'est pas de ce monde*¹, son Vicaire portait la triple couronne, emblème de la réunion des pouvoirs temporels et spirituels, et était parvenu à tenir sous ses pieds jusqu'aux diadèmes des Souverains. Frappant monnaie dans toute la Chrétienté par la vente des indulgences, la Papauté était

1. Évang. selon S^t Jean, XVIII, 36.

allée jusqu'à distribuer les places du paradis, moyennant salaire, aux criminels les plus endurcis.

Tout à coup des ecclésiastiques que révolte l'idée que le salut éternel puisse s'acheter à prix d'argent, entreprennent d'annoncer au monde que ce n'est pas là la religion que le Christ est venu lui enseigner, et que ce n'est pas pour procurer des honneurs et des richesses à ses sectateurs qu'il a donné son sang.

Comment Rome eût-elle pardonné à des hommes dont les leçons pouvaient saper sa puissance par la base, et portaient cependant ce cachet de vérité qui est le privilège de la doctrine évangélique ? Il fallait, de toute nécessité, étouffer ce serpent avant qu'il eût pris sa croissance. Elle ameuta contre ces sectateurs les Souverains ses vassaux, et lessomma de détruire cette hérésie par le fer et le feu.

Des champs de bataille furent inondés de sang, mais l'Eglise comprit bien vite que le sien y coulait comme celui des huguenots. Des égorgements en masse lui parurent préférables, et le spectacle de la Saint-Barthélemy fut donné à la France comme enseignement salutaire!...

Pauvre pays!... L'Espagne ne t'en prenait pas moins en pitié, car tu n'avais pas, comme elle, l'énergie de livrer ces rebelles, par centaines de mille, aux flammes des bûchers.

Tu devais bien décorer un jour du nom de *Grand* le Monarque qui aurait ordonné les dragonnades, et forcé, par des persécutions de toute nature, trois millions de ses sujets à s'expatrier!... mais tu ne devais pas aller jusqu'à faire, des *auto-da-fé*, des fêtes solennelles, honorées de la présence de tes Souverains!...

Quel est le crime pour lequel ils ont été jugés dignes de pareils supplices ? vont peut-être demander ceux de nos jeunes élèves qui, dans leurs études, ont passé rapidement sur des pages sanglantes, qu'on croirait appartenir à l'histoire de peuples encore barbares.

Ce crime, un des plus odieux qui se puissent commettre,

est le même que celui qui avait été reproché aux premiers chrétiens sous les Empereurs Romains.

C'est celui de s'être cru libre de penser différemment que ceux qui avaient le pouvoir en main....

Celui de s'être imaginé que, pourvu qu'on remplît tous ses devoirs de citoyen, on devait avoir la faculté d'adorer Dieu à sa manière....

Celui d'avoir pensé que le Créateur, ayant donné à l'âme la connaissance du bien et du mal, on devait écouter ses avis pour se soustraire à la terrible responsabilité d'en avoir étouffé la voix....

Celui enfin d'avoir cru que l'Éternel, ayant jugé convenable de manifester sa volonté à sa créature par le don de sa Parole, elle devait, suivant la recommandation de saint Pierre et des autres Apôtres, *obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*¹.

Vous êtes peut-être surpris, chers élèves, qu'on ait pu faire aux réformés un crime de semblables doctrines.

Vous le serez tout autant de les voir accusés de démagogie, si vous vous souvenez de notre étude sur la protestante Angleterre. L'amour du désordre vous paraîtra fort habilement voilé, chez un peuple renommé pour son affection envers sa Souveraine. Ses tendances radicales vous sembleront un étrange reproche, à faire à une nation qui vous avait toujours paru pécher par l'excès contraire. Vous vous convaincrez alors que les idées subversives ne doivent pas être inhérentes au protestantisme ; et quand vous l'aurez reconnu en ce qui concerne la politique, vous n'aurez plus qu'un pas à faire pour l'admettre également en ce qui regarde la religion.

Les grandes vérités ne se font jour que lentement ; mais lorsque l'heure a sonné, lorsque la Providence a décrété que le moment est venu, elles resplendent subitement à tous les regards, et la foule étonnée ne comprend plus son long aveuglement.

1. Actes des Apôtres, V, 29.

Quand le pape Pie IX monta sur le trône Pontifical, on crut que la liberté allait s'y asseoir avec lui ; mais bientôt son ministre tomba sous le poignard d'un assassin, et le monde s'écria : « L'Italie n'est pas mûre pour la liberté. »

A peine toutefois quelques années s'étaient-elles écoulées, que l'Europe comptait un grand peuple de plus.

Eh bien, de même vous, chers élèves, qui êtes jeunes encore, vous verrez peut-être, avant de mourir, cette heure bénie où ces distinctions de Catholiques et de Protestants, de Luthériens et d'Anglicans, seront rayées de votre langue ; où on entendra le Souverain Pontife déclarer que, pour être le Vicaire du Christ, il faut régner sur les âmes par la seule puissance de sa Parole, et faire de l'extension de son empire sur les cœurs le principal objet de son ministère.

En ce grand jour, ceux qui ont tiré la Bible de l'obscurité où elle languissait, seront estimés à leur juste valeur ; et la Chrétienté tout entière, en voyant le LIVRE DE VÉRITÉ dans les mains de ce Prélat, plus grand de cent coudées que tous les Papes qui ont jamais existé, se lèvera comme un seul homme, et lui crierà : Je sais QUI JE SUIS. Apprends-moi OU JE VAIS.

OÙ EST LE PROGRÈS?

V

ESSAI DE THÉOLOGIE.

V

ESSAI DE THÉOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

LA BIBLE EST LE VÉRITABLE GUIDE DU CHRÉTIEN.

Nous avons dit que ce sera un beau jour pour l'Église Universelle que celui où elle verra assis dans la chaire de St Pierre un Pontife tellement pénétré de l'esprit de Christ, qu'il se fera à lui-même l'application de ces divines paroles : *Mon règne n'est pas de ce monde*¹.

Que sera-ce alors pour lui que ce trône temporel, qui, vu l'exiguïté de ses domaines, ne lui donnait qu'une des dernières places parmi les Souverains de la terre ?

Le seul empire à la hauteur de son ambition sera l'Empire du Monde, et c'est à sa conquête que vous le verrez marcher.

Entreprise téméraire ! allez-vous dire.

Téméraire sans doute, s'il s'agissait de la domination temporelle, dont la Papauté a fait si longtemps son principal objet.... Téméraire même, si, pour la conquête des âmes, il comptait sur ses propres forces.... Mais, voyez-le.... Toutes

1. Évang. selon St Jean, XVIII, 36.

ces armes dont l'Église disposait, il les a rejetées comme superflues; et c'est dans la seule puissance de la DIVINE PAROLE qu'il met son espoir.

Il s'annonce à la Terre comme LE VICAIRE DU CHRIST, et il prouve qu'il l'est en ne cherchant sa force qu'en Christ. Il se dit INFAILLIBLE, et il en convainc le monde, en ne se faisant l'organe que des paroles sorties de la bouche de l'Esprit-Saint.

Comprenant alors que c'est la voix de DIEU même qui se fait entendre, sans cette intervention d'une foule de créatures qui la lui avaient toujours dénaturée, la Chrétienté émerveillée fléchira le genou, et demandera ce qu'elle a à faire pour sauver son âme.

Vous allez nous interroger pour savoir quand cela aura lieu; mais c'est le secret de l'Éternel, comme toutes les questions de temps.

Quand l'heure aura sonné, le monde verra ces choses. En attendant, *veillez, car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas*¹. Il vous l'a dit: *Prenez garde que ce jour ne vous surprenne subitement*². C'était vous recommander de vous occuper, sans perte de temps, de votre salut. Si donc vous apprenez aujourd'hui comment vous pouvez vous sauver, ne commettez pas l'imprudence de différer de vous en occuper.

Vous tous, Catholiques Romains, vous êtes habitués à chercher autour de vous votre guide spirituel; mais quelle que soit la dignité dont cet homme soit revêtu, quelle que soit son intelligence, quelle que soit l'élévation de son âme, il ne pourra jamais que vous transmettre, plus ou moins imparfaitement, les paroles d'amour que l'Esprit lui aura fait entendre; et ces paroles elles sont là, inscrites dans ce Livre qui est à votre portée. Pourquoi ne le liriez-vous pas vous-mêmes? Pourquoi n'iriez-vous pas directement à Dieu? Croyez-vous que quand il a écrit, par la main de ses délégués, ces lignes qui devaient enseigner à sa créature la voie du salut, il

1. ÉV. selon S' Matthieu, XXIV, 44. — 2. ÉV. selon S' Luc, XXI, 34.

ne les a destinées qu'au petit nombre de celles qui auraient un prêtre à côté d'elles pour les leur expliquer ? Croyez-vous que, quand l'Éternel parle à l'être qui de toute éternité a été l'objet de sa prédilection, et pour lequel il a fait le monde, il lui parle un langage inintelligible pour lui ?

Si vous nous avez suivi attentivement, vous avez vu la Providence veillant, jusque dans les plus minutieux détails, à la bonne marche de ce monde matériel qu'elle a créé. *Il n'y tombe pas un passereau en terre sans sa permission*¹. Combien plus donc doit-elle se faire souci de la plus belle partie de son œuvre.... du salut d'âmes immortelles, qu'elle n'a pas cru payer trop cher, en donnant le sang de son propre Fils pour les racheter !

Une seule de ces âmes a plus de valeur, à ses yeux, que toutes les richesses de la terre. *Que servirait à un homme de gagner tout le monde s'il perdait son âme*, a dit le Christ, et *que donnerait l'homme en échange de son âme*² ?

Aussi, pour leur enseigner la voie du salut, l'Éternel s'est-il mis en communication incessante avec elles par le don de sa Parole, et envoie-t-il son S^t-Esprit à ceux qui le lui demandent.

Vous savez, lecteurs, que vous avez des âmes immortelles. Nous aimons du moins à croire que nous vous en avons convaincus. Venez donc apprendre dans le Livre sacré, qui seul peut vous l'enseigner, comment cette immortalité pourra être pour vous une IMMORTALITÉ BIENHEUREUSE.

1. ÉV. selon S^t Matthieu, X, 29. — 2. ÉV. selon S^t Matthieu, XVI, 26.

CHAPITRE II.

ELLE NOUS MONTRE DÈS SES DÉBUTS L'HORREUR
QUE L'ÉTERNEL A POUR LE PÉCHÉ

L'admirable simplicité de style de la S^{te} Écriture en cache peut-être à vos yeux, chers lecteurs, en de fréquentes occasions, la merveilleuse splendeur.

Nous nous permettrons donc d'écarter de temps à autre, d'une main respectueuse, ce voile divin, pour mettre mieux à votre portée tous les trésors de la grâce, et vous faire comprendre certains passages mystérieux, dont le véritable sens peut avoir échappé jusqu'ici à votre intelligence.

En ouvrant votre Bible, vous trouverez que l'Éternel, après avoir créé la lumière à une époque dont l'éloignement dépasse la portée de notre conception, puis l'avoir séparée des ténèbres, jeta un regard, il y a peut-être quelques millions de siècles, sur une comète qui venait de sortir de l'astre radieux, et dit : « Cette comète sera un des globes sur lesquels je place les créatures de mon amour. » Depuis ce moment il n'a pas cessé une heure de travailler à en faire un séjour de délices pour toi, créature ingrate qui méconnaissais sa bonté.

Quelques lignes suffisent à l'écrivain inspiré de l'Esprit-Saint pour décrire toutes les merveilles que sa tendresse imaginera pour ajouter à ton bien-être.

De même qu'il avait séparé la lumière des ténèbres, et que, par l'action réciproque de l'un de ces éléments sur l'autre, les astres avaient été formés, il sépara le sec d'avec les eaux; et, par l'action de celles-ci, fit produire à la Terre des herbes portant semence, des arbres portant des fruits, qui pussent servir de nourriture aux êtres destinés à habiter cette planète. Il pensa même qu'il les doterait de la vue, et qu'il fallait faire quelque chose pour la satisfaction de leurs yeux. Il fit donc apparaître le soleil sur la terre, et, à sa venue, tout se revêtit des couleurs les plus variées. Des milliers de fleurs se parèrent de teintes merveilleuses, et on put entrevoir le jour où des insectes sans nombre en revêtaient de plus luxuriantes encore.

Nous avons cherché, chers élèves, à faire passer sous vos regards, un tableau résumant cette création d'animaux de plus en plus perfectionnés, qui firent successivement leur apparence sur le globe; mais une fois arrivé à vous-mêmes, que pouvions-nous ajouter à la beauté des expressions de l'écrivain sacré? *L'homme, dit-il, fut fait à l'image de Dieu et à sa ressemblance.*

Corps, esprit et âme, il fut sur la terre une représentation de cette Trinité qui remplit l'Univers de sa présence, et le Christ lui-même, parlant de ceux à qui la Parole de Dieu avait été adressée, prononça ces mots solennels : *N'est-il pas écrit : Vous êtes des dieux; l'Écriture l'a dit et elle ne peut être rejetée¹.*

Quelle n'eut donc pas été la félicité de cet être, si, entouré des trésors du jardin d'Eden, il eût su y conserver sa pureté et son innocence?... Mais il crut que toutes ces jouissances ne valaient pas celle que dans sa suprême sagesse l'Éternel lui avait interdite. Il s'imagina, nous fait entendre Moïse, que le fruit de cet arbre, qui emportait avec lui la connaissance du bien et du mal, suffirait à le rendre l'égal de Dieu. Il en mangea, et, par sa désobéissance, il fit descendre la

1. Évang. selon S^t Jean, X, 34 et 35.

condamnation de l'Être Suprême sur lui et sur ses descendants.

Sa faute venait en un instant de détruire cette admirable harmonie, à laquelle la main du Très-Haut travaillait depuis des millions de siècles. Sa colère dut être terrible. Il l'avait du reste arrêté dans sa justice. Par le péché la mort devait entrer dans le monde.

L'effrayante punition qui fut infligée à Adam nous enseigne à tous quelle est l'horreur que l'Éternel ressent pour le péché, et quel est le sort auquel doivent s'attendre ceux qui, lui ayant désobéi, ne se seront pas jetés à ses pieds, pour implorer sa miséricorde et obtenir leur pardon.

Adam, honteux de sa faute, fuit la colère de l'Éternel; et le pays qui le reçoit, loin d'avoir la fertilité du Paradis, lui *produit des épines et des chardons*. Le grain que la terre lui donne n'y vient plus de lui-même. C'est le fruit d'une culture laborieuse. Adam *mange son pain à la sueur de son visage*.... Mais soulèverons-nous un voile auquel n'a encore touché aucune main d'homme, et dirons-nous : ce n'est rien encore!...

Le vrai châtiment de nos premiers parents fut que l'enfant conçu dans le péché, vint au monde.... noir.

La faute était punie. Abel qui lui succéda fut blanc; mais Caïn en fut jaloux et le tua.

Par le péché la mort était entrée dans le monde.

Les enfants de Caïn furent les *filles des hommes*. Ceux de Seth, troisième fils d'Adam, étaient blancs, et s'appelèrent *filles de Dieu*.

*Les filles de Dieu, voyant que les filles des hommes étaient belles, en prirent pour leurs femmes*¹. Les différentes nuances de certaines races en sont naturellement provenues.

Que l'homme n'aille pas s'imaginer cependant que la malédiction qui a pesé sur la descendance de Caïn, durera à jamais. L'indulgence de l'Éternel impose tôt ou tard silence à sa justice. Le dix-neuvième siècle a lui. C'est le siècle des

1. Genèse, VI, 2.

grandes choses. C'est l'aurore des réconciliations. L'Angleterre et la France ont brisé les liens qui retenaient leurs esclaves. Le monde les imitera. L'Éternel fera plus encore. Le développement de l'âme de ces infortunés se manifestera à l'heure qu'il a assignée dans sa miséricorde.
.

CHAPITRE III.

DU DÉLUGE.

Entre Dieu et le péché il n'est pas de réconciliation possible. Le péché qui est effacé par le repentir obtient seul miséricorde.

Les hommes des premiers âges s'étant abandonnés aux plus affreux désordres, ne voulurent pas entendre parler de régénération par le repentir, et furent arrachés de la Terre.

Dieu voyant que *la terre était remplie d'extorsions, que toute chair avait corrompu sa voie, résolut d'exterminer les hommes qu'il avait créés*¹; telles sont les paroles par lesquelles Moïse prélude, pour l'instruction de l'humanité, au récit du déluge. N'oublions pas que c'est le côté moral de chaque fait que la Bible a à envisager, puisqu'elle ne nous a été donnée, nous ne saurions assez le répéter, que pour nous enseigner la voie du salut. Il ne nous est toutefois pas défendu de suivre, derrière ses expressions, le compte rendu des événements qui se sont accomplis, tel qu'aurait pu nous le donner un écrivain vulgaire qui ne se serait point préoccupé de la question morale.

Nous vous avons promis, chers élèves, l'histoire du PROGRÈS

1. Genèse, VI, 11 et 12.

en prenant ce mot dans le sens le plus large. Nous vous rappellerons donc, à l'occasion du grand événement qui modifia sensiblement l'apparence extérieure d'une partie du globe, ce que nous avons déjà si souvent fait observer, qu'abstraction faite de la formation de la lumière, la Création n'avait pas été une œuvre soudaine, mais une œuvre progressive.

Les premiers animaux n'avaient qu'une existence en quelque sorte végétative. Après eux vinrent les mollusques, êtres encore sans volonté, sans force; et ce n'est que de degré en degré que la terre en vint à être foulée par de vigoureux mastodontes, par des mammouths aux formes colossales.

Il en fut de même de l'homme. Sir Charles Lyell nous apprend que celui qui appartenait à l'âge de pierre, était de fort petite taille, et que sa conformation rappelle celle des Lapons. L'époque de bronze est celle d'hommes plus fortement constitués, et celle de fer d'hommes plus vigoureux encore.

La Bible ne nous entretient pas de leur disparition de la Terre. Le Livre sacré est, en effet, l'histoire de l'homme spirituel, de l'homme ayant la connaissance du bien et du mal.

Pour l'Éternel les premiers hommes n'étaient que des animaux: ils étaient comme eux doués d'une intelligence toute matérielle. Quelle leçon morale le monde aurait-il retirée du récit de l'extinction de races non responsables de leurs actes?

Il n'en est pas de même de ces premiers hommes, fils d'Adam, qui ont été doués d'une âme. Ils sont aussi libres de choisir entre le bien et le mal que nous le sommes nous-mêmes. Ils choisissent le mal, et s'y abandonnent avec une espèce de fureur. Moïse nous raconte donc leur anéantissement, pour donner une leçon utile à l'humanité; mais le trait le plus saillant de ce récit fait en quelques mots, c'est que les fils de Dieu, en se joignant aux filles des hommes, avaient donné naissance à des enfants, *hommes puissants et de renom*, ayant cette taille extraordinaire qui distingue ceux qu'on nomme *géants*¹.

1. Genèse, VI, 4.

La progression dans la formation de l'homme matériel avait donc suivi son cours. Ces antédiluviens vivaient huit à neuf cents ans, et parvenaient à une énorme stature ; mais quelle en avait été la conséquence ? Que les appétits matériels s'étaient développés extraordinairement chez eux, et que la violence de leurs passions avait entièrement étouffé la voix d'âmes trop faibles encore pour les dominer.

La Création matérielle ainsi parvenue à son apogée, le terme de son existence arriva. Cet ordre de choses ne pouvait effectivement se prolonger indéfiniment. Il devait faire place à un autre, où l'âme pût peu à peu prendre l'empire sur la matière.

L'introduction dans le monde d'un état si différent de celui qui y prévalait, ne pouvait se produire que par l'extinction de ces êtres aux formes colossales, chez lesquels la matière prédominait. L'Écriture est à ce sujet d'une telle clarté que nous ne comprenons pas qu'on n'en ait pas été frappé plus tôt. *Ces hommes ne sont que chair*, dit l'Éternel¹ ; *aussi vais-je réduire leurs jours à six vingts ans*.

C'est le déluge, dont Dieu se servit pour opérer cette grande métamorphose. Noé fut donc le dernier homme de cette race à longue existence, que l'Éternel réduisit peu à peu aux limites que nous connaissons.

On s'est naturellement demandé, si tous les hommes, sauf ceux qui étaient dans l'arche, n'avaient pas été détruits par ce cataclysme ; et les chrétiens, s'autorisant des expressions bibliques prises à la lettre, ont généralement répondu affirmativement.

Ils ont fait en cela ce que l'analyse fait dans les questions scientifiques. Ils ont, comme elle, poursuivi une idée préconçue.

Comme nous avons adopté la synthèse pour mode d'étude, on ne sera pas étonné que nous différions de toute la Chrétienté dans les interprétations qu'elle nous suggère.

1. Genèse, VI, 3.

Nous prenons toujours la Bible dans son ensemble. Or elle nous donne, au quatrième chapitre de la Genèse, l'histoire des fils des hommes, puis elle ne nous en parle plus. Si elle avait entendu y revenir, elle nous l'aurait dit. Au lieu de cela, elle passe à l'histoire de ceux qu'on *commença à appeler du nom de l'Éternel*¹, c'est-à-dire à celle des fils de Dieu, qu'elle continue sans interruption. Les hommes dont elle nous raconte l'extinction générale, sont donc *les fils de Dieu*, les blancs, auxquels elle a soin de dire qu'il faut ajouter ceux des enfants qu'ils avaient eus des filles des hommes, qui vivaient au milieu d'eux et n'avaient pas suivi leurs mères, quand celles-ci s'étaient éloignées avec leurs familles des lieux habités plus spécialement par les blancs.

C'est du moins la conclusion à laquelle on arrive quand on se dit que la Bible ne renferme pas un mot d'inutile, et qu'en conséquence on médite toutes les expressions de ce beau livre de la Genèse².

« Le monde a dû se peupler, par l'extension de ses habitants sur un espace s'élargissant progressivement à mesure que leur nombre s'accroissait... » se dit sans doute tout homme dont la pensée se porte sur cette question ; mais, lisons-nous la Sainte Écriture, nos idées se modifient. Dieu dit à Caïn : « En punition de ton forfait, *tu seras vagabond et fugitif sur la terre*, » ou en d'autres termes : « tes enfants, qui » « auront comme toi une marque qui les distingue des autres »

1. Genèse, IV, 26. Il est essentiel de rappeler, à ce sujet, que ce n'est qu'au quatrième siècle de l'ère chrétienne qu'on a commencé à diviser la Bible par chapitres et par versets. Il ne faut pas s'arrêter à ces divisions humaines, quand le sens de certains passages peut s'en trouver affecté, ou qu'elles donnent lieu à des objections, dont l'inanité se démontre dès qu'on se souvient de cette circonstance.

2. Nous comprenons le scepticisme qui, ne voyant pas l'action de la Providence, nie nécessairement l'inspiration de la Bible ; mais nous ne pouvons comprendre l'aveuglement d'un docteur Colenso qui, reconnaissant l'existence de Dieu, et croyant à la venue de son Fils sur la terre, nie la réalité du récit fait par le plus grand des prophètes qui l'aient précédé, récit sans lequel nous ne connaîtrions rien de notre origine et de celle du monde que nous habitons.

« créatures, tes enfants, qui seront noirs comme toi, fuiront
 « les blancs, et tendant à s'éloigner d'eux de plus en plus,
 « arriveront à peupler les extrémités de la Terre. »

Le sentiment qu'éprouve le meurtrier, c'est qu'il a mérité d'être tué à son tour. Caïn exprime sa crainte à l'Éternel; ou pour parler en langage vulgaire, Caïn se dit à lui-même : *Quiconque me trouvera, me tuera*¹. Dieu aurait pu lui répondre : « Personne ne te tuera, puisque tu es seul sur la terre. » Mais comme la Bible a été écrite pour les générations à venir, Moïse ne nous dit pas que l'Éternel lui ait tenu ce langage. Dieu annonce au contraire à Caïn qu'il ne sera pas tué par les hommes, parce qu'il a une marque². Qu'est-ce que cette marque? La marque de l'esclavage que l'Éternel a imposée comme châtiment à la race, inférieure en intelligence et en développement, qui sortira de lui. Les blancs ne le tueront donc point non plus que ses enfants. Ils en feront leurs esclaves, s'ils ne se soustraient à la captivité en s'éloignant d'eux, en se retirant aux extrémités de l'Asie ou de l'Afrique, en s'abritant dans les forêts vierges de l'Amérique.

Que fallait-il cependant pour l'accomplissement de cette punition? Que cette race échappât au déluge, qui devait détruire les autres habitants de la terre, ces fils de Seth qui, se targuant d'être les fils de Dieu, prennent de temps à autre parmi ces noirs des femmes qu'ils honorent passagèrement de leur affection, tantôt gardant parmi eux les enfants qu'elles leur donnent, tantôt les renvoyant avec mépris aux peuplades déshéritées dont la couleur est empreinte sur leurs fronts.... Ils ne savent pas, les orgueilleux qu'ils sont, quel épouvantable châtiment est aussi en réserve pour eux.... Ils ne savent pas que la terreur qu'ils inspirent à ces êtres, qu'ils regardent du haut de leur grandeur, est précisément ce qui

1. Genèse, IV, 14.

2. Qu'on puisse lire ces paroles et nier l'inspiration des Ecritures, c'est ce qui nous passe! L'esclavage des hommes de couleur y est annoncé de longs siècles à l'avance. Qu'est-ce que Moïse en eût pu savoir sans inspiration?

les fera échapper à la destruction universelle qui les attend.

Une famille cependant en sera préservée, savoir : celle de Noé... Pourquoi cela ? Parce que *Noé était un homme juste, plein d'intégrité pour son temps, marchant avec Dieu, ayant en un mot une foi si complète en sa bonté, qu'il devait suffire du plus simple avertissement pour qu'il s'abandonnât entièrement à sa direction. Il n'est rien que l'Éternel mette au-dessus de cette confiance absolue en lui. Aussi Noé trouva-t-il grâce devant lui, et lui inspira-t-il l'idée de construire l'arche qui devait servir à sa délivrance.*

Allons-nous avoir maintenant l'histoire d'une race renouvelée dont les sentiments ne laissent rien à désirer ?

Nullement... Noé, nous dit la Bible, s'étant enivré, se découvrit au milieu de sa tente.

Cam, père de Canaan, ayant vu la nudité de son père, sortit, et le rapporta à ses deux frères.

Sem et Japhet prirent un manteau qu'ils mirent sur leurs épaules, et, marchant en arrière, ils couvrirent la nudité de leur père et ne la virent point, leurs visages étant tournés.

Noé, réveillé de son vin, sut ce que le plus petit de ses fils lui avait fait. C'est pourquoi il dit : Maudit soit Canaan ; il sera serviteur des serviteurs de ses frères.

Il dit aussi : Béni soit l'Éternel, Dieu de Sem, et que Canaan leur soit fait serviteur.

Que Dieu attire en douceur Japhet, et qu'il loge dans les tabernacles de Sem, et que Canaan leur soit fait serviteur¹.

Moïse nous fait ainsi, en quelques lignes, le récit de la manière dont les descendants des fils de Noé, se répandirent sur la partie du vieux monde que le déluge avait séparée des contrées habitées par les enfants de Caïn ; mais quand un récit est aussi bref, chaque mot a sa valeur. En a-t-on, pour le bien comprendre, suffisamment pesé toutes les ex-

1. Genèse, IX, 21 et suivants.

pressions ? Il nous est permis d'en douter. Nous allons donc chercher à y suppléer.

On voit que Cam n'est pas maudit par Noé. C'est Canaan, sur la tête duquel pèsera cette malédiction, qui déjà avait été prononcée contre Caïn. Cam sera puni dans ses enfants. Il perpétuera par sa faute la malédiction, qui déjà leur incombait comme descendants de Caïn par leur mère.

C'est en effet immédiatement après nous avoir annoncé que Noé avait trois fils, que l'écrivain sacré nous apprend que, les filles des hommes étant belles, les fils de Dieu en prenaient quelquefois pour leurs femmes.

Le but est évident. Il faut que le lecteur attentif comprenne que la femme de Cam était noire, et qu'il s'explique ainsi comment les Africains, qui furent ses descendants, devinrent les esclaves de Sem et de Japhet.

Nous venons de dire que Cam *perpétua* la malédiction déjà antérieurement donnée à Caïn.

Ce terrible châtiment n'impliquait pas seulement une différence de couleur, une soumission matérielle de la race noire à la race blanche. Il impliquait encore une infériorité intellectuelle et morale, une âme sans développement ; mais il faudrait que nous méconnussions étrangement la grandeur des miséricordes de l'Éternel, pour croire que cet état dût se prolonger jusqu'à la consommation des siècles. Ce n'est point là ce que nous avons voulu donner à entendre, en nous servant de l'expression ci-dessus. Bien loin de là, quand nous voyons dans quel état d'effroyable barbarie vivent encore plusieurs peuplades noires, telle, par exemple, que celle sur laquelle règne Dahomey, nous ne pouvons nous empêcher de considérer comme un premier progrès pour elles un esclavage qui, en livrant aux blancs des infortunés qu'on aurait à défaut soumis aux plus cruels supplices, non-seulement les arrache à une mort cruelle, mais encore leur inculque certaines idées morales, et leur donne un premier aperçu des vérités fondamentales du Christianisme.

Un second pas vers l'émancipation de la race noire est dû

à notre siècle, qui a prononcé son affranchissement dans les colonies anglaises et françaises.

On ne tardera pas à en reconnaître de nouveaux, au fur et à mesure qu'on travaillera à son perfectionnement intellectuel et moral.

Nous aurons au surplus à revenir ci-après sur ce sujet.

CHAPITRE IV.

DE LA FOI D'ABRAHAM.

Après la foi de Noé qui sauva l'espèce humaine de son entière destruction¹, c'est celle d'Abraham, l'un des descendants de Sem, qui attira sur sa postérité les bénédictions les plus signalées.

Il était étranger au pays de Canaan, et n'y avait aucune possession. Il était hors d'âge d'avoir des enfants, ainsi que Sarah, sa femme, et cependant quand l'Éternel lui annonça qu'il donnerait ce pays à ses descendants, et que sa postérité serait aussi nombreuse que les étoiles du ciel, *il le crut*, et *l'Éternel lui imputa cela à justice*².

Il y a là une des plus merveilleuses leçons que la Bible renferme. Abraham n'était point un homme sans reproche. Interrogé par Pharaon au sujet de Sarah, il avait eu peur, et lui avait fait un mensonge ; mais sa foi suffit aux yeux de Dieu pour effacer toutes ses fautes, et en faire un homme juste et selon le cœur de l'Éternel.

Il est vrai que cette foi était profonde. Dieu lui ayant donné un fils, et lui ayant plus tard fait entendre, pour l'é-

1. Nous avons dit que la race de Caïn y échappa, mais nous suivrons l'exemple des écrivains sacrés en ne nous en occupant plus.

² Genèse, XV, 6.

prouver, qu'il voulait qu'il le lui offrît en holocauste, Abraham ne se plaignit point de la sévérité de cet ordre; il n'objecta point que c'était là l'enfant sur lequel reposaient les merveilleuses promesses que l'Éternel lui avait faites; il prit Isaac, et l'ayant lié sur l'autel qu'il avait construit à cet effet, il allait le frapper, quand il se sentit arrêté par un pouvoir surnaturel. La voix de Dieu se faisait entendre à son cœur, et lui disait : *Ne fais pas de mal à ton enfant, car maintenant je sais que tu me crains, puisque tu n'as point épargné ton fils, ton unique, pour moi*¹.

Le monde a vu des milliers et des milliers d'Agamemnons sacrifiant leurs enfants pour apaiser leurs dieux, et l'Éternel a détourné la tête avec horreur de ces sanglants sacrifices, qui faisaient du Maître de l'Univers un dieu cruel, dont la colère ne pouvait être assouvie qu'autant que, à ses forfaits, le criminel ajouterait celui de verser le sang d'une innocente créature. De toutes les abominations dont les Israélites se rendirent coupables, celle de *faire passer leurs fils par le feu en l'honneur de Moloc* fut toujours celle que l'Éternel eut le plus en exécration.

Comment donc dit-il à Abraham : *Maintenant je sais que tu me crains, et parce que tu n'as point épargné ton fils unique, je multiplierai très-abondamment ta descendance. Toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité, parce que tu as obéi à ma voix*?

C'est que la crainte, à laquelle il est fait ici allusion, n'est pas cette crainte qu'inspirent les jugements d'un Dieu farouche : c'est la crainte de déplaire à un Père qui s'est montré plein de bonté; et ce genre de crainte, non-seulement se concilie avec la vraie foi, mais semble en être inséparable.

Qu'est-ce en effet que la vraie foi? C'est une confiance absolue dans l'affection d'un Dieu dont le seul souci est le bonheur de sa créature, d'un Dieu dont tous les actes nous révèlent le parfait amour.

1. Genèse, XXII, 12. — 2. Genèse, XXII, 16 à 18.

Craignez-vous de lui avoir déplu, vous allez à ses pieds implorer son pardon, avec la complète certitude de l'obtenir, parce que vous le savez trop bon pour vous le refuser ; parce que vous avez foi en sa Parole qui a dit : *Cessez de mal faire, et quand vos péchés seraient rouges comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige*¹.

Que l'efficace de la foi ne sorte jamais de votre pensée, chers élèves. Dieu a dit : *Je fais miséricorde en mille générations à ceux qui m'aiment*². Abraham aimait son Dieu. Cela a suffi pour que sa postérité la plus reculée fût bénie en lui. Les Israélites ont attiré sur leurs têtes de terribles châtimens. Pendant bien des siècles encore, ils en éprouveront probablement l'effet ; mais la bénédiction que la foi d'Abraham leur a méritée, subsiste ; et le monde ne cessera pas, avant que, réunis à Jérusalem au pied de la croix de ce Jésus qu'ils ont crucifié, ils n'aient reconnu leur erreur et ne se soient réconciliés avec leur Créateur.

1. Esaïe, I, 18. — 2. Exode, XX, 6.

CHAPITRE V.

DE LA FOI DE JACOB.

Il est impossible d'être agréable à Dieu sans la foi, nous dit S' Paul, mais par la foi on est fait héritier de la justice¹.

En langage humain, Jacob n'eût pas été connu de toutes les nations comme un homme de bien. Il avait usé de supercherie pour attirer sur sa tête la bénédiction de son père, qui revenait de droit à son frère aîné Ésaü. Plus tard ce fut encore par la ruse qu'il réussit à s'enrichir aux dépens de Laban, et acquit *de grands troupeaux, des servantes et des serviteurs, des chameaux et des ânes².*

Le manque de foi de Laban à son égard n'aurait certainement pas été pour lui une excuse suffisante aux yeux de l'Éternel; mais ce qui effaça toutes ses fautes, ce fut sa foi. Elle le fit comme Noé, comme Abraham, comme Isaac, héritier de la justice. Il fut donc protégé par la main de l'Éternel contre les violences de Laban et d'Ésaü. Le récit de sa délivrance est un des plus remarquables de ceux que contient l'Ancien Testament.

Laban s'était mis à la poursuite de Jacob retournant dans le pays de Canaan avec ses femmes et toutes ses richesses;

1. Épître aux Hébreux, XI, 6 et 7. — 2. Genèse, XXX, 43.

mais, Dieu ayant touché son cœur, il se désiste de toute réclamation et fait un traité d'alliance avec lui.

Jacob se flatte-t-il que son différend avec son père sera aussi aisément apaisé ? Il sait qu'Ésaü a menacé dans le temps de le tuer. Il lui envoie donc en ambassade des serviteurs chargés de le sonder ; mais qu'apprend-il à leur retour ? Qu'il vient à sa rencontre avec quatre cents hommes.

Il est saisi d'une grande peur. Déjà il préparait les présents qu'il destinait à son frère, mais maintenant il n'ose plus avancer. Il fait passer le gué de Jabbok à ses deux femmes, ses deux servantes et ses onze enfants, et, *étant demeuré seul*, nous dit l'écrivain sacré, *un homme lutta avec lui jusqu'à ce que l'aube du jour fût levée. Et quand cet homme-là vit qu'il ne pouvait le vaincre, il toucha l'endroit de l'emboîture de sa hanche ; ainsi l'emboîture de la hanche de Jacob fut démise pendant cette lutte.*

Et cet homme lui dit : Laisse-moi, car l'aube du jour est levée. Mais il dit : Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni.

Et il lui dit : Quel est ton nom ? et il répondit : Jacob.

Alors il dit : Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël¹ ; car tu as été le plus fort en luttant avec Dieu et avec les hommes².

Nous avons là une magnifique image de la puissance de la prière sortant d'un cœur plein de foi, d'un cœur convaincu que Dieu peut l'arracher aux plus grands périls, s'il lui en fait la demande avec ferveur.

Jacob ne cherche pas quels sont les moyens humains qu'il peut avoir de se soustraire à la colère de son frère. Dieu lui a promis sa protection. Il s'y abandonne entièrement. Il se jette à ses pieds. Il lui demande humblement pardon de ses infidélités, de ses oublis. Il le supplie de venir à son aide. Il le conjure d'inspirer à Ésaü des sentiments plus fraternels. Dans l'ardeur avec laquelle il se prosterne sur le sol³, il se blesse à la hanche, mais la douleur n'arrête point le cours

1. Victorieux de Dieu. — 2. Genèse XXXII, 24 et suivants.

3. L'attitude de l'homme en prières était alors ce qu'elle est encore de nos jours chez plusieurs nations musulmanes.

de ses supplications ; il demeure humilié dans la poussière, et les heures s'écoulent qu'il ne songe point à se relever.

L'aube cependant va bientôt paraître, et Dieu lui dit : Laisse-moi ; mais il répond : Je ne me relèverai point que je n'aie senti dans mon cœur que tu m'as exaucé. Bénis ma prière, et je me redresserai plein de confiance en ta force.

Sa persévérance lui valut la victoire, chers élèves, et quelle victoire !

Ce n'est pas seulement qu'Ésaü fut touché de la largesse que, sur l'inspiration du Très-Haut, Jacob apporta dans les dons destinés à lui concilier sa bienveillance.... Ce n'est pas que ce frère, venu avec les intentions les plus hostiles, se jeta dans ses bras en le voyant et le baisa.... C'est que cette nation qui, après 3600 ans, est encore vivante au sein de tous les peuples de la terre, s'appelle d'après le nom qui lui fut donné ce jour-là, celui de *vainqueur de Dieu*, et témoignera ainsi, jusqu'à l'accomplissement des siècles, de ce que peut la PRIÈRE quand elle est faite avec FOI.

Les sceptiques du jour se rient de ceux qui prient, et demandent s'ils se flattent que l'Éternel change pour eux les lois de la nature¹. L'Éternel n'a jamais eu de maître qui lui ait imposé d'autres lois que sa volonté. Il n'a connu de *vainqueurs* que ceux qui, par la persévérance de leurs prières, ont obtenu de lui d'être exaucés.

1. Les hommes de science considèrent la vitesse comme un signe de *force*. Qu'est la rapidité de la lumière auprès de celle de la prière ? Il faut 22 ans pour que la lumière de Sirius nous arrive ; mais qu'un des habitants de ce système adresse en même temps que l'un de nous une invocation à l'Éternel, la même minute lui apportera ces deux prières et pourra les voir exaucées.

CHAPITRE VI.

DE LA FOI DE DAVID.

L'un des grands bienfaits qui résultent pour l'homme du don de la S^{te} Écriture, est qu'elle l'empêche de s'abandonner à ce violent désespoir dans lequel il pouvait tomber, après s'être laissé entraîner à une de ces fautes qui sont sans remède, à un de ces crimes pour lesquels la Terre ne connaît pas de pardon.

David, huitième fils d'Isaï le Bethléhémitte, était un humble berger, mais les qualités de son cœur l'avaient fait apprécier de l'Éternel, et il le désigna à Samuel comme celui qu'il avait élu pour être Roi d'Israël.

Jamais souverain ne mit plus d'ardeur à se conformer aux commandements de Dieu, et ne chercha avec plus de persévérance à marcher dans ses voies.

Néanmoins quand l'heure de la tentation arriva, il ne sut point résister à son entraînement. Il avait conçu une passion criminelle pour la femme d'Urie, et il chargea Joab de le débarrasser de lui, en le plaçant au plus fort du combat pour qu'il fût frappé et mourût.

Quelle irrémissible condamnation n'aurait pas, dans l'opinion des hommes, pesé sur l'auteur d'un semblable forfait ?

La souillure que le meurtre eût imprimée au nom de David, n'eût-elle pas été ineffaçable aux yeux du monde?

Et cependant, l'Éternel parle-t-il de lui, en quels termes le fait-il?

*Je l'ai juré, dit-il, et je ne mentirai jamais à David. Sa race subsistera toujours, et son trône sera comme le soleil en ma présence*¹. Comment S^t Luc l'appelle-t-il? *L'homme selon le cœur de Dieu*². Que des aveugles, que des impotents se rencontrent enfin sur la route du Sauveur, comment chercheront-ils à éveiller sa compassion? En lui criant : *Fils de David, ayez pitié de nous*³.

Pourquoi cela?

Parce que Dieu, qui a fait l'homme, connaît sa fragilité et que, quelque effrayante qu'ait pu être sa chute, il n'en est pas dont il ne puisse se relever à ses yeux par le repentir.

Quand Nathan vient trouver David et lui dit : *Tu es cet homme-là*, il se prosterne et reconnaît qu'il a péché contre l'Éternel. *Aie pitié de moi, ô Dieu, selon ta miséricorde, s'écrie-t-il; selon la grandeur de tes compassions efface mes forfaits. Lave-moi de plus en plus de mon iniquité, et nettoie-moi de mon péché; car je connais mes transgressions, et mon péché est continuellement devant moi. J'ai fait ce qui est désagréable à tes yeux, en sorte que tu seras reconnu juste quand tu parleras, et trouvé pur quand tu me jugeras*⁴.

Le prophète, voyant sa profonde douleur d'avoir déplu à l'Éternel, lui annonce que Dieu en a été ému, et que, dans sa miséricorde, la seule punition qu'il lui infligera sera de lui reprendre l'enfant que Bath-Scébah lui a donné.

Ainsi, avant même que la terre ait connu sa réconciliation avec Dieu par le sang de Christ, le pardon de l'Éternel était, en anticipation de ce divin sacrifice, assuré aux pécheurs repentants.

1. Actes des Apôtres, XIII, 22. — 2. Psaumes, LXXXIX, 36 et 37.

3. Évang. selon S^t Matthieu, IX, 27. — 4. Psaumes, LI, 1 à 6.

CHAPITRE VII,

DE L'ANCIENNE ALLIANCE.

Si, d'un bout à l'autre de la Bible, l'esprit qui y respire est une promesse de pardon au pécheur qui, sentant son indignité, revient à Dieu et implore sa miséricorde, il n'en faut pas moins faire une grande distinction entre l'Ancienne Alliance et la Nouvelle, la démarcation qui existe entre elles étant bien prononcée.

Quand l'Éternel eut délivré les enfants d'Israël du joug de Pharaon, et qu'ils furent à la veille de s'établir dans ce pays de Canaan dont il avait promis la possession à Abraham pour ses descendants, il chargea Moïse de leur transmettre les lois que, dans son infinie sagesse, il avait préparées non-seulement pour eux, mais pour tous les peuples à venir.

Si nous en étudions l'esprit, nous en reconnaissons immédiatement le divin caractère.

Ce n'est point encore cette religion toute spirituelle qui ne convient qu'à des âmes très-développées, c'est une simple préparation à cette sublime économie dont la venue du Christ sur la Terre doit être le signal. C'est, en un mot, une réunion d'ordonnances, telle qu'on devait l'attendre d'un Créateur qui savait avoir formé l'homme d'un corps, d'un

esprit et d'une âme, et qui, avant de toucher aux grandes questions du domaine de celle-ci, devait faire connaître à sa créature les devoirs qui lui étaient imposés comme être temporel.

L'orgueil de l'homme étant généralement d'une extrême susceptibilité, sa première impression est de s'irriter à l'idée que, parce que son Créateur a déversé quelques bienfaits sur lui, il se croit en droit de lui imposer des lois, et de le priver ainsi de cette indépendance qui était le plus précieux de ses dons. Mais s'il se donne la peine d'approfondir l'objet des commandements de l'Éternel, il ne tarde pas à reconnaître que c'est pour le bien de sa créature et dans son seul intérêt qu'il lui a donné les ordres dans lesquels il avait cru voir l'œuvre d'un despote occupé de sa propre gloire.

Ainsi, Dieu commence par rappeler à l'Israélite la délivrance signalée dont, se trouvant en Égypte, il a été l'objet, et il lui dit : *Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face*¹.

N'est-il pas évident, vu cette délivrance miraculeuse, que c'est lui qui a le pouvoir en mains; qu'il est le maître des Cieux et de la Terre; qu'il peut sauver ou laisser périr; qu'il peut récompenser ou punir : tandis que les dieux qu'il pourrait se créer seraient complètement impuissants, et qu'il n'aurait rien à en attendre.

Comme il est tout naturel que celui qui est fidèle à son culte et lui adresse ses prières, soit l'objet de son amour et de sa libéralité, n'est-ce pas dans l'unique intérêt de cet homme qu'il lui dit : *Je suis l'Éternel, et tu n'auras point d'autre Dieu que moi*?

Quand il lui dit : *Tu ne tueras point. Tu ne commettras point d'adultère. Tu ne déroberas point*², n'est-il pas évident que cet homme devant vivre en société, et qu'aucune société n'étant possible sans l'observation de ces lois, c'est dans l'intérêt du maintien de la paix entre les individus qui la

1. Exode, XX, 3. — 2. Exode, XX, 13, 14 et 15.

composeront, que l'Être Suprême dicte ces prescriptions à son prophète ?

On ne se refusera probablement pas à admettre un fait aussi palpable; mais que de personnes ajouteront que ces considérations ne sont pas applicables au commandement qui, dans l'intérêt de la gloire du Très-Haut, veut qu'on réserve un jour sur sept pour le sanctifier, en cessant tout travail ce jour-là ! que de personnes diront que l'homme n'est pas libre, s'il ne peut pas travailler quand il lui plaît et se reposer de même; qu'il est écrit que *celui qui ne veut pas travailler ne doit pas non plus manger*¹, et que cependant il ne peut se passer de nourriture le jour du Sabbat, etc., etc. !

A toutes ces objections, le Christ a répondu en quelques mots : *Le Sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le Sabbat*². Il nous a fait connaître ainsi le véritable but d'une des plus remarquables dispensations de la Providence.

Quand Dieu fait passer devant Moïse l'image des diverses phases de la Création, il la divise en six tableaux ou jours; et en lui annonçant que le septième il s'était reposé, c'est-à-dire avait cessé de créer, il se donne lui-même en exemple à toute l'humanité, lui recommandant dans son propre intérêt de faire comme Lui, et d'interrompre ses travaux un jour sur sept.

Ce n'était pas seulement parce que, si la créature ne mettait pas un jour à part dans la semaine pour repasser dans son esprit tout ce qu'elle doit à son Créateur, elle l'aurait bien vite oublié; c'était surtout parce qu'il n'est aucun corps qui puisse supporter un travail incessant, aucune intelligence qui puisse résister à une tension continuelle.

Dieu, qui a fait l'homme, sait bien mieux que lui ce qu'il peut et ce qu'il ne peut pas. Il lui a donné la nuit pour se remettre de la fatigue de son travail journalier; mais, sa-

1. 2^e Épître aux Thessaloniens, III, 10.

2. Évang. selon S^t Marc, II, 27.

chant qu'elle ne suffisait pas à le reposer complètement, il lui a donné un commandement destiné à pourvoir, à cette insuffisance, et l'a étendu non-seulement à sa personne et à celle de ses serviteurs, mais à tous les animaux dont il utilise les travaux.

Que les Israélites aient admis la sagesse de cette ordonnance, cela ne saurait faire doute, puisque le Christ reproche en mainte occasion aux Pharisiens d'en avoir même exagéré la portée; mais, loin qu'il en ait été ainsi des chrétiens, on dirait que plus les peuples progressent, plus ils se montrent disposés à secouer un joug qui contrarie leurs inclinations et est en opposition directe avec cet attachement à sa volonté propre, qui distingue trop souvent celui qui n'appartient que nominalement à l'armée du Christ.

Il est une nation cependant qui, ayant pris l'Évangile pour étendard, affiche son respect pour le jour du Seigneur comme un des traits distinctifs de son caractère.

On pourrait croire que la diminution qui en doit résulter dans la somme du travail national, a pour effet de restreindre la prospérité de ce peuple; mais l'expérience a démontré, au contraire, que plus sa fidélité dans l'observation du dimanche était grande, et plus l'accroissement de sa richesse était remarquable.

On comprend du reste que l'augmentation de force, tant intellectuelle que matérielle, qui est la conséquence du repos, produise un résultat bien autrement fructueux que celui que peut donner un travail même prolongé, auquel la lassitude a imprimé son funeste sceau. On s'explique aussi très-aisément que l'énergie de l'ouvrier qui ne s'est point fatigué outre mesure, se maintienne jusqu'à une époque plus avancée de son existence.

L'observateur chrétien qui s'attache aux résultats, aura droit de soutenir que la Providence dispense à ce peuple une somme supérieure de prospérité, comme une juste rémunération de sa fidélité à son culte; mais, envisageant la question de plus haut encore, nous ferons remarquer à nos lec-

teurs que la sagesse du Très-Haut se montre en ceci : que cette prospérité est en tout et pour tout, par la force même des choses, la suite de l'obéissance à ses commandements.

La paix, la concorde, la bonne harmonie, et par suite une existence plus douce que celle que nous menons pour la plupart, ne seraient-elles pas en effet la conséquence de l'observation des lois que Dieu nous a données par l'entremise de son Prophète ?

Les désordres qui bouleversent notre vie, n'ont-ils pas en général leur source dans la violence de nos passions, ou de celles des personnes qui nous entourent ?

Ne sommes-nous pas forcés d'avouer qu'il n'en serait pas ainsi, si elles étaient refrénées par le sentiment du devoir, par celui surtout de l'obéissance qui est due à tant de titres au Maître du Monde ?

Nous ne nierons pas :

Que ses bienfaits, en lui donnant des droits à notre reconnaissance, lui en donnent à être écouté de nous....

Que son amour lui en donne également, en ce qu'il ne lui dicte que des ordonnances ayant notre bonheur pour but....

Qu'il en est de même de sa sagesse, qui le rend bien plus apte que nous à juger de ce qui est pour notre bien....

Que sa justice enfin, ne le portant à exiger de nous que ce qui est raisonnable, lui donne droit de le faire pour le maintien du bon ordre sur la Terre, qui est son domaine.

En résumé donc, après que l'Éternel eut créé le monde et y eut établi le parfait équilibre qui le conserve, son œuvre exigeait, pour être complète, qu'il donnât à l'homme les lois nécessaires au maintien de l'ordre moral sur le globe, et que son bonheur fût la conséquence naturelle de son obéissance à ces lois.

CHAPITRE VIII.

LA NOUVELLE ALLIANCE A-T-ELLE DÉTRUIT L'ANCIENNE?

Nous entendons répondre de tous côtés que le bonheur ne suit pas toujours l'obéissance aux lois de Dieu. L'objection mérite d'être attentivement examinée.

Sous l'Ancienne Alliance l'Éternel envoyait, de temps à autre, aux Israélites des prophètes chargés de leur rappeler que s'ils étaient fidèles au culte du vrai Dieu, ils triompheraient de leurs ennemis, et que toutes les prospérités descendraient sur eux ; mais qu'au contraire, s'ils s'abandonnaient à l'idolâtrie et suivaient la mauvaise voie des peuples païens qui les entouraient, ils seraient vaincus dans toutes leurs rencontres avec leurs adversaires, conduits en captivité, ou en proie à toute sorte de fléaux.

Toujours fidèle à ses promesses, le Très-Haut différait quelquefois l'exécution de ses menaces, parce qu'il voyait les coupables touchés de repentir et disposés à revenir à lui ; mais qu'il fût question de récompenses ou de peines, les unes comme les autres étaient purement temporelles. Il n'en pouvait être autrement, sous une économie reposant sur des ordonnances, dans lesquelles le véritable spiritualisme avait peu de part.

Le Christ est-il venu renverser cet édifice pour le rem-

placer par un autre dont les bases fussent entièrement spirituelles ?

En aucune manière. Ce qu'il y a de temporel en l'homme ne disparaissait pas avec sa venue, pour que les commandements donnés à cet homme temporel fussent ainsi annulés.

Jésus s'en est exprimé en termes d'une grande précision : *Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi ou les prophètes ; je suis venu non pour les abolir, mais pour les accomplir ; car je vous dis en vérité que, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, il n'y aura rien dans la loi qui ne s'accomplisse jusqu'à un seul iota et à un seul trait de lettre¹.*

On voit ainsi la Nouvelle Alliance se relier complètement avec l'Ancienne ; et la grande œuvre que nous avons prise au premier jour de la Création, nous est annoncée, par ces paroles, devoir se poursuivre jusqu'à ce que le globe, qui nous a été donné pour résidence, ne soit plus qu'un amas de gaz incandescent.

L'homme demeure donc ici-bas sous le coup des châtiments matériels que son infraction aux lois de Dieu lui mérite ; et il n'y a de changement qu'en ceci : que l'extension sous le rapport spirituel, de la sphère dans laquelle il se meut, ne lui permet plus de suivre du regard, comme par le passé, l'accomplissement des promesses et des menaces de l'Éternel.

Il se plaint en conséquence de souffrances, que sa conduite, dit-il, n'a nullement justifiées, et il ne voit pas que ce n'est point un châtiment ; que c'est le lot qui lui est assigné par la Providence, dans cette somme de douleurs qui est le partage forcé de l'humanité, puisque, nous l'avons dit, sans peine il n'y aurait pas de jouissances, sans pauvreté pas de richesses. Mais l'Évangile le lui déclare, s'il trouve dans sa foi en la bonté de Dieu la force de supporter sans murmures l'épreuve qu'il lui envoie, cette foi recevra, dans une autre économie,

1. ÉV. selon St Matthieu, V, 17 et 18.

une rémunération tellement hors de proportion avec les souffrances qu'il aura encourues, que son âme ne pourra que célébrer à jamais la JUSTICE de Celui qui pèse dans la balance de son amour les tentations, les épreuves, les misères, dont notre pauvre monde est nécessairement le théâtre.

CHAPITRE IX.DE QUEL PROGRÈS LA NOUVELLE ALLIANCE
EST-ELLE LE SIGNAL?

Nous avons vu l'œuvre de la Création progresser bien doucement. Le développement moral de l'homme ne devait pas être moins lent. Quinze cents ans s'étaient écoulés depuis le moment où la loi avait été donnée aux Israélites, et à peine étaient-ils à la hauteur de ces nouvelles idées, qui devaient être pour le monde le signe de sa régénération... disons-le même, qui devaient marquer l'époque de sa seconde naissance.

La loi avait en quelque sorte dit au Juif : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait; » mais le Christ venant sur la terre devait dire au monde : *Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le-leur aussi de même*¹.

A l'homme matériel, Dieu n'avait demandé que la justice, et lui avait promis la prospérité pour récompense.

A l'homme spirituel, le Christ enseigne la CHARITÉ, et lui assure en retour la félicité éternelle.

Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire avec tous les saints anges, lui dit-il, il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et

1. ÉV. selon S^t Matthieu, VII, 12.

toutes les nations seront assemblées devant lui; et il séparera les uns d'avec les autres. Comme un berger, il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche, et il dira à ceux qui sont à droite. Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous m'êtes venus voir; car je vous dis en vérité qu'en tant que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes frères, vous me les avez faites à moi-même¹.

On sent, à l'ouïe de ces belles paroles, que c'est à un nouvel homme que Jésus s'adresse. Qu'est-ce qu'une créature temporelle aurait pu comprendre à ce langage? Le Fils de Dieu descendant sur la terre et appelant les hommes ses frères; les invitant à se regarder tous comme tels, et à agir les uns envers les autres avec ce fraternel dévouement qui doit ouvrir devant eux de célestes perspectives!!

Est-ce à des corps qu'on promet l'immortalité pour récompense?

Évidemment non, car pour eux il y aurait là un non-sens. C'est donc aux âmes que le Christ a destiné ses divers enseignements. C'est une nouvelle ère qui surgit. C'est le développement spirituel de l'homme qui s'annonce. C'est un immense progrès qui commence à se réaliser.

Comment un tel changement, allez-vous dire, a-t-il pu se produire subitement dans la nation Juive à la venue du Messie?

Il ne s'y est point produit. Esclaves de la lettre de la loi, les Juifs ne comprirent point les grandes vérités dont leur religion renfermait le type. C'est en vain que Nathan a annoncé à David que *son trône serait affermi à jamais*²; et qu'Esaië a dit : *De lui l'enfant nous est né, le Fils nous a été donné et l'empire a été posé sur son épaule. On appellera son nom*

1. Évang. selon S^t Matthieu, XXV, 31 et suivants. — 2. 2 Samuel, VII.

*l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Puissant, le Père de l'éternité, le Prince de la paix. Il n'y aura point de fin à l'accroissement de l'empire et à la prospérité du trône de David*¹. C'est en vain que Daniel a déclaré *qu'il y aurait sept semaines et soixante-deux semaines*² jusqu'au CHRIST le conducteur³ et que Michée a prédit que *de Bethléem vers Ephrath, quoique petite entre les milliers de Juda, sortira Celui qui doit être dominateur en Israël*⁴. Les Juifs connaissent la tribu, la ville, la famille, d'où le Messie doit sortir, et l'époque où il doit naître; mais quand celui dont ils espéraient le rétablissement matériel du royaume d'Israël; quand celui qui, selon eux, devait les délivrer du joug des Romains, se présente à eux sous la forme d'un pauvre Nazaréen; quand l'ami de Lazare et de Marie s'annonce pour le Messie promis, pour le Fils de Dieu, ils le rejettent comme un imposteur, ils le font condamner au dernier supplice comme s'étant donné pour Roi au mépris des droits de César.

Quelle en sera la conséquence?.. Jésus le leur a dit à eux-mêmes. *Un père de famille ayant planté une vigne, et l'ayant louée à des vigneron, quand la saison des fruits fut proche, leur envoya des serviteurs pour en recevoir les fruits.*

Ils battirent l'un, tuèrent l'autre, lapidèrent un troisième. Il envoya encore d'autres serviteurs en plus grand nombre que les premiers, et ils les traitèrent de même.

Enfin il envoya vers eux son propre fils, disant : Ils auront du respect pour mon fils.

Mais quand les vigneron le virent, ils se dirent entre eux : C'est ici l'héritier; venez, tuons-le et nous saisissons de son héritage.

Quand donc le maître de la vigne sera venu, que fera-t-il à ces vigneron? demanda le Christ aux Juifs.

Ils lui répondirent : Il fera périr misérablement ces méchants, et il louera sa vigne à d'autres vigneron, qui lui en rendront le fruit en leur saison.

1. Ésaïe, IX, 5 et 6. — 2. Des semaines d'années.

3. Daniel, IX, 25. — 4. Michée, V, 2.

Jésus leur dit alors : N'avez-vous jamais lu dans les Écritures ces paroles : La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée est devenue la principale pierre de l'angle. Ceci a été fait par le Seigneur, et c'est une chose merveilleuse devant nos yeux?

C'est pour cela que je vous dis : Le Royaume de Dieu vous sera ôté, et il sera donné à une nation qui en rendra les fruits¹.

Les Israélites avaient prononcé leur propre condamnation à la face de l'univers.

La Grèce avait été de longue main préparée, par les leçons d'un Socrate et d'un Platon, à l'intelligence de ces grandes vérités de l'immortalité de l'âme et de la vie à venir.

Rome venait également de l'être par celles d'un Cicéron.

L'heure en un mot avait sonné, où le règne de la LOI allait faire une place, à côté de lui, à la doctrine toute spirituelle du règne de la GRACE.

1. ÉV. selon S^t Matthieu, XXI, 33 et suivants.

CHAPITRE X.

N'INTERROGEZ PAS LA PHILOSOPHIE SUR LE CHANGEMENT
PRODUIT DANS LE MONDE PAR LE CHRISTIANISME.

Vous entendrez souvent les Philosophes faire l'éloge de cette morale si pure, si noble, si belle que le Christ est venu enseigner à la terre. Jamais docteur ne s'est élevé à une plus grande hauteur, vous diront-ils.

Quand il vivait, les Juifs disaient aussi : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme*¹, et ils ne le rejetèrent pas moins.

Les Philosophes qui font de Jésus un des leurs, le rejettent tout aussi bien que les Juifs.

De quoi sert qu'ils exaltent la doctrine du *pardon des injures*, si un autre vient après eux, et fait observer que le christianisme a eu sous ce rapport bien peu d'effet sur les mœurs; que jamais le duel n'avait fleuri comme au moyen âge; que jamais les haines de famille ne se sont perpétuées davantage qu'elles ne le font dans certaines contrées; que jamais la société n'a montré plus de persistance dans ses ressentiments qu'on ne le voit parfois dans le monde?

De quoi sert qu'ils nous disent que le christianisme est venu *abolir l'esclavage*, si chacun peut répondre que dix-huit

1. Évang. selon S' Jean, VII, 46.

siècles s'étaient passés sans qu'il en eût été question, et qu'encore aujourd'hui un grand peuple qui se vante d'être chrétien, aime mieux donner jusqu'à la dernière goutte de son sang que d'en prononcer l'abolition?

De quoi sert qu'ils prétendent que le christianisme a *affranchi la femme*, si chaque jour on nous fait honte des travaux auxquels elle est condamnée dans certaines régions; si à chaque instant elle se plaint elle-même de l'infériorité dans laquelle on la tient, et du peu de développement qu'on donne à ses facultés?

De quoi sert qu'ils soutiennent que le christianisme a fait connaître à l'homme *quels étaient ses droits*, si partout où ils ont été proclamés, le renversement des institutions existantes en a été la conséquence, et que la propriété comme la vie des citoyens se sont trouvées sans garantie contre le débordement des passions politiques?

De quoi sert qu'ils voient dans l'établissement du christianisme *l'annulation progressive du paupérisme*, si leurs doctrines ne sont que les rêves de Titans s'insurgeant contre la Providence, qui a déclaré qu'il y aurait à tout jamais des pauvres, parce qu'il ne saurait en être autrement; parce que sans pauvreté il n'y aurait pas de richesses; parce que sans le désir de se soustraire à la misère, puis, une fois surmontée, d'accroître de plus en plus son bien-être, il n'y aurait dans le monde qu'insouciance, que paresse, que dégradation morale?

De quoi sert qu'ils nous prédisent qu'un des effets du christianisme sera *d'organiser le travail*, si l'organisation qu'ils méditent n'est que le renversement de la liberté qui seule le développe et le favorise; si de toutes les utopies il n'en est pas de plus déraisonnable que celle qui prétend créer du travail là où il n'existe pas; qui croit pouvoir faire de l'agriculteur un ouvrier et *vice versa*; qui s' imagine enfin qu'elle aura changé la face de la société le jour où elle pourra offrir une occupation à celui qui ne veut pas travailler?

De quoi sert enfin qu'ils proclament que c'est au christia-

nisme que le monde doit la *liberté*, s'ils ignorent ce que c'est que la véritable liberté; si elle consiste pour eux dans une chimérique égalité qui les affranchisse de tout joug : comme si la vie n'était pas une continuelle sujétion, non-seulement aux prescriptions du devoir et aux exigences de la conscience; non-seulement aux lois et aux autorités établies par elles; non-seulement aux convenances et aux usages des pays où l'on se trouve, mais encore à la volonté du plus fort, qui se manifeste dans notre existence sous des milliers de formes différentes?

Toutes les vérités que l'Évangile nous a enseignées, par cela même que ce sont des *vérités*, peuvent être poussées jusqu'à leurs plus extrêmes conséquences.

Cherchez, jeunes gens, s'il est aucune des théories favorites que lui prête la Philosophie, qui permet d'en faire de même, et vous reconnaîtrez aisément qu'elles sont dues à cette sagesse humaine, qui est folie pour le véritable chrétien.

CHAPITRE XI.

TOUTE PHILOSOPHIE QUI RETRANCHE QUELQUE CHOSE
AU CHRISTIANISME VOUS CONDUIT A UN ABÎME.

Il est des Philosophes qui, à l'imitation des Allemands, ne prennent point la peine de formuler à quelles institutions spéciales sera dû le progrès de l'humanité. Son développement est pour eux une des lois fondamentales sur lesquelles repose son existence.

Socrate, nous diront-ils, nous avait déjà montré à quelle hauteur l'homme pouvait s'élever par lui-même; mais quand le Christ vint, ce sage des sages fut éclipsé. Jésus apprit au monde, par la pureté de sa vie, à quel degré de perfection il pourrait parvenir, s'il suivait l'exemple que lui a laissé ce modèle de toutes les vertus.

Nous laisserons-nous prendre à ce bel éloge du Sauveur? Nullement. Pour rehausser l'humanité, cette philosophie fait de Jésus-Christ un mortel comme un autre; mais, s'il a été un simple homme, comment se fait-il que depuis la création du monde il soit le seul qui ait réuni toutes les vertus? La Bible nous donne l'histoire du genre humain pendant quatre mille ans, et il n'est pas un seul de ceux dont elle nous parle qui n'ait eu ses défauts. Plusieurs même de ceux qu'elle place très-haut dans l'estime de l'Éternel, sont des hommes

que le monde eût réprouvés, pour s'être, en quelque circonstance de leur vie, abandonnés à de honteuses passions.

La perfection du Christ est donc la conséquence de sa divinité; et c'est un rêve que de supposer qu'elle puisse être le lot d'une créature, et de s'imaginer même que, quel que soit le progrès auquel l'homme puisse atteindre, il arrive jamais par lui-même à un état de sainteté suffisant pour assurer son salut.

Ne nous le dissimulons pas du reste, ceux qui suppriment la divinité du Christ annulent du même coup ses qualités de Rédempteur et de Juge.

Il n'y a plus pour eux de créature tombée et rachetée par le sang de l'Agneau de Dieu. Il n'y a même plus de résurrection suivie de jugement. La base de l'édifice anéantie, il croule nécessairement tout entier. Les motifs même que vous auriez eus de conformer, autant que possible, votre vie à celle de Jésus, disparaissent pour faire place à un prétendu *amour du beau*, qui n'a jamais contribué le moins du monde à l'amélioration morale de l'espèce humaine.

Des écrivains en grand renom vous diront bien : « Le mal a beau être impuni dans la vie et après la vie, il est le mal; et nous devons l'éviter pour lui-même, comme nous devons faire le bien pour lui-même, sans espoir d'aucune rétribution; » mais qu'ils nous citent ceux que ces beaux préceptes ont maintenus dans la voie de la Vertu.

La négation du jugement conduit tout droit à la négation du mal.

« L'existence du mal n'a rien d'absolu, répondra quelqu'un de ces illustres auteurs. Le mal, selon notre idéal, n'est qu'une déviation accidentelle du bien général, qui peut se produire à la suite d'un excès de séve génée et mal départie. La vie par elle-même est un bien, un état divin qui ne peut être troublé que par *quelque chose qui est encore bien*, mais qui se produit d'une façon anormale, etc., etc.¹ »

.....

1. Théosophie et philosophie, par Georges Sand. (Juillet 1863).

Nous n'aurions peut-être pas dû reproduire d'aussi déplorable maximes, tombées accidentellement sous nos yeux ; mais il faut bien que nos jeunes gens comprennent que le christianisme forme un tout dont il n'y a rien à retrancher ; et que cette Philosophie mensongère, qui leur représente la morale Évangélique comme le type du beau, le type du bien, puis s'arrête là, peut, de ces hauteurs, les faire descendre par une pente glissante jusqu'au bord d'un abîme. Ils croiraient avoir à faire à des enthousiastes de ces vertus nouvelles que Jésus est venu enseigner à la Terre ; et tout à coup ils les entendraient dire : « Quelques années rarement heureuses entre deux néants absolus, voilà notre lot. »

CHAPITRE XII.

DE L'OBJET DE LA VENUE DU CHRIST SUR LA TERRE.

Ceux qui ne voient dans le Christianisme qu'une merveilleuse prédication, montrent qu'ils se sont arrêtés à sa surface, et n'en ont saisi ni l'esprit ni la portée ¹.

On peut en effet, selon nous, reconnaître, en étudiant attentivement l'Écriture, que ce n'est pas pour y prêcher personnellement l'Évangile que le Christ est descendu sur la terre.

Il est venu se faire connaître au monde comme celui en qui se typifiait la Nouvelle Alliance.

Fils de Dieu, il s'est montré à la créature comme étant l'image de son Père. *Celui qui m'a vu a vu mon Père*, dit-il à Philippe ². *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un. Comme mon Père est en moi, je suis en lui.*

Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ajoute-t-il, ne me croyez point; mais si je les fais et que vous ne vouliez pas croire à mes paroles, croyez au moins à mes œuvres ³.

1. Le nombre des chrétiens qui n'y ont jamais vu autre chose, n'en a pas moins été fort considérable à toutes les époques et chez tous les peuples. Il est peut-être même de nos jours plus grand qu'il ne l'a jamais été.

2. Évang. selon S^t Jean, XIV, 9. — 3. Évang. selon S^t Jean, X, 30 et suivants.

Il rend donc la santé aux malades et la vue aux aveugles ; il rappelle à la vie l'ami qu'il avait perdu, pour que ces œuvres lui servent de témoignage, vis-à-vis de l'humanité, qu'il est bien le Messie annoncé par les prophètes, qu'il est bien le Roi issu de la race de David que les Juifs attendent, qu'il est bien le Fils de Dieu.

Sa divinité reconnue, toutes les paroles sorties de sa bouche acquièrent l'autorité requise pour être à jamais la loi des peuples ; mais ce n'est pas par ses leçons seules qu'il espère réformer l'humanité. Il faut lui donner l'exemple de toutes les vertus, et pour que cet exemple porte ses fruits, il faut qu'il se dépouille du pouvoir suprême et revête la qualité d'homme.

En voyant sa parfaite obéissance à la volonté de Dieu et son absolue confiance en sa bonté, l'homme pourra alors dire : Créature faible comme moi, il m'a appris à m'en remettre de mon sort à l'Être Suprême, qui sait mieux que moi ce qui me convient.

En le voyant résister aux embûches du démon¹, l'homme dira : Créature exposée aux tentations comme moi, il m'a

1. Si nous n'avons pas fait erreur en considérant la personnification du mal comme une figure destinée à inspirer à l'homme une profonde horreur pour cet ennemi de Dieu, et qu'il faille donc voir une métaphore dans le récit de la tentation de Jésus, il est évident que de toutes celles que l'Écriture contient, c'est celle qui a le plus de grandeur.

Après qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, est-il dit, il eut faim, et le tentateur s'étant approché de lui, lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains. (Év. selon S^t Matthieu, IV, 2 et suivants). Ou en langage vulgaire.... Il eut faim et son cœur lui dit : « Ne suis-je pas le Fils de Dieu ? Ne pourrais-je pas, si je le voulais, faire de ces pierres des pains ? Mais je suis venu sur la terre pour rendre gloire à mon Père ; et en faisant cela je n'avancerais en rien son règne. Je ne me rendrais gloire qu'à moi-même en montrant ma propre puissance. Certes je ne me laisserai pas aller à une semblable tentation. »

Il est encore écrit *qu'alors le diable le mena dans la ville sainte, et le mit sur le haut du temple, et il lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas ; ce qui signifie probablement qu'il vint un moment à Jésus la pensée de montrer aux Juifs qu'il était bien réellement le Messie annoncé, en montant sur le temple et se jetant en bas. Il savait bien que les Anges du Seigneur auraient soin de lui, et empêcheraient que son pied ne heurtât quelque pierre, mais il se dit : « Je suis venu pour faire la volonté de mon*

enseigné à les vaincre, car que sont les séductions qui m'entourent auprès de celles dont il a été assiégé ?

En voyant sa charité fraternelle s'étendre à tous, l'homme dira : Il s'est fait mon frère pour m'apprendre à voir des frères dans tous mes semblables, et à avoir pour eux l'affection qu'on doit à ceux qui vous tiennent par de tels liens.

Père et apprendre aux hommes à la faire de même. Certes je ne ferai pas ce qui pourrait lui déplaire. »

S^t Matthieu continue et dit : *Le diable le mena encore sur une montagne fort haute, et lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire ; et lui dit : Je te donnerai toutes ces choses, si en te prosternant tu m'adores.* S'il est permis aux simples mortels de rechercher le sens caché d'un aussi auguste apologue, il paraîtrait que Jésus fait homme eut cette épouvantable tentation de se déclarer le maître du monde, et de rechercher un triomphe temporel qui eût été une rupture avec son Père, une hostilité déclarée contre lui. L'image par laquelle cette tentation est rendue est la plus saisissante qui se puisse concevoir : « Jésus adorant Satan. » C'est à des traits de cette grandeur qu'on reconnaît la divine inspiration des saintes Écritures. Aucune créature ne peut écrire de telles choses.

Heureusement pour le salut de l'humanité, cette pensée ne fat pour le cœur de Jésus que comme l'éclair qui paraît et disparaît. *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui seul*, se dit-il; et de cette tentation, en un instant il ne resta plus que le récit destiné à nous faire comprendre que Jésus avait bien été, pendant son séjour sur la terre, un homme en proie, comme nous, aux séductions qu'elle présente.

S'il était quelqu'un de nos lecteurs dans l'esprit duquel il restât quelque doute au sujet de l'explication que nous venons de donner de la tentation du Seigneur, qu'il lise le récit contenu dans le VIII^e chapitre de l'Év. selon S^t Marc, et ce doute cessera.

Jésus apprend à ses apôtres (vers. 31) qu'il fallait que le Fils de l'homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté par les sénateurs, les principaux sacrificateurs et les scribes, et qu'il fût mis à mort.

Alors Pierre l'embrassant se mit à le reprendre; mais Jésus lui dit : *Retire-toi de moi, Satan, car tu ne comprends point les choses qui sont de Dieu.*

Pierre, dans son affection pour lui, cherche à le dissuader de braver ainsi l'autorité constituée, et de s'exposer par là à la mort; mais Christ lui dit : « Crois-tu que mon cœur n'est pas déjà assez porté de lui-même à prier mon Père que cette coupe s'éloigne de moi, sans que tu viennes encore, à cette tentation, ajouter celle de voir couler tes pleurs. Retire-toi de moi, Satan. Retire-toi de moi, tentateur ! »

Pierre est-il un démon pour qu'il lui parle si rudement ? Non, sans doute; aussi se tromperait-on si on croyait que l'injure lui fût personnelle. C'est la tentation, dont il n'est que l'organe, qui est personnifiée, comme elle l'est en vingt autres occasions dans l'Évangile, où le Mal est toujours représenté sous l'image du Diable cherchant à séduire la créature.

En voyant son dévouement sans bornes pour le salut du pécheur, l'homme apprendra à connaître la valeur de son âme par le prix payé pour son rachat.

En le voyant naître dans la pauvreté ; vivre abreuvé d'humiliations incessantes ; mourir enfin d'un supplice infamant, l'homme comprendra que la naissance, la fortune, la considération, ne sont pas des biens aussi réels qu'il serait naturellement disposé à le croire ; que les vrais biens sont ceux que l'Éternel réserve à ceux qui, humbles de cœur, auront eu le courage de suivre le Christ dans la voie qu'il leur a ouverte.

L'exemple à donner au monde, voilà donc un des grands objets de sa mission.

Quant à la prédication, elle n'est pour lui qu'un accessoire. La plupart du temps, il ne s'y livre que dans le cercle assez étroit des apôtres et de ses disciples. S'il le fait, c'est pour que, lorsque le S^t Esprit viendra leur rappeler tous les faits de sa vie, leur remettre en mémoire tous ses enseignements, leur en faire saisir la véritable signification, leur en dévoiler l'immense portée, ils soient à même d'aller enseigner toutes les nations et faire connaître sa doctrine à tous les peuples.

Il y aura là, sans nul doute, une œuvre merveilleuse à mettre à exécution ; mais c'est au S^t Esprit, comme nous l'avons expliqué ailleurs, qu'il appartiendra de l'accomplir.

Admettons qu'elle ait été commencée du vivant du Seigneur, c'est autant par ses apôtres, et *par les soixante-dix disciples qu'il avait envoyés devant lui*¹, que par sa propre prédication ; car, loin d'appeler sur sa personne l'attention générale, guérit-il un lépreux, rend-il la vue à des aveugles, il leur défend d'en parler². Est-il transfiguré, il recommande à ses disciples de n'en rien dire jusqu'à ce qu'il soit ressuscité des morts.

Si nous le voyons, en quelques occasions, parler devant

1. Évang. selon S^t Luc, X, 1. — 2. Évang. selon S^t Matthieu, IX, 30.

3. Évang. selon S^t Matthieu, XVII, 9.

une grande multitude de gens, c'est plutôt pour qu'ils puissent à l'occasion rendre témoignage des miracles qui auront eu lieu en leur présence, qu'avec l'espoir de les amener à lui et de les convertir.

Il s'en exprime en termes exprès quand il dit : *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes; et vous ne l'avez pas voulu¹!*

On comprend du reste aisément qu'une œuvre de conversion poursuivie en Judée par le Christ n'eût jamais amené qu'un résultat hors de proportion avec l'objet de sa venue, puisqu'il en avait annoncé lui-même l'insuccès, quand il avait dit aux Juifs : *Le royaume de Dieu vous sera ôté².*

1. Év. selon S^t Matthieu, XXIII, 37. — 2. Év. selon S^t Matthieu, XXI, 43.

CHAPITRE XIII.

SUITE DU MÊME SUJET.

Jésus venu sur la terre pour se donner en exemple aux hommes, le monde en sera-t-il réformé, le salut de l'humanité en sera-t-il assuré?

Nous avons dit que telle était sa fragilité, et tel, en même temps, l'empire de ses passions, qu'il y aurait folie à le croire.

Il ne faut pas perdre de vue que l'apôtre aimé de Jésus nous a dit que *rien de souillé*¹ n'entrerait dans les célestes parvis.

Nous nous imaginons peut-être que, lorsque nous aurons fait notre possible pour suivre l'exemple du Christ et conformer notre vie à la sienne, l'indulgence de l'Éternel fera le reste; mais il n'est pas d'erreur qui puisse avoir de conséquences plus graves pour nous que celle-là.

Au jour du jugement, il n'y aura que des brebis et des boucs, et les boucs seront ceux qui n'auront pas obéi constamment à tous les commandements; *car quiconque aura observé toute la loi, s'il vient à pécher dans un seul commandement, il est coupable comme s'il les avait tous violés*².

1. Apocalypse, XXI, 27. — 2. Ép. de S^t Jacques, II, 10.

Les paroles du Christ à ce sujet sont expresses : *Celui qui aura violé l'un des plus petits commandements, sera estimé le plus petit dans le royaume des cieux*¹.

En présence d'une telle déclaration, nous vous le demandons, de quel poids peut être pour l'obtention du salut la propre justice de celui qui dit : « Je n'ai jamais fait de mal à personne. Je ne cours donc aucun risque d'être condamné quand l'heure de la rétribution sera venue » ?

Ce langage, n'est-ce pas celui du Pharisien dont nous parle Jésus, qui étant monté au temple se tenait debout, priant ainsi en lui-même : *O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères. Je jeûne deux fois la semaine et donne la dîme de tout ce que je possède* ?

Un pauvre péager qui se frappait la poitrine en disant : *O Dieu, sois apaisé envers moi qui suis pécheur, s'en retourna justifié dans sa maison* ; mais il n'en fut pas de même du Pharisien, car *quiconque s'élève sera abaissé*, dit le Seigneur².

S'il fallait un autre trait pour démontrer aux hommes combien est vaine leur espérance de se sauver par leurs œuvres, nous n'aurions qu'à rapporter ce qui arriva quand un des principaux du lieu où se trouvait le Sauveur vint lui demander : *Que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle* ?

Jésus lui répondit : *Tu sais les commandements : Tu ne mettras point d'adultère ; tu ne tueras point ; tu ne déroberas point ; tu ne diras point de faux témoignage ; honore ton père et ta mère. Cet homme lui dit : J'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse. Quand Jésus eut entendu cela, il lui dit : Il te manque encore une chose ; vends tout ce que tu as et le distribue aux pauvres. Tu auras ainsi un trésor dans le ciel. Après cela viens ; charge-toi de ta croix et suis-moi*³.

Est-il un être, non aveuglé par son orgueil, qui puisse se flatter de jamais répondre d'une manière satisfaisante à un

1. Évang. selon S^t Matthieu, V, 19.

2. Évang. selon S^t Luc, XVIII, 11 et suivants.

3. Évang. selon S^t Luc, XVIII, 18 et suivants.

interrogatoire dont la base sera si peu en rapport avec la faiblesse humaine?

Est-il un homme qui puisse être tranquille à la pensée que lorsqu'il aura fait tout ce qui lui a été commandé, son juge lui dira : *Tu es un serviteur inutile, car tu n'as fait que ce que tu étais obligé de faire*¹?

Est-il un chrétien qui, s'estimant heureux d'avoir quelques bonnes œuvres à faire valoir, n'ait pas, en y réfléchissant mieux, à redouter que le Christ ne le mette avec ceux à qui il dira : *Vous n'avez aimé que ceux qui vous aimaient. Quelle récompense avez-vous à en attendre*²?

C'est en vain que nous nous le dissimulerions. Toute créature devrait trembler, car *tous les hommes se sont égarés; tous se sont corrompus; il n'y en a point qui fasse le bien; il n'y en a point qui cherche Dieu. Il est écrit: Il n'y a point de juste, non, pas même un seul*³!

Croyons-nous maintenant que Dieu eût créé le monde pour que tous ses habitants fussent en proie à la condamnation?

Il avait fait une seule défense à Adam qui, en lui désobéissant, montra combien était grande sa fragilité.

L'Éternel va-t-il accroître ce fardeau déjà trop lourd pour le premier homme, et arguer du progrès de la civilisation, pour imposer une infinité de lois nouvelles à sa créature?

Une fois le monde plus développé encore, à cet homme qui ne pouvait s'astreindre aux exigences de la simple justice, le Maître de l'Univers imposera-t-il en outre celles de la charité?

Il annonce à la Terre l'envoi de son Fils, comme le plus beau don qu'il puisse lui faire.

Ce don consistera-t-il à avoir mis sous les yeux de sa créature un modèle de perfection, en lui disant : Suis-le et fais comme mon Fils a fait, si tu veux être sauvée?... ce qui signi-

1. Évang. selon S^t Luc, XVII, 10. — 2. Évang. selon S^t Matthieu, V, 46.

3. Ép. aux Romains, III, 10 et suivants.

fierait : « J'avais demandé aux Juifs le difficile, mais à toi je te demande l'impossible. »

Là-dessus le Christ viendrait et dirait aux hommes : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos de vos âmes. Chargez-vous de mon joug, car mon joug est doux et mon fardeau léger*¹.

De telles paroles ne sembleraient-elles pas une amère dérision, en présence des nouvelles exigences de l'Évangile ?

Mais, vous le sentez sans nul doute, chers élèves ; il est de toute impossibilité que le Sauveur se soit ainsi raillé de l'humanité. Il y a donc là-dessous quelque grand mystère qu'il faut absolument pénétrer.

Ceux qui voient tout le Christianisme dans la conformité de leurs œuvres avec celles du Christ, ne doivent évidemment pas en avoir saisi l'esprit.

La venue du Messie a eu quelque autre objet qu'ils n'auront pas compris. Il faut que nous cherchions ensemble ce que cet objet peut être.

1. Évang. selon S^t Matthieu, XI, 28 et suivants.

CHAPITRE XIV.

DU SAINT-ESPRIT.

Nous sommes insensiblement arrivés à l'un des faits les plus merveilleux que le monde ait contemplés depuis la création.

Le Christ est mort. Il est ressuscité. Il a quitté la terre, est remonté auprès de son Père, et s'est assis à sa droite.

Le S' Esprit descend du Ciel à sa place, et, *se posant sur chacun des Apôtres, ils commencent*, nous dit S' Luc¹, *à parler des langues étrangères*. Une infinité de gens de diverses nations sont réunis à Jérusalem. Ils s'adressent à chacun *dans sa propre langue*, et se mettent à prêcher avec courage la doctrine du ressuscité, *selon que l'Esprit les fait parler*.

L'œuvre de l'Évangélisation du globe, à partir de ce jour, est commencée. De pauvres pêcheurs en sont les instruments.

Vous pensez peut-être, hommes du monde, que si vous eussiez été présents, vous auriez, à l'aspect de leurs fronts, reconnu chez eux une organisation exceptionnelle.

Détrompez-vous. Ces facultés intellectuelles que le Créateur met en nous, suivant que notre coopération au développement de l'esprit humain doit être plus ou moins grande, n'ont rien à faire avec le progrès qui se prépare.

2. Actes des Apôtres, II, 4.

Le développement de l'âme humaine par l'action du S^t Esprit sur elle.... Voilà l'œuvre merveilleuse dont la première Pentecôte chrétienne a vu le début.

Nous avons étudié l'œuvre du Créateur, et en avons suivi la marche progressive pendant des millions de siècles.

Nous avons vu l'œuvre de son Fils. Plus courte en apparence aux yeux de l'homme, elle n'en avait pas moins commencé en même temps que celle de son Père.

Nous arrivons maintenant à l'œuvre du S^t Esprit, qui, quoique caché aux regards de la créature pendant cette immense période, coexistait avec le Père et le Fils. Nous ne pourrions qu'admirer ce travail d'Évangélisation qui sera son ouvrage, et va s'adresser à ces âmes dont la venue du Christ a révélé au monde l'existence, faisant ainsi dater de l'ère chrétienne la seconde naissance, la naissance spirituelle de l'homme¹.

Ce n'est pas la première fois, chers élèves, que nous appelons votre attention sur le grand changement qui s'est produit dans l'humanité à cette époque.

Le développement des âmes, tel est le fait dont nous tenons à vous voir bien saisir la portée, car toute l'économie de la Nouvelle Alliance y trouve son explication.

L'idée admise, vous comprenez que les actes matériels en général soient sans importance aux yeux de Dieu, s'ils sont dus à l'organisation cérébrale de la créature; que les plus beaux traits de dévouement soient sans valeur à ses regards, s'ils sont dictés par l'affection maternelle ou par une disposition naturelle; que les actes de charité les plus admirés des hommes soient de nul prix pour lui, si le calcul ou l'orgueil y ont eu la moindre part; que les faits en un mot les plus méritoires aux yeux du monde ne le soient

1. Si ces lignes tombaient sous les yeux de quelque lecteur qui eût ouvert cet ouvrage au hasard, il ne pourrait saisir le sens de nos paroles; mais nous avons eu soin de les faire précéder, non-seulement d'un essai de Psychologie, mais de l'explication de ce terme incompris « l'Inspiration. » Nous nous flattons donc que, pour les élèves qui nous auront suivi, il n'y aura jamais rien d'inintelligible dans l'ensemble de cet écrit. J. L.

pour l'Éternel qu'autant que le désir de lui plaire en ait été le mobile.

L'idée admise enfin, vous voyez Dieu regardant au cœur de sa créature, comme le principe sur lequel l'Évangile repose.

Lui ayant montré la profondeur de son amour par l'envoi de son Fils sur la terre, vous vous expliquez aisément qu'il exige : qu'elle réponde à cet amour par le sien ; qu'elle le lui témoigne par son affection pour ceux qu'il lui a donnés pour frères ; qu'elle lui montre sa confiance en s'adressant à lui et réclamant son secours dans ses épreuves ; qu'elle soit dans l'affliction quand elle a eu le malheur de lui désobéir et de s'éloigner de lui ; qu'elle n'ait finalement de vraie joie que lorsque, ayant obtenu son pardon par la sincérité de son repentir, son âme a le sentiment d'être réconciliée avec son Créateur.

Comment ces effets se produiront-ils dans le cœur de l'homme ? Par l'action du S^t Esprit.

Il ne peut donc plus être question de voir en Christ un législateur humain dont la vie a été exemplaire.

Si vous voulez vous dire chrétien, et que ce ne soit pas pour vous un vain titre, il faut nécessairement que vous croyiez à l'existence d'*Elohim*, Dieu le Père Créateur des Cieux et de la Terre, Dieu le Fils Sauveur du monde, Dieu le S^t Esprit Consolateur de nos âmes, UN SEUL DIEU toutefois, s'étant manifesté aux hommes par le don de sa divine Parole.

CHAPITRE XV.

DE SON ACTION. .

Les merveilles de la nature révèlent l'action du Créateur à tous ceux qui n'ont pas résolu de fermer les yeux à l'évidence.

La vie de Jésus et les miracles qu'il a faits pendant son séjour sur la terre, ont pour eux de si nombreux témoignages qu'il est également difficile d'en récuser l'existence.

Il n'en est pas de même du S^t Esprit. Son action nous serait inconnue si la Bible ne nous l'avait révélée.

C'est par elle que nous avons appris la part qu'il a eue dans la Création.

C'est par le récit qu'elle nous a fait de la délivrance de Noé, que nous voyons qu'elle a dû être le résultat d'une inspiration de l'Esprit Saint.

C'est par les diverses circonstances de la vie d'Abraham que nous reconnaissons la source d'où sa foi a dû provenir.

C'est par la nature de la lutte de Jacob et par les résultats dont elle a été accompagnée, que nous nous expliquons quelle est la puissance qui, ayant entendu sa prière, est venue à son aide.

C'est par une étude attentive des lois que Moïse donna aux Israélites, que nous comprenons d'où sa science en fait de législation lui est venue.

C'est par la lecture des Psaumes que nous nous expliquons comment ce David, dans lequel l'histoire rédigée par une plume humaine ne verrait qu'un monarque adultère et meurtrier, qu'un souverain dont l'atroce barbarie envers les vaincus se manifeste en mainte occasion, a été ramené aux pieds de l'Éternel humilié et repentant, et a fini par être regardé comme une des colonnes sur lesquelles repose l'édifice de l'Évangélisation du globe.

C'est par l'étude des livres d'Ésaïe, de Jérémie, d'Ézéchiël, de Daniel, que nous voyons la venue du Sauveur annoncée; les circonstances de sa vie prédites, les esprits préparés à le recevoir, les événements enfin disposés de telle sorte, que la promesse faite dans le paradis à la *postérité de la femme*¹ peut avoir son accomplissement.

Quand nous avons suivi, de siècle en siècle, cette œuvre incessante du S^t Esprit; quand nous avons vu son action tendre toujours vers un seul et même but, nous nous attendons tout naturellement à quelque grand événement qui vienne couronner cet édifice.

Nous ne sommes donc point étonnés quand il vient à se produire, et que l'évangile de S^t Matthieu nous dit : *La naissance de Jésus-Christ arriva ainsi : Marie sa mère ayant été fiancée à Joseph, elle se trouva enceinte par la vertu du Saint-Esprit, avant qu'ils fussent ensemble*². Ésaïe avait inscrit 700 ans auparavant dans un livre qui est encore dans les mains de tout Israélite, cette remarquable prophétie : *Maison de David, le Seigneur lui-même vous donnera un signe, voici : une vierge sera enceinte et elle enfantera un fils. On appellera son nom Emmanuel*³. Quand l'Évangéliste la rappelle à notre souvenir, et ajoute : ce nom d'*Emmanuel* signifie : *DIEU AVEC NOUS*⁴, comment pourrions-nous fermer plus longtemps les yeux à la lumière?... comment pourrions-nous ne pas voir :

Que si, pendant quinze siècles, trente ou quarante écri-

1. Genèse, III, 15. — 2. Évang. selon S^t Matthieu, I, 18.

3. Ésaïe, VII, 14. — 4. Évang. selon S^t Matthieu, I, 23.

vains, avec leur personnalité et leur langage propre, ont néanmoins travaillé avec une parfaite uniformité d'idée, au saint monument destiné à sauver la race humaine!...

Que si, dans cette œuvre, il est un fait principal vers lequel convergent toutes les promesses, toutes les prédictions, tous les récits, tous les enseignements, toutes les espérances!...

C'est que de toute éternité un grand événement avait, dans le Conseil Divin, été réservé à l'action du SAINT-ESPRIT, et que cet événement était : le Fils de Dieu venant se mêler aux hommes sous la forme d'un homme.... le CHRIST, lui-même DIEU, venant demeurer AVEC NOUS ?

CHAPITRE XVI.

SAINT PIERRE.

L'action du S^t Esprit ne s'est manifestée à nous, même dans l'Écriture, que de loin en loin pendant la période qu'embrasse l'Ancienne Alliance.

On dirait que quelques hommes marqués du sceau divin, quelques prophètes, quelques ministres, ont seuls eu l'âme assez développée pour s'élever au-dessus des intérêts matériels de la terre, et comprendre que la véritable existence de l'homme est en Dieu ; et qu'une immortalité, passée avec lui, est le but vers lequel doivent tendre ses espérances.

Le Messie paraît. Les apôtres voient ses miracles, mais n'en saisissent pas l'objet. Ce n'est que lorsque, à la Pentecôte, leurs yeux sont ouverts, qu'ils commencent à comprendre les dispositions merveilleuses de la Providence ; mais une fois l'âme humaine en possession de ces grandes vérités, l'action de l'Esprit Saint se multiplie en quelque sorte, et les admirables effets s'en produisent avec une évidence chaque jour plus marquée.

Trois mille personnes sont ajoutées à l'Eglise en un seul jour par la prédication de S^t Pierre, nous disent les Actes¹ ; bien-

1. Actes des Apôtres, II, 41.

tôt même ce n'est plus aux Juifs et aux Samaritains seulement que l'Évangile est annoncé. Cet apôtre a une vision qui lui apprend qu'il est également envoyé aux Gentils, et qu'il doit s'adresser à tous sans exception de personnes ; qu'à tous il doit prêcher : *que, les Juifs ayant fait mourir Jésus, Dieu l'a ressuscité et l'a établi pour juger les vivants et les morts, et que quiconque croira en lui recevra la rémission de ses péchés par son nom*¹.

C'est à Corneille, centenier de la légion italique, et à ceux de sa maison, que s'adresse la première prédication qui suit cette vision ; et S^t Pierre achève à peine de parler que le S^t Esprit descend sur eux, et confirme ainsi, aux regards des Intelligences Célestes, que l'Évangélisation de tous les peuples de la terre vient de commencer.

Nous avons vu dans une de nos études ² que les apôtres et les principaux disciples se répandirent dans les diverses contrées alors connues, pour y prêcher la repentance et la rémission des péchés.

Quels furent les résultats de cette prédication, va-t-on peut-être demander. Nous en voudrions pouvoir faire le tableau, mais c'est un trop vaste sujet pour songer même à l'aborder. Que ce que nous en avons dit dans l'étude que nous venons de rappeler suffise donc, et que nos lecteurs ne s'attachent qu'à ce que nous avons à leur dire de son caractère général.

L'œuvre était confiée à des Juifs, peuple essentiellement formaliste. Ces Juifs venaient d'être témoins de la vie exemplaire du Sauveur, et en avaient été vivement impressionnés. Il n'est donc pas surprenant que, dans de telles circonstances, l'influence des œuvres pour l'obtention du Salut ait été le caractère dominant de leur prédication.

Il n'y a pas à s'étonner d'entendre dire à S^t Jacques que *comme un corps sans âme est mort, de même la foi sans les œuvres est morte*³.

1. Actes des Apôtres, X, 40 et suivants. — 2. Introduction, 4^e Étude.

3. Épître de S^t Jacques, II, 26.

Que servira-il à un homme, écrit cet Apôtre, de dire qu'il a la foi, s'il n'a point les œuvres? Cette foi le pourra-t-elle sauver?

La religion pure et sans tache devant Dieu notre Père consiste à visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et à se préserver de la souillure du monde¹.

C'est du reste à peu près le langage de S^t Pierre lui-même, de ce S^t Pierre qui, lorsqu'il nous parle du Sauveur, semble toujours avoir devant les yeux le souvenir de son reniement, et s'indigner contre lui-même d'avoir pu abandonner un Maître modèle de toutes les vertus.

Christ, dit-il, a souffert pour nous, vous laissant un exemple afin que vous suiviez ses traces; lui qui n'a point commis de péché et dans la bouche duquel il ne s'est trouvé aucune fraude; qui, lorsqu'on lui disait des outrages n'en rendait point, et qui lorsqu'on le maltraitait ne faisait point de menaces, mais s'en remettait à celui qui juge justement; lui qui a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts au péché nous vivions à la justice².

Comment vivrons-nous à la justice, c'est ce que l'Apôtre nous apprend ailleurs.

Fuyez la corruption qui règne dans le monde par la convoitise, ajoutez la vertu à votre foi et à la vertu la science; à la science la tempérance et à la tempérance la patience; à la patience la piété, et à la piété l'amour fraternel et la charité.

Si ces choses sont en vous et qu'elles y abondent, vous affermirez votre vocation et votre élection, et vous ne broncherez point.

Par ce moyen, l'entrée au royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ vous sera pleinement accordée³.

Si nous voyons dans ces paroles des deux apôtres le résumé de la doctrine qu'ils prêchèrent, et si nous nous pénétrons bien de son esprit, nous ne nous étonnerons pas que,

1. Épître de S^t Jacques, I, 27.

2. 1^{re} Épître de S^t Pierre, II, 21 et suivants.

3. II^e Épître de S^t Pierre, I, 4 et suivants.

l'œuvre des siècles aidant, l'austérité de la vie de celui qui était proposé aux hommes pour modèle, ait amené à sa suite cet ascétisme exalté par lequel, à diverses époques, l'Église Romaine s'est fait remarquer. Nous ne serons pas non plus surpris que l'entrée des demeures éternelles, étant promise à de certaines vertus, on en soit à la longue, venu à croire que, quelques hommes en ayant eu au delà de la qualité absolue requise pour être sauvés, la somme surabondante pût parfaire ce qui manquait à d'autres, comme la bonne renommée d'un père rejaillit sur ses enfants, comme la gloire d'un grand citoyen se répand sur le pays qui l'a vu naître.

De là à trafiquer de ces œuvres, il n'y avait plus qu'un pas. Les déplorables abus qui se sont introduits dans l'Église trouvent ainsi une explication toute naturelle.

L'action du S^t Esprit devait-elle se borner à répandre dans le monde des idées si aisément perverties ?

L'Évangélisation du globe devait-elle être limitée à l'acceptation par les peuples d'une doctrine si mêlée d'erreurs ?

Vous ne pouvez le croire, chers élèves. Comment donc ces faits s'expliquent-ils ? Par cette considération de plus en plus évidente : que tous les actes de l'Éternel étant progressifs, celui-là devait l'être comme les autres.

CHAPITRE XVII.

SAINT PAUL.

Les Actes des Apôtres nous apprennent qu'un homme qui n'avait point connu Jésus, qui avait même persécuté avec acharnement ses disciples, fut miraculeusement amené à lui, à la suite d'une vision dont l'éclat lui avait fait perdre la vue.

Quand elle lui fut rendue, le S^t Esprit était sur lui.... C'était un homme changé.

Il prêcha incontinent dans les synagogues que Christ était le Fils de Dieu, et tous ceux qui l'entendaient étaient hors d'eux-mêmes et disaient : N'est-ce pas celui qui persécutait dans Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom, et qui est venu ici exprès pour les emmener liés aux principaux sacrificateurs¹ ?

Dès ses débuts la prédication de S^t Paul à Damas et dans toute la Palestine s'annonça comme fort remarquable ; mais lorsque, quelques années après la délégation de S^t Pierre aux Gentils, S^t Paul eut ce ravissement qu'il racontait plus tard aux Corinthiens, il reçut évidemment en cela le signe visible de la mission spéciale pour laquelle le S^t-Esprit avait fait choix de lui, savoir : celle d'enseigner à toutes les nations

1. Actes des Apôtres, IX., 20 et 21.

du globe la vraie signification de la venue du Christ sur la terre.

Je connais un homme en Christ, dit-il aux Corinthiens, qui fut ravi jusqu'au troisième ciel, et entendit dans le paradis des paroles ineffables, qu'il n'est pas possible à l'homme d'exprimer. Je puis me glorifier d'être cet homme-là, mais je m'en abstiens, afin que personne ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il m'entend dire.

De peur que je m'élevasse trop, à cause de l'excellence de mes révélations, il m'a été mis une écharde dans la chair, un ange de Satan pour me souffleter et m'empêcher de m'élever.

Trois fois j'ai prié le Seigneur que cet ange de Satan se retirât de moi, mais il m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma force s'accomplit dans la faiblesse.

C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les opprobres, dans les misères, dans les persécutions, dans les afflictions extrêmes pour Christ, car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort.

J'ai été imprudent en me vantant, ajoute-t-il, mais c'est vous qui m'y avez contraint ; car c'était à vous à parler avantageusement de moi, n'ayant été inférieur en rien aux plus excellents apôtres, quoique je ne sois rien.

Les preuves de mon apostolat n'ont-elles pas éclaté parmi vous par une patience à toute épreuve, par des prodiges, par des merveilles, par des miracles ?

St Paul ne dit ces choses que pour justifier de sa mission, et loin qu'il y ait lieu à lui reprocher d'avoir exagéré ses souffrances pour la cause du Christ, il n'est peut-être pas de martyr qui en ait eu autant à supporter, qu'il a eu à le faire pendant la longue durée de son ministère.

Il énumère ailleurs toutes les épreuves par lesquelles il a eu à passer : mais si nous sommes pressés de toutes manières, dit-il, en parlant au nom de tous ceux qui sont transformés par l'Esprit en l'image du Seigneur, nous ne sommes pas ré-

1. 2^e Épître aux Corinthiens, XII, 2 et suivants.

duits à l'extrémité. Si nous sommes persécutés, nous ne sommes pas abandonnés. Si notre homme extérieur se détruit, l'intérieur se renouvelle de jour en jour, et notre légère affliction du temps présent produit en nous le poids éternel d'une gloire infiniment excellente.

Ainsi nous ne regardons point aux choses visibles mais aux invisibles, car les choses visibles ne sont que pour un temps, mais les invisibles sont éternelles¹.

A ces remarquables paroles, on reconnaît l'Apôtre qui, fortifié par la grâce, nous a appris ce qu'était LA GRACE; qui, vivant par la foi, nous a enseigné ce qu'est LA VRAIE FOI; qui, se sachant sauvé, a pu nous montrer quelle est la voie DU SALUT.

On le sent donc.... de l'œuvre confiée à S^t Pierre à celle dont S^t Paul a été chargé, il y a eu progrès!... Et l'Écriture elle-même, selon nous, en fournirait au besoin la preuve.

La vertu des œuvres, avons-nous dit, semble tout particulièrement mise en relief par la prédication de S^t Jacques et de S^t Pierre.

Ne serait-ce pas simplement parce que ce n'est qu'un premier travail, qui doit servir de préparation à une économie d'un ordre plus élevé?

L'homme cherchant à se sanctifier par lui-même arrivera à en reconnaître l'impossibilité.

L'homme apprenant que rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux, sera prêt à s'abandonner au désespoir, quand on l'aura convaincu qu'il est pécheur, et qu'il n'y a point de juste, pas même un seul.

Il criera dans cet état de profonde misère: *Que faut-il donc que je fasse pour être sauvé?*

S^t Paul alors survenant lui répondra: *Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé².*

A cette consolante parole, on verra le monde reprendre

1. 2^e Éptre aux Corinthiens, IV, 8 et suivants.

2. Actes des Apôtres, XVI, 30 et 31.

courage.... Mais que plus tard ses doutes se réveillent, et il demandera comment il est possible que son salut lui arrive par la foi en Jésus ?

L'Apôtre, qui a pressenti la question, cherche à projeter un rayon de lumière sur cette grande vérité quand il dit : *La loi est sainte et juste, mais elle est spirituelle, et je suis charnel vendu au péché.*

J'ai la volonté de bien faire ; mais je ne fais pas le bien que je voudrais faire, et je fais le mal que je ne voudrais pas faire.

Je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur ; mais je vois une autre loi dans mes membres, qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché qui est dans mes membres¹.

St Paul fait clairement entendre par ces paroles que c'est en vain que l'homme chercherait à échapper, par les actes de la chair, à la condamnation que prononce la loi ; mais, ajoute-t-il, il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui marchent non selon la chair, mais selon l'esprit ; parce que ce qui était impossible à la loi à cause qu'elle était faible dans la chair, Dieu l'a fait en envoyant son propre Fils dans une chair semblable à celle des hommes pécheurs ; et il a condamné le péché dans la chair, afin que la justice de la loi fût accomplie en nous qui marchons non selon la chair, mais selon l'esprit².

Pour que cette pensée soit bien saisie, il dit encore : *L'affection de la chair donne la mort, car elle est ennemie de Dieu ; elle ne se soumet pas à la loi de Dieu ; mais l'affection de l'esprit produit la vie et la paix. Si donc l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts, rendra aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous.*

Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si par l'Esprit vous mortifiez les œuvres du corps, vous vivrez ; car tous

1. Epître aux Romains, VII, 14-et suivants

2. Epître aux Romains, VIII, 1 et suivants.

ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, sont enfants de Dieu, c'est-à-dire héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ¹.

Comment l'Esprit pénétrera-t-il en nous pour nous conduire? C'est la grâce de Dieu, nous dit S^t Paul, qui produira cet effet en nous.

Dieu a fait éclater son amour envers nous en ce que, lorsque nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous. Étant donc justifiés par son sang, à plus forte raison serons-nous garantis par lui de la colère de Dieu, serons-nous réconciliés et sauvés par sa vie.

Comme donc c'est par un seul péché que la condamnation est venue sur tous les hommes, c'est par une seule justice que tous les hommes recevront la justification qui donne la vie.

Par la désobéissance d'un seul homme, plusieurs ont été rendus pécheurs. Par l'obéissance d'un seul plusieurs seront rendus justes, et là où le péché avait abondé pour donner la mort, la grâce a surabondé pour donner la vie éternelle par Jésus-Christ Notre Seigneur².

Vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés, dit-il ailleurs; mais Dieu qui est riche en miséricorde fait connaître aux siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, par la bonté dont il a usé envers vous en Jésus-Christ; car vous êtes sauvés par grâce et non par les œuvres, afin que personne ne se glorifie. Cela ne vient point de vous. C'est un don de Dieu³.

Le salut gratuit, telle est donc la grande nouvelle que S^t Paul est chargé d'annoncer à la terre.

Quelque merveilleuse qu'elle soit, le doute n'est pas admissible, car il nous dit en termes exprès : *C'est par révélation que Dieu m'a fait connaître ce mystère.*

Le mystère de Christ n'avait point été découvert aux enfants

1. Épître aux Romains, VIII, 7 et suivants. Si nous souffrons avec Christ, ajoute-t-il, nous serons glorifiés avec lui. Or, j'estime qu'il n'y a point de proportion entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir qui doit être manifestée en nous.

2. Épître aux Romains, V, 8 et suivants.

3. Épître aux Ephésiens, II, 1 et suivants.

des hommes dans les temps passés; mais il a été révélé dans ce temps-ci, par l'Esprit, à ses saints Apôtres et Prophètes¹.

J'ai été fait son ministre, moi qui suis le moindre de tous les saints, pour annoncer parmi les Gentils les richesses incompréhensibles de Christ².

Il est donc bien, comme nous le disions, l'Apôtre qui a appris aux hommes la grâce qui leur a été faite. Il a même fait plus. Il leur en a fait voir la manifestation par la foi.

La foi, dit-il, est une vive représentation des choses qu'on espère et une démonstration de celles qu'on ne voit point.

C'est par la foi que nous savons que le monde a été fait par la parole de Dieu; en sorte que les choses qui se voient n'ont pas été faites de choses qui parussent.

Il est impossible d'être agréable à Dieu sans la foi; car il faut que celui qui s'approche de Dieu, croie que Dieu est, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent³.

Comme Abraham crut à Dieu, et que cela lui fut imputé à justice, de même ceux qui ont la foi sont les enfants d'Abraham.

Il a été dit à Abraham : Toutes les nations seront bénies en toi, paroles prophétiques annonçant la justification des Gentils par la foi. Ceux donc qui croient sont bénis avec Abraham qui a cru⁴.

Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, ayant été fait malédiction pour nous, et maintenant que nous avons été amenés à lui, nous sommes justifiés par la foi, et sommes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ⁵.

1. Épître aux Éphésiens, III, 3 et suivants.

2. C'est une chose bien remarquable que cette humilité de S^t Paul qui s'accroît à mesure qu'il avance dans sa carrière, et n'est jamais plus grande que lorsqu'il est au moment de recevoir l'immortelle couronne qui doit être la récompense de ses travaux. Nous avons peut-être trouvé qu'il se glorifiait trop en parlant aux Corinthiens; mais, en une autre occasion, il leur disait qu'il n'était pas digne d'être appelé apôtre. (1^{re} Épître aux Corinthiens, XV, 9). Ici, en parlant aux Éphésiens, il se fait le moindre des saints, et quelques années plus tard, écrivant à Timothée, il lui dira avec la componction la plus sincère : *Jésus Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs dont je suis le premier* (1^{re} Timothée, I, 12).

3. Épître aux Hébreux, XI, 1 suivants.

4. Épître aux Galates, III, 6 et suivants.

5. Épître aux Galates, III, 13 et suivants.

Disons-nous à la suite de ces paroles que les œuvres sont inutiles ? Gardons-nous-en bien.

Il n'y a selon S^t Paul de vraie foi que celle qui est *agissante par la charité*¹ ; si vous avez la foi, *vous marcherez selon l'Esprit. Or les fruits de l'Esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la fidélité, la bénignité et la tempérance*².

Ne nous abusons donc point.... Quand l'Apôtre nous dit : *Si tu confesses le Seigneur de ta bouche, et que tu croies dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé*³..., il ne parle pas de cette croyance qui est une opération de l'esprit, qui est un acte de l'intelligence ; il parle d'une croyance qui, s'étant emparé de notre ÂME, y produit ses effets naturels, qui sont l'obéissance, l'humilité, la confiance et l'amour.

1. Épître aux Galates, V, 6. — 2. Épître aux Galates, V, 22.

3. Épître aux Romains, X, 9.

CHAPITRE XVII.

SAINT JEAN.

Est-ce que la révélation faite par le S^t Esprit à l'Apôtre S^t Paul a complété cette œuvre, qui, à elle seule, doit avec le temps évangéliser toutes les nations du globe?

Est-ce que tout ce que l'homme doit jamais apprendre jusqu'à la consommation des siècles lui a été enseigné?

Est-ce que le dernier mot de la S^{te} Écriture a été prononcé?

Non.... Il est un apôtre auquel sont réservées des révélations plus merveilleuses que toutes celles qui ont jamais été faites à une créature humaine. Cet apôtre se désigne lui-même par une touchante appellation : *le disciple que Jésus aimait.*

La troisième fois que le Christ se fit voir à ses disciples après être ressuscité, ils dînèrent ensemble, et après qu'ils eurent dîné, Jésus dit à Simon Pierre : Simon fils de Jona, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? Il lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui demanda encore une seconde fois : Simon fils de Jona, m'aimes-tu ? Il lui répondit : Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis.

Pierre avait renié trois fois le Sauveur. Tel fut sans doute

le motif pour lequel il lui adressa une troisième fois la même question, et il en reçut la même assurance.

Il annonça alors à Pierre *par quelle mort il devait glorifier Dieu, et après cela lui dit : Suis-moi.*

Pierre s'étant tourné vit venir après lui le disciple que Jésus aimait, et dit à Jésus : Et celui-ci que lui arrivera-t-il ? Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? Toi, suis-moi.

Ce qui fit courir le bruit parmi les frères, nous dit St Jean lui-même, *que ce disciple ne mourrait point. Cependant Jésus n'avait pas dit : Il ne mourra point ; mais seulement : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ?*

Ce que signifiaient ces paroles, nous le savons maintenant. Les disciples du Christ devaient rappeler dans leurs Évangiles les principaux traits de sa vie, et transmettre aux nations les enseignements sortis de sa bouche. Ils devaient, dans leurs Épîtres, développer sa doctrine et en faire saisir à l'intelligence humaine la véritable signification ; mais il ne pouvait être donné qu'à celui que Jésus avait tout particulièrement aimé, de comprendre la profondeur de son amour et d'en pénétrer les âmes.

St Jean devait donc survivre aux autres apôtres et à tous les disciples qui avaient vu Jésus de leurs yeux, pour mettre la dernière main à la S^{te} Écriture et la compléter par la révélation du mystère des mystères.

Moïse avait débuté en initiant l'homme au grand mystère de la Création ; mais les images, dans lesquelles les diverses phases de ce grand acte étaient enveloppées, devaient, pour longtemps encore, en voiler à son intelligence le véritable sens.

Daniel avait reçu des révélations fort remarquables sur les événements à venir ; mais l'Éternel lui avait dit : *Scelle ce livre jusqu'au temps que j'aurai marqué, et ses paroles avaient été fermées aux regards des peuples*¹.

1. ÉV. selon St Jean, XXI, 14 et suivants. — 2. Daniel, XII, 4, et 9.

S^t Jean devait, à son tour, voir se développer devant ses yeux tous les mystères que l'avenir cachait aux autres humains ; et cette révélation devait avoir ceci de particulier, que l'ange du Seigneur lui dirait : *Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre ; car le temps est proche*¹.

Pourquoi cette différence entre la recommandation faite à Daniel et celle qui lui est adressée ?

Parce qu'à l'époque où ce livre s'écrivait, des hérésies s'étaient déjà introduites dans l'Église, et que S^t Jean devait révéler ce qui adviendrait d'elles, à l'église de Pergame, si elle continuait à prêter l'oreille à la doctrine des Nicolaïtes ; à l'église de Thyatire, si elle écoutait Jésabel, la prétendue prophétesse ; aux églises de Sardes, de Philadelphie, de Laodicée, si elles ne se réveillaient de l'état de torpeur dans lequel elles commençaient à être plongées.

L'effet de ces premières menaces une fois produit sur ces églises, elles devaient rester applicables, jusqu'à la consommation des siècles, à toutes celles qui suivraient leur mauvais train.

Une fois la ville païenne aux sept montagnes dépouillée de cette grandeur militaire à laquelle elle était parvenue, la ville chrétienne devait conserver sous ses yeux le tableau des destinées réservées aux pouvoirs temporels, qui ne s'appuyaient pas uniquement sur l'Évangile de Christ.

Une fois une Babylone tombée, la prédiction de sa chute devait demeurer comme l'annonce du sort, qui attendait toutes les grandes cités qui persisteraient à repousser le culte du vrai Dieu, pour adorer le veau d'or et vivre dans la luxure.

Le livre devait donc rester ouvert, et chaque fléau envoyé sur la terre par l'Éternel, devait être, aux yeux de la créature, le menaçant précurseur des *sept coupes d'or pleines de la colère du Dieu qui vit aux siècles des siècles*².

Le moment venu, l'Esprit se réservait de donner à l'homme l'intelligence de toutes ces choses.

1. Apocalypse, XXII, 10. — 2. Apocalypse, XV, 7.

Cette merveilleuse révélation ne devait toutefois pas compléter l'œuvre par laquelle les ministres du Très-Haut devaient chercher à ramener à lui la créature égarée.

S^t Jean était l'instrument désigné par le Sauveur pour compléter ce travail de la réconciliation de l'homme avec son Créateur, en lui faisant connaître l'infinie profondeur de l'AMOUR DIVIN envers lui.

Le langage dans lequel s'exprime l'Apôtre, dans cet Évangile, qui a été le dernier des livres sortis de la *plume inspirée des écrivains sacrés*, a un caractère de sublimité si exceptionnelle, que, dès qu'il entre en matière, l'âme humaine se sent comme incapable de le suivre jusqu'à la hauteur à laquelle il s'élève; et que nous serons forcé, pour mettre ces grandes pensées à la portée d'une certaine partie de nos lecteurs, d'emprunter le langage vulgaire dont nous nous sommes déjà servi dans quelques occasions analogues.

CHAPITRE XIX.

LE MYSTÈRE DES MYSTÈRES.

Moïse avait pris l'œuvre de la Création à la formation de la lumière.

C'était la création de la matière dont il faisait suivre les progrès à notre intelligence.

S^t Jean s'adresse à nos âmes, et il les fait pénétrer jusque dans les profondeurs de l'éternité, parce que l'essence en est divine et immortelle.

Il nous montre l'Éternel ne pouvant exister, comme l'AMOUR par excellence, sans un être sur lequel cet amour s'exerce ; comme la SAGESSE infinie, sans une œuvre qui révèle la beauté de ses plans ; comme la TOUTE-PUISSANCE, sans une création dont les rouages réunis en sa main manifestent à chaque instant l'étendue de son pouvoir.

Assis sur son trône, il médite donc sur la formation de cet être qui sera l'objet de son amour ; et la première pensée qui lui vient, est que, pour pouvoir continuer à l'aimer, il faudra que cet être l'aime à son tour et lui rende amour pour amour.

Le créera-t-il donc l'aimant ? Où sera la satisfaction d'être aimé d'une créature qui, par sa nature, ne pourra faire autrement ? Pour que l'affection de la créature ait quelque prix

pour Dieu, il faut qu'elle soit maîtresse de la lui refuser. Il faut qu'elle soit LIBRE.

La première condition de la Création est donc la liberté de l'homme.

C'est même ce qui fait l'intérêt de cette œuvre pour Dieu. Voir si, à force de combler cet homme de bienfaits, il réussira à s'en faire aimer, c'est là une tâche digne de l'Éternel.

Dans sa sagesse donc, il forme un plan qui a pour objet de faire provenir des combinaisons de la matière, qui, au sortir de sa main, ne sera qu'une substance lumineuse destinée à se refroidir progressivement, une telle série de merveilles que l'homme ravi ne puisse que se jeter à genoux et lui en adresser ses actions de grâces.

Si telle est cependant la première impulsion du Créateur, bientôt dans son infinie sagesse, il réfléchit que cet homme étant libre pourra parfaitement être ingrat; et que plus il sera entouré de jouissances, plus il sera enclin à s'en laisser dominer et à oublier le Dieu auquel il les doit.

Comment dans de telles circonstances ramènera-t-il à lui cet homme qui s'égare? Le vrai bonheur de cette créature doit nécessairement être dans son union avec son Créateur, puisqu'il est Amour, Sagesse et Puissance, et dispose en conséquence des vrais biens. Le malheur de l'homme sera donc d'avoir pour le monde et pour les biens périssables qu'il renferme, un attachement de nature à l'éloigner de Dieu.

Si je vois, se dit le Tout-Puissant, qu'il me préfère le monde en dépit de ses dangers, je lui enverrai des Messagers, des Prophètes pour lui rappeler tout l'amour que j'ai eu pour lui; et s'il refuse de les écouter, je prendrai mon propre Fils pour intermédiaire entre ma créature et moi, et il saura bien me la ramener.

C'est ainsi que, en vue de cette œuvre de réconciliation, Dieu résolut, avant de créer l'Univers, de s'engendrer un Fils

David nous l'avait déjà enseigné dans le second de ses Psaumes (vers. 7); mais c'était St Paul qui avait plus particu-

lièrement fait connaître au monde cette grande vérité, s'en étant exprimé dans un langage qui ne laissait après lui aucune incertitude.

Dieu nous a parlé en ces derniers temps par son Fils qu'il a établi héritier de toutes choses ; par lequel aussi il a fait le monde. Étant la splendeur de sa gloire et l'image empreinte de sa personne, soutenant toutes choses par sa parole puissante, après avoir fait par lui-même la purification de nos péchés, il s'est assis à la droite de la Majesté Divine, dans les lieux très-hauts. Ayant été fait plus grand que les Anges, il a hérité d'un nom plus excellent que le leur, car auquel des anges Dieu a-t-il jamais dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui ? Auquel des anges a-t-il jamais dit : Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour ton marchepied¹ ?

S^t Jean est aussi explicite quand il dit : *Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu ; et quiconque aime Dieu qui l'a engendré, aime aussi celui qui est né de lui².*

Après de telles paroles l'Apôtre n'avait plus, pour nous bien faire connaître Jésus, qu'à nous redire celles qu'il avait lui-même prononcées relativement à son intime union avec Dieu le Père. *Celui qui m'a vu a vu mon Père, avait-il dit. Mon Père et moi nous ne sommes qu'un³. Mon père est en moi et je suis en lui⁴.*

Si nous embrassons par la pensée tout cet admirable Évangile de S^t Jean, nous voyons en quelque sorte, avant l'existence même de la matière, Jésus en présence de ce Père qui lui révèle ses desseins.

« L'homme libre, mais en face d'un Dieu juste, qui le récompense s'il fait bien et le punisse s'il lui désobéit, telle est, dut-il lui dire, la base sur laquelle reposera la fondation des mondes.

« Que la créature soit pénétrée de la justice de son Dieu et du pouvoir qu'il a de la faire prévaloir, c'est là une con-

1. Épître aux Hébreux, I, 2 et suivants. — 2. I^{re} Épître de S^t Jean, V, 1.
3. Évang. selon S^t Jean, X, 30. — 4. Évang. selon S^t Jean, XIV, 9 et 10.

dition qui doit suivre celle de la liberté humaine, car elle en est le corollaire.

« Mais quelle en sera la conséquence ? La crainte de mes châtiments.... Or, ce n'est pas d'être redouté, c'est d'être aimé de ma créature que j'éprouve le désir.

« Tu es fait à mon image.... Tu es Amour comme moi.... Si tu descendais sur ces mondes ; si, te mêlant sous forme humaine à ceux de ces êtres qui se seraient perdus, tu les ramènerais par ton exemple ; si tu intercédais pour les coupables ; si tu offrais de subir à leur place la peine qu'ils auraient encourue, il est presque impossible qu'un tel excès de dévouement de la part du Fils de Dieu lui-même ne touchât pas leur cœur et ne les ramenât pas à moi.

« Comment craindre la justice de Celui qui, pour éviter de punir, donne son propre sang, donne le Fils qu'il a engendré, et le condamne à la mort au lieu et place des pécheurs ?

« Comment ne pas voir que cette justice est infiniment dépassée par ma miséricorde ?

« Comment pour tant d'amour ne pas me rendre un peu d'amour ? »

Jésus entend ces augustes paroles, et dit : *Je boirai la coupe que tu veux me donner à boire*¹.

1. Ev. selon S^t Jean XVIII, 11.

CHAPITRE XX.

SUITE DU MÊME SUJET.

La liberté de l'homme a entraîné comme conséquence forcée la possibilité de faire le mal, et cet homme qui a encouru la mort comme châtement, va dire à son Dieu : Pourquoi m'as-tu fait ?

Le sacrifice volontaire du Christ pour sauver ce pécheur répond à cette question :

« Je t'ai placé sur un monde où mes biens eux-mêmes pouvaient devenir pour toi des tentations, lui dira l'Éternel, mais en te donnant mon Fils, elles étaient plus que balancées. J'avais tout fait pour te sauver. C'est toi qui as persisté à te perdre. »

Jésus cependant a prévu qu'il en pourrait être ainsi, et il dit à son Père : « Quand je serai sur un monde, mon exemple se joignant à mes paroles, j'amènerai peut-être à toi quelques créatures ; mais une fois remonté à ta droite, je serai bien vite oublié, renié. Il faudrait qu'entre l'homme et nous il y eût un échange perpétuel de rapports, et qu'il eût constamment devant les yeux le but que nous nous sommes proposé en le créant, savoir : de récompenser sa fidélité, sa confiance, son amour, par d'éternelles félicités. »

Ces paroles étaient à peine prononcées, que les voutes cé-

lestes étaient illuminées par la plus splendide clarté qu'il sera jamais donné aux anges de contempler.

Le S^t Esprit venait de procéder du Père et du Fils. C'était ce CONSOLATEUR dont Jésus devait un jour promettre la venue à ses apôtres à la suite de son ascension. C'était de lui qu'il devait dire : *Je vous enverrai de la part de mon Père l'Esprit de Vérité qui rendra témoignage de moi¹. Si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai².*

Le S^t Esprit descendant invisible sur les créatures.... Telle est la pensée divine qui a présidé à sa naissance; mais comment cette essence éthérée pourra-t-elle avoir de l'influence sur ces êtres matériels qui devront se mouvoir sur les mondes? Quels rapports peuvent s'établir entre des êtres qui n'ont ensemble aucune analogie?

La question est agitée dans le Conseil Divin, et la formation d'une âme qui, essence spirituelle émanée de l'Esprit Saint, sera réunie au corps provenant de la matière, est décrétee par la Très-Sainte Trinité.

C'est à cette âme que l'Esprit Saint adressera ses appels. C'est à elle qu'il révélera son immortalité. C'est devant elle qu'il fera briller l'espérance des béatitudes éternelles qui seront le lot des fidèles.

Inspirant ses messagers, l'Esprit leur dictera tous les enseignements propres à faire connaître à la créature la voie du salut, et le livre qui les renfermera s'appellera PAROLE DE DIEU.

Sous ce titre solennel, l'Esprit Saint comme le Christ ne craindront pas de se personnifier; et à la suite de la vision miraculeuse de S^t Jean, cet apôtre s'écriera : *La Parole était au commencement; la Parole était avec Dieu, et cette Parole était Dieu³. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes*

1. ÉV. selon S^t Jean, XV, 26. — 2. ÉV. selon S^t Jean, XVI, 7.

3. Cette parole était Dieu; non pas *ὁ Θεός*, mais *Θεός* sans article, ce qui établit en grec une différence, qui sert à nous faire comprendre le vrai caractère de la Trinité, mais qui ne peut se rendre dans nos langues modernes.

choses ont été faites par elle. Rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans elle. C'est en elle qu'était la vie, et la vie était la lumière des hommes¹.

A ce sublime langage de l'Apôtre, une vive clarté vient illuminer notre âme. Nous voyons, dans ces quelques paroles, le récit des faits antérieurs à la Création, et une fois l'existence de la S^{te} Trinité comprise, nous avons l'explication la plus claire qui se puisse faire de ces premières expressions de la Genèse, qui avaient dû paraître incompréhensibles à nos chers élèves; car nous ne nous le dissimulons pas; la création des cieux et de la terre par *Elohim*, un Dieu en trois personnes, et la présence de l'*Esprit de Dieu* se mouvant dans l'espace, ont été jusqu'ici pour la plupart des humains d'insaisissables mystères.

Si nous poursuivons cependant la description de l'Apôtre, à chaque ligne la vérité se montrera à nous de plus en plus évidente.

Personne ne vit jamais Dieu, nous dit-il. Nous avons cru qu'il s'était fait voir à Israël, le vainqueur de Dieu; à Moïse, le législateur des Hébreux; à S^t Pierre, à S^t Paul qui avaient été ravis jusqu'au troisième Ciel; à S^t Jean lui-même pendant son exil dans l'île de Patmos; mais non.... tout le passé est dévoilé aux regards de l'Apôtre. *La Parole a été faite chair*, nous dit-il, *et a habité parmi nous pleine de grâce et de vérité. Nous avons vu sa gloire, une gloire telle qu'est celle du Fils unique venu du Père².*

Quant à Dieu, personne ne l'a vu. *Le Fils unique qui est dans le sein du Père, est celui qui nous l'a fait connaître³.*

Dieu ne se manifestant à sa créature que par l'entremise ou de son Fils, ou du S^t-Esprit, telle est la preuve de l'existence de cette Trinité Sainte que S^t Jean a eu mission de faire connaître à la Terre.

1. Évang. selon S^t Jean, I, 1 à 4. Pourquoi faut-il qu'après ces remarquables paroles l'Apôtre n'ait pu s'arrêter? Pourquoi a-t-il dû ajouter ces tristes mots : *La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue*?...

2. Évang. selon S^t Jean, I, 14. — 3. Évang. selon S^t Jean, I, 18.

CHAPITRE XXI.

QUE FAUT-IL FAIRE POUR ÊTRE SAUVÉ ?

L'œuvre du salut de la créature préparé avant la formation des mondes, avant celle même de la matière!!!.. c'est le fait le plus merveilleux qui puisse être proclamé dans l'univers.

Cette nouvelle trouvera-t-elle l'homme indifférent? C'est probable. Que sont cependant tous les biens de la terre comparativement à la valeur de son âme? *Que servira-t-il à un homme d'avoir gagné tout le monde s'il vient à perdre son âme¹?*

Le monde aura-t-il rien à lui offrir qui puisse le dédommager de cette perte?

Qu'il sente donc l'indispensable nécessité de s'arracher à ce sommeil de mort dans lequel il reste plongé jour après jour.

Qu'il ait toujours devant les yeux les paroles de l'Esprit, adressées à chacun des membres de l'Eglise de Sardes. *Je viendrai à toi comme un larron². Vous savez que si un père de famille était averti à quelle veille de la nuit un larron doit venir, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. Veillez donc,*

1. Évang. selon S^t Matthieu, XVI, 26. — 2. Apocalypse, III, 3.

*car vous ne savez pas à quelle heure votre Seigneur doit venir*¹.

*Tenez-vous prêts et ne faites pas comme ces vierges folles qui n'avaient point pris d'huile pour leurs lampes, et, pendant qu'elles en allaient acheter, l'époux vint, et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces; puis la porte fut fermée*².

*Après cela les autres vierges vinrent aussi, et dirent : Seigneur ouvre-nous; mais il leur répondit : Je vous dis en vérité que je ne vous connais point*³.

Songez au désespoir dans lequel ces paroles jetteront ceux qui, en ne s'étant pas tenus prêts, seront condamnés à les entendre.

N'allez pas demander toutefois aux sages de la terre ce que vous avez à faire pour être trouvés prêts. Toutes les Philosophies humaines réunies ne feraient que vous promener d'incertitudes en incertitudes, que vous tirer d'un doute pour vous jeter dans un autre.

Il n'y a ici-bas de certain que ce qui est écrit dans le Livre dont il est dit que la sentence *s'accomplira jusqu'à un seul iota et à un seul trait de lettre*⁴.

Or qu'est-il écrit dans ce livre?... Qu'a dit le Christ?...
JE SUIS LE CHEMIN, LA VÉRITÉ ET LA VIE. PERSONNE NE VIENT AU PÈRE QUE PAR MOI⁵.

C'est en vain que vous passeriez votre existence à chercher une autre voie que celle du Christ. C'est en vain que vous éprouveriez le plus vif regret de vos fautes⁶. C'est en vain que

1. Évangile selon S^t Matthieu, XXIV, 42 et 43.

2. Une fois la porte fermée, les prières réunies de tous les saints du Paradis ne la feraient pas rouvrir. Comment, du reste, eux qui ont appris ce qu'est Dieu, pourraient-ils penser à lui demander de commettre une injustice comme celle de pardonner à un pécheur mort dans l'impénitence, pendant qu'il en condamnerait d'autres.

On ne comprend pas, en y réfléchissant, comment l'Eglise Romaine a pu, pendant des siècles, entretenir les peuples dans une erreur comme celle de croire à l'efficacité des prières faites pour le salut d'un décedé.

3. Évangile selon S^t Matthieu, XXV, 10 et suivants.

4. Évangile selon S^t Matthieu, V, 18. — 5. Évangile selon S^t Jean, XIV, 6.

6. On ne paye pas une dette par le simple regret de l'avoir contractée.

vous réformeriez votre vie de manière à être cité par tout le monde comme un modèle de toutes les vertus. C'est en vain que vous distribueriez tous vos biens aux pauvres. C'est en vain, pour nous servir de l'expression de St Paul, *que vous livreriez votre corps pour être brûlé*. Vous avez péché, et, comme pécheur, vous avez encouru la peine de votre désobéissance; vous êtes sous la condamnation de la loi, et il n'est aucune de vos futures vertus qui puisse racheter le passé. Il ne peut-être effacé que par le sang de Christ.

Pour peu, du reste, que vous y réfléchissiez, vous sentirez vous-même qu'il en doit être ainsi.

Comment le Maître des cieux et de la terre, qui d'un mot a créé l'Univers, et d'un autre pourrait faire rentrer les mondes dans le néant, aurait-il donné son propre Fils pour le salut de la créature, s'il y avait eu pour l'infinie sagesse du Créateur un autre moyen de la sauver?

Ne cherchons donc point inutilement. Si nous ne voulons pas périr, il faut que nous allions à Christ.

CHAPITRE XXII.

CHRIST EST AISÉ A TROUVER.

Ce qui fera toujours de l'Évangile de S^t Jean un des plus précieux dons que l'Esprit pût faire à la terre, c'est que cet Apôtre nous représente le Christ comme facile à trouver; et qu'après avoir reçu cette assurance des autres disciples, dans bien des pages de leurs écrits, il ne pouvait rien y avoir de plus encourageant pour la créature que de l'entendre confirmer par celui que Jésus aimait et qui a dû naturellement le connaître mieux que tout autre.

Jésus est aisé à trouver, parce qu'il vient lui-même au-devant de la créature. Il la cherche comme le bon berger dont parle S^t Luc, qui, ayant cent brebis et en ayant perdu une, laissa les quatre-vingt-dix-neuf autres au désert pour aller après celle qui était perdue, et qui, l'ayant trouvée, dit à ses amis et à ses voisins : *Régouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis qui était perdue*¹.

Ce bon Sauveur nous dit : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes*?

1. Ev. selon S^t Luc, XV, 5 et 6. — 2. Ev. selon S^t Matthieu, XI, 28 et 29.

A qui irions-nous, en effet, puisque c'est lui *qui a les paroles de la vie éternelle*¹ ?

Ce n'est pas à la philosophie que nous pouvons aller.... Nous l'avons dit : Elle n'a jamais consolé personne.

Ce n'est pas à notre propre raison que nous pouvons nous fier.... Elle nous a toujours égarés, quand elle n'a pas été appuyée sur la S^{te} Écriture.

Ce n'est pas en nos propres forces que nous pouvons mettre notre confiance.... Pour peu que nous nous soyons essayés à arriver par nous-mêmes à la perfection, nous aurons dû reconnaître qu'il y avait toujours quelque côté faible, par lequel nos passions obtenaient la victoire ; qu'il était surtout certaine tentation à laquelle nous avons pu, à force de courage, résister pendant des années, mais à laquelle par une sorte de fatalité, suivant nous, nous avons un beau jour fini par succomber.

S'il est donc de toute impossibilité que nous nous réformions par nous-mêmes, allons à Christ tels que nous sommes.

Ne différons pas d'un seul jour. A quoi cela servirait-il ? Nous ne serons pas meilleurs demain qu'aujourd'hui. Ce serait dire d'ailleurs que son sang n'est pas suffisant pour nous laver tels que nous sommes. Sommes-nous pis que le brigand auquel il dit : *Tu seras aujourd'hui avec moi dans le Paradis*² ?

Jésus nous tend les bras. Il ne faut que la parabole de l'enfant prodigue pour en être convaincu. *Comme il était encore loin, son père le vit, et courant à lui, il se jeta à son cou et le baisa. Le fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. Mais le père dit à ses serviteurs : Apportez la plus belle robe et l'en revêtez. Mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds. Amenez un veau gras et le tuez. Mangeons et réjouissons-nous ; car mon*

1. Évang. selon S^t Jean, VI, 68.

2. Évang. selon S^t Luc, XXIII, 43.

fiis, que voici, était mort et il est revenu à la vie. Il était perdu, mais il est retrouvé¹.

Repousser un aussi touchant appel, et nous exposer à nous trouver sans intercesseur devant la justice de Dieu, serait une haute imprudence.

Dieu ne prend point plaisir à la mort du méchant. Il veut qu'il se convertisse et qu'il vive², et à cet effet il lui donne son Fils. Mais, si l'homme refuse de s'abriter derrière Jésus; s'il dit qu'il n'avait pas besoin de son sacrifice; que ne se reconnaissant pas pécheur, il ne veut pas de grâce et ne demande que la justice, cette grâce ne saurait lui être imposée par force. Il faut donc qu'il s'attende à être jugé sans miséricorde.... qu'il tremble alors, car il est écrit que c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant³.

1. Évang. selon S^t Luc, XV, 20 et suivants. — 2. Ézéchiel, XXXIII, 11.

3. 1^{re} Épître de S^t Jean, V, 3.

CHAPITRE XXIII.

QU'EST-CE QU'ALLER A CHRIST ?

Aller à Christ ce n'est pas seulement nous reconnaître pécheurs et nous abriter derrière sa justice. C'est, une fois pénétrés du sentiment que nous sommes rachetés, une fois la paix rendue à notre âme, d'en avoir une telle reconnaissance, que nous éprouvions le besoin de la manifester par des actes.

S^t Jean est bien explicite à cet égard. Sans obéissance pas de véritable amour. *C'est en ceci que consiste l'amour pour Dieu, que nous gardions ses commandements*¹. Celui surtout sur lequel il insiste est que nous aimions nos frères. *Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car la charité vient de Dieu; et quiconque aime les autres, est né de Dieu et connaît Dieu.*

Celui qui ne les aime point, n'a point connu Dieu, car Dieu est Amour.

L'Amour de Dieu envers nous a paru en ceci, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous ayons la vie pour lui.

C'est en ceci que consiste cet amour, que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu les premiers; mais que c'est lui qui nous a aimés, et qui a envoyé son Fils pour faire la propitiation de nos péchés.

1. 1^{re} Épître de S^t Jean, V, 3.

Mes bien-aimés, si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres.

Nous devons aimer Dieu parce qu'il nous a aimés le premier ; mais si quelqu'un dit : J'aime Dieu et qu'il haisse son frère, il est menteur ; car celui qui n'aime point son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? N'avons-nous pas d'ailleurs reçu de lui ce commandement ; que celui qui aime Dieu aime aussi son frère¹ ?

Il est bien certain que, pour des créatures aussi faibles que nous le sommes, il est difficile d'avoir toujours ces choses présentes à l'esprit et de ne pas broncher de temps à autre ; mais considérons bien que Dieu ne nous a pas abandonnés à notre faiblesse, et ne nous a pas laissés sans secours.

Nous avons vu que, avant même que le monde eût été formé, l'Esprit Saint s'était assigné pour œuvre spéciale de nous amener à Dieu, et veillait incessamment pour voir si nous l'appellerions à notre aide, afin de nous fortifier dans l'épreuve et de nous arracher aux pièges du Tentateur.

La prière répond donc à un sentiment naturel placé dans le cœur de l'homme, lequel le porte à appeler la Divinité à son secours, dès qu'il se croit sérieusement en danger². Or jamais l'invocation ne peut être mieux à sa place que lorsque les tentations nous environnent.

Le Seigneur est proche, nous dit S^t Paul, ne vous inquiétez d'aucune chose, mais exposez vos besoins à Dieu en toutes occasions par des prières et des supplications avec actions de grâces ; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ³.

1. 1^{re} Éptre de S^t Jean, IV, 7 et suiv.

2. Il n'est pas de difficulté grave qui survienne à un homme que sa première impulsion ne soit de prier. Dieu l'a créé avec cette conviction intime qu'en s'adressant à un Père tendre et compatissant il obtiendra un résultat favorable.

S'il y avait là une illusion, nous serions forcés de dire que le ciel gouverne la terre par le mensonge. Or c'est impossible, vu que la nature est toujours vraie, et ne donne, à aucune espèce, des instincts ou des impulsions qui soient sans utilité pour elle. (*Strange Story*, par sir Henry Bulwer).

3. Éptre aux Colossiens, IV, 6 et 7.

Priez sans cesse et rendez grâces à Dieu en toutes choses, car c'est là sa volonté en Jésus-Christ à votre égard¹.

Nous avons encore contre les attaques de Satan une arme défensive qui est toujours à notre portée, et que nous devons finir par trouver d'une grande efficacité, c'est la S^{te} Écriture.

Si nous songeons qu'étant la Parole même de Dieu, nous pouvons par sa lecture journalière nous mettre en communication incessante avec l'Esprit Saint, et, à la longue, l'avoir constamment devant nous, le sentir en nous, nous comprendrons comment ceux qui y puisent incessamment des forces nouvelles, arrivent à reconnaître la vérité des paroles du Christ : *Mon joug est doux et mon fardeau est léger².*

1. 2^e Épître aux Thessaloniens, V, 17 et 18.

2. Évang. selon S^t Matthieu, XI, 30.

CHAPITRE XXIV.

DE L'ÉVANGÉLISATION.

Pour être à Christ, il ne suffit pas de lui montrer notre amour par notre obéissance. Il faut encore nous faire gloire de lui appartenir et le confesser en toute occasion, car il nous le dit lui-même : *Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père qui est aux cieux*¹.

Nous ne pouvons mieux le confesser qu'en travaillant avec ardeur à l'avancement de son règne. Or si nous sentons que la lecture de sa Parole a avancé son règne dans notre propre cœur, qu'avons-nous de mieux à faire, pour lui amener des âmes, que de les engager à la lire comme nous l'avons fait nous-mêmes, et de chercher à répandre le Livre sacré autant que ce sera en notre pouvoir.

Si nous réfléchissons que l'Évangélisation du globe est l'œuvre par excellence déterminée de toute éternité dans le Conseil Divin, ne serons-nous pas fiers de coopérer à cette œuvre avec le S^t Esprit? Est-il sous la voûte des cieux une plus magnifique tâche à nous proposer, que celle de chercher à amener des âmes à Dieu, quand nous savons que c'est là le but pour lequel il a engendré son Fils, et qu'ainsi

1. Évang. selon S^t Matthieu, X, 32.

il nous rendra le témoignage d'avoir travaillé de concert avec lui?

Il est difficile de croire que, lorsque les nations sont pesées dans la balance de l'Éternel, il y en ait une qui puisse avoir plus de droits aux faveurs de l'Être Suprême et par conséquent à la grandeur et à la puissance selon le monde, que celle qui travaille le plus efficacement à l'œuvre même de Dieu, en cherchant à faire progresser le Christianisme parmi les peuples.

Les actes des nations ne sont que l'ensemble de ceux des individus qui les composent. Que chacun donc se pénètre de la part de responsabilité qui lui échoit, et comprenne qu'il y a là un GRAND DEVOIR devant lui.

VI^E ET DERNIER ESSAI.

OÙ EST LE VÉRITABLE PROGRÈS?



VI

OÙ EST LE VÉRITABLE PROGRÈS?

CHAPITRE PREMIER,

OÙ EST L'OBSTACLE AU VÉRITABLE PROGRÈS?

Avons-nous à faire de ces recherches qui intéressent l'humanité tout entière, nous ne pouvons arriver à la vérité que si nous croyons à la divinité de la Bible, car la Parole est la Vérité elle-même.

Il ne suffit pas toutefois d'avoir la S^{te} Écriture sous les yeux pour pouvoir approfondir ces grandes questions qui, directement ou indirectement, se rattachent à l'existence de Dieu; il faut encore pouvoir la comprendre, et se bien rendre compte de la signification en langue vulgaire de ces apologues, qui ont été écrits en langage divin dans un but d'utilité morale, et non pas en vue du progrès intellectuel de la créature.

Jusqu'ici la plupart des hommes qui auraient pu être tentés de rechercher le sens littéral caché sous ces figures, se trouvaient arrêtés par quelque représentant de l'Église, qui, se plaçant entre l'Éternel et eux, criait : « Anathème à celui qui ose toucher l'Arche Sainte » et soutenait que,

quand Dieu avait parlé on devait s'humilier, faire taire sa raison, et croire à la lettre à ce qui était écrit par cela seul que c'était écrit.

Qu'y avait-il là en réalité ? Ce despotisme ecclésiastique qui, pendant dix-huit siècles, s'est opposé à tout progrès véritable, dans l'intérêt d'une hiérarchie toute temporelle; et a, par cela même, fait beau jeu à ces sceptiques railleurs, qui prétendent trouver dans l'organisation de l'homme la cause du progrès de l'humanité.

Nier qu'ils soient dans le vrai, n'est pas nier le développement de l'esprit humain. C'est simplement le voir ailleurs.... C'est le voir dans la LIBERTÉ, qui, avant que le dix-neuvième siècle expire, sera la plus belle conquête qu'il aura faite.

Nous ne parlons pas ici de cette prétendue liberté qui n'est que de la licence, et provoque la plupart du temps le renversement de toute idée saine chez les peuples qui en font leur idole; mais de cette liberté véritable, sur la pierre fondamentale de laquelle sont inscrits les mots qui doivent figurer en tête de son programme; savoir : ceux de *liberté de conscience, liberté d'examen*.

Que signifient ces expressions prises dans leur sens le plus relevé ? Qu'entre Dieu et sa créature, nul être n'a le droit de s'entremettre, et que, si l'Éternel s'adresse à l'homme par l'organe de sa Parole, ce n'est pas à un autre homme à venir, ou lui en interdire la lecture, ou lui imposer sa propre interprétation.

La Providence qui a placé la S^{te} Écriture sur la route de cet homme, saura bien lui en donner l'intelligence. Si elle lui inspire l'idée de recourir à un prêtre pour la lui expliquer, qu'il le fasse suivant ses moyens; mais tant que l'Église soutiendra qu'il y a là un droit qui lui appartient à elle seule, et que seule elle peut le déléguer, elle devra écrire en grandes lettres sur son drapeau : DESPOTISME, pour qu'on sache bien que ce n'est pas à elle qu'il faut aller pour connaître le vrai Christianisme

dont S^t Jacques a dit : *La loi parfaite est celle de la liberté*¹.

Si la question semble de peu d'importance aux yeux de certaines personnes, c'est tout simplement que ce sont des esprits superficiels, qui ne voient pas que le siècle n'en saurait avoir de plus grave ; que la liberté de tous les peuples est là.

1. Épître de S^t Jacques, 1, 25.

CHAPITRE II.

OÙ FAUT-IL VOIR LE VÉRITABLE PROGRÈS ?

Le plus bel usage à faire, selon nous, de la liberté d'examen, est de chercher à bien comprendre ce livre, que Dieu a donné à sa créature comme le présent le plus précieux qu'il pût lui faire. Si elle réussit à s'en approprier le véritable sens, elle doit y trouver tout ce qu'il lui importe réellement de savoir.

C'est à lui, comme on a pu le remarquer, que nous avons demandé : d'où vient l'homme ? quel est-il ? où va-t-il ? et nous avons cette confiance que la réponse qu'il nous a faite est la VÉRITÉ.

Nous n'avons pu cependant nous livrer à cette recherche sans être insensiblement conduit à cette autre vérité : que l'homme doit son existence à un Dieu, qui est Un, mais en Trois personnes. Il y a là un fait à peu près inintelligible pour le Philosophe qui ne connaît d'autre guide que sa raison ; mais il devient très-compréhensible pour celui qui, ayant foi dans la divinité de la Parole, y voit que l'homme a été fait à l'image de Dieu. Il cherche à l'instant, en une créature quelconque, la réalité de ce dont elle n'est que la représentation, et il n'a aucune difficulté à arriver au but.

Qu'il voie, par exemple, son Souverain inspectant ses troupes

des yeux de son corps; en dirigeant d'autres au même moment, soit en Chine, soit au Mexique, des yeux de son esprit; embrassant enfin simultanément le passé et l'avenir et sondant les profondeurs de l'infini, des yeux de son âme, aura-t-il beaucoup à faire pour avoir une idée juste de Dieu, pour se représenter le Père ayant créé l'univers et y maintenant l'harmonie matérielle et intellectuelle, le Fils se dévouant pour le salut de la créature, le S^t Esprit veillant à son progrès moral?

La Trinité comprise, tout ce que cet homme désire connaître va de soi. Il admettra aisément, en effet, que Dieu n'a pas dû créer les mondes sans but, et que ce but peut être le bonheur de la créature par l'amour de son Créateur.

Si la spiritualité d'un bonheur de ce genre exigeait que à un corps temporel fût jointe une âme immatérielle, il est facile de comprendre que la formation du globe où le corps de cette créature devait se mouvoir, n'a dû constituer qu'une partie de la Création; que Dieu a pu faire sortir de la Terre les produits les plus merveilleux pour la satisfaction de ce corps; qu'il a pu le doter des facultés les plus remarquables pour en accroître les jouissances; mais qu'aussi longtemps qu'il n'avait rien fait pour mettre l'âme qui y était jointe en possession du bonheur qu'il lui avait destiné, la Création ne pouvait être considérée comme achevée.

L'incarnation du Fils de Dieu ayant pour effet d'ouvrir à cette âme la voie des félicités éternelles qui ont été mises en réserve pour elle, loin d'être un fait isolé et incompréhensible, devient ainsi le but en même temps que l'acte complémentaire de la Création.

Le progrès de l'âme humaine se poursuivant par l'intervention du S^t Esprit, pendant que le monde matériel et intellectuel se développe par l'incessante action du Créateur, voilà donc le vrai tableau de l'histoire du globe, tel qu'il s'offre aux regards de celui à qui il est donné de pouvoir momentanément écarter le divin microscope, au travers duquel l'Écriture nous montre le côté moral des événements,

pour leur rendre la signification qu'ils auraient eue aux yeux d'un écrivain ordinaire.

Les principaux traits de ce tableau ainsi présentés ne sauraient être dénués d'intérêt. Nous allons chercher, chers élèves, à les reproduire rapidement devant vous.

Chacun comprend d'avance que, si le monde matériel et le monde intellectuel ne se développent que par l'action continue de Celui qui a créé l'univers, et dans son infinie sagesse en maintient l'harmonie par son incessante vigilance, là ne saurait être le progrès pour l'homme.

Il ne peut exister pour lui que là où son action personnelle entre pour quelque chose. Or, nous le démontrerons, elle n'entre pour rien dans l'avancement de la civilisation. L'homme ne saurait acquérir aucune connaissance qu'autant qu'il a reçu en partage l'aptitude requise, et cette aptitude est le résultat d'une organisation sur laquelle sa volonté n'a aucune puissance.

Nous avons été créés libres, mais non pas d'inventer de grandes choses.... Notre seule liberté consiste à pouvoir choisir entre le bien et le mal ; à pouvoir nous éloigner de Dieu et courir à notre perte si nous en avons la fantaisie. Le seul progrès véritable qui soit en notre pouvoir et qui puisse s'appeler de ce nom, est donc celui qui nous rapproche de l'Être Suprême ; qui nous fait trouver du plaisir dans sa communion, nous porte à reconnaître son amour par le nôtre, nous fait vivre enfin dans l'espérance de félicités éternelles auprès de lui.

Or, tout homme qui saura mettre son bonheur dans des jouissances de cette nature, éprouvera le besoin de faire partager ses sentiments par le plus grand nombre possible de ses semblables, et de travailler à l'avancement du règne de Dieu, en répandant dans le monde la connaissance de son Évangile.

CHAPITRE III.

DU PROGRÈS DANS LE MONDE MATÉRIEL.

Que la Terre n'a pu être créée que par un Être doué d'une puissance et d'une sagesse infinies, agissant d'après un plan préconçu, c'est ce que nous avons suffisamment démontré pour n'avoir pas à y revenir; mais nous ne croyons pas avoir assez insisté sur ce fait : que la Providence veille au maintien de cette harmonie que le monde n'a pas un instant cessé d'offrir.

Il y a si peu de personnes sur la surface du globe qui soient complètement convaincues de cette vérité, qu'il est d'une haute importance de la mettre en parfaite évidence; mais en cela nous ne pourrons avoir que la satisfaction de nous être acquitté d'un devoir; car nous ne nous dissimulons pas qu'une aussi faible voix que la nôtre, prêchera probablement dans le désert. Comment déracinerions-nous des préjugés aussi anciens que le monde, quand la base sur laquelle ils reposent est la plus solide qu'on connaisse, celle de l'orgueil humain ?

La fable des Titans, qui n'est qu'une reproduction embellie de l'histoire de la Tour de Babel, restera jusqu'à la fin de toutes choses le plus vrai des apologues. L'homme voulant arracher au Tout-Puissant sa couronne de gloire pour en

ornier son propre front; l'homme, nouveau Nebucadnetsar, se dressant à lui-même des statues, c'est ce que nous verrons tant que nous vivrons.

Comment?... va-t-on nous répondre, l'homme ne serait pour rien dans l'expansion de ses domaines; dans la découverte de ces nouvelles contrées, que chaque jour ses travaux fertilisent, et où son intelligence fait pénétrer la civilisation? C'est ce que bien certainement son orgueil, puisque vous l'accusez d'en avoir, ne pourra jamais admettre.

Il est, selon toute probabilité, pour le mieux que les choses soient comme elles le sont; car si l'Espagne n'était à juste titre fière d'un Christophe Colomb, si le Portugal ne pouvait avec raison s'enorgueillir d'un Vasco de Gama¹, où serait le mobile qui encouragerait aux vastes entreprises?... que deviendrait cette passion de gloire qui fait les grands hommes?

Toute réserve donc doit être faite pour ce que le monde appelle un noble orgueil; mais, cette réserve admise, quel n'est pas notre aveuglement, au sujet de l'influence de notre personnalité sur le développement matériel de la sphère que nous habitons!...

Prenons la question à son origine..

La Bible nous apprend qu'après la faute d'Adam, Dieu lui dit : *La terre sera maudite à cause de toi; tu en mangeras en travail tous les jours de ta vie. Ce sera à la sueur de ton visage que tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes en la terre d'où tu as été pris; car tu es poudre et tu retourneras en poudre.* Après ces paroles l'Éternel Dieu le fit sortir du jardin d'Eden, pour labourer la terre de laquelle il avait été pris².

On dit en plaisantant que la parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée; nous en doutons. En tout cas, nous pouvons affirmer que la Parole Divine a été donnée à l'homme

1. Vasco de Gama, en arrivant dans l'Inde par le Sud, y trouva l'islamisme solidement établi. Dans quelques siècles peut-être, on dira qu'en le prenant à revers, il a mis la main, le premier, à l'œuvre de sa disparition du globe.

2. Genèse, III, 17 et suivants.

pour lui faire connaître la pensée de Dieu. Supposons maintenant que la Bible n'existât pas, et que nous ne connaissions les faits que par la tradition. Que saurions-nous d'Adam ?

Que ses plus anciens souvenirs étaient d'un endroit enchanteur où tout venait sans culture; mais que le moment vint, où cette production merveilleuse s'arrêta; et que, pour éviter de mourir de faim à la suite de cette disette, il s'éloigna du lieu qui avait cessé d'être un séjour de délices, et se dirigea vers le sud, la température lui paraissant de ce côté-là plus propice aux productions de la terre¹. Ne retrouvant point toutefois cette fertilité à laquelle il avait été habitué, il eut l'idée² de remuer la terre, et d'y enfermer ces semences, qui parfois en tombant sur le sol s'y reproduisaient, mais qui donnèrent bien plus de fruits, une fois cultivées avec soin.

Son fils Caïn fut laboureur après lui. Il enseigna l'agriculture à ses enfants, et, l'expérience aidant, elle est devenue ce que nous la voyons aujourd'hui.

Demandez maintenant à la plupart des hommes comment cette terre qui autrefois nourrissait huit ou neuf individus, fournit aujourd'hui à la subsistance de huit ou neuf cent millions?... Ils vous répondront que Dieu avait créé la Terre assez riche pour que le travail de l'homme en pût, avec l'aide de son intelligence, tirer de quoi subsister, quel que fût le nombre des habitants du globe et l'importance de leurs besoins.

C'est ce qu'on peut appeler simplifier le problème.... il est vrai que c'est en exaltant tellement la sagesse de Dieu et sa prescience, qu'il ne saurait se plaindre de l'incrédulité de ceux qui auraient fait cette réponse. Prévoir la naissance d'un ou deux milliards d'individus, et tirer de quelques rayons de lumière concentrés de quoi les nourrir, c'est une

1. Ou bien vers l'est, ou bien vers l'ouest, pour telle ou telle cause que nous ignorons.

2. L'idée innée. Ayant déjà traité ce sujet, nous n'avons pas à y revenir.

œuvre assez belle pour exciter notre admiration; mais comme nous avons vu, en étudiant la Création, que jamais rien n'avait été fait qu'à son heure, nous sommes forcé de déclarer à nos lecteurs que les germes de toute plante existaient, puisque la Bible nous a appris qu'il n'en a pas été créé un seul après le sixième jour; mais qu'ils étaient répandus presque solitairement sur toute la surface du globe, et que tous les travaux humains n'en eussent pas tiré la subsistance de la millième partie de la population de la terre, si la Providence ne les avait développés au fur et à mesure des besoins de l'homme. *Apollos arrose*, nous dit St Paul, *mais Dieu donne l'accroissement* ¹.

Quand l'Éternel dit à Adam : La terre ne te rapportera plus rien que tu ne l'aies cultivée, il fait du travail de l'homme une nécessité, parce qu'il a senti qu'il était bon qu'il travaillât, l'oisiveté ne pouvant engendrer chez lui que des vices. Lui montrer l'acquisition par le travail, n'était-ce pas en outre lui présenter un mobile, dont son développement, dont ses progrès de toute nature devaient être un jour la conséquence?

Soulever le voile que les paroles bibliques jettent sur les débuts de la Création sur la terre, c'est donc montrer à l'homme quelle a été la sagesse de Dieu dans ses moindres actes.

Poursuivons maintenant l'examen du récit scripturaire. Dieu fait entendre à Adam que s'il travaille, s'il cultive la terre, elle lui rendra son fruit; mais quel sera ce fruit? il se garde bien de le dire. Pourquoi? Parce que c'est le secret qu'il réserve à sa toute-puissance. Jamais l'homme ne saura quelle est la récompense par laquelle l'Éternel l'indemnifiera de son travail. Il aura pris beaucoup de peine et il aura peu de chose, peut-être même n'aura-t-il rien du tout; et une autre fois, il se sera donné peu de mal et il aura une magnifique récolte.

1. 1^{re} Épître aux Corinthiens, III, 6.

C'est tout simplement pour enseigner à l'homme que c'est Dieu qui est le maître ; qu'il ne s'astreint à aucune loi ; qu'il distribue ses biens quand il lui plaît et comme il lui plaît.

Il ne dépend donc que de lui d'exaucer les prières qui lui sont adressées, quoi qu'en puissent dire certains Philosophes.

Il n'a que sa sagesse à consulter pour enrichir l'un et appauvrir l'autre. Aujourd'hui il se décidera dans des vues d'ensemble. Demain ces mêmes vues seront poursuivies par des moyens différents, parce qu'il aura à récompenser l'un, à punir l'autre.

Allez-vous dire d'après cela qu'une abondante récolte, qu'un succès en affaires doit être une récompense ; des échecs multipliés une punition?... Si vous le croyez, vous êtes dans l'erreur. Le Christ nous le dit expressément : *Pensez-vous que ces dix-huit personnes sur qui la tour de Siloé est tombée et qu'elle a tuées, fussent plus coupables que tous les habitants de Jérusalem? Non, vous dis-je*¹.

L'Éternel envoie des épreuves même aux fidèles, parce qu'il est écrit : *Heureux l'homme qui endure la tentation, car quand il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment*².

Il diffère, en revanche, de châtier le méchant, parce qu'il veut lui laisser le temps de se repentir ; ou parce que Jésus intercède pour lui, comme le vigneron auquel son maître dit : *Il y a déjà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier et je n'y en trouve point ; coupe-le ; pourquoi occuperait-il la terre inutilement?* et qui lui répond : *Seigneur, laisse-le encore cette année jusqu'à ce que je l'aie déchaussé et que j'y aie mis du fumier*³.

Ne murmurons donc jamais contre des dispensations Providentielles dont nous ne pouvons connaître le but. Persuadons-nous que ce que l'Éternel ordonne est toujours sage,

1. ÉV. selon S^t Luc, XIII, 4. — 2. ÉPÎTRE de S^t Jacques, I, 12.

3. ÉV. selon S^t Luc, XIII, 7 et 8.

et que la faiblesse humaine est la véritable cause qui nous empêche de le voir.

Comment, du reste, ne comprendrions-nous pas que le gouvernement du globe est une machine trop compliquée pour que le mécanisme en soit à la portée de notre intelligence?

Nous voyons la pluie alterner irrégulièrement avec le beau temps, et nous en recherchons les lois, comme si l'effet de toute loi ne devait pas être une rotation régulière se produisant, toujours la même, après un certain laps de temps; comme si un monde, dont la distance du soleil ne varie pas sensiblement d'une année à l'autre, ne devait pas avoir toujours la même somme de vapeurs en suspension; comme si leur distribution sur un hémisphère ou sur un autre, sur une certaine contrée et non sur celle qui l'avoisine, ne devait pas être par conséquent l'unique effet de la volonté de Dieu, en raison de ses plans relatifs aux divers peuples du globe.

Vous avez vu, chers élèves, par le récit biblique, que quarante jours de pluie incessante suffirent pour détruire la race humaine; et vous écouteriez des sceptiques, qui, en assignant à des lois la répartition des saisons, arriveraient nécessairement, par des rotations abandonnées à l'inflexible main du Destin, à des années entières de pluies torrentielles sur un continent, pendant qu'un autre serait brûlé par des chaleurs tropicales que rien ne viendrait tempérer.

Que serait-ce même que deux ou trois ans de cette espèce par siècle?

Mais quelle dérision de parler de siècles avec de semblables systèmes! Le monde aurait-il une année à vivre, s'il était dirigé par les insoutenables théories que certains Philosophes préférèrent à l'obligation d'admettre l'action incessante de la Providence¹?

1. Voilà trop longtemps que le matérialisme nous donne chaque année quelque scène nouvelle de sa grande comédie, intitulée : « L'Incrédulité, ou les merveilleux effets de l'analyse. » Il serait bien que la synthèse lui arrachât son masque une fois pour toutes.

Nous avons dit quelques mots des pièces jouées dernièrement en France

CHAPITRE IV.

SUITE DU MÊME SUJET.

Nous disons que la distribution des chaleurs et des pluies est nécessairement dans la main de la Providence, puisque l'abondance des récoltes en dépend, et qu'elles doivent être proportionnées à la population à nourrir.

Ce serait nier l'évidence que de nier la corrélation de ces trois éléments d'une seule et même question.

Si la répartition des saisons est aveugle, et c'est le cas si

par M. Mathieu de la Drôme, et en Angleterre par le docteur Colenso, pièces où, comme d'usage, la Ste Écriture a été en tout, ou en partie, jetée par-dessus bord.

Les spectateurs confortablement assis pouvaient rire à leur aise. Ils savaient qu'en rentrant chez eux, ils y trouveraient le Livre sacré, où Dieu dit à Noë et à ses fils : *J'établis mon alliance avec vous, et nulle chair ne sera plus exterminée par les eaux du déluge. Il n'y aura plus de déluge pour détruire la terre. Tant qu'elle durera, les semailles et les moissons, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point.*

Je mettrai mon arc dans la nuée et il sera pour signe de l'alliance entre moi et la terre. (Genèse, ch. VIII et IX.)

Que pouvaient faire les sinistres prédictions d'un matérialiste à ceux qui savaient que la volonté d'une bonne Providence dirigeait seule la répartition des biens de la terre entre les peuples?

Quelle influence pouvaient avoir sur les esprits les objections qu'un pauvre analyste allait déterrer dans des passages dont le sens dépassait sa portée, quand on avait vu s'accomplir régulièrement, pendant plus de quatre

elle est soumise à des lois invariables, elle ne doit être au dix-neuvième siècle que ce qu'elle était du temps d'Adam.

Comment ces chaleurs ou ces pluies, qui autrefois obtenaient de la terre la subsistance de quelques millions d'individus, sont-elles parvenues à lui arracher celle de huit ou neuf cent millions d'êtres?

Comment faire concorder un immense accroissement de produits avec la stabilité des causes auxquelles ils sont dus?

Il y a, dites-vous, progrès dans le développement des richesses matérielles du globe, comme dans celui de ses habitants.

Cela signifierait que le produit de chaque contrée, ayant progressivement augmenté, serait aujourd'hui beaucoup plus considérable qu'autrefois.

Eh bien, l'histoire vous donne le plus éclatant démenti. Ce pays de Canaan où *coulaient* autrefois *le lait et le miel*, cette Judée dont les fruits étaient autrefois si remarquables, est aujourd'hui presque stérile. Ce désert qui, pendant quarante ans, avait fourni à la subsistance des immenses troupeaux que deux millions d'Hébreux traînaient après eux, est aujourd'hui si aride qu'il n'en nourrirait pas la millième partie. Cette Afrique, qui était autrefois le principal grenier du vaste

mille ans, les promesses contenues dans le Livre dont il osait nier la divinité? On plaisanta, on rit quelques instants, et tout fut dit.

Pourquoi sifflerions-nous? se dirent probablement les auditeurs. Les véritables acteurs sont derrière le théâtre. Ce sont MM. Simon, Renan et autres, tant en France qu'en Angleterre, en Allemagne.... Exigerons-nous qu'ils soient conséquents, et que, au lieu de leur comédie, ils nous donnent le spectacle de leur monde à eux que le hasard conduit? Des peuples affamés par d'épouvantables disettes, des continents entiers balayés de temps à autre par des déluges! Tels seraient les drames qu'ils auraient à mettre sous nos yeux, le jour où on les forcerait à prendre au sérieux la suppression de l'action Providentielle.

Les peuples effrayés s'enfuiraient à l'ouïe de leurs lamentables prédictions.... Aussi se gardent-ils bien d'arracher le voile qui couvre leur tableau. Ils nous donnent de petites analyses, qui ont pour base l'harmonieux état de choses établi par la sagesse de l'Etre Suprême sans même s'apercevoir combien il est peu honorable de s'abriter derrière le bienfait, et de renier le Bienfaiteur.

empire Romain, n'exporte plus aujourd'hui que des quantités de grains assez insignifiantes.

Votre théorie du progrès est donc en défaut. Si les habitants de la terre n'avaient pour subsister que ce qu'elle leur produirait d'elle-même, ils périraient bien vite d'inanition; mais comme la bonté de Dieu ne les a pas appelés à la vie pour les laisser mourir de faim, elle sait faire surgir de nouveaux greniers des pays auxquels on songeait le moins. Aujourd'hui ce sont les Sarmates dont elle fait les pourvoyeurs de nations moins favorisées. Demain ce seront les Américains, dont les produits suffiront à l'alimentation de tout un continent; et comme la sagesse sans bornes de la Providence voit plus loin que ne le fait celle de pauvres mortels, une fois la subsistance des habitants du globe assurée, elle distribue l'abondance, aujourd'hui à un peuple et demain à un autre, afin que les nations ne vivent pas isolées, mais qu'elles soient rapprochées par le besoin qu'elles ont les unes des autres, et que l'excédant de récolte de la première pourvoie au déficit de la seconde, en attendant que celle-ci ait de belles années à son tour.

Ne pas voir l'harmonie de ce merveilleux ensemble, c'est fermer volontairement les yeux à la lumière.

« Mais dans tout ceci, va répondre l'orgueilleux Philosophe qui est décidé à ne pas la voir, vous ne faites aucune part au travail de l'homme, au développement de ses connaissances agricoles, à l'intelligence de ses savants, à la persévérance avec laquelle ses navigateurs vont fouiller les contrées les plus éloignées, pour y découvrir de nouvelles substances alimentaires. »

Puisque tu te complais si fort dans la contemplation de tes précieuses qualités, pourquoi, lui dirons-nous à notre tour, n'as-tu pas fait élever un monument de mille coudées à la mémoire de ce Walter Raleigh, qui de sa main libérale nourrit des millions et des millions d'individus? C'était un

1. Nous avons déjà dit que c'est lui qui a apporté la pomme de terre de la Virginie.

être comme toi. En l'exaltant tu te serais exalté toi-même, et te serais évité de rendre hommage de ce bienfait à ce Dieu, qui, ayant mis ce tubercule en réserve pour l'époque où la population de l'Europe exigerait qu'un nouvel aliment vint pourvoir à l'insuffisance de sa production de grains, inspira à cet intelligent soldat l'heureuse idée d'en apporter quelques plants à sa Souveraine.

Que le scepticisme y voie un pur hasard...."la poursuite du Plan Providentiel arrêté dans le Conseil Divin, avant la Création du monde, y est pour nous évidente.

CHAPITRE V.

FIN DE CE SUJET.

Parler des bienfaits de la Providence en fait d'alimentation, ce n'est qu'effleurer le sujet des dons par lesquels sa bonté accroît incessamment la somme des jouissances de sa créature.

Loin de nous la folle pensée d'en tenter l'énumération. Si nous l'essayions, nous serions sûr de trouver derechef sur notre route l'orgueil humain, se targuant de l'intelligence avec laquelle il a su perfectionner ces fruits, embellir ces fleurs, découvrir ces mines, utiliser leurs produits, etc., etc.

Jamais il ne viendra à l'idée de cet homme si fier que, pour que ce fruit se fût ainsi perfectionné, il fallait que le Créateur eût, bien antérieurement à la naissance d'Adam, placé dans son germe les éléments de ce progrès; que, pour que la découverte de la puissance de la vapeur ou de la propriété éclairante contenue dans certains gaz eût une importance réelle pour le bien-être de l'humanité, il fallait que la Providence eût, à point nommé, placé à sa portée des mines de houille, en quantité suffisante pour fournir pendant longues années à la consommation de ses bateaux à vapeur, de ses chemins de fer, de ses usines, de l'éclairage de ses cités, etc., etc.

Qu'on rencontre quelque nouvelle mine, et chacun de féliciter le propriétaire de cet heureux hasard ; mais savez-vous bien, Philosophes, que si le monde prenait un jour la peine de réfléchir, il prendrait en pitié votre déplorable myopisme ; car en définitive qu'est-ce que votre mot de *hasard*, sinon une expression admirablement trouvée pour cacher votre honteuse ignorance des véritables causes des événements ?

Vous ne voulez pas voir que, pour que cet homme ait trouvé cette mine de houille, il a fallu qu'un Dieu infiniment sage, prévoyant que l'accroissement de la population et des arts que la civilisation amènerait avec elle, aurait bientôt absorbé tout le combustible que la Terre pouvait leur offrir, ait eu l'admirable idée de mettre à leur disposition tout celui que cette Terre avait produit pendant des centaines et des centaines de siècles. Pour le faire il n'y a pas eu de meilleur moyen que d'ensevelir toutes ces forêts, et de les laisser se convertir en houille par le travail prolongé de l'humidité. Des milliers et des milliers d'années ont été nécessaires pour cela. Il faut donc de toute nécessité que les besoins de votre industrie perfectionnée fussent sous les yeux du Tout-Puissant, bien avant que la terre fût habitable. Des soulèvements et des affaissements en devaient vingt fois changer la face, avant qu'ait pu se produire cet état de tranquillité dont vous jouissez sans vous faire souci du passé.

Nous ne voulons pas vous imposer l'obligation de remonter d'échelons en échelons jusqu'à des événements si loin de vous ; mais ce que nous désirons ardemment, c'est que vous compreniez qu'ils n'ont pu se produire que par la prévoyante bonté de votre Père Céleste ; car lorsque cette vérité aura pénétré vos cœurs, vous ne pourrez qu'avoir confiance dans sa continuation. Vous ne direz pas, comme certaines personnes, à l'intelligence desquelles nous rendons du reste justice ¹ : « Que pourrions-nous faire pour ménager la con-

1. Sir William Armstrong disait dernièrement à Newcastle, dans un rapport présenté à l'Association britannique pour l'avancement des sciences.

sommatum de nos houilles, car, au train dont nous y allons, nous n'en avons pas pour deux siècles dans toutes les mines que la Grande-Bretagne se connaît? »

Pauvres humains, que feraient vos économies sur une question de cette largeur?

La Providence qui vous a donné ces mines ignore-t-elle quand elles devront finir?

L'autre jour vous vous croyiez, avec quelques voisins, les seuls riches en ce produit. On découvre à vos antipodes quelques mines splendides, et vite vous vous écriez : C'est une ressource pour notre navigation océanienne. Aujourd'hui on vous apprend que les États-Unis ont dix fois plus de houille que vous, et que quand ce combustible diminuerait chez eux, ils auraient pour le remplacer dans plusieurs de ses usages d'immenses lits souterrains d'huile de pétrole.

Pensez-vous après cela que vous ayez affaire à un Dieu qui oublie les besoins de ses créatures?... Mais que disons-nous?... les besoins!... c'est les jouissances de toute nature dont il faudrait parler, quand il est question des faveurs de la Providence.

Croyez-nous sur parole... Vous pouvez vous en remettre à Elle avec la plus entière confiance. — Il faut travailler parce qu'elle a fait de votre travail la condition de ses bienfaits...; mais travaillez avec foi, avec amour, et le jour viendra où vous n'aurez pas même de souci à vous faire de l'avenir ¹.

que les mines de houille du Royaume-Uni ne suffiraient pas pour plus de deux siècles à la consommation toujours progressive de ce produit.

1. L'Éternel ne semble-t-il pas déjà vouloir inspirer à quelque industriel la manière d'extraire de l'eau, à des conditions avantageuses, un gaz combustible qui vienne réduire considérablement la consommation de la houille?

CHAPITRE VI.DU PROGRÈS DE L'HUMANITÉ
DANS SON DÉVELOPPEMENT NUMÉRIQUE.

S'il est un fait dont il semble impossible que les théoriciens les plus aveugles eux-mêmes puissent abandonner la régularisation au hasard, c'est sans nul doute celui de la population de la Terre.

Sans revenir sur la question de l'alimentation de ces peuplades qui parfois quittent une contrée pour en envahir une autre, il y a dans la répartition des individus sur tels ou tels points de la Terre, et dans le maintien de la proportion entre les deux sexes, des considérations d'une telle hauteur, que, si cette distribution n'était dirigée par la sagesse de l'Être Suprême, le désordre le plus complet aurait amené depuis longtemps la dépopulation du globe.

Il suffit d'étudier quelques instants l'irrégularité des séries qu'amène parfois le hasard du jeu, pour comprendre qu'à de certains moments presque toutes les naissances d'une ville donneraient des filles, presque toutes celles d'une autre des garçons; et qu'il y aurait des époques où, dans une contrée, les premières domineraient d'une manière extraordinaire, pendant que dans une autre ce serait l'inverse.

Plus on méditera sur ce sujet, plus on se convaincra qu'il

est de nécessité absolue qu'une main Toute-Puissante maintienne, sur l'intégralité du globe, une parfaite harmonie entre les naissances de l'un et de l'autre sexe; et cette conviction une fois entrée dans l'esprit de nos lecteurs, la grande question du Gouvernement de toutes choses sur notre petite planète se trouvera résolue pour eux.

Que signifierait en effet le maintien d'une certaine proportion dans les naissances, sans celui d'une proportion équivalente dans les décès?... Et qu'entendrait-on par la régularisation des décès, si on ne voulait parler de la direction de tous les événements qui les occasionnent?

La Bible nous avait parlé de la destruction de Babylone et de Ninive comme prédite longtemps à l'avance. Nous avons vu Moïse annonçant l'invasion de la Judée par les Romains, quinze siècles avant qu'elle n'eût lieu. Nous nous étions ainsi habitués à voir dans la disparition des peuples de la scène du monde l'effet des vengeances de l'Éternel; mais il fallait démontrer aux sceptiques que toutes ces choses étaient conformes à la vérité¹; et voilà que notre raison nous dit qu'il ne saurait en être autrement; que du haut des cieux le Tout-Puissant dirige dans sa sagesse tous les événements d'ici-bas, et que ces guerres effrayantes, ces pestes, ces mille fléaux, où notre courte vue ne voyait que les calamités insé-

1. Un de nos grands poètes s'est posé la question, et a dit ne pouvoir la résoudre.

« L'histoire est pleine de naufrages de peuples et d'empires; mœurs, lois, religions, un beau jour, cet inconnu, l'ouragan, passe et emporte tout cela. Les civilisations de l'Inde, de la Chaldée, de la Perse, de l'Assyrie, de l'Égypte, ont disparu l'une après l'autre. Pourquoi? Nous l'ignorons. Quelles sont les causes de ces désastres? Nous ne le savons pas. C'est avec une sorte d'effarement que nous regardons, au fond de cette mer qu'on appelle le passé, sombrer ces immenses navires, Babylone, Ninive, Thèbes, Rome, sous le souffle effrayant qui sort de toutes les bouches des ténèbres.

« Ces sociétés auraient-elles pu être sauvées? Y a-t-il eu de leur faute? Questions sans réponse.... Mais si nous ignorons les maladies des civilisations antiques, nous connaissons les infirmités de la nôtre.

« L'éclairer, tel est le but vers lequel tous les travaux de la philosophie sociale moderne doivent converger. » (*Les Misérables*, par Victor Hugo, tome VII, page 424).

parables de notre pauvre humanité ; où le divin microscope nous faisait apercevoir, de temps à autre, l'effet du courroux de l'Être Suprême, n'étaient en résumé, aux yeux du Philosophe planant au-dessus de notre sphère, que la série variée des moyens par lesquels Dieu maintient dans la Création la divine harmonie nécessaire à l'accomplissement de ses plans.

Ce serait une intéressante étude que celle des principaux moyens dont l'Éternel fait usage pour atteindre le but qu'il se propose ; mais la tenter ne serait que donner la preuve que nous sommes à peu près aussi myope que nous avons reproché à d'autres de l'être.

On peut voir près de soi une nation à laquelle Dieu semble avoir donné l'amour de ces nombreuses familles, qui sont pour certains peuples une véritable richesse. On comprend que, resserrées par leur position géographique, ces îles regorgeraient bientôt d'habitants, si la Providence ne leur avait donné un besoin d'expansion qui les porte à se fixer sans difficulté partout où leurs intérêts politiques ou commerciaux peuvent les appeler.

On peut se trouver dans une contrée dont les institutions sont un obstacle à l'extension de la population. Si des guerres formidables et prolongées ont moissonné ce qu'il y avait chez elle de plus vivace, et qu'une saignée annuelle s'oppose au rétablissement d'une situation normale chez ce peuple, on se dit tout naturellement que le nombre des individus qui le composent, au lieu de s'accroître régulièrement, aurait bientôt éprouvé une diminution sensible, si l'Être Suprême ne lui avait donné, pour compenser ces désavantages, un amour du sol natal, qui retient tous les enfants de la patrie dans son sein.

On pourrait, en étudiant l'histoire de chaque nation, se rendre compte de l'influence que le caractère qui lui a été donné par l'Éternel, a eue sur le chiffre de sa population rapproché de l'importance de son territoire ; mais que serait-ce que ce tableau, comparativement aux milliers de ressorts

que le Créateur met en jeu pour entretenir la bonne marche de son œuvre ?

Sachons voir en tout et pour tout l'action bienveillante d'un Dieu, qui sait, des siècles à l'avance, quelles seront les conséquences d'événements qui échappent à notre appréciation, et nous nous habituerons peu à peu à avoir une entière confiance en sa sagesse.

Nous pourrions alors entendre parler d'innombrables victimes étendues sur des champs de bataille¹ et n'y voir qu'un arrêt, imposé par la Providence, au trop rapide accroissement d'un peuple dont l'orgueil parlait déjà de dicter des lois à l'Univers.

Les plus terribles calamités, en un mot, perdront presque toute leur importance relative, quand nous nous placerons pour les juger à la hauteur du trône de l'Éternel².

1. On évaluait dernièrement à 750 000 le nombre de ceux qui avaient succombé dans la lutte entre le Nord et le Sud des États-Unis, et si au nombre des victimes on ajoute par la pensée le nombre d'enfants que ces hommes à la fleur de l'âge eussent pu donner à l'Amérique, on ne peut s'empêcher de regarder son développement comme en étant sérieusement entravé pendant quelques années.

2. L'éminent écrivain, que nous venons de citer, après avoir décrit avec une remarquable éloquence quelques-unes des scènes de la mémorable bataille qui fut le dernier acte du premier Empire, ajoute : « Qu'importe un Waterloo à l'infini ? Toute cette tempête, ce nuage, cette guerre, puis cette paix, cette ombre, ne troubla pas un moment la lueur de l'œil immense, devant lequel un puceron sautant d'un brin d'herbe à l'autre, égale l'aigle volant de clocher en clocher aux tours de Notre-Dame. (*Les Misérables*, par Victor Hugo, 2^e partie, chap. XVIII.)

CHAPITRE VII.

DU PROGRÈS INTELLECTUEL DE L'HUMANITÉ.

Il ne tombe pas un passereau en terre sans la permission de votre Père céleste, a dit le Christ.

Ils sont donc *comptés* comme *les cheveux de notre tête*, mais cela ne doit pas nous surprendre. Il faut de toute nécessité que leur nombre soit en rapport avec la somme de grains dont la terre peut disposer en leur faveur, avec la quantité de mouchérons que la nature peut leur livrer pour leur nourriture.

A ce premier avertissement Jésus en a ajouté un second : *Ne craignez rien, car vous valez mieux que beaucoup de passereaux*¹.

Notre vie donc est précieuse aux yeux de l'Eternel, tel est le sens de cette consolante parole. Loin de la prodiguer, il la ménage de telle manière que la population du globe soit toujours en progrès; et s'il est des événements qui ont à nos yeux un caractère plus effrayant que celui de la disparition des individus par suite de maladie ou de vieillesse, il faut croire que c'est dans sa sagesse que l'Être Suprême juge bon de produire cette impression sur nos esprits. Rien ne nous

1. Évang. selon St Matthieu, X, 29 à 31.

rappelle en effet son existence, comme les grandes calamités qui affligent de temps à autre l'humanité.

Nous ne pouvons, dans ces moments terribles, échapper à la conviction que notre vie est dans sa main. Qu'un douloureux conflit éclate entre deux peuples, la toute-puissance du Dieu des batailles est aussi bien constatée par les prières que les vaincus lui adressent pour les mourants, que par les actions de grâces que lui rendent les vainqueurs.

Avons-nous bien réfléchi cependant à la signification de ce cri qui, de tout temps et chez tous les peuples, s'est échappé de la bouche de tous combattants, qu'ils fussent sauvages ou civilisés, païens ou chrétiens?

Evidemment non!...

Nous nous sommes peut-être dit vaguement que la main de l'Éternel dirige toutes choses. Nous avons pu reporter notre souvenir sur ces victoires miraculeuses d'un Josué, d'un Gédéon, d'un Samson, d'un David; mais nous nous sommes empressés d'ajouter intérieurement qu'il s'agissait alors de l'établissement des Israélites en Judée; que depuis lors les choses ont bien changé; que dans notre état de civilisation l'intervention merveilleuse du Très-Haut n'a plus de raison d'être; que du reste l'habileté de tel ou tel général était assez connue pour qu'on ne pût pas douter un instant de quel côté serait la victoire.

C'est l'homme, toujours l'homme qu'il faut glorifier; le Tout-Puissant ne vient qu'après, et encore!... si on veut bien lui laisser quelque petite place; car, ne nous y trompons pas.... le *Te Deum* a été chanté des lèvres.... C'est le vainqueur qui l'a ordonné, parce que la modestie sied bien à la grandeur; mais que quelqu'un osât voir dans le succès remporté autre chose que l'habileté du Souverain qui avait tout disposé, et des milliers de voix imposeront silence à l'être assez superstitieux pour avoir de pareilles idées.

On aura raison du reste, car pourquoi nier le génie de cet homme que l'Éternel lui-même a pris la peine d'admirablement douer, pour que, le moment venu, il détruisît cette

nation qu'il avait condamnée, et élevât cette autre sur le piédestal qu'il lui avait destiné? Ne voudrez-vous donc jamais comprendre qu'en convenant que la répartition entre les diverses contrées de la Terre des habitants qui la couvrent, est dans la main de Dieu, vous admettez que toutes les causes qui influent sur les décès le sont également; que la guerre étant l'une de ces causes, c'est lui qui la dirige; que pour la diriger, il faut qu'il suscite, en temps utile, les capitaines de talent qui doivent imprimer aux troupes l'action voulue; mais que ce n'est pas tout encore: qu'il faut savoir utiliser les circonstances, choisir ses positions, profiter des fautes de l'ennemi, etc., etc., etc.; qu'il est donc indispensable que l'Éternel ait non-seulement doté le ministre de ses volontés des facultés requises, mais qu'il lui inspire à l'instant voulu l'idée lumineuse qui doit lui donner la victoire?

L'inspiration de l'homme sur lequel il a jeté les yeux, pour l'accomplissement de tel fait qu'il a ordonné dans sa sagesse, c'est là tout ce que nous avons voulu démontrer être la conséquence forcée et absolue de la direction des naissances par la Providence.

CHAPITRE VIII.

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Si les Sésostris, les Cyrus, les Alexandre, les César, n'ont été que des hommes qui ont reçu de Dieu l'inspiration nécessaire à l'accomplissement de ses desseins, comme, dans la série des facultés humaines, il ne saurait y avoir une démarcation qui sépare complètement le talent militaire de toute autre aptitude, l'Être qui donne à l'un le génie de la guerre, peut évidemment donner à un autre le génie politique, à un troisième le génie des lettres, à un quatrième le génie des arts. De même donc que l'Éternel a inspiré à quelques guerriers les idées nécessaires à la constitution de certains États et au renversement de ceux qui devaient disparaître de la scène du monde, de même il a inspiré à des Socrate, des Platon, des Aristote, des Cicéron, des Copernic, des Galilée, des Kepler, des Newton, les idées indispensables au développement progressif de l'intelligence humaine.

Une chose ne saurait aller sans l'autre.

L'homme peut en conséquence se glorifier de ce que des êtres semblables à lui se soient élevés à un degré de supériorité intellectuelle telle qu'en ont exigé les succès militaires ou scientifiques de tous ceux que nous venons de nommer ; il peut être fier d'avoir vu les aptitudes les plus

remarquables réunies sur la tête d'un Napoléon; mais du moment où il voudra consciencieusement approfondir la question du progrès, il sera forcé de reconnaître que c'est la Providence qui suscite de temps à autre des hommes de génie pour faire faire un pas à l'humanité, et qu'il y a là l'exécution d'un vaste plan préconçu; car si le hasard dirigeait seul la venue de ces êtres, Aristote eût pu naître chez les Parthes, Copernic chez les Hottentots, et Newton chez les Hindous, et nous n'eussions jamais entendu parler d'eux.

L'homme par lui-même ne peut donc rien pour le progrès de l'humanité. Il faut, pour qu'il la fasse avancer, qu'il ait non-seulement reçu les qualités voulues, mais qu'il ait été placé sur la terre par l'Être Suprême dans le lieu et au moment propices.

CHAPITRE IX.

DE SON PROGRÈS SPIRITUEL.

Le moment est venu, chers élèves, de repasser dans votre esprit tout ce que nous avons pu vous dire jusqu'ici pour en bien saisir la connexité.

Vous venez de voir la direction des aptitudes humaines, se confondant en quelque sorte avec celle de la répartition des individus sur la surface de la terre. Vous avez compris la corrélation existant entre le nombre des victimes étendues sur un champ de bataille, et le degré d'intelligence dont leur adversaire avait été doué.

C'est donc le cas de vous rappeler ce que nous vous avons enseigné sur l'identité de nature qu'il y a entre le corps du vaincu et les facultés intellectuelles du vainqueur.

Prenez du reste les traits les plus saillants de l'histoire de l'humanité, et cette vérité se montrera à vos yeux dans toute son évidence.

Le crime de Caïn, la faute de Cam entraînent-ils pour leur postérité une dégradation qui en fait *les serviteurs des serviteurs de leurs frères*¹, à la marque imprimée sur leurs corps se joint une infériorité d'esprit qui ne saurait

1. Genèse, IX, 25.

se contester¹. Le châtement implique donc leur connexité.

L'invasion des Barbares, dont on n'a peut-être pas encore bien saisi le but Providentiel, nous paraît facile à expliquer, pour peu qu'on ait étudié avec quelques-uns des éminents écrivains du jour la grande question de l'amélioration des races.

En présence des désordres honteux dans lesquels la maîtresse du monde était tombée, Dieu aura cru devoir régénérer l'humanité par l'infusion d'un sang moins corrompu.

On objectera que par là il retardait son développement intellectuel; mais les questions de temps n'ont pas pour l'Éternel la même importance que pour nous. Il savait que ce n'était là qu'un mal temporaire qui était amplement compensé, et que, au frottement des restes de la vieille civilisation, l'esprit de la race plus vigoureuse sortie de ce mélange de peuples reprendrait au bout de quelques siècles sa marche progressive. La question intellectuelle n'avait donc point été séparée de la question corporelle.

Envisageons-nous après cela tout ce vaste ensemble... qu'y voyons-nous?

Des évolutions de molécules.

Nous nous servons à dessein de l'expression même des matérialistes les plus avancés; car ils sont dans le vrai

1. A la réunion de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, qui eut lieu en 1863 à Newcastle, cette question d'infériorité intellectuelle de la race noire fut mise sur le tapis, et il fut démontré par un homme de couleur qui était présent, et faisait partie de la société, que certains individus ayant du sang noir dans les veines, mais ne s'en étant pas moins trouvés dans des conditions très-favorables sous le rapport de l'éducation, avaient dans des luttes intellectuelles, avec leurs rivaux de la race blanche, remporté en diverses occasions d'éclatantes victoires. Nous ne croyons pas que ces exceptions préjugent la question envisagée dans son ensemble; mais comme avec l'Être Suprême il y a toujours miséricorde, l'heure vient où les différences, infligées comme châtements, s'effacent; et le vingtième siècle qui s'approche verra peut-être disparaître celle qui, selon nous, peut avoir donné dès les premiers âges du monde, mais seulement pour un temps déterminé, une supériorité évidente à la race blanche.

quand ils ne voient qu'une seule et même substance dans cette réunion de molécules qui est tour à tour lumière physique et lumière intellectuelle, gaz méphitique et vapeur embaumée, feuille de chêne et dent d'éléphant, matière fécale et matière cérébrale.

Leur seule erreur est de croire que la matière puisse avoir en elle-même l'action, le mouvement.

Loin que ce soit le cas, elle est de sa nature complètement inerte, et vous pouvez ajouter foi à nos paroles, quand nous vous déclarons qu'elle ne saurait subir la moindre impulsion, ni éprouver la plus légère modification, sans qu'il en ait été ordonné ainsi par l'être Suprême. Sa volonté seule en dirige les combinaisons multipliées, et l'harmonie qui s'y maintient est la preuve de son incessante vigilance.

Maintenant, chers élèves, et vous lecteurs qui nous avez suivi avec une bienveillante persévérance, pouvez-vous croire que, pour une misérable combinaison moléculaire, le Dieu des cieux, le souverain Maître de l'univers, se serait engendré un Fils bien-aimé, puis en aurait fait le sacrifice en faveur de l'être résultant de cette combinaison? que ce Fils, Dieu lui-même, aurait quitté le séjour des béatitudes éternelles, et serait venu sur la Terre affronter les plus odieux outrages, subir même le dernier supplice, pour arracher à la condamnation cette réunion d'atomes matériels qui ne pouvait être d'aucun prix à ses yeux?

Non, non, nous ne pouvons vous faire l'injure de supposer qu'une pensée aussi déraisonnable ait trouvé place dans votre esprit. Vous devez vous être dit que l'essence spirituelle, l'essence divine de l'âme humaine, avait pu seule lui donner une valeur proportionnée à l'immensité de ce sacrifice; et que si Christ s'était ainsi dévoué, c'est que le salut de cette âme était l'objet principal qu'Élohim avait eu en vue en créant le monde.

La Parole, enseignant à l'homme et la valeur de son âme et le prix payé pour son rachat, tel a été le moyen qui, dans

le Conseil Divin, a été regardé comme pouvant le mieux ramener à Dieu la créature égarée.

Lui faire connaître la Parole, ou en d'autres termes, Évangéliser le globe, tel a donc été l'objet complémentaire de l'œuvre de la Création. Maintenant, que les historiens vous fassent le récit des mouvements de cette machine qu'on a appelée la race humaine, il ne saurait être sans intérêt pour vous qui en faites partie intégrante ; mais, si sous cette action matérielle vous cherchez ce qu'a été la vie spirituelle de l'humanité, si vous cherchez surtout quelle est la PENSÉE qui a dirigé tout ce mouvement, ne voyez plus dans la succession des événements que la marche progressive de l'Évangélisation de notre chère planète.

CHAPITRE X.

J'EN APPELLE A CÉSAR, DIT S^t PAUL.

Arma, virumque cano, Trojæ qui primus ab oris
Italiam fato profugus Lavinaque venit
Littora....

C'est ainsi que Virgile commence son admirable poëme. Si nous devons ajouter foi à son récit, le pieux Énée et les Troyens qui l'accompagnaient, auraient été la souche d'où sont sortis avec le temps les maîtres du monde. Nous pouvons dire en conséquence que pendant que l'Éternel, en considération du repentir des Israélites, les délivrait de leurs ennemis par la main de ce Jephté dont le vœu imprudent coûtait la vie à sa fille, il réunissait les efforts de tous les rois de la Grèce contre la ville infortunée d'où il voulait faire sortir celui qu'il avait destiné à être le père de ces Romains, qui devaient occuper une si grande place dans l'histoire de l'humanité¹.

Quelle est en effet la pierre fondamentale des études de nos jeunes gens? L'histoire de la grandeur et de la déca-

1. On s'accorde assez généralement à placer la prise de Troie à environ 1200 ans avant J.-C.

dence de l'Empire fondé par ces enfants d'Énée¹. Nous leur apprenons comment, après avoir soumis successivement tous leurs voisins, ils entreprirent de faire de même passer sous leur joug cette Carthage dont la puissance avait excité la jalousie de Rome; comment une lutte acharnée, interrompue deux fois et toujours recommencée, se termina par la ruine mémorable de cette grande cité; comment sa chute entraîna celle de toute la côte africaine; comment de victoires en victoires la domination des Romains s'étendit sur la péninsule Ibérique, la Gaule, la Germanie; comment, une fois que l'Europe et l'Afrique n'eurent plus de cohortes à leur opposer, ils se tournèrent vers l'Asie, et portèrent les limites de leur Empire jusqu'aux extrémités du monde connu d'eux!

Mais.... ce que nous n'avons jamais songé à leur apprendre, c'est que cette longue suite de triomphes était l'œuvre du Dieu qui avait déclaré au peuple d'Israël, par la bouche de Moïse², que s'il méprisait les dons de son amour, il devait s'attendre à ceux de sa colère. Ce que nous ne leur avons point enseigné, c'est que, tout ce qui est écrit dans le Livre sacré devant s'accomplir *jusqu'à un trait de lettre*, huit siècles de victoires accordés à une nation n'étaient rien pour le Tout-Puissant, du moment où, par cette série de succès, elle devait devenir l'exécutrice de la menace de son prophète.

Ce que nous n'avons pas dit non plus à nos enfants, ce que peut-être du reste nos lecteurs eux-mêmes ignoraient, c'est que ce merveilleux enchaînement de circonstances avait été préparé de longue main par l'Éternel, dans la prescience de la parole qu'il devait faire sortir de la bouche de S^t Paul. Accusé par les Juifs qui avaient juré sa mort, le gouverneur Festus demande à cet Apôtre s'il veut être jugé à Jérusalem.

1. L'Iliade et l'Énéide ont peut-être vécu et vivront de longs siècles encore, parce qu'elles rendent témoignage de l'événement auquel nous faisons allusion.

2. Nous avons donné ailleurs (2^e Essai, chap. VII) cette remarquable prophétie de Moïse : *Parce que tu n'auras pas obéi à la voix de l'Éternel ton Dieu, il fera lever contre toi, du bout de la terre, une nation qui volera comme vole l'aigle, une nation dont tu n'entendras point la langue, etc., etc.*

S^t Paul lui répond : *Personne ne peut me livrer à mes accusateurs. J'en appelle à César. Tu en as appelé à César*, lui dit alors le proconsul, *tu iras à César* ¹.

Pourquoi l'Être suprême avait-il décidé qu'il irait à Rome?

Parce qu'il y devait annoncer la grande nouvelle de la réconciliation de la créature avec son Dieu par le sacrifice de Jésus;

Parce que, afin que cette nouvelle pût de là se répandre dans toutes les nations, l'Éternel avait fait de Rome la métropole du monde;

Parce que toutes les victoires du peuple romain n'avaient été que le prélude de la grande œuvre arrêtée avant la Création du globe.... celle de l'Évangélisation de la Terre;

Parce que cette œuvre étant le but même de la Création, il ne se passe rien ici-bas qui ne soit un progrès, plus ou moins apparent, vers son accomplissement.

1. Actes des Apôtres, XXV, 11 et suivants.

CHAPITRE XI.

CES VUES SONT TROP HAUTES POUR LES ANALYSTES.

Le progrès de l'Évangélisation du globe, voilà, disons-nous, à quoi tendent tous les grands événements qui se produisent sur la terre; voilà ce qu'il faut savoir y découvrir.

La situation de l'empire romain sous Auguste est donc une disposition providentielle préparant le monde politique pour la venue du Christ; mais cette préparation ne sera évidemment pas la seule. Il y aura aussi une préparation des esprits.

A Rome, Cicéron sera un des ouvriers chargés de cette tâche. Il s'attachera principalement à montrer aux Romains l'absurdité des croyances païennes.

En Judée, où Jésus doit faire son apparence, des docteurs tels que Hillel, tels que Philon, disposeront les esprits à l'ouïe des grandes vérités qui doivent bientôt leur être prêchées. La doctrine du pardon des injures devait étonner ces intelligences encore grossières. Il n'était pas mal qu'elles y fussent un peu préparées.

Mais ce qui vous étonnera sans doute, chers élèves, c'est d'apprendre qu'un écrivain dont le nom est aujourd'hui dans toutes les bouches, ait pu, dans cette œuvre providentielle, trouver la preuve que Jésus n'avait été qu'un docteur comme

un autre, répétant des aphorismes moraux qui étaient en circulation en Judée lors de sa venue ¹.

Un livre professant de telles doctrines se présentait à nous comme trop dangereux pour vouloir vous en entretenir. Nous ne comptons même pas le lire, pensant bien qu'une diatribe contre la divinité du Christianisme ne pourrait que provoquer en nous un sentiment de dégoût; mais bientôt tous les journaux en parlent; toutes les revues s'en occupent; et cette publication devient un véritable événement, au retentissement duquel la solitude de notre retraite ne suffit pas à nous soustraire ².

Est-ce un signe des temps, nous demandons-nous alors? La démoralisation en est-elle venue jusqu'à accueillir avec empressement celui qui, en vous délivrant de la crainte d'une résurrection et d'un jugement, vous laisse libre de vous abandonner à vos plus mauvaises passions?

Serait-il possible qu'on en fût arrivé à caresser une idée d'anéantissement, par cela seul qu'elle ouvre la carrière à toute espèce de débordements?

Ou bien n'y a-t-il là que la gageure d'un sceptique qui s'est fait fort de réussir à renverser ces croyances qui, pour un peuple, sont le principe de tout ce qu'il y a de noble et de grand; ces croyances sans lesquelles il ne saurait être, pour lui, de bonheur durable? Ne reste-t-il alors qu'à déplore que, pour cette œuvre de démon, cet écrivain ait trouvé en lui toutes les ressources qu'offre à un homme d'esprit une instruction hors ligne?

La question était épineuse. Nous n'avons pu la résoudre. C'est à nos lecteurs à le faire. Quelle qu'en soit du reste la solution, notre devoir est le même et la ligne en est toute tracée.

1. Vie de Jésus, par Ernest Renan, page LVIII.

2. Il n'y avait guère que trois mois qu'on en parlait un peu généralement quand, l'ayant fait chercher, on nous a apporté la huitième édition. Nous ne nous souvenons pas d'avoir vu pareil succès pendant tout le temps que nous avons séjourné en France.

J. L.

Nous avons démontré que tout se tient dans l'Univers, et que sans la divinité du Christ il n'y aurait aucune grande question qui fût explicable pour l'homme.

On vient maintenant attaquer cette divinité. Nous devons examiner les arguments sur lesquels on appuie cette négation, et en montrer l'inanité.

Parlons d'abord de l'ensemble de l'ouvrage. Est-ce une œuvre où se révèle un grand talent? Pas le moins du monde. L'auteur a été en Palestine, et là il s'est trouvé sous ce charme qui saisit tous ceux qui vont visiter la Terre-Sainte.

S'abandonnant à ses impressions, il écrit une idylle pleine de grâce, dans laquelle il nous dépeint cette Galilée où Jésus passa presque toute sa vie, comme un pays très-vert, très-ombragé, très-souriant, le vrai pays du Cantique des Cantiques¹. Au printemps, nous dit-il, la campagne y est un tapis de fleurs. Quant aux montagnes, en aucune contrée elles ne se déploient avec plus d'harmonie et n'inspirent de plus hautes pensées; aussi est-ce là que Jésus était le mieux inspiré². Tout cet ensemble constituait donc le plus sublime idéal, et la lumière éclairant ce tableau était le soleil du royaume de Dieu.

Vous voyez que les images poétiques ne font jamais défaut dans l'ouvrage. Est-ce de la vie même du Seigneur dont il est question, son infinie douceur avait, pour le petit comité de bonnes gens dont il était entouré, un charme indéfinissable, auquel ajoutait encore ce sentiment extrêmement délicat qu'on remarquait en lui pour les femmes.

On avait peut-être espéré que le mot « amour » serait prononcé, et que M. Renan donnerait à ses lecteurs la satisfaction d'un scandale artistement gazé; mais tout en niant la divinité de Jésus, l'écrivain n'oublie pas que c'est la plus grande figure que la terre ait jamais porté, et qu'il n'en doit parler qu'avec la haute considération qui lui est due. Il se

1. Page 64. — 2. Page 65.

borne donc à dire qu'il fut plus aimé qu'il n'aima, et désappointe ainsi ceux qui avaient espéré le voir aller plus loin.

L'élogue ne peut pas toutefois durer indéfiniment. Notre auteur comprend que ce serait une plaisanterie, que de présenter à l'humanité comme une simple pastorale une œuvre aussi colossale que celle de l'établissement du Christianisme dans le monde. Il songe donc à en faire honneur à la sublimité de la morale évangélique, et pour mettre ses lecteurs à même d'en juger, il multiplie les citations tirées des admirables discours du Christ.

C'était fort habile de sa part. L'attrait irrésistible qui s'attache aux divins enseignements de Jésus, devait nécessairement assurer son succès auprès de toute personne peu familière avec la S^{te} Écriture. Il n'était pas, du reste, le premier à avoir eu cette idée. Ne croyez pas que ni le glaive des Musulmans, ni les riantes perspectives que Mahomet avait jugé devoir présenter à ses sectateurs, eussent jamais fait de la religion des Ottomans ce qu'elle est, si son prophète n'eût eu la lumineuse idée de parsemer le Coran de préceptes évangéliques dont la beauté séduisait tous les cœurs. C'était leur divin caractère qui produisait son effet naturel; et, quoique la prétention d'annoncer ce qui ne se passera peut-être que dans quelques siècles puisse paraître absurde, nous déclarons que là sera la cause de la conversion des Mahométans au Christianisme. Avec l'émancipation des âmes, les promesses matérialistes faites aux Croyants seront envisagées sous leur vrai jour. Tout cet édifice croulera, et les leçons de charité empruntées aux discours du Christ resteront seules debout pour faire de tous les Musulmans un peuple de frères, ce qui sera un acheminement à en faire un peuple de Chrétiens.

Mais revenons à notre sujet. Pour la majorité des lecteurs de M. Renan, le charme produit son impression sans qu'ils s'en expliquent la cause. Il a deviné cet entraînement, et a fait en tout cela preuve de beaucoup d'adresse. Qu'on prenne cependant la peine de réfléchir; on voit que Hillel a été le maître de Jésus, et a dû tenir d'aussi beaux

discours que lui ; qu'il n'en était pas moins complètement oublié avant que M. Renan eût ressuscité sa mémoire ; que ce n'est donc pas à la morale prêchée par le Sauveur qu'il faut attribuer la prompte expansion de la Religion Chrétienne dans l'Empire Romain, à moins qu'il n'y ait entre Hillel et Lui une petite différence qui aura échappé à notre écrivain : celle que l'un était un mortel, et que l'autre était Dieu.

CHAPITRE XII.

QUE DISENT LES ANALYSTES DE JÉSUS ET DE SA RELIGION?

Le Jésus de M. Renan quitte la Galilée pour se rendre à Jérusalem, et, arrivé là, il n'est plus le même. Son extrême douceur a disparu. Il accueille toujours avec bonté les péagers, les femmes de mauvaise vie, les enfants, les petits de ce monde ; mais en présence des grands, en présence des Pharisiens surtout, il devient mordant ; il tonne ; il menace¹.

Cette opposition à tout ce qui est élevé, cette glorification de tout ce qui est doux et humble, séduisent le peuple. Il voit en lui le Messie annoncé, et le salue en criant : Hosannah au fils de David.

Jésus sait bien qu'il n'est point descendu du grand Roi des Hébreux, mais il se laisse faire.

Vous aviez cru sans doute, chers lecteurs, que le jésuitisme ne remontait qu'à Ignace de Loyola ; mais M. Renan s'est chargé de vous apprendre que son véritable fondateur est le même que le fondateur du Christianisme, que le chef suprême de cette Église, dont, jusqu'à lui, vous aviez été fiers de vous dire membres.

1. Si la terre ne se prête pas à la transformation suprême qu'il lui apporte, la terre sera broyée. (Page 119.)

De reconnaître Jésus pour le fils de David, pour le Messie, il n'y avait qu'un pas à le reconnaître pour Fils de Dieu; mais osera-t-il se donner pour le propre Fils du Créateur des cieux et de la terre? Pourquoi pas?... Dieu n'est-il pas le père de tous les hommes? Pourquoi Jésus se ferait-il scrupule de l'appeler son père, quand tout homme peut le faire comme lui?

Vous voyez, chers amis, que lorsque les analystes se mêlent d'agrandir les questions, ils s'y entendent!

Il paraîtrait toutefois qu'ils ne sont pas toujours conséquents avec eux-mêmes. En se donnant pour le Messie annoncé, pour le Roi des Juifs, il a trompé la nation. M. Renan, qui veut la justice avant tout, se joint donc à ces sacrificateurs qui, à la vue de l'écriteau placé au-dessus de la croix de Jésus, vont dire à Pilate : *N'écris pas : Le roi des Juifs; mais qu'il a dit : Je suis le roi des Juifs*¹; il a donc été mis à mort parce qu'il s'est donné pour ce qu'il n'était pas. . . .

Ainsi tout à l'heure il était excusable; mais maintenant ce n'est plus ça. Il a mérité son châtiment, car il a été un imposteur. Il l'a été en se laissant appeler fils de David; il l'a été en se disant Fils de Dieu.

Il n'y a par conséquent pas en douter. En sortant de la réunion des sacrificateurs, M. Renan se sera mêlé à la foule *des Scribes et des Sénateurs qui disaient en se moquant : Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui. Il se confie en Dieu; que Dieu le délivre maintenant s'il lui est agréable; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu*².

N'allez pas croire toutefois M. Renan sur parole. Il dit que si Dieu délivre son Fils, il croira en lui. Dieu l'a ressuscité, et il n'y a pas cru.

1. ÉV. selon S^t Jean, XIX, 21.

2. ÉV. selon S^t Matthieu, XXVII, 41 et suivants.

CHAPITRE XIII.

CONTINUATION DU SUJET.

Il ne suffit pas d'appeler un homme « imposteur. » Il faut prouver qu'il l'est.

La venue du Messie avait été annoncée par les prophètes. Il était bien aisé de voir si, en se donnant pour le Christ, il disait vrai, puisque l'époque et le lieu de sa naissance, les circonstances dont elle avait été accompagnée, ainsi que celles dont avait été entourée sa vie, devaient concorder avec ces prédictions.

Si sa mission était surnaturelle, des œuvres surnaturelles en devaient rendre témoignage. Le Seigneur disait avec raison aux Juifs : *Si vous ne voulez pas me croire, croyez du moins à mes œuvres*¹.

Comment M. Renan échappe-t-il à l'obligation qui incombe à tout homme de bonne foi, de baisser pavillon devant une réunion de preuves aussi convaincantes que celles que l'on a de la divinité du Christ?

Il ne fait pas tant de façons que vous l'auriez cru. Vous avez pu voir qu'en montant dans sa chaire d'hébreu il comptait sur son éloquence pour bien convaincre la jeunesse

1. Évang. selon S^t Jean, X, 38.

qu'il n'y avait jamais eu de miracle *constaté*, ne mettant pas en doute qu'elle en conclurait qu'il n'y en avait jamais eu de *réel*. Il ne change rien à son procédé. « Une observation qui n'a pas été une seule fois démentie, dit-il, nous apprend qu'il n'arrive de miracles que dans les temps et les pays où l'on y croit, que devant des personnes disposées à y croire. Nous bannissons donc le miracle de l'histoire¹. »

« Un récit surnaturel implique toujours crédulité ou imposture². »

« Beaucoup de monde avait suivi Jésus au désert. Grâce à une extrême frugalité la troupe sainte y vécut. On crut y voir un miracle³. On nous fait la fatigante énumération de beaucoup de traits sentant la jonglerie. A une époque où on regardait la maladie comme la punition d'un péché, ou comme le fait d'un démon, le meilleur médecin devait être le saint homme, dont la douce parole suffisait souvent à la guérison du malade⁴. De là cette célébrité de Jésus comme exorciste, laquelle du reste se répandit peut-être à son insu⁵. La renommée lui attribua la résurrection de Lazare. Peut-être n'était-il que malade, et la joie de son arrivée le ramena-t-elle à la vie. Peut-être aussi l'ardent désir de fermer la bouche à ceux qui niaient outrageusement la mission divine de leur ami, entraîna-t-elle au delà de toutes les bornes les personnes passionnées qui composaient la famille de Béthanie. Peut-être Lazare, pâle encore de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort, et enfermer dans son tombeau de famille. Intimement persuadés que Jésus était thaumaturge, Lazare et ses deux sœurs purent aider un de ses miracles à s'exécuter, sans s'en faire plus de scrupule que tant d'hommes pieux qui ont cherché à triompher par des moyens analogues de l'obstination des hommes à ne pas croire⁶. »

M. Renan a-t-il ainsi, sans sourciller, assumé sur lui l'o-

1. Page L. — 2. Page LII. — 3. Page 199. — 4. Page 261. — 5. Page 264.
6. Page 361.

dieux d'avoir appelé *thaumaturge* celui qu'adorent deux cents millions de Chrétiens? Non.... Il dit que Jésus crut Lazare mort; mais il a beau user de toutes les précautions oratoires pour envelopper de son mieux sa pensée, elle se fait jour de manière à ne laisser au lecteur aucune illusion sur sa portée.

Quant aux prophéties, après avoir en quelque sorte reproché à Jésus, comme nous venons de le voir, le rôle qu'il a joué dans la mystification de l'humanité, on ne se serait pas attendu à trouver en M. Renan un prestidigitateur de la force de Robert Houdin. Il escamote cependant les prédictions avec l'aplomb le plus imperturbable, et quand elles sortent de son officine, il est presque impossible de les reconnaître. Ce n'est toutefois que dans les grandes occasions qu'il en use ainsi; car, si S^t Luc rapporte avec quelques détails la prophétie du Christ sur la ruine de Jérusalem, il se borne à dire qu'il est de toute évidence que l'Évangéliste aura rédigé son récit après le siège ¹. C'est si facile de postdater un écrit, que M. Renan ne peut pas se refuser ce petit plaisir. Cela passe d'ailleurs très-aisément à la faveur de l'influence qu'on obtient tout naturellement sur le public, quand on est versé, comme lui, dans tous les anciens idiomes de l'Orient; quand on peut appeler Caïphe Caïapha, et Marie-Madeleine Marie de Magdala. Malheureusement pour notre auteur, il n'est pas le seul qui parle l'hébreu, et même le syro-chaldaique ².

Nous avons en effet sous les yeux un ouvrage sur le livre de Daniel, écrit par le Docteur Cumming que nous avons déjà cité. Il n'a pas été composé pour les besoins de la cause, puisqu'il date de 1850. Or que nous dit-il de ce livre, dont M. Renan fait une compilation de légendes, que les persécutions d'Anthiochus Épiphane ont fait surgir ³; se débarrassant

1. Page XVII.

2. Cette langue, après tout, ne diffère pas beaucoup plus de l'hébreu que l'italien et l'espagnol ne diffèrent du latin.

3. Page 14.

par là d'un trait de plume de prophéties sur la date de la naissance de Jésus, dont l'exact accomplissement le gêne ?

« Que lorsque Porphyre, sceptique d'une haute réputation, vit le parfait accord entre le temps écoulé depuis Daniel et l'époque précisée par lui comme celle de la venue du Christ, il imagina de changer la date à laquelle le livre avait été écrit, pour faire cesser cette concordance; et le déclara composé par quelqu'un qui vivait du temps d'Antiochus Épiphanes, c'est-à-dire 200 ans avant l'ère chrétienne au lieu de 600 ans. Mais la réponse est facile, le livre de Daniel se trouvant dans la version grecque dite des Septante¹, qui a été faite et répandue dans le monde plus de cent ans avant la naissance d'Antiochus Épiphanes. L'allégation de Porphyre est donc insoutenable comme en opposition avec l'histoire, et on peut même dire parfaitement absurde². »

M. Renan devrait mieux choisir ses autorités, d'autant que celles qui militent en faveur de l'authenticité de ce livre sont presque irréfutables.

D'abord à partir du chap. 11, verset 4, il est écrit en syro-chaldaïque, langue familière à Daniel : *Les Chaldéens répondirent au roi Nébucadnetzar, en langue syriaque : Roi, vis éternellement*³.

En second lieu, il affirme en être lui-même l'écrivain. *Alors mon esprit fut saisi, à moi Daniel*⁴.

Ézechiel, qui vivait encore, lui rend ce témoignage qu'il était grand prophète, car il rapporte les paroles de l'Éternel comme ayant été : *Si un pays avait péché contre moi, et que j'eusse étendu ma main contre lui, et que ces trois hommes, Noé,*

1. Démétrius de Phalère ayant été chargé par Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, de compléter sa magnifique bibliothèque d'Alexandrie, et ayant appris que les Juifs possédaient un livre contenant les lois de Moïse, s'adressa au grand sacrificateur Éléazar pour choisir, dans chaque tribu, six hommes capables de traduire en grec cet ouvrage; et c'est la version de ces 72 interprètes, faite environ 300 ans avant J. C., qui est connue sous le nom de version des Septante.

2. *Prophetic Studies, or, Lectures on the book of Daniel*, by the Rev. John Cumming, D. D., page 10.

3. Daniel, II, 4. — 4. Daniel, VII, 15.

*Daniel et Job y fussent, ils délivreraient leurs âmes par leur justice*¹.

Il est fait, en maintes occasions, allusion à ce livre par S^t Paul et par S^t Pierre, et le Christ lui-même dit : *Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination dont le prophète Daniel a parlé (que celui qui le lit y fasse attention), etc.*².

Mais pour M. Renan il était une autorité plus haute que celles-là ! L'historien Josèphe rend témoignage de l'authenticité du Livre quand il dit : « Il parle de toutes ces choses comme si Dieu les lui avait montrées ; de telle sorte que ceux qui lisent ses prophéties et voient qu'elles ont eu leur accomplissement, doivent s'étonner de l'honneur que Dieu a fait à Daniel »³.

Qu'on prenne au surplus la peine de le lire. On verra de suite qu'il n'a pu être écrit que par un contemporain des événements qui y sont rapportés. Daniel parle de jeunes gens nourris de la table du roi⁴. Or ce n'était chose en usage que chez les Perses et les Chaldéens. Quatre cents ans après on n'eût plus songé à une circonstance de cette nature. Il en eût été de même du changement de noms qu'il mentionne quelques lignes après⁵, et qui était une coutume universelle parmi les Chaldéens, mais particulière à leur nation.

Daniel dit que telle chose s'est passée la seconde année du règne de Nabucadnetzar⁶. Or c'est encore là une de ces manières de dater, qui démontre le mieux qu'on parle d'événements contemporains.

Est-ce du châtiment de Sçadrac, Mesçac et Nabed-Négo qu'il est question, il les fait jeter par Nabucadnetzar dans une fournaise ardente. Or ce n'était que chez les Chaldéens que ce supplice était en usage.

Est-ce du sien qu'il parle, c'est dans la fosse aux lions qu'il est précipité. Or les Mèdes et les Perses qui avaient alors

1. Ézéchiel, XIV, 13 et 14.

2. Évang. selon S^t Matthieu, XXIV, 15. — 3. Antiq. X, 11.

4. Daniel, I, 4. — 5. Daniel, VII. — 6. Daniel, II, 1.

conquis Babylone étaient les seuls chez lesquels cette coutume fût établie.

En écrivant quatre cents ans plus tard, on n'aurait pas su faire ces distinctions. On n'aurait pas parlé non plus de femmes admises à la table de Balsçatsar ¹, car Xénophon nous dit que ce n'était qu'à Babylone que cela se faisait.

Puisque nous parlons de Xénophon, pourquoi ne dirions-nous pas aussi qu'il fait deux portraits, qui semblent tracés de main de maître; celui de Balsçatsar, et celui de Cyaxares, qui est Darius. Or ils répondent, trait pour trait, à la description du caractère que Daniel donne à ces deux souverains.

Il serait, d'après cela, oiseux de nous allonger davantage sur l'authenticité d'un écrit qui a été admis par les Juifs comme parfaitement canonique jusqu'à la venue du Christ, et qu'ils n'ont répudié que lorsqu'ils ont reconnu qu'il portait avec lui le sceau de leur condamnation.

Il est d'ailleurs un fait que nous avons à reprocher à M. Renan, qui nous paraît bien plus grave que d'avoir cherché à jeter un doute sur l'époque à laquelle le livre de Daniel a pu être écrit. C'est celui d'avoir voulu ébranler les bases sur lesquelles repose la foi des chrétiens, en niant que Jésus fût né à Bethléem, et fût de la famille de David, comme l'avaient annoncé les prophètes. Il arguë à cet effet des mille ans qui s'étaient écoulés depuis la mort de ce souverain, et avance, sans aucune espèce de preuve, que sa famille a dû par conséquent être éteinte. Il feint d'ignorer avec quel scrupule les généalogies se conservaient en Judée, et n'admet naturellement pas que Dieu ait pu prendre un soin particulier de celle de son Fils. Il révoque donc en doute le voyage de Bethléem, quoique l'Écriture nous explique bien ce qui l'a provoqué. C'est le dénombrement, nous dit-elle, ordonné par César-Auguste ².

Que fait là-dessus M. Renan? Il dit : « C'est le recensement opéré par Quirinius auquel la légende rattache le voyage de

1. Daniel, V, 3. — 2. Évang. selon S^t Luc, II, 1 et 2.

Bethléem. Or, il fut postérieur d'au moins dix ans à l'époque où selon Luc et Matthieu Jésus serait né. Ils le font naître en effet sous Hérode, tandis que le recensement de Quirinius n'eut lieu qu'après la déposition d'Archélaüs, c'est-à-dire dix ans après la mort d'Hérode¹. »

Croiriez-vous possible qu'un écrivain qui se respecte pût tenir un pareil langage, en présence de l'assertion positive de S^t Luc que ce dénombrement se fit avant que Quirinius fût gouverneur de Syrie?

M. Renan admet parfaitement que la Judée fut, pendant la vie de Jésus, dans un état d'excessive irritation, et que le recensement de Quirinius en fut la cause. Le cens étant la base de l'impôt, dit-il, et l'impôt étant le signe de leur vassalité, leurs récriminations ne peuvent surprendre. Elles allaient même jusqu'à ne plus nommer les douaniers qu'en compagnie des assassins, des voleurs de grand chemin².

Rapprochez ce tableau de l'assertion de S^t Luc, et vous comprenez à l'instant qu'en arrivant en Judée, Quirinius ne trouva pas le premier dénombrement assez complet, assez sévère; et qu'il en ordonna un nouveau, qui le fut tellement, qu'un homme aussi pauvre que Jésus n'en était pas moins obligé de payer la taxe.

Par ce double recensement tout s'explique parfaitement; mais Jésus pouvait alors être né à Bethléem, et il importait à M. Renan de le nier!...

On trouvera sans doute d'après cela que ce serait manquer d'égards pour nos lecteurs que de nous arrêter plus longtemps sur un ouvrage sans portée réelle. Nous avons donc hâte de terminer.

M. Renan s'étend longuement sur les différences existant entre les divers Évangiles. Il ne dit rien là de nouveau. En Allemagne l'école de Tübingen, en Angleterre les auteurs de *Essays and Reviews* avaient déjà épuisé ce chapitre. Nous n'avons pas à nous en occuper, ayant démontré que

1. Page 19. — 2. Page 161.

ces différences seraient toujours incompréhensibles pour les incrédules, puisqu'elles ont été l'œuvre de l'inspiration progressive du S^t Esprit.

N'ayant pu nous faire comprendre où résidait, pendant la vie de Jésus, cette puissance que requérait l'établissement du Christianisme dans le monde, M. Renan va peut-être l'attribuer à l'énergie avec laquelle, une fois mort, les timides pécheurs qui l'avaient entouré ont affronté les supplices.

On s'expliquera difficilement cette énergie, puisqu'il supprime le puissant mobile de se retrouver avec leur Maître dans les demeures éternelles; mais nous n'aurons, en aucun cas, à le suivre sur ce terrain où, comme nous l'avons fait entendre, s'égarrera tout homme qui n'aura pas les regards fixés sur ce Divin Conseil, où l'Évangélisation de notre globe fut arrêtée, même avant que la lumière eût été formée¹.

Nous en avons donc fini avec ce déplorable écrit.

Nous en étions à l'histoire du genre humain lors de la venue du Christ. Nous allons la reprendre où nous l'avions laissée.

1. M. Renan reproche à Jésus d'avoir cru au démon et à la puissance de Satan, parce qu'il a parlé aux Juifs le langage auquel les prophètes les avaient accoutumés. Il nous le représente également comme ignorant tous les mystères de la nature; comme un de ces hommes, en un mot, qui, étrangers à toute idée de physique, croient qu'en priant ils changent la marche des nuages, arrêtent la maladie et même la mort (page 41). Cela prête à rire que d'entendre ce langage sortir de la bouche de quelqu'un de si versé dans ces hautes questions, que de nous parler sérieusement de millions d'années à propos de l'existence que notre globe a devant lui.

CHAPITRE XIV.

ROME PAÏENNE.

Que tu étais grande, ô Rome, à la naissance du Christ ! Centre de la richesse et du pouvoir, centre des arts et des lettres, centre de tout ce qui constitue une civilisation avancée, ce n'était cependant que d'une poignée d'hommes, Troyens d'origine, qu'était provenue toute cette gloire.

Comment se fait-il que, parvenue au faite de ta grandeur, ta décadence ait été si rapide ?

Le but pour lequel tu avais été faite si puissante, était accompli. Ta grandeur n'avait plus d'objet.

Ce but, nous l'avons dit, était qu'une communication régulière étant établie entre la métropole et les provinces les plus éloignées de l'Empire, la prédication du Christianisme pût aisément, d'un point nommé, se répandre jusqu'aux extrémités de la terre.

Un Néron, un Domitien, irrités contre ce qu'ils appellent une secte dangereuse, se flattent-ils d'étouffer dans son berceau cette religion nouvelle, en livrant aux supplices ceux qui en font profession, un ordre de ces despotes couvre le monde d'échafauds ; mais le sang de ces martyrs a fertilisé le sol ; et ce qui devait, selon les idées humaines, amener la ruine du nouveau culte, ne fait qu'en accroître le prestige

L'empereur lui-même finira par partager cette croyance, et transportera à Byzance le siège de l'Empire.... C'est alors que tu seras complètement déchuë, Rome, naguères si hautaine!...

De quel droit cependant te plaindrais-tu de ton sort?

N'est-ce pas celui de tout ce qui existe ici-bas?

Tous les corps grandissent lentement; puis, arrivés à leur apogée, ils se trouvent sur une pente si rapide qu'ils ne descendant pas.... ils tombent.

Il est inutile de nous le dissimuler.... C'est là l'image de la vie matérielle de tous les êtres; bien plus, c'est celle de la vie de notre planète elle-même! Des millions d'années pour sa formation!... et, une fois l'homme placé sur sa surface, quelques mille ans pour son existence! ...

CHAPITRE XV.

ROME CHRÉTIENNE.

On a demandé si l'Évêque de Rome avait le droit de s'attribuer la suprématie sur tous les autres. Question oiseuse.... Les décrets du Tout-Puissant n'avaient-ils pas de toute éternité assigné à cette ville, passagèrement au moins, le rôle de métropole de la Chrétienté ? Sa grandeur temporelle n'avait-elle pas été simplement un prélude indispensable à sa grandeur spirituelle ? Celui qui étudie sans prévention les admirables débuts de l'Église Chrétienne, peut-il n'y pas voir la main de Dieu ? Ne se montre-t-elle pas surtout, d'une manière bien remarquable, dans la conversion de ces Barbares, qui envahirent successivement l'Empire Romain ?

Nous avons déjà dessiné, d'un trait rapide, les circonstances principales de cette longue histoire. Nous n'y reviendrons pas.

Si, dans sa haute sagesse, Dieu permit que le culte tout spirituel des premiers Chrétiens revêtit des formes plus matérielles, c'est, nous l'avons dit, que jamais sans cela cette religion n'eût pu être acceptée par des êtres aussi brutaux que ceux qui devaient faire plier l'Europe sous leur joug ; mais de là à ce qui devait se voir plus tard, quelle immense distance !...

Des Pontifes sacrifiant tout à leur ambition jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la suprême puissance!!..

Un clergé s'amassant d'immenses richesses sans se préoccuper de la pureté de leur source!!..

Une Église parlant au nom d'un Dieu de miséricorde, et s'arrogeant le droit de fouiller les consciences, pour livrer aux plus affreux supplices ceux qui avaient l'audace de se soustraire à cet épouvantable despotisme!!..

Certes, personne n'osera dire que ce fut là l'œuvre d'Évangélisation décrétée dans le Divin Conseil avant la formation des mondes!!.. personne ne pourra voir dans cet horrible tableau l'image de l'Église Spirituelle du Christ!!..

Oh Rome!... Rome!... pourquoi n'as-tu pas compris qu'en te laissant ainsi envahir par le matérialisme, tu perdais ce caractère spirituel qui constituait ta véritable puissance, ta véritable richesse, ta véritable grandeur?

Tu a voulu une puissance, une richesse, une grandeur temporelles; et tu t'es ainsi assimilée aux puissants, aux riches, aux grands de la terre, qui ne vivent qu'un jour.

Comment n'as-tu pas vu que l'Univers repose sur ce principe qui ne connaîtra jamais d'exception : que ce qui est matériel, ce qui appartient à la terre, descend, descend toujours.... que ce qui est immatériel, ce qui vit de la vie de l'esprit, monte, monte au contraire, et a les régions éternelles pour domaine?

La conquête du monde a été promise à l'Église du Christ, mais à cette Église Spirituelle, pour laquelle les biens de la terre ne sont que *comme la poussière, comme la boue des rues*¹.

Oserais-tu dire que tu es cette Église qui ne vit que par l'esprit, toi qui as placé ta puissance dans l'étendue de tes domaines, ta richesse dans les contributions de tes sujets? Aussi, cet empire que tu t'attribuais sur les couronnes des Princes, qu'est-il devenu? Ces foudres autrefois si redou-

1. II Samuel, XXII, 43.

tées, que sont-elles maintenant? Ton patrimoine t'est ravi pièce par pièce, et tes excommunications n'arrêtent point les déprédations! Ton pouvoir a chaque jour moins de force, et on peut entrevoir, dans un avenir plus ou moins éloigné, le moment où il n'en aura plus aucune.

Est-ce là l'image d'une puissance spirituelle qui, par son essence même, ne saurait que grandir, et envahir toutes les âmes qui s'agitent à la surface du globe? Non, non, c'est l'image d'un corps qui, par sa nature, une fois son apogée dépassée, ne peut plus que descendre. Ta chute, ô Rome, peut être plus éloignée encore que des regards humains ne le supposeraient.... Les œuvres de l'Éternel s'accomplissent parfois avec une grande lenteur; mais un peu plus tôt, un peu plus tard, l'accomplissement en est infaillible.

Tous les corps sont mortels. Aucun ne saurait se soustraire à son sort. Tu as voulu te faire corps. Tu ne peux donc, Rome, t'en prendre qu'à toi-même de l'avenir qui t'attend un jour ou l'autre.

CHAPITRE XVI.

QUEL AVENIR L'ATTEND?

« J'ai foi dans la promesse du Christ qui a dit à son disciple : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*¹; nous répondra sans doute le digne et vertueux Pontife qui occupe la chaire chrétienne. *C'est l'Éternel qui dirige toutes choses, qu'il fasse ce qui lui semblera bon*². A la demande d'Ézéchias, il fit rétrograder l'ombre que portait le soleil sur le cadran d'Achaz. Ne ferait-il pas pour le maintien de son Église un miracle plus surprenant encore ? »

Quand on lit dans l'Écriture quelle est la puissance de la foi; quand on sait, avec quelle absolue confiance Pie IX s'abandonne à ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de lui, on ne peut s'empêcher de se dire que là est la force qui soutient l'Église chancelante dont il est le chef suprême. Aussi sommes-nous bien loin de prétendre qu'il soit dans sa destinée de voir la chute du pouvoir temporel. Nous avons déclaré que les questions de *temps* demeureraient cachées pour l'homme, par une dispensation de la sagesse divine, et qu'ainsi nous ne nous en préoccupions jamais. Il ne faut

1. Évang. selon S^t Matthieu, XVI, 18. — 2. I Samuel, III, 18.

donc pas donner à nos paroles une actualité qu'elles n'ont point.

Etudier les principes sur lesquels repose la création et la conservation des mondes, et faire l'application des lois de la matière à ce qui est matière, des lois de l'esprit à ce qui est esprit, ce n'est pas prononcer sur ce qui se fera demain, ou ne se fera pas; c'est rechercher où est le véritable progrès; c'est aller à la vraie source pour en juger sainement.

Établir la complète impuissance de l'homme pour tout ce qui est en dehors de lui, et ne touche pas à sa liberté morale; déclarer que Dieu seul dirige les événements, en suscitant les individus les plus propres à l'accomplissement de ses vues et les douant, à cet effet, de facilités parfois exceptionnelles, c'est dire clairement que les vues ambitieuses d'un Souverain, que les désirs passionnés de tout un peuple, ne nous paraissent en aucune manière pouvoir influencer l'avenir de la Péninsule; qu'il n'en sera que ce que l'Éternel a arrêté d'avance dans sa sagesse.

Que tout lui soit possible, nous le déclarons comme Pie IX, quoique probablement dans un sens bien différent.

Dien, selon nous, peut tout ce qu'il veut, parce que sa sagesse lui fournit toujours quelque moyen d'avoir sa volonté accomplie; mais l'Église Romaine nous accuserait sans doute de restreindre la puissance Divine, si nous lui disions: « Un corps abandonné à lui-même tombe, et l'Être Suprême lui-même ne pourrait l'arrêter sans mettre un obstacle sur sa route. »

La Philosophie nous a peu à peu inculqué une telle habitude de l'analyse que nous en sommes pénétrés jusqu'à la moelle des os, et que nous voulons toujours tout analyser. Est-il question des perfections de l'Éternel, nous les analysons comme le reste. Si c'est, par exemple, de sa Toute-Puissance qu'il s'agit, nous nous demandons s'il pourrait arrêter un corps dans sa chute. Nous ne songeons pas que l'Être Suprême est l'Être synthétique par excellence, et qu'en conséquence ses perfections ne sauraient se disjoindre.

Dieu ne saurait arrêter le corps qui tombe, parce qu'il ne saurait le vouloir. Il a décidé dans sa sagesse, il y a quelques trillions de siècles, qu'il était bien que les corps abandonnés à eux-mêmes tombassent. L'Univers vivrait bien des trillions de siècles encore, que jamais Dieu ne pourrait vouloir autre chose que ce qu'il a voulu une fois ; parce que, cette chose étant souverainement sage, il n'en peut vouloir une qui le serait moins.

Étudiez ses volontés par rapport aux corps.... le monde leur a donné le nom de *Lois de la Physique*.... et vous verrez qu'elles se reproduisent toujours les mêmes.

Dire que Dieu a fait rétrograder le soleil pour donner un signe à Ézéchias, et que, par conséquent, pour sauver son Église, il pourrait bien faire un plus grand miracle encore, ce serait tout simplement n'avoir jamais étudié la manière d'agir de l'Éternel.

Pour supposer un instant à l'Être suprême l'idée d'altérer la marche des astres, il faudrait un immense intérêt. Or, de quelle importance pensez-vous que soient, aux yeux de Dieu, ces oripeaux dont un Pontife se revêt, comme la constatation de son pouvoir temporel ? De quel intérêt est-il pour la propagation de son Évangile chez les Esquimaux ou les Hindous, que le soi-disant Patrimoine de S^t Pierre soit un peu plus ou un peu moins étendu ? « *Ma grâce te suffit* » dirait le Christ à son vicaire, comme il le dit naguères à S^t Paul¹. Qu'as-tu donc besoin d'un miracle ?

Qu'il en fut accordé un à Ezéchias, c'est vrai ; mais que l'ordre de la nature ait été troublé par l'Éternel pour un si minime résultat, c'est ce que notre raison démentirait aussitôt que nous aurions pris la peine de réfléchir, et de nous dire qu'il y aurait *impuissance* de la part de Dieu à n'avoir pu convaincre ce monarque qu'en suspendant la marche des corps célestes, et risquant de détruire l'harmonie qui règne dans l'Univers.

1. 2^e Épître aux Corinthiens, XII, 9.

CHAPITRE XVII.

SERA-CE CELUI D'ÉZÉCHIAS?

Il y aura, sans nul doute, un certain nombre de nos lecteurs qui ignorera à quel récit biblique nous avons fait allusion en parlant d'Ézechias. Environ 2600 ans nous séparent de l'époque où vécut ce Roi de Juda. C'est donc par dizaines et peut-être par centaines de millions qu'il faut compter ceux qui ont eu connaissance de ce trait scripturaire, et cependant, dans toute cette foule, il n'y a probablement pas eu une seule personne qui en ait bien saisi le sens, qui ait, en un mot, bien compris où était le miracle. Néanmoins que la Providence, qui aveugle les sages et ouvre les yeux des ignorants, juge à propos de donner à l'un de ces derniers l'intelligence de quelque mystère de ce genre, chacun s'écriera : que la chose était si simple, qu'on ne s'explique pas comment tant de siècles se sont passés sans qu'on s'en soit rendu compte.

Ézéchias étant très-malade, et ses médecins désespérant de sa vie, Ésaïe vint le voir et lui dit : *Dispose de ta maison, car tu vas mourir.*

Alors Ezéchias tourna son visage contre la muraille et fit sa prière à l'Éternel, disant ;

Je te prie, ô Éternel, que maintenant tu te souviennes comme

j'ai marché devant toi en vérité et en intégrité de cœur, et comment j'ai fait ce qui t'était agréable. Et Ézéchiàs versa des larmes en abondance.

Or, il arriva qu'Ésaïe n'étant point encore sorti de la ville, la parole de l'Éternel lui fut adressée, et le Seigneur lui dit : Retourne et dis à Ézéchiàs, conducteur de mon peuple : Ainsi a dit l'Éternel, le Dieu de David ton père : J'ai exaucé ta prière ; j'ai vu tes larmes ; voici, je vais te guérir ; dans trois jours tu monteras dans la maison de l'Éternel, et j'ajouterai quinze ans à tes jours.

Ézéchiàs dit alors à Ésaïe : Quel signe aurai-je que l'Éternel me guérira et qu'au troisième jour je monterai à sa maison ?

Et Ésaïe répondit : Voici le signe que l'Éternel te donne pour t'assurer qu'il accomplira la parole qu'il a prononcée : L'ombre s'avancera-t-elle de dix degrés, ou rétrogradera-t-elle de dix degrés ?

Et Ézéchiàs dit : C'est peu de chose que l'ombre s'avance de dix degrés ; non, mais que l'ombre rétrograde de dix degrés ?

Ésaïe dit alors aux serviteurs d'Ézéchiàs : Prenez une masse de figues, et la mettez sur l'ulcère ; puis il cria à l'Éternel, et l'ombre rétrograda au cadran d'Achaz de dix degrés. Quand cela eut lieu, l'ulcère se trouva guéri.

Tout homme de l'art dira que le danger du Roi devait cesser du moment où l'abcès se faisait jour à l'extérieur, et qu'il n'y avait eu là d'autre miracle, qu'un de ceux qui se produisent journellement sous la main d'habiles médecins.

Il n'y en a pas eu davantage dans la rétrogradation de l'ombre sur le cadran d'Achaz.

Ézéchiàs tomba dans une léthargie si profonde, qu'au moment où il revint à lui, il n'eut aucune conscience du temps que son assoupissement avait duré. Il regarda le cadran,

1. Nous ignorons quels sont les degrés dont il est ici question, mais on comprend que, si le cadran solaire d'Achaz était divisé en soixante degrés pour 24 heures, par une rétrogradation de dix degrés l'ombre devait indiquer six heures de moins qu'au moment où Ésaïe parlait à Ézéchiàs.

2. II Rois, XX, 1 et suivants.

et voilà!... il était l'heure qu'il avait lui-même indiquée. Il avait été 18 heures sans connaissance¹!...

Tout médecin aurait pu dire d'avance : Si le Roi dort, il est sauvé. Mais Ézéchias comprit qu'il y avait là un miracle destiné à lui garantir que la promesse de l'Éternel s'accomplirait.

Sera-t-il de même accordé un miracle à Pie IX ? Le démembrement des États Pontificaux cessera-t-il, et ceux qui ont été détachés du Patrimoine de S^t Pierre rentreront-ils sous son obéissance ? Le corps qui tombe sera-t-il en un mot arrêté dans sa chute ?

À dire vrai, nous ne le croyons pas, parce que nous sommes convaincu que ce démembrement a été permis par l'Éternel dans un but que sa sagesse poursuit, mais qui échappe aux yeux des mortels.

Le monde croit que l'Église s'affaisse parce que son pouvoir temporel diminue. C'est au contraire le jour de sa gloire, le jour de sa splendeur qui approche, parce que sa vraie gloire, parce que sa vraie splendeur doit être SPIRITUELLE.

1. Peut-être aussi ces paroles : *Dans trois jours tu monteras dans la maison de l'Éternel*, signifient-elles que la léthargie devait être de 42 ou de 66 heures pour qu'il se relevât guéri, et trouvât sur le cadran l'heure qu'il avait désignée.

CHAPITRE XVIII.QUELLE INTERPRÉTATION VA-T-ON DONNER
A MES PAROLES ?

Nous nous le dissimulerions en vain. Dire au Souverain Pontife que les États de l'Église ne rentreront pas sous sa domination, c'est aux yeux des prélats qui l'entourent se déclarer l'ennemi de l'Église. Il faut donc nous attendre à être anathématisé par elle.

On dira que nous n'avons pas parlé du culte, parce qu'au fond nous voulions détruire le culte.

On dira que nous n'avons exalté l'Église Évangélique, que parce que nous voulions renverser l'Église Romaine.

Si nous eussions eu l'intention de l'attaquer, nous eussions discuté ses dogmes, et aurions fait ressortir ceux qui, selon nous, étaient en opposition avec l'Évangile; ou bien ceux sur lesquels la S^{te} Écriture se taisait, et qui, d'après notre principe, devaient être des institutions humaines.

Si nous avions cherché à diminuer l'influence ecclésiastique, nous aurions traité la question de la séparation de l'Église et de l'État, et aurions pu réussir à priver le clergé catholique du bienfaisant appui qu'il trouve encore chez la plupart des souverains.

Mais loin de vouloir en aucune manière affaiblir cette auréole de gloire dont les ministres du Christ devraient être entourés, nous nous souvenons de ce que nous avons lu dans le Livre sacré : *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu; et les puissances qui subsistent sont établies de Dieu.*

*Celui qui s'oppose à la puissance, s'oppose à l'ordre que Dieu a établi; et ceux qui s'y opposent attireront la condamnation sur eux-mêmes*¹.

*Le Seigneur saura réserver les injustes pour être punis au jour du Jugement, principalement ceux qui méprisent les puissances*². Or, quelles puissances ont plus de droit à notre respect que celles qu'il a placées à la tête de son Église, aussi longtemps qu'il juge à propos de les y maintenir?

Quant à ce qui regarde le culte, si nous nous sommes abstenu de toucher à ce sujet, c'est qu'avec la variété de formes qu'il a, suivant les sectes ou les peuples, nous aurions pu heurter des convictions dont la sincérité exige les égards de tout homme qui prétend au titre de chrétien; car *christianisme* doit être synonyme de *charité*. Mais s'il est à nos yeux une chose vraiment sublime en ce bas monde, c'est ce sentiment qui, au jour de Pâques, jette, d'un bout de la terre à l'autre, deux cent millions de chrétiens aux pieds de l'Éternel, pour le remercier d'avoir, en ressuscitant son Fils, donné à l'humanité un gage de sa propre résurrection, et de sa réconciliation avec lui par le sacrifice de Jésus-Christ.

S'il est donné aux Anges de connaître l'avenir, peut-être célèbrent-ils, dans leurs divins cantiques, l'avènement de l'époque où le S'-Esprit, ayant vaincu la philosophie humaine, amènera huit cent millions d'êtres au pied de la Croix, non-seulement dans les fêtes solennelles de l'Église, mais chaque jour de Sabbat. Il ne faut pas s'y méprendre. En employant six jours à l'œuvre de la Création et se repo-

1. Épître aux Romains, XIII, 1 et 2.

2. 2^e Épître de S^t Pierre, II, 9 et 10.

sant le septième, l'Éternel a fait, de l'institution du jour du repos, la pierre fondamentale de l'édifice, qui doit être élevé sur la terre en l'honneur du Christ. Ce jour de repos était nécessaire à la santé de nos corps et à l'entretien de nos facultés, mais il l'était plus encore au perfectionnement de nos âmes. Or pour les faire progresser dans la voie du salut, il faut que le dimanche ne soit pas simplement un jour où nous interrompons nos travaux; mais un jour consacré au culte; un jour où les commandements de l'Éternel sont remis sous nos yeux; un jour où la lecture de la Parole de Dieu nous rappelle combien a été grand son amour pour nous, et combien il serait juste et sage de répondre à cet amour par le nôtre.

Le Créateur qui nous a faits, sait combien nous sommes fragiles, et avec quelle promptitude nos meilleures résolutions sont mises en oubli. Il a en conséquence institué le culte, pour que ses ministres soient incessamment occupés à réveiller ceux qui s'endorment, à réchauffer ceux dont le zèle se refroidit.

Nous avons presque tous entendu, au moins une fois dans notre vie, quelqu'un de ces ecclésiastiques, dont l'éloquence semble dépasser la puissance humaine.

Si en les inspirant, le S^t-Esprit leur donne cette force, n'est-ce pas évidemment parce qu'il les destine à avancer, par l'organe du culte public, son œuvre d'Évangélisation?

Si le Christ a pris la peine d'organiser lui-même ce culte, *en donnant les uns pour être apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, et les autres pasteurs et docteurs*¹, n'est-il pas facile de comprendre que, sans cette institution biblique, l'Évangélisation du globe eût été presque impossible; puisque la S^{te} Écriture serait demeurée un livre fermé pour cette immense portion de la population de la terre, qui, ne sachant pas lire, ne pouvait parvenir à la connaissance de la Vérité, que par les soins laborieux des ministres du Seigneur?

1. Épître aux Éphésiens, IV, 11.

Si donc, voyant combien *la moisson est grande*, et combien il y a peu d'ouvriers, nous prions le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson¹, ne serait-il pas souverainement injuste de nous accuser de vouloir restreindre l'intervention de l'Église?

Faire des vœux pour que chaque famille reçoive toujours avec joie, le délégué du Sauveur qui lui apporte la S^{te} Parole, n'est-ce pas vouloir faire pénétrer, dans la vie de tout le monde, la salutaire influence du christianisme?

1. Évang. selon S^t Matthieu, IX, 37 et 38.

CHAPITRE XIX.

CONTINUATION DU SUJET.

On s'attachera peut-être à ceci, qu'ayant parlé des richesses considérables que le clergé a accumulées en certains pays, nous avons pu avoir en vue quelque attaque à ses droits de propriété, pour diminuer la puissance de ce grand corps qu'on nomme l'Église Romaine.

Souhaiter d'arriver, par la prédication pure et simple de la Parole de Dieu, à la résurrection de cette Église Apostolique, où *ceux qui possédaient des fonds de terre ou des maisons les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, qui le distribuaient à chacun selon le besoin qu'il en avait*, et où de cette manière personne n'était dans l'indigence¹, c'est certainement vouloir un clergé influent.

S'il est une population, sur la prospérité de laquelle nous nous soyons spécialement étendu dans une de nos études, c'est celle de cette Angleterre, qu'on a désignée comme une *nation lisant la Bible*. Quelle est la position qui y est faite au clergé?

L'archevêque de Cantorbéry marche après les princes du sang. Les évêques sont de droit membres de la chambre des

1. Actes des Apôtres, IV, 34 et 35.

Lords. Leurs revenus sont parfois si énormes, que c'est-à-peine si on pourrait y croire sur le continent. La considération dont le clergé est entouré est telle, qu'il n'est peut-être pas un grand seigneur qui, ayant une nombreuse famille, ne fasse entrer un de ses enfants dans les ordres.

Quand un ecclésiastique met tout l'intérêt de son existence à faire progresser le règne de Dieu, par l'érection de nouvelles églises; par l'établissement d'écoles où la lecture de la Bible apprend aux enfants à connaître leur Sauveur; par des institutions charitables où toute espèce de douleurs trouve, quelque apaisement, le zèle avec lequel il est secondé par une portion de son troupeau¹, lui rend toute entreprise de cette nature si facile, qu'il n'est aucun pays que puisse entrer, sous ce rapport, en comparaison avec la Grande-Bretagne.

Désirer voir un pareil état de choses s'étendre à toute la Chrétienté, dans la proportion de la richesse de chaque peuple, ce n'est certes pas vouloir restreindre les ressources que le clergé doit avoir pour l'accomplissement des œuvres de bienfaisance, qui sont inséparables de la prédication du christianisme. Mais insister plus longtemps sur des questions de cette nature, serait faire supposer que nous nous préoccupons plus des jugements des hommes, que de la recherche de la vérité. Nous poursuivrons donc courageusement notre tâche, nous sentant fort de la pureté de nos intentions.

1. Il est des individus en Angleterre qui répondent à toutes les demandes de ce genre par des souscriptions de cinq cents ou de mille livres sterling. Après ce que nous avons dit du duc de Northumberland, on doit bien supposer que les chiffres des dons qui ont l'avancement du règne de Dieu pour objet, doivent être généralement fort satisfaisants.

CHAPITRE XX.LA BIBLE EST LA SEULE RÈGLE OBLIGATOIRE
POUR LE CHRÉTIEN.

Jésus-Christ, en se séparant de ses disciples, leur dit : *Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du S^t-Esprit, et leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé¹.*

Il s'est ainsi adressé à tous ses apôtres sans leur assigner de chef, sans faire de distinction entre eux. Il pourrait, d'après cela, être fort difficile de démontrer, par le témoignage de la S^{te} Écriture, que l'institution de la Papauté soit de divine origine.

Nous ne serions pas surpris cependant qu'elle fût destinée par le S^t-Esprit, à établir l'Unité de l'Église Spirituelle, et à faciliter l'Évangélisation de toute la Terre.

L'unité d'une doctrine répandue chez cent peuples, ne se conçoit que par l'infailibilité de la Source d'où elle est venue.

Jamais l'homme ne croira à l'infailibilité d'un être qui lui est en tout semblable, parce que son élection aux fonctions pontificales aura été soumise à de certaines formes.

1. Évang. selon S^t Matthieu, XXVIII, 19 et 20.

Le Pape ne saurait donc être infaillible par cela seul qu'il a été élu Pape. Une réunion d'hommes faillibles ne peut pas non plus être infaillible, de quelques dignités ecclésiastiques que ces hommes aient été revêtus. L'infailibilité est un des caractères de la Divinité, et n'a pu être le lot que de ceux à qui Elle l'a transmise par inspiration.

Les écrivains de la S^{te} Parole ont donc seuls été infaillibles; et l'infailibilité de l'Église n'a de réalité, qu'en tant qu'elle repose sur cette Écriture qui est divine et par cela même infaillible, sans y rien ajouter.

Nous n'avons donc jamais été plus logiques, que lorsque nous avons dit que, pour que le Christianisme se répandît sur tout le globe, à la faveur de cette puissance d'action qui n'appartient qu'à l'Unité, il était probable que le S^t-Esprit provoquerait un jour l'élection d'un Pape, parfaitement pénétré de cette vérité : que le Vicaire du Christ ne peut être que celui qui met sa force dans sa Parole, et qui regarderait comme un sacrilège d'y rien ajouter d'humain. On le verra alors, nouveau Constantin, prendre la S^{te} Écriture pour *labarum*, et convoquer le monde à suivre cet étendard, comme le seul guide qui puisse le conduire dans la voie du salut.

Sous quel prétexte un chrétien pourrait-il alors se tenir en dehors de l'Église Universelle?

Quand on voulait présenter à son adoration tel ou tel prétendu saint, auquel on prêtait à cet effet quelque miracle, il était en droit de dire : « Je ne le connais pas. L'Évangile est ma seule règle, et depuis la mort de S^t Jean il n'a pu y être ajouté ni une ligne, ni un nom qui ait la moindre valeur à mes yeux. » Mais quand on lui dira : « Ce que nous voulons t'enseigner, c'est à *garder ce que le Christ a commandé à ses apôtres*, et les a chargés de l'apprendre. Tout ce qu'il a dit est inscrit dans le Livre sacré, et ses disciples n'ont fait dans leurs Éptres que nous développer ses enseignements. Quant à nous, nous ne voulons plus y joindre aucun précepte humain. » Il faudra bien qu'il y voie la religion même du Sau-

veur et que, s'il ferme l'oreille, il renonce à se dire chrétien.

Les ministres du culte ne formeront plus une armée d'hommes plus ou moins passionnés, souvent en lutte avec l'État et avec ses institutions. Ce seront les délégués de ce Pape qui s'effacera derrière le Livre qui fait sa puissance, et ils devront s'effacer comme lui, pour laisser agir la S^{te} Écriture, qui, étant la Parole visible du S^u-Esprit, aura naturellement bien plus de force, bien plus d'action sur les cœurs, qu'ils n'en pourraient avoir par eux-mêmes.

Une Parole d'Amour doit toujours finir par être bien reçue. Le prêtre qui se présentera la Bible en main, et ne cherchera son influence qu'en elle et que par elle, sera donc un peu plus tôt ou un peu plus tard, accueilli en ami de la maison; et quand, à la longue, on aura reconnu en lui un guide infaillible, son influence grandira tellement que l'Évangélisation du globe avancera à grands pas.

Sans cette infaillibilité qui est le partage du Livre sacré, il n'y aurait là qu'un édifice humain bâti sur le sable; mais plus nous lisons l'Écriture, plus nous reconnaissons que ces récits multipliés, dont le but nous a longtemps échappé, ont été introduits dans le S^t Livre, pour qu'il n'y eût dans la vie humaine aucune circonstance, aucune difficulté qui n'y trouvât sa solution¹.

Il faut bien s'attendre à ce que de petites différences entre les divers peuples de la terre, soient la conséquence forcée de l'obscurité qui recouvre certaines parties du texte sacré; mais le principe fondamental de l'Église Uni-

1. Que de personnes trouvent que le conseil que St Paul donne à Timothée de boire un peu de vin à cause de l'état de sa santé, sort de la dignité que devrait toujours conserver le Livre divin! Qu'elles seraient surprises si elles savaient combien d'êtres disposés à un ascétisme trop rigoureux, ont été encouragés par ces paroles à y mettre un terme, quand leur santé a commencé à en être altérée; combien aussi ont compris par là que les excès du vin étaient seuls repréhensibles, et qu'en user avec modération est une jouissance permise.

verselle sera partout le même, et c'est là l'essentiel. Sur sa bannière seront écrits les mots : **CHRIST SAUVEUR ET SEUL MÉDIATEUR ENTRE DIEU ET LES HOMMES**, et sous son égide les nations s'avanceront vers le **VÉRITABLE PROGRÈS**.

CHAPITRE XXI.

EN QUOI ROME S'EST-ELLE, ELLE-MÊME, CONDAMNÉE ?

« Qu'est-ce qui empêche, va-t-on nous dire, que cette grande œuvre de l'Évangélisation du globe, que vous nous donnez comme le but de la Création, ne soit poursuivie par l'Église Romaine telle qu'elle est constituée aujourd'hui ? »

*Laloi parfaite est la loi de la liberté*¹, est-il écrit dans ce Livre dont toutes les paroles sont *oui et amen*.

Le principe sur lequel est fondé tout l'édifice de l'Église Romaine est celui de la domination, du despotisme.

Il y a donc incompatibilité entre la première œuvre qui est toute spirituelle, et la seconde qui est toute temporelle.

Il y a là le même antagonisme de principes qu'entre ce spiritualisme et ce matérialisme, dont nous avons cherché à faire suivre à nos chers élèves, l'incessante lutte depuis les temps les plus reculés.

Le moment est venu pour eux d'embrasser d'un regard synthétique l'histoire de tous les peuples de la Terre.

Qu'ils fouillent celle des Hindous, des Chaldéens, ou des Égyptiens; celle des Parsis, des Aztèques, ou des Incas; celle des Phéniciens, des Grecs, ou des Romains, ils trouveront

1. Épître de S^t Jacques, I, 25.

partout la tradition du péché originel; la conviction que l'homme doit chercher à se réconcilier par quelque sacrifice sanglant avec une divinité irritée contre lui; l'exploitation de cette idée universelle par un sacrificateur qui se place entre l'homme et son Dieu; l'institution d'un culte dont le Pontife se présente à la créature comme en relations directes avec la Divinité; la domination plus ou moins complète de cette faible créature par l'homme fort qui s'étant revêtu d'un caractère divin, l'oblige à mettre à ses pieds, puissance, honneurs, richesses; l'ambition toujours croissante de ce maître qui, une fois les biens de la terre à sa discrétion, veut encore la domination sur les esprits et sur les cœurs; le despotisme, enfin, arrivant à son apogée par la compression de la pensée humaine, la seule conquête que le sacerdoce eût encore à accomplir pour avoir tout soumis à son empire.

Tout Souverain Pontife doit se reconnaître à ce tableau, qu'il soit le Prêtre d'Isis ou de Vischnou, l'interprète des volontés de Jupiter ou le Vicaire de Jésus-Christ.

Pourquoi cette ressemblance entre des peuples de caractères si différents?

Parce qu'il était dans la nature de cet homme sorti presque complètement matériel de la main du Créateur, d'avoir le sentiment de sa misère morale et de son extrême faiblesse et d'éprouver ainsi le besoin d'un Médiateur entre lui et l'Être Suprême; et qu'il était dans celle de certains hommes de génie, d'abuser de leur supériorité intellectuelle pour dominer ceux qu'ils sentaient leur être inférieurs sous ce rapport.

Quand la créature se fut développée, non-seulement intellectuellement, mais moralement, Élohim jugea, dans sa souveraine sagesse, que le moment était venu de lui faire comprendre qu'il ne pouvait être apaisé *par le sang des taureaux et des boucs*; qu'un être qui, par son péché avait encouru la condamnation, ne pouvait s'en garantir par le sacrifice d'un vil animal; que c'étaient des âmes dont l'essence était divine qui s'étaient perdues; que leur rachat ne pouvait être

effectué que par l'immolation d'une Divine Victime; mais que son Fils s'étant offert, même avant la création des mondes, pour être cette Victime expiatoire, il allait descendre sur la Terre, s'y revêtir d'un corps, et après avoir donné à l'humanité l'exemple d'une vie pure et sainte, offrir ce corps en oblation pour les péchés du monde.

C'est ce que S^t Paul nous explique avec une admirable clarté dans son Épître aux Hébreux.

Il était impossible, nous dit-il, que le sang des taureaux et des bœufs ôtât les péchés¹. Ésaïe ne l'avait-il pas annoncé solennellement quand il s'était écrié : Écoutez la parole de l'Éternel, conducteurs de Sodome; prêtez l'oreille à la loi de notre Dieu, peuple de Gomorrhe. Qu'ai-je à faire, dit l'Éternel, de la multitude de vos sacrifices? Je suis rassasié d'holocaustes de moutons et de bêtes grasses? Je ne prends point plaisir au sang des taureaux, ni à celui des agneaux et des boucs. Le parfum de vos oblations de néant m'est en abomination².

Le Fils dit alors à son Père : *Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté; et cette volonté étant que nous fussions sanctifiés, nous l'avons été par l'oblation du corps de Jésus-Christ.*

Ce sacrifice, à la différence de tous les sacrifices qui s'étaient faits jusqu'alors et qui se renouvelaient chaque jour pour chaque péché, a en une seule fois effacé tous les péchés du monde.

L'Apôtre est positif à ce sujet. *Christ, après avoir offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis pour toujours à la droite de Dieu, et y attend que ses ennemis soient réduits à lui servir de marchepied.*

Par une seule oblation, il a amené à la perfection ceux qui ont été sanctifiés; et le S^t-Esprit nous a déclaré que, parlant d'eux, le Seigneur avait dit : Je ne me souviendrai plus de leurs péchés ni de leurs iniquités.

Il n'est donc pas besoin, ajoute S^t Paul, d'autre oblation pour le péché. Le chemin nouveau qui mène à la vie nous a été frayé

1. Épître aux Hébreux, X, 4. — 2. Ésaïe, I, 10 et suivants.

par le sang de Jésus, à travers le voile du sanctuaire qui est sa propre chair.

Sachant donc que nous avons un grand sacrificateur dans la maison de Dieu, approchons-nous de lui avec un cœur sincère, avec une confiance pleine et parfaite, ayant les cœurs purifiés des souillures d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'une eau pure.

Celui qui a fait les promesses est fidèle. Retenons donc constamment la profession de notre espérance¹.

On comprend que des créatures, ayant devant les yeux la perspective du châtiment que leurs fautes leur avaient mérité, et la presque certitude de l'incapacité de leurs sacrifices à les en préserver, durent recevoir d'aussi consolantes paroles avec de véritables transports de joie; et qu'ainsi le désespoir auquel elles étaient prêtes à s'abandonner, fit place à des chants de triomphe.

Ne soyons donc pas surpris du complet changement qui s'opéra chez les premiers chrétiens.

Ce fut comme une nouvelle vie. L'égoïsme païen disparut comme par enchantement. *La multitude de ceux qui avaient cru ne fut plus qu'un cœur et qu'une âme. Personne ne dit plus que ce qu'il possédait fût à lui en particulier; toutes choses étaient communes entre eux².*

Mais hâtons-nous de le dire.... Ce n'était point la communauté socialiste résultant d'un égal partage provoqué par la loi; c'était la communauté que devait nécessairement produire la charité chrétienne, poussée jusqu'à ses dernières limites.

Combien dura ce beau règne du spiritualisme chrétien, c'est ce que nous ne saurions dire.

Quelques individus étaient changés. La race humaine ne l'était pas. On venait d'apprendre ce qu'était le spiritualisme, et ce qu'il pouvait; mais une grande époque s'approchait!...

1. Épître aux Hébreux, X, 7 et suivants.

2. Actes des Apôtres, IV, 32.

C'était celle de l'envahissement du midi de l'Europe par les Barbares. Il ne fallait pas s'attendre à faire des spiritualistes de cette masse de guerriers à moitié sauvages. L'Éternel n'en eut pas un instant la pensée.... Comment donc va-t-il faire des chrétiens de tous ces peuples qui sortent de leurs régions glacées.... Huns, Alains, Vandales, Goths, Visigoths, etc., etc. ?

Vous l'avez vu à l'œuvre dans la Création.... Le temps n'est rien pour lui.... Que la civilisation recule de plusieurs siècles, quel mal y a-t-il pour un Dieu qui peut attendre?... Il laissera donc un libre jeu aux passions humaines. Peu à peu le matérialisme se glissera dans l'Église. Ses prélats ambitionneront cette position dominante que le sacerdoce a toujours eue dans les anciennes religions. Ils s'entoureront d'un luxe qui éblouira la multitude, sous prétexte de se concilier la vénération de toutes ces peuplades sauvages.

Ils donneront au culte une grande splendeur, déclarant indispensable de parler aux yeux des Païens pour hâter leur conversion.

Des masses seront ainsi amenées à pratiquer le Christianisme; mais, sans en saisir l'esprit, sans en comprendre toute la merveilleuse grandeur.

Peu à peu, l'empire que l'Église Romaine se sera acquis sur les esprits, deviendra une soif de pouvoir; et l'essai qu'elle fera de sa force sera de nature à étonner le monde.

A la simple voix d'un ermite, elle lancera la Chrétienté sur l'Islamisme.

D'éminents écrivains ont décrit les progrès que ce frottement de l'Occident avec l'Orient fit faire à la civilisation. Nous n'avons qu'à en faire ressortir le trait le plus saillant : celui de la domination exercée dès lors sur le monde Chrétien, par l'Église de Rome.

Si l'avancement du règne du Christ eût été le seul objet de la Cour Pontificale, ç'eût été un magnifique spectacle; mais des hommes ayant toutes les passions qui sont notre malheureux lot, s'assirent dans la chaire de St Pierre, et leurs luttes con-

tinuelles, aujourd'hui avec un Souverain, demain avec un autre, eurent bien plutôt pour objet l'augmentation des domaines de l'Église et de sa puissance temporelle, que l'accroissement de la foi.

Il se produisit, sur ces entrefaites, une circonstance assez remarquable pour ne pas être passée sous silence.

Le mouvement général occasionné par les croisades, avait naturellement porté sur la Terre Sainte le principal intérêt de la Chrétienté. A force de parler de Jérusalem, de la majesté de son temple, et de la splendeur plus grande encore de celui qui l'avait précédé, on en vint à se dire que, si un aussi pauvre peuple que la nation juive avait élevé à l'Éternel une aussi magnifique demeure que celle de Salomon, il était humiliant pour la Chrétienté de n'en pas posséder de semblable; et là-dessus, de Pontife en Pontife, on se transmit l'idée d'élever à Rome, en l'honneur de S^t Pierre, une splendide basilique.

Bientôt cette pensée reçut un commencement d'exécution. La foi des fidèles fut exploitée chez tous les peuples chrétiens, et les offrandes furent d'une largeur à satisfaire les plus exigeants; mais les millions et les millions s'engloutissaient dans cette œuvre colossale, et le moment vint où le Trésor Pontifical étant vide, il fallut user pour le remplir des plus déplorables ressources. La vente des indulgences prit, comme nous l'avons dit, les proportions d'un trafic scandaleux; et ceux que révoltait déjà le despotisme de Rome, eurent beau jeu pour crier contre elle, quand on vit ses mandataires dépouiller sans pudeur les contrées où ils établissaient ce commerce immoral.

Représenter au peuple que l'Église du Christ devait être pure et sans tache; que la Parole de Dieu devait être sa seule règle; qu'il n'en était point ainsi de Rome, et qu'elle manquait en conséquence à sa divine mission; c'est ce que des ecclésiastiques, qui reçurent le nom de *réformateurs*, entreprirent.

Que tout juge impartial prononce. N'était-ce pas une

louable entreprise, que de chercher à mettre dans la main de tous, par une traduction en langue vulgaire, le Livre qui a été donné aux hommes par le Maître de l'Univers, pour leur servir de règle de conduite, et leur faire connaître à quelle haute destinée ils sont appelés?

Entre la voix de l'Éternel, et celle d'une Église égarée à la poursuite de ses intérêts temporels, laquelle devait être écoutée de préférence?

CHAPITRE XXII.

CONTINUATION DU SUJET.

La colère que ressentit le Saint-Siège, à l'ouïe des reproches trop fondés que les réformateurs lui adressaient, grandissant de jour en jour, ne connut bientôt plus de bornes.

Des êtres prétendant s'arracher à sa domination l... c'était un forfait digne du dernier supplice.

Tout Souverain qui voulait échapper aux foudres de l'Église, devait donc faire justice de ceux de ses sujets, qui avaient eu l'audace d'embrasser la réforme.

« Pourquoi du reste hésiter ? Ceux qui secouent aujourd'hui le despotisme de Rome, secoueront demain celui de la Royauté. Ce sont des hommes impatients de tout joug, qui prennent les armes pour la défense de leur indépendance. Réunissons-nous contre eux, dit à chaque monarque le vicaire de Jésus-Christ, vu que notre cause est la même. »

Il est dans le vrai en parlant ainsi, car depuis longtemps la tyrannie ecclésiastique a donné la main à la tyrannie gouvernementale; et ces deux despotismes ont acquis une grande force en s'appuyant l'un sur l'autre.

Quelques Princes, cependant, songent à profiter des embarras dans lesquels la réforme jette la cour de Rome, pour en obtenir certaines concessions; pour se dérober même à

la suprématie qu'elle s'est arrogée sur leurs couronnes. Il en résulte des luttes, à la suite desquelles des peuples entiers se délivrent du joug que l'Eglise faisait peser sur eux. Elle arme alors contre ces nations, les Rois qu'il lui sont restés fidèles, et la guerre désole la Chrétienté.

Le fanatisme de certains Souverains est surexcité par la politique astucieuse de la cour de Rome ; et, en faisant couler à flots le sang de leurs sujets, en faisant monter sur le bûcher des malheureux qui, à mettre tout au pire, n'étaient que des hommes égarés, ils ne voient pas.... les aveugles!... quelles en seront les conséquences pour eux-mêmes !

La Fronde, la Saint-Barthélemy, les dragonades, la révocation de l'Édit de Nantes surtout, ont été pour la France des causes d'affaiblissement, dont elle a eu bien de la peine à se remettre ; mais si on veut se rendre bien compte de l'effet délétère que le despotisme ecclésiastique, soutenu par un Souverain, peut avoir sur la grandeur d'une nation, il faut se représenter ce qu'était la monarchie espagnole sous Philippe II, et voir à quel degré d'abaissement elle est descendue.

L'Espagne s'est plainte d'avoir été traitée par le congrès de Vienne comme puissance de second ordre ; mais elle s'est placée elle-même au troisième ou au quatrième rang dans l'opinion publique, en condamnant aux galères des hommes, dont le crime était d'avoir cherché à répandre la *Parole de Vérité* ; à apprendre à des frères se disant chrétiens, à quel caractère Jésus-Christ les reconnaîtrait comme tels¹. Le progrès général de l'Europe a été si merveilleux depuis quelques années, que l'Espagne n'a pas pu s'y soustraire complètement ; et que, malgré l'influence cléricale, l'inquisition y a été contrainte de baisser pavillon, en ce qu'elle

1. Les sollicitations en grâce parties d'Angleterre et de France ont été si multipliées que la Reine n'a pu se refuser à une commutation de peine. Matamoros et ses coaccusés en ont été quittes pour l'exil ; mais cela ne change rien au principe qui les a fait condamner, et sur lequel la législation espagnole doit être jugée.

avait du moins de plus atroce; mais la condamnation à laquelle nous venons de faire allusion, montre que l'esprit qui la dirigeait, l'esprit de Philippe II, le despotisme ecclésiastique en un mot, est demeuré le même dans cet infortuné pays.

Qu'après s'être rendu compte de ce qu'il a été et de ce qu'il est, on en fasse de même de l'Angleterre qui, en adoptant la réforme a proclamé la liberté d'examen, principe sur lequel toutes les autres libertés reposent.

Qu'on la prenne à Elisabeth, et qu'on voie ce qu'elle est devenue; ce qu'est cet immense empire qui étend ses ramifications dans toutes les parties du globe; dont le commerce couvre toutes les mers, et dont l'influence n'est surpassée par celle d'aucune autre nation.

Voulez-vous savoir la véritable raison d'une prospérité aussi inouïe?

Ne la cherchez pas en simples analystes. Remontez aussi haut que la force de votre aile vous le permettra, et regardez....

La LIBERTÉ de l'homme a été le principe fondamental de la création des mondes.

Ils ne peuvent exister que par le principe qui les fait vivre.

La liberté est donc le but vers lequel tous les peuples tendent, comme conséquence forcée de leur origine.

Il n'y a ainsi de VÉRITABLE PROGRÈS que celui qui rapproche de la LIBERTÉ.

Le despotisme n'a pas de principe de vie en lui-même. Tout despotisme a été voué à la mort le jour où, en plaçant l'homme sur la terre, Dieu lui a dit : « Je t'ai fait libre. »

Il serait déraisonnable de croire que l'Éternel ayant donné son Fils pour s'acquérir, par cette marque d'un indicible amour, la libre affection de sa créature, n'aurait rien trouvé de mieux, dans sa suprême sagesse, pour l'amener à lui, que l'intervention d'une Église, véritable personnification du despotisme; d'une Église, dont le principe est diamétra-

lement opposé à celui qui l'a dirigé dans l'œuvre de la Création.

L'Église Romaine n'est donc évidemment qu'un instrument transitoire, qui sera brisé quand il aura fait son temps.

CHAPITRE XXIII.QUELS SIGNES SEMBLENT INDIQUER QUE LE TEMPS
APPROCHE ?

Au moment où le Christianisme allait faire son apparence sur la terre, nous voyons surgir un grand Philosophe, qui fait ressortir avec une telle verve le ridicule des croyances païennes, qu'à sa voix Rome s'écrie : « Les Dieux s'en vont. »

La seconde moitié du dix-huitième siècle nous offre un tableau, qui nous rappelle l'époque de Cicéron....

Nous en sommes restés à la fin du règne de Louis XIV. L'Église s'entend si bien avec la Royauté, que leur despotisme se confond souvent dans ses effets. La France se sent opprimée; mais, quand elle veut remonter à la source de toutes ses misères, elle ne sait pas bien à laquelle des deux s'en prendre.

Le moment vient cependant où, humiliée de la position que la faiblesse de Louis XV lui a faite, elle paraît vouloir rejeter sur ses Souverains et sur la noblesse qui les entoure, tous les maux qu'elle endure.

Sur ces entrefaites surgissent quelques hommes qui, à une haute intelligence, joignent en général une grande causticité d'esprit. A les entendre, la philosophie a des remèdes pour toutes les souffrances de l'humanité; mais, pour les

appliquer, il faut avoir bien étudié les causes de ces souffrances.

Voilà donc nos Philosophes cherchant à l'envi où est la source du mal dont la France est travaillée. Ils fouillent tout le passé de la monarchie. Croyances, institutions, coutumes, tout est analysé. Les plaies du corps sont mises à vif, et nos Docteurs en arrivent à cette triste conclusion : que la gangrène en a envahi toutes les parties ; que l'oppression de la pensée a empêché qu'on arrêtât les progrès du mal, et qu'il a pris ainsi de telles proportions qu'une catastrophe est devenue imminente.

Convictions religieuses, droit divin de la Royauté, privilèges de la noblesse ; tout, d'après eux, doit finir par être emporté par un seul et même ouragan.

Ce serait couvrir la France de ruines, auriez-vous probablement objecté si vous eussiez été présents ; mais ils ne sauraient voir la chose comme vous. Il y aura là, d'après eux, un progrès sensible ; et leur patrie aura la gloire d'avoir fait faire un grand pas à la civilisation, et au développement intellectuel du genre humain.

Vous reconnaissez bien vite que Descartes a passé par là ; que son principe de mettre tout à bas pour recommencer à nouveaux frais, est celui qui dirige nos Philosophes.

Que voulez-vous ?... Il leur a appris à raisonner.... L'impitoyable logique est ainsi devenue leur guide.

Que sont à leurs yeux les privilèges de la Royauté et de la noblesse ? Des croyances suscitées par l'Église, comme celles qu'elle avait imposées aux nations au profit de son pouvoir et de sa richesse.

Sur quelles bases repose tout cet édifice ? Sur la crédulité humaine. Une fois l'homme amené à voir de ses yeux se liquéfier le sang de Saint Janvier, il ne pouvait plus rien y avoir, disent-ils, dont on ne parvînt à la longue à le convaincre.

Avouons-le franchement.... Il n'y a jusque-là rien à objecter à leur raisonnement.

Si la Religion est la Vérité elle-même, il ne peut rien y avoir en elle que de vrai. Si vous y trouvez la moindre duplicité, la moindre fraude; si une chose connue comme fausse, vous a été donnée comme vraie, cette Religion n'est plus la Vérité absolue, et par conséquent, vous êtes autorisés à douter de tout ce qu'elle vous enseigne.

Elle vous dit que le Christ est descendu sur la terre, et a donné sa vie pour le rachat des péchés du monde; mais comment croire au miracle de l'Incarnation, quand le prêtre qui vous l'annonce vous parle en même temps de celui qu'a opéré un morceau de la vraie croix, et que vous avez la preuve que sa relique n'a rien d'authentique?

Sapant ainsi l'une après l'autre toutes les bases de la doctrine chrétienne, au moyen de ce raisonnement bien simple : qu'elles reposent sur l'affirmation de l'Eglise, et qu'on n'y peut avoir foi, du moment où elle en a imposé à la Chrétienté sur un point quelconque, la Philosophie arrivera de négation en négation à révoquer l'existence de Dieu; et nous démontrera jusqu'à l'évidence, que, du moment où l'on supprime comme pierre fondamentale du Christianisme, la Parole inspirée par l'Esprit de Dieu, tout l'édifice croule, sans que rien en puisse arrêter la chute.

La Parole de Vérité ne contenant que la vérité, telle est donc la seule base contre laquelle la philosophie humaine soit impuissante, et doit venir un jour échouer.

La Réforme, qui l'a parfaitement compris, s'est appuyée uniquement sur elle; et la conséquence en a été qu'elle a appris d'elle à connaître la VRAIE LIBERTÉ.

Rome au contraire s'est toujours effrayée, quand elle a entendu prononcer le mot de LIBERTÉ. Aussi la Philosophie l'eût-elle à peine articulé, qu'elle se déclara son ennemie acharnée.

Elle menaça de ses foudres ces incrédules, qui cherchaient à lui arracher pièce à pièce les derniers lambeaux de son ancienne puissance; mais ils ne firent que s'en rire.

Un auxiliaire lui restait encore. C'était la Royauté. Elle lui

offrit de réunir leurs forces, et de combattre ensemble leurs communs ennemis; mais le trône sur lequel elle cherchait son appui était vermoulu, et ils tombèrent ensemble.

On crut un moment qu'ils allaient se relever. La Restauration siégeait aux Tuileries, et Rome entonnait déjà des chants de triomphe; mais ce ne fut qu'un éclair.

La Philosophie avait inscrit sur son drapeau le mot magique de LIBERTÉ. La nation crut que là était le PROGRÈS. Ses conquêtes de 89 devinrent son idéal.

Il est pénible d'avoir à lui annoncer que ce n'est là qu'une illusion; mais nous avons eu le courage de dire à l'Église Romaine: Tu as été percée à jour par la Philosophie, et ton existence ne peut plus être bien longue. Pourquoi n'aurions-nous pas celui de dire à la Philosophie: Avec ton incrédulité, tu mènes le monde au néant; mais ton édifice est sans base, et au premier jour il croulera avec toi?

CHAPITRE XXIV.

QU'EST-CE QUE LA LIBERTÉ ?

Dieu, avons-nous dit, a créé l'homme libre.

Cette liberté a été le principe sur lequel a reposé la création de l'univers. Nous pourrions même dire plus encore ; car c'est pour sauver l'homme, sans attenter à sa liberté, que Dieu s'est engendré un Fils, et que du Père comme du Fils, l'Esprit est provenu. L'existence d'Élohim, Père, Fils et S^t Esprit, l'existence, en un mot, de la Très-Sainte Trinité, est donc en corrélation intime et nécessaire avec la liberté de l'homme.

Le Créateur ne pouvait par conséquent lui faire un plus beau don. A le lui faire, il ne l'a sans doute pas tronqué, écorné. Le don a dû être complet. La liberté, don divin de l'Éternel à sa créature, est donc une LIBERTÉ ABSOLUE.

La liberté du corps pouvait-elle l'être ? Non. Tous les corps sont soumis aux lois de la nature. Ils peuvent souffrir du chaud, du froid, de la maladie. Ils sont, en tout cas, soumis à l'inexorable loi de la désaggrégation de leurs molécules, à la loi de la mort. Tous les animaux sont à cet égard placés sur le même pied que l'homme. La liberté, ayant été donnée à ce dernier pour le distinguer des animaux, n'a donc rien à faire avec le corps.

La liberté de l'intelligence peut-elle être absolue? Nous avons vu que notre plus ou moins d'intelligence, dépend de la disposition toute matérielle de nos facultés dans notre cerveau. Elles peuvent donc y être plus ou moins restreintes, plus ou moins comprimées; leur conservation dépend, comme celle des corps, des circonstances extérieures; une chute, une maladie peuvent avoir une immense influence sur elles. Qu'un accident tout matériel, comme la perte de la vue ou de l'ouïe, survienne à un homme, tout le développement de ses facultés en peut être arrêté. D'ailleurs l'intelligence est un don accordé, dans certaine mesure, à divers animaux. La liberté de l'homme, qui doit le distinguer d'eux, n'a donc rien à faire avec son intelligence.

Ce qui est vraiment libre dans l'homme, c'est donc son âme. Il peut être retenu sur un lit de douleur; il peut gémir dans les chaînes de l'esclavage, il n'en est pas moins libre; parce que c'est son âme, parce que c'est sa volonté qui constitue sa liberté; et cette liberté est absolue, parce que cette âme est immatérielle; parce que son essence est divine; parce que ses aspirations s'étendent jusqu'à une vie éternellement heureuse auprès de son Créateur.

Si Dieu, en douant l'homme d'une âme libre, l'a ainsi prédestiné à une éternité bienheureuse, il a dû faire tout ce qui dépendait de lui, pour que cet homme ne s'en privât pas en se rendant l'esclave du péché. Il ne pouvait cependant faire violence à sa volonté. Il n'eût plus été libre. Il a donc suscité l'Esprit-Saint, en lui donnant pour tâche de travailler par de bonnes inspirations au salut de sa créature.

Si l'Église vient se placer entre l'Esprit-Saint et l'homme, et cherche à dominer l'âme de ce dernier, au profit de sa considération personnelle et d'une grandeur matérielle, toute mondaine, elle n'est évidemment pas un instrument divin, travaillant à l'accomplissement du but que l'Éternel s'est proposé en créant l'homme libre. Elle est un instrument humain, s'occupant de l'accroissement de sa puissance tem-

porelle ; et, comme tout ce qui est humain, tout ce qui est corporel, elle doit périr.

La Philosophie est-elle destinée à la remplacer ? Peut-elle donner à l'homme la vraie liberté ? Peut-elle surtout lui enseigner à en faire le noble usage, qui doit lui ouvrir les portes de ce Ciel, où sa demeure a été préparée avant même qu'il eût vu le jour ? C'est ce que nous avons à examiner.

CHAPITRE XXV.

LA PHILOSOPHIE NOUS CONDUIT-ELLE A LA VRAIE LIBERTÉ ?

Notre étude sur Descartes a montré à nos lecteurs le Cartésianisme amenant, par la progression naturelle des idées, ce grand bouleversement qu'on a appelé la Révolution Française.

La doctrine du doute a commencé par ébranler les croyances religieuses. L'autorité de l'Eglise a été mise en question; et comme elle a de tout temps commis cette grande faute, d'algamaler le spirituel et le temporel; de proclamer que celui qui touche au patrimoine de S^t Pierre, aux biens du clergé, à tout ce que Rome, en un mot, possède de richesses ou d'influence, attaque le principe sur lequel l'Eglise est fondée; attaque la religion du Christ elle-même; il saute aux yeux que la Philosophie n'a pas pu s'arrêter à des discussions dogmatiques; que du dogme elle est passée aux institutions ecclésiastiques; des institutions aux intérêts qu'elles régissaient; des intérêts spirituels aux intérêts temporels; des intérêts temporels aux intérêts sociaux, c'est-à-dire, aux rapports de l'Eglise et de l'Etat, aux liens existant entre l'Eglise et la Royauté.

Quand elle a eu reconnu qu'il n'y avait là qu'un seul et même tout, parfaitement relié dans ses parties, elle s'est dit

qu'en portant la cognée sur une des colonnes de cet édifice, elle le ferait bien crouler à la longue; mais que Descartes lui ayant signalé ce mode comme mauvais, et lui ayant enseigné qu'en pareil cas il faut savoir faire maison nette, il n'y aurait de véritable progrès que le jour où, au risque d'une effroyable catastrophe, elle aurait d'un même coup renversé l'Église et la Monarchie.

C'est ce qu'elle fit, mais malheureusement sans se préoccuper suffisamment de ce qu'elle allait mettre à la place.

Il y eut donc là un grand vide, que chacun s'occupa de remplir. C'est le despotisme, dit-on, qui a été renversé. C'est donc la liberté qui doit être mise en remplacement sur le piédestal.

Mais ce mot de LIBERTÉ est bien vague; il faudrait quelque chose de plus précis. ÉGALITÉ, LIBERTÉ, INDÉPENDANCE; voilà une définition dont la clarté ne laissera rien à désirer.

Ils le croyaient ainsi, ces grands esprits qui s'imaginaient avoir renouvelé le monde, et se préparaient à faire dater son ère de sa nouvelle naissance.

Ils ignoraient que celui qui sème le vent ne peut recueillir que la tempête.

Leur prétendue liberté était évidemment une victoire remportée sur le despotisme.

Or, où avaient-ils vu dans l'histoire un conquérant s'arrêter de son plein gré, et dire : J'ai assez de lauriers comme cela ?

Les succès de 89 ne furent qu'un premier pas ; 91, 92, 93 en furent la conséquence naturelle, la conséquence forcée. Une fois les droits de l'homme définis, on dit : Malheur à qui les enfreint. Les vainqueurs font alliance entre eux, et inscrivent sur leur drapeau : ÉGALITÉ, FRATERNITÉ OU LA MORT.

Ils tiennent, vous le voyez, à ce qu'on sache à quoi s'en tenir sur leurs sentiments. Que servirait d'ajouter à ces mots

celui de LIBERTÉ? Personne ne s'entend sur son interprétation. D'ailleurs il faut être francs, disent-ils, nous voulons bien la liberté pour nous, mais la donner aux autres, ce serait autoriser à critiquer nos actes, à blâmer notre conduite; ce serait permettre de conspirer contre nous qui nous sommes emparés du pouvoir. Nous n'entendons par conséquent point l'accorder ainsi au premier venu.

Passons outre maintenant.... Combien de temps des vainqueurs occupés à dépouiller leurs victimes, s'entendront-ils sur le partage du butin? Combien durera leur union? Telle est la demande que nous sommes amenés par la force des choses à nous poser. Or elle est d'une portée à embarrasser plus de monde qu'on ne le croirait au premier abord. Si nous parlions de peuplades sauvages, il pourrait être question entre des chefs qui se sont alliés pour la guerre, de la propriété d'une belle esclave, butin qui de sa nature ne saurait se diviser. Mais c'est d'une contrée civilisée qu'il s'agit.... Croyez-vous que la proie que ces conquérants se disputent, et qui n'est autre chose que le pouvoir, soit plus aisément partagée? Ils avaient débuté par se déclarer tous égaux; mais le jour où le trône est à bas avec les ministres et les nobles qui ajoutaient à son éclat; le jour où par conséquent nos vainqueurs n'ont plus rien au-dessus d'eux, ils n'ont rien de mieux à faire que de s'occuper à se défaire de ceux qui se mettent à leur niveau, parce que l'esprit de progrès est dans la nature de l'homme; et que le progrès pour des hommes situés comme le sont ces triomphateurs, ce n'est pas de donner au monde la liberté; ce serait le mettre à leur hauteur; c'est de parvenir à dominer ceux qui ont autant de droits qu'eux à la considération et au pouvoir.

S'il y a plusieurs de ces individus qui soient des hommes forts, des hommes redoutables.... Eh bien, on en fera un choix, et on s'alliera ensemble sous un titre quelconque, sous celui de Décemvirs par exemple.

Il ne se passera pas longtemps sans qu'il y en ait quel-

qu'un qui donne une marque de faiblesse qui permette de l'évincer, et ainsi on pourra restreindre le partage de l'autorité entre trois ou quatre Directeurs.

Quand cela sera encore trop, on aura deux Consuls. L'histoire des anciennes républiques a cela de précieux, qu'on y trouve toujours une solution pour toutes les situations données. Ce n'est pas étonnant du reste.... une république aboutissant au despotisme d'un seul !... Rome tombant aux mains d'un César !... C'est l'A B C de la loi qui régit l'humanité.

Prenez l'histoire de la République Française. Elle ne sera qu'une répétition du passé. Chacun de ses pas aura été la conséquence forcée de celui qui l'avait précédé.

Il a été de mode pendant longues années de citer l'Amérique, comme une république modèle, comme la terre classique de la liberté.

Pourquoi cela ? Est-ce qu'elle avait eu l'intuition de ce qu'est la vraie liberté ? Pas le moins du monde. Un grand homme lui avait donné l'exemple d'un admirable désintéressement, et tout Américain aurait rougi de ne pas suivre la route que Washington lui avait tracée. Mais à la longue les plus nobles souvenirs perdent de leur influence ; les impressions s'effacent.

Des ambitions, qu'une certaine pudeur avait longtemps comprimées, ont fini par se faire jour. Les États du Sud, quoique moins riches, moins peuplés que ceux du Nord, ont réussi, pendant un grand nombre de législatures successives, à faire arriver au pouvoir suprême le candidat dont ils avaient fait choix ; et la Présidence a paru leur être si bien inféodée, qu'ils l'ont considérée comme leur propriété.

Le jour donc où un habitant des États Septentrionaux a été revêtu de cette haute magistrature, ils y ont vu une violation de leurs droits consacrés par une longue possession. Ils se sont dit qu'on avait cherché à restreindre leur part d'autorité dans la République, parce qu'on méditait une attaque contre l'institution de l'esclavage, que la constitution fédérale avait tolérée :

Violer le principe constitutionnel, c'eût été naturellement rompre l'harmonie, que ce principe avait établie entre le Nord et le Sud.

Le Midi laissera-t-il les hommes du Nord s'emparer, petit à petit, de tout le pouvoir que les institutions américaines comportent, et cela fait, lui dicter la loi sur cette question, qui pour eux est une question vitale; une question d'ailleurs que le Nord ne paraît pas vouloir traiter amiablement avec le Sud, mais bien résoudre par la force?

Évidemment non. Il vaut mieux prendre les armes avant qu'on ait été dépouillé. Il vaut mieux se séparer.

Le Nord a d'ailleurs des intérêts opposés à ceux du Sud. Mieux pourvu de ressources de tout genre, plus industrieux, plus riche, donnez-lui encore le pouvoir politique et militaire, ce sera un despote à la volonté duquel il n'y aura pas de résistance possible. La plus simple prévoyance demande donc de prendre à l'avance des précautions contre un semblable avenir.

On pourrait croire qu'en présence d'un état de choses aussi parfaitement dessiné, on va aisément s'entendre. Des intérêts différents, des mœurs différentes, des institutions différentes, constituent deux peuples, qui cependant, vivant l'un par l'autre, ont intérêt à s'allier, et vont contracter premièrement une union commerciale; secondement une union défensive.

En se réunissant contre tout ennemi commun, on maintiendra en quelque sorte l'ancienne unité de drapeau; et de concessions en concessions, on en arrivera à contracter également une alliance offensive. Il suffira pour cela d'excepter toute guerre où la question de l'esclavage serait en jeu.

Eh bien!... plus cette solution semble simple, en ce qu'elle maintient la liberté des uns comme des autres, moins elle a de chances d'être adoptée.

Pourquoi cela?

Parce que ce peuple qui prétend donner au monde des leçons de liberté, ne sait pas ce que c'est.

Le rêve du Nord a été de ranger sous sa loi tout le continent américain. La distraction de plusieurs États, en diminuant la force de la Confédération, met ce rêve à néant; car est-il question d'attaquer le Mexique, le Sud peut avoir intérêt à s'unir à lui contre le Nord.

Gardons-nous donc d'attribuer aux États du Nord, la noble pensée de faire la guerre au Sud pour l'abolition de l'esclavage. Loin de combattre dans une pensée de *liberté*, il poursuit avec rage le frère qui a mis une barrière à ses despotiques envahissements.

Ce peuple, en résumé, a conquis sa liberté. Il obéit à la loi à laquelle tout conquérant est astreint.... celle d'aller toujours en avant, jusqu'à ce que le moment de la chute arrive.

La conclusion à en tirer est évidente.... La vraie liberté ne se conquiert pas... Elle est un don de l'Éternel, et comme c'est le plus beau de ses dons, il s'en est réservé la distribution selon son bon plaisir.

Le peuple qui conquiert son indépendance, peut recevoir de Dieu la liberté qui la consacre; mais ce ne saurait être qu'autant que ce peuple est dans les conditions voulues pour être vraiment libre.

CHAPITRE XXVI.

DE L'ÉGALITÉ.

La Philosophie, qui a poussé un peuple à renverser son Gouvernement, n'a rien pu mettre de stable à sa place, si ce peuple ne s'est pas trouvé dans les conditions qu'exige la véritable liberté, la seule qui soit durable.

Pendant la Révolution Française, on avait constamment à la bouche le mot d'*indépendance*; mais non pas dans ce noble sens, qui signifie affranchissement de toute domination étrangère. L'indépendance à laquelle on aspirait avait une signification plus positive. On entendait l'indépendance individuelle; comme si l'homme qui vit en société pouvait être indépendant, pouvait n'avoir à consulter que sa volonté; comme si, dans presque toutes les situations sociales, on n'avait pas quelqu'un au-dessus de soi; comme s'il n'y avait pas de lois auxquelles on avait à se soumettre; comme si on n'était pas la plupart du temps l'esclave des circonstances.

Au surplus c'était un mot sonore, qui faisait bien dans un discours, et préparait la voie pour celui qui devait, pendant de longues années, former le principal thème de la philosophie. On devine que c'est de l'*égalité républicaine* que nous voulons parler.

L'égalité devant la loi est la condition *sine qua non* de la

vraie liberté. Nous avons une assez haute opinion de la magistrature française, pour croire à sa parfaite indépendance. Tous les Français sont donc égaux devant elle. Mais qu'est-ce que cette égalité-là? La majeure partie des individus n'est jamais appelée à réclamer ses droits devant les tribunaux. L'égalité que la Philosophie poursuit comme le premier des biens, et qu'à cet effet elle couvre d'un voile en l'appelant *liberté*, c'est cette égalité civile, qui, réglant les rapports des citoyens entre eux, est pour ainsi dire de chaque instant, et trouve son application dans presque toutes les circonstances de notre vie.

La première satisfaction que la République donna à ce prétendu besoin de la nation, qui, en réalité, n'était qu'une explosion de jalousie de la part du tiers état, fut l'abolition des titres de noblesse.

Il n'y a pas eu, à notre avis, de mesure dénotant plus d'étroitesse d'esprit. L'envie a, du reste, toujours été considérée comme une bien triste passion.

Un pays a une grande force, et il s'en prive volontairement, pour donner raison à une théorie philosophique à laquelle un déplorable sentiment a donné naissance; ce n'est pas là de la sagesse.

La considération qui s'attache à un grand nom est une belle propriété, car elle est, en bonne règle, la récompense de l'action d'éclat de mon ancêtre. Elle est d'ailleurs pour moi un stimulant bien précieux. Noblesse oblige. Non-seulement donc je rougirais de tout acte qui viendrait ternir l'éclat de mon blason; mais s'il peut être rehaussé encore dans l'opinion par de nouveaux traits de courage et de dévouement à la patrie, j'ai un motif de plus qu'un autre pour m'encourager à la vertu.

Quand, à ce faisceau d'illustrations, la nation a la sagesse de réunir tout ce qu'elle a d'éminent en fait de sciences et d'arts, quelle impulsion ne donne-t-elle pas à tous ceux qui sentent en eux le feu sacré, et qui, faute d'une amorce, pouvaient le garder latent toute leur vie.

Quelle immense ressource politique offre en outre un corps, qui embrasse tout ce qu'il y a de plus distingué à tous égards dans l'État! Quel foyer de lumières! Quel puissant contre-poids son influence sur la nation opposera aux envahissements de la monarchie, ou aux prétentions exagérées du radicalisme, quand un peuple aura compris que la véritable liberté repose sur le parfait équilibre des pouvoirs!

Le Republicanisme ne voit pas ces choses-là. Après avoir renversé la Royauté, il est logique qu'il en fasse de même de l'Aristocratie; mais que ses excès ramènent de nouveau un trône et son appareil obligé, le Souverain aura bien vite senti la nécessité de reconstituer une Noblesse. Comme elle ne se composera toutefois que des illustrations du jour, ce sera un corps sans racines dans l'État; ce ne sera pas un pouvoir.

Pour être un pouvoir, nous l'avons déjà dit en parlant de la fondation des mondes, il faut avoir sa force en soi-même; il faut être indépendant. La naissance donne cette force à une Aristocratie constituée sur le principe de l'hérédité.

C'est parce que le démocrate l'a compris, et dans ce prestige qui entoure de grands noms, a vu une puissance à laquelle il ne pouvait aspirer, qu'il l'a abattue, en prétextant que son existence était incompatible avec la liberté; qu'elle constituait un privilège en opposition avec l'égalité qui doit exister entre tous les citoyens.

La Philosophie qui a fait son éducation, s'est bien gardée de démentir son élève. Elle a fait de cette égalité un principe de justice, et l'a ainsi élevée sur un piédestal, que doit respecter tout Souverain qui ne veut pas être accusé de renier les conquêtes de 89.

Dit-on devant elle que la noblesse avait ses avantages, elle ridiculise l'enfantillage de ceux qui peuvent s'attacher à des hochets semblables, et nourrir leur amour-propre de fumées. Le positif, voilà ce qui seul mérite, suivant elle, la poursuite d'hommes doués de raison.

Elle a soin de ne pas ajouter, que le positif c'est l'argent, qu'on n'acquiert souvent qu'aux dépens de son prochain.... que le positif c'est le pouvoir, auquel on n'arrive quelquefois qu'en foulant aux pieds ceux qui vous ont aidé à faire les premiers pas.

CHAPITRE XXVII.L'ÉGALITÉ DE LA RÉPUBLIQUE EST LE SOCIALISME
D'AUJOURD'HUI.

A la voix de certains écrivains du siècle dernier, la France a donné à ses institutions une base, entrée trop profondément dans le terrain pour qu'il puisse être question de la changer ; mais la Philosophie nous permettra de lui dire que ses préceptes ont été plus d'une fois appuyés sur le mensonge.

Les hommes naissent égaux, a-t-elle répété sur tous les tons. Cela n'est pas vrai. Il n'est pas venu au monde deux hommes parfaitement égaux, depuis que la création est achevée. Différences matérielles : d'apparence extérieure, de tempérament, de force ; différences intellectuelles : d'aptitude, de mémoire, de portée d'esprit ; différences morales : de susceptibilité de conscience, d'attachement à ses devoirs, de grandeur d'aspirations.... Ce n'est encore là qu'un faible aperçu de ce qui peut distinguer un homme d'un autre.

Il ne faudrait du reste jamais s'être demandé quel a été le principe qui a présidé à la Création, pour ne pas avoir compris, qu'après la formation d'une immense série d'animaux identiques dans leur espèce, Dieu a créé l'homme être exceptionnel, être supérieur, distingué d'eux par l'individualité qui forme son caractère essentiel.

La philosophie du jour nous donne l'homme comme un être progressif. Qu'elle nous fasse le plaisir d'être un peu logique. Qu'est-ce que le progrès, si ce n'est le désir que nous éprouvons de nous arracher à cette uniformité qui est le lot de la race animale, en nous élevant au-dessus des autres? Qu'est-ce que le progrès, si ce n'est le sentiment qui nous porte, pour ainsi dire malgré nous!, à vouloir toujours avancer, toujours accroître la somme de richesse, de pouvoir, de considération, que nous possédons déjà? Qu'est-ce que le progrès, si ce n'est le mobile qui provoque le développement de la civilisation, en portant tous les efforts des hommes vers un accroissement de bien-être?

Que fait donc cette philosophie socialiste, qui nous prêche que, nés égaux, le beau idéal de la société serait que nous le demeurassions jusqu'à la fin? Elle anéantit le mobile de toutes nos actions; elle renverse le principe qui a fait la différence entre l'homme et la bête; elle fait passer sur nous le niveau qui doit nous ramener à l'état d'animaux.

Non contents, en un mot, d'avoir, par l'abolition de toute aristocratie, détruit l'un des mobiles les plus nobles qui pussent porter les citoyens à se distinguer, et d'avoir ainsi abaissé le niveau de la nation, certains Philosophes voudraient en faire de même de tous les peuples, et abaisser le niveau général de l'humanité.

On va dire que nous exagérons, parce que la Philosophie a le talent de masquer, au moyen de belles phrases, la tendance de ses théories; mais qu'au lieu de se payer de cette monnaie, on aille au fond de tous ces systèmes et on saura à quoi s'en tenir.

Qu'est-ce que ce droit au travail que toute révolution ressuscite, et dont elle essaye la réalisation par l'établissement d'ateliers nationaux? Un communisme, ennemi du progrès; car, pourquoi prendre la peine de vous ingénieur pour vous soustraire à la misère.... pourquoi déployer cette énergie dans le but de grandir, si le gouvernement vous a fait à l'avance votre place?

Qu'est-ce que cette répartition plus égale des biens qui constituent la richesse d'une nation, si ce n'est une répétition de ces lois agraires qui, à Rome, faillirent en quelques occasions perdre la République?

Ceux qui auraient à y gagner, aveuglés par leur intérêt, ne comprennent pas l'absurdité d'un partage, qu'il faudrait recommencer l'instant d'après; puisque l'inintelligence de l'un, la propension au jeu de l'autre, leur aurait bien vite fait perdre le lot qui leur serait échu.

Mais comment pourraient-ils avoir des idées saines sur ce sujet, quand ils sont entourés d'illustres Docteurs, qui déclament à perte d'haleine sur le scandale de voir des richesses exorbitantes accumulées sur une seule tête, à côté de l'effroyable misère qui pèse sur une multitude d'infortunés; et qui, avec la bonne volonté d'empêcher les industriels de talent de faire des fortunes colossales, et les ouvriers sans prévoyance de dissiper en orgies le peu qui aurait dû nourrir leur famille, inventent toute sorte de systèmes pour refaire ce que la Providence a si mal fait, et suppléer à son défaut de jugement¹.

1. Cette pauvre Providence.... il faut être juste.... a quelquefois de bonnes inspirations. M. Matthieu de la Drôme nous avait annoncé des pluies torrentielles, une année désastreuse en un mot; et voilà que Dieu envoie à l'Angleterre une des plus belles récoltes du siècle, et à la France une dont elle est certes loin de se plaindre. On va nous dire que la sécheresse qui leur a donné ces résultats satisfaisants, a fait tant de mal en Hongrie, qu'elle est menacée d'une affreuse disette, et qu'ainsi la Providence ne sait pas faire du bien aux uns, sans, par compensation, nuire aux autres.

Les babiles administrateurs qui voudraient réformer les voies erronées de l'Éternel, auraient sans doute donné satisfaction à tout le monde, en accordant à chacun de ces pays une belle récolte, au risque de laisser pourrir en Hongrie le grain sans emploi, et de trouver la terre épuisée quand une autre année on aurait eu besoin de son excédant.

Disons-nous, à ce sujet, qu'il y a des êtres assez indulgents pour la Providence, pour s'être imaginé que, voyant de la froideur entre l'Autriche et la Hongrie, elle a frappé cette dernière d'un fléau, qui aura pour effet d'ébranler le cœur charitable de cette sœur dont elle s'éloignait; et que reconnaissant ainsi les avantages de cette fraternité qu'elle n'appréciait pas à sa juste valeur, il y aura chance qu'il s'établisse entre elles des liens, plus solides encore que ceux auxquels une politique plus libérale aurait donné naissance?

A entendre en effet quelques-uns des grands économistes du jour, dont les travaux ont pour but l'*extinction du paupérisme*, il leur a lancé un audacieux défi, ce Christ qui a dit à ses disciples : *Vous aurez toujours des pauvres parmi vous*¹.... mais laissez-les faire, ils finiront par en avoir raison.

Pauvres pygmées, si vous saviez ce que sont quelques-unes de ces théories dont vous êtes si fiers, pour ce grand Oeil dont parle Victor Hugo, votre orgueil serait un peu rabaisé.

Vous croyez Jésus un simple homme, ne connaissant pas l'avenir, et cette charité qu'il a prêchée vous la déclarez *impuissante* à restreindre la misère qui pèse sur le peuple.

Elle l'est effectivement, cette charité mesquine due à quelques sentiments généreux ; mais il n'en est pas ainsi de la charité vraiment évangélique de cette nation, qui, en lisant la Parole, a compris que Dieu ne bénissait nos travaux que pour que nous fussions les répartiteurs, entre les infortunés, de ces biens qu'il nous a donnés en excès ; de cette nation qui s'est dit : que la Providence plaçait des pauvres à côté des riches, pour que ceux-ci eussent occasion d'exercer la bienfaisance et qu'elle leur ouvrît les portes du Ciel.

Quand la foi est le mobile de la charité, elle fait des miracles. Voyez ce qu'ont été les dons pour le Lancashire.... Voyez ce qu'ont été ceux pour Hartwell² !

Ces Philosophes qui croient à la longue portée de leur vue, ne comprennent pas en réalité ce qui saute aux yeux de bien des ignorants ; savoir : que de même que Dieu dispense les événements, de manière à établir entre les peuples des liens qui forment un tout de plus en plus harmonieux, il distribue ses biens entre les individus, de telle façon que leur isolement soit impossible ; que la nécessité de s'entr'aider les réunisse en société ; que les progrès de l'un y facilitent ceux de l'autre ; qu'il s'établisse ainsi entre tous une

1. Ev. selon S^t Matthieu, XXVI, 10.

2. Ils furent de quatre fois la somme réclamée pour couvrir les pertes encourues.

précieuse solidarité, et que le bien-être de cette société soit le résultat de la pratique de cette vertu que Christ est venu enseigner à la terre, et a eu évidemment l'intention de mettre au-dessus de toutes les autres, lorsqu'il a fait dire à son apôtre : *Quand j'aurais le don de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères et aurais la science de toutes choses, et même quand j'aurais la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien*¹.

Nous sommes loin de dire que parmi les économistes du jour, il n'y en ait pas quelques-uns qui doivent être rangés parmi les prophètes de l'Éternel. On ne peut guère en douter, quand on voit l'esprit de charité qui a dirigé ceux qui, les premiers, ont poussé à ces associations ouvrières, ayant pour objet de venir au secours des infirmes et des vieillards, au moyen du produit des cotisations que ces travailleurs avaient prélevées sur le prix de leurs journées, quand ils étaient jeunes et en santé².

On s'en convainc également quand on suit de près les remarquables travaux de ces hommes, qui, écartant ces exagérations où n'apparaît que le blâme de ce qui existe, cherchent par les immenses ressources qu'offrent la mutualité et l'assurance³, à adoucir des maux qui sont le résultat iné-

1. 1^{re} Épître aux Corinthiens, XIII, 2.

2. Il ne faut pas confondre ces associations avec celles qui ne se voient que trop fréquemment en Angleterre, où les cotisations ont pour objet de nourrir les ouvriers que les meneurs veulent maintenir en grève, pour forcer les maîtres qui les emploient à élever leurs salaires. Rien de plus contraire à la vraie liberté, ainsi que nous l'avons dit, que celle qui a recours à la force, ne fût-ce même qu'une force morale, pour conquérir des droits, qui en définitive ne sont que le résultat de coalitions très-despotiques à l'égard des ouvriers eux-mêmes.

3. Il est triste de voir quel peu de progrès fait en France la belle institution des *Assurances sur la vie*. Le père de famille prélevant sur de beaux émoluments, ou sur les produits d'une industrie prospère, une prime annuelle qui assure l'avenir de ceux qu'il laissera après lui, a cette confiance que s'il leur est enlevé subitement, ils recevront bien plus qu'il n'aurait pu leur laisser par l'accumulation de ses économies. S'il a au contraire le bonheur de leur être conservé, ni lui ni eux ne peuvent se plaindre d'une disposition Providentielle qui fait gagner la compagnie à ce marché.

visible de la constitution de ce monde, où sans le mal, nous l'avons expliqué, il n'y aurait pas de bien.

Il y a, parmi ces intelligents travailleurs, de véritables bienfaiteurs de l'humanité; mais ils n'obéissent généralement pas à des idées égalitaires qui, poussées un peu loin, mènent à l'absurde; ils ne prônent habituellement pas cette espèce de liberté, qui n'étant qu'un combat, amène après elle des représailles et ne saurait avoir de stabilité. Leur mobile est ordinairement d'accroître le bien-être des masses et non de faire prévaloir l'excellence de tel ou tel système philosophique.

CHAPITRE XXVIII.

L'ANGLETERRE N'EST PAS SOCIALISTE.

L'Angleterre, de tous les peuples le plus véritablement libre, ne court point après une fantastique égalité entre ses citoyens. La naissance y donne des privilèges, dont personne ne se montre jaloux, que personne même ne songe à contester.

Une de nos études préliminaires a eu pour objet de faire connaître les résultats que cet état de choses a amenés par rapport à la prospérité nationale. Elle est grande, et il faudrait, certes, qu'un peuple fût bien difficile pour ne pas en être satisfait. Disons-en maintenant la véritable cause.

Quelque variées que soient les facultés et les dispositions d'un homme, l'ensemble de son caractère forme un tout, qui, plus ou moins bien relié dans ses diverses parties, ne laisse pas que de constituer une unité.

Il est donc naturel que celui qui est habitué à se soumettre à la voix d'un prêtre, soit préparé par là à fléchir sous tout autre despotisme.

L'Église Romaine l'a si bien senti qu'elle s'est toujours alliée de préférence aux Gouvernements reposant sur le droit divin, et sur le principe d'autorité absolue qui est la base de sa propre doctrine.

Il est parfaitement logique d'après cela que toute concession du pouvoir, toute charte, toute constitution lui soient complètement antipathiques.

Il n'est donc pas surprenant que tout peuple réclamant des libertés de son Souverain, trouve Rome sur sa route, cherchant à l'empêcher d'avancer; que toute nation qui veut conquérir ces libertés, se voie forcée de renverser l'Église aussi bien que la Monarchie.

L'homme qui forme une unité ne peut pas se disjoindre; demeurer l'esclave de Rome pour ce qui regarde la vie religieuse, et proclamer les doctrines les plus libérales quand il s'agit de sa vie civile.

La coexistence du despotisme catholique et de la vraie liberté est donc impossible.

Les excès du despotisme religieux amènent nécessairement une réaction qui n'est pas la vraie liberté, mais l'excès du communisme avec ses désordres, avec ses exécutions sanglantes.

Le Mexique offre depuis longues années un éclatant exemple de ces incessantes alternatives. Un despotisme ecclésiastique, dont l'esprit est resté celui qui avait doté l'Espagne de l'inquisition, a pesé constamment sur ce malheureux pays; et a, par une conséquence toute naturelle, donné une telle violence à la réaction radicale que ce peuple n'a point appris ce qu'est la vraie liberté.

L'expédition Française sera son salut, si le Gouvernement qu'elle constitue réussit à y établir la liberté de conscience, la liberté des cultes, la liberté d'examen, la liberté de la pensée.

Toute tentative en dehors de cette condition indispensable, peut à l'avance être déclarée vaine.

Disons plus; aucun peuple de la terre ne sera jamais libre, que la liberté des cultes n'y ait été proclamée.

La vie religieuse d'un peuple constitue plus complètement sa vie que toutes ses institutions civiles.

Si la Religion apportée sur la Terre par le Christ est par

excellence celle de la liberté, aucune nation ne connaîtra la vraie liberté, qu'autant que la Parole répandue chez elle lui aura appris en quoi elle consiste.

Or cette Parole dit : *Où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté*¹. *Vous avez été appelés à la liberté. Tenez-vous y fermes et ne vous remettez pas de nouveau sous le joug de la servitude*². *La loi parfaite est celle de la liberté*³.

Si l'Angleterre possède la vraie liberté, c'est que l'Écriture lui a enseigné non-seulement ce qu'elle est, mais quelle en est l'inappréciable valeur.

C'est bien là cette liberté, véritable don de Dieu, se développant lentement, mais sûrement.

Ce n'est point une conquête du radicalisme. Ce sont des concessions progressives venant de tout ce que la Nation a de plus grand par la naissance, par le pouvoir, par l'intelligence. C'est un don qui descend de haut comme tous les dons ; qui n'est pas arraché par une victoire venant d'en bas.

Il y a là pour des Français le bouleversement de théories caressées avec amour ; mais qu'ils étudient la question sous toutes ses faces ; qu'ils l'envisagent surtout de très-haut, et ils finiront par reconnaître que nous sommes dans le vrai.

1. 2^e Épître aux Corinthiens, III, 17.

2. Épître aux Galates, V, 1 et 13. — 3. Épître de S^t Jacques, I, 25.

CHAPITRE XXIX.

TOUT DESPOTISME EXCLUT LA VRAIE LIBERTÉ.

Quand on est en face d'une de ces grandes âmes qui sont dévorées du besoin de connaître la vérité, et que la sublimité du principe sur lequel repose l'Église catholique, absorbe au point de ne pas voir, que son despotisme est l'exclusion absolue de cette liberté qu'elles voudraient lui voir prendre pour drapeau¹, il est fort douloureux d'avoir à arracher le voile qui lui cache cette vérité, à la poursuite de laquelle elle est lancée.

Des aveux qui, en face de l'histoire, lui échapperont forcément, devra cependant surgir l'incompatibilité de l'absolutisme romain et de la vraie liberté. Ce ne sera pas en disant que les autres religions se sont montrées tout aussi intolérantes, qu'on changera la face de la question. Un Calvin.... un Knox.... ne se sont montrés tels que parce qu'élevés dans les principes de l'Église Romaine, son despotisme était entré

1. Le discours de M. le comte de Montalembert au congrès de Malines, en août 1863, restera comme un monument constatant les aspirations d'un catholique sincère vers cette liberté, qu'il sent avoir été apportée à la terre par le Christ; mais qu'il est forcé d'avouer avoir été méconnue par l'Église, quand elle a fait monter sur le bûcher ceux qui ne pensaient pas comme elle.

dans leurs mœurs, et qu'ils s'étaient habitués de bonne heure à croire à la légalité de tout ce qui avait l'avancement du règne de Dieu pour objet; mais il n'est aucune persécution que ne répudie aujourd'hui tout chrétien pénétré de l'esprit évangélique. Pour un disciple du Dieu d'amour, des actes tels qu'il s'en est souvent produit à l'égard des Irlandais, et tels que dernièrement on en a vus en Suède, méritent la même réprobation que ceux dont l'Espagne a été récemment le théâtre.

Il y a toujours lâcheté à abuser de la force que donne le nombre.

Quelle serait la seule excuse plausible de la Saint-Barthélemy, des Dragonades? La crainte de voir la religion ennemie acquérir la suprématie sur la sienne. Or quand on est dix contre un, il faut bien peu de confiance dans la vérité de sa propre croyance, pour penser qu'elle ne puisse maintenir sa supériorité qu'à l'aide des supplices.

Que les vrais chrétiens du reste se rassurent. Nous approchons d'une ère où toutes ces énormités ne seront plus que des souvenirs du passé.

Si le despotisme de Rome a provoqué les exagérations de la Démocratie, n'oublions pas que Jésus reprochait amèrement aux Pharisiens le joug qu'ils faisaient peser sur le peuple. *Ils lient, dit-il, des fardeaux pesants et insupportables et les mettent sur les épaules des hommes¹; mais mon joug à moi est aisé et mon fardeau léger².*

Quand le vicaire du Christ aura donc compris que la Parole fait seule tout le christianisme, et qu'il n'a pas le droit d'imposer d'autre fardeau à la chrétienté que ce joug si léger du Sauveur, la violence de la Démocratie diminuera dans la même proportion que le despotisme qui l'avait provoquée; et le bon accord entre l'Église et la Nation, comme entre tous les hommes entre eux, ira en progressant à

1. Évang. selon S^t Matthieu, XXIII, 4. — 2. Évang. selon S^t Matthieu, XI, 30.

grands pas à mesure que la S^{te} Écriture sera plus répandue.

L'harmonie universelle qui a présidé à la Création, aura ainsi été le prélude de celle que le S^{ct}-Esprit devait, par le don de la S^{te} Parole, arriver à faire régner entre les créatures.

CHAPITRE XXX.

RÉSUMONS TOUT CE QUE NOUS AVONS DIT
PAR RAPPORT A L'ANGLETERRE.

Qu'avons-nous bien cherché, chers élèves, à vous faire comprendre?

Que tout ce qui est purement corporel s'avance incessamment vers la mort.

Que les corps ne vivent que par l'âme qui est en eux.

Que cette âme étant immortelle, sa prédominance sur le corps est, pour tout être, le symptôme de la vie qui est en lui.

Faites maintenant à l'Angleterre l'application de ces principes.

Le don de la Parole fait à la terre par le S^t-Esprit, n'a pas eu pour but de développer l'intelligence de l'homme; mais bien de parler à son âme, et de lui faire connaître ce qu'est la vraie liberté et où est le véritable progrès. Aussi l'a-t-on appelée le LIVRE DE VIE.

Si l'Angleterre a compris que c'est dans ce livre qu'est la vraie vie; si elle y cherche ce qui fait la véritable existence d'une nation; si elle s'efforce de le faire pénétrer jusque dans les antres les plus sombres, et d'y faire entrer la lumière avec lui, c'est évidemment que ce peuple a la vie de l'âme, et par conséquent la vie qui ne périt point.

Quand on sent qu'on a la vie en soi, on éprouve le besoin de la répandre autour de soi.

L'Angleterre nous offre-t-elle ce premier caractère.... d'avoir trouvé la vie dans la Parole, et d'avoir cherché à la propager au dehors?

Évidemment. Il y a aujourd'hui 74 millions de Bibles ou de portions de Bible répandues sur la surface du globe, et traduites en 164 langages ou dialectes différents. C'est l'œuvre d'environ 9300 sociétés bibliques¹, mais toutes découlent en principe de la société mère établie à Londres en 1804; et c'est grâce au zèle religieux qu'elle déploie, qu'il y a incessamment progrès, soit dans le nombre de ces sociétés auxiliaires, soit dans celui des exemplaires de la S^{te} Écriture qu'elle répand par elle-même, ou avec leur assistance, et qui enseignent aux nations où est la vraie liberté, et en quoi consiste le progrès qui mène l'homme au salut.

Si vous songez, chers élèves, que l'unique but de la Création a été de placer sur la terre un être doué d'une âme immortelle, auquel la Parole pût enseigner le chemin qui la conduira à une éternité bienheureuse, vous reconnaîtrez aisément que jamais le monde n'a été témoin d'une œuvre qui puisse entrer en comparaison avec celle de la Société Biblique, puisqu'elle coopère avec le Créateur à l'Évangélisation du globe.

L'Angleterre a donc motif d'être fière de lui avoir donné naissance, et de l'aider dans son divin travail par les plus larges contributions qu'aucune société ait jamais régulièrement reçues².

1. En Angleterre et en Écosse les sociétés bibliques auxiliaires sont au nombre de	3825
En Irlande de	480
Aux colonies et dans les diverses dépendances de la Grande-Bretagne.	1024
A l'étranger, environ	4000

Somme totale, environ 9329

(Abstract of the 59th report of the British and Foreign Bible Society in May 1863.)

2. La société mère a reçu dans le courant de l'année dernière 160 000 liv. st. soit quatre millions de francs. Ne soyons donc pas surpris si, à elle seule,

L'esprit qui vit en elle se manifeste donc par ses actes.

Ceux d'entre vous, chers élèves, qui pourront être appelés par les circonstances à voir ce beau pays, n'y auront pas mis le pied qu'ils reconnaîtront cet esprit à un autre signe, celui de la scrupuleuse observation du Dimanche.

Le respect du jour du Seigneur est la meilleure preuve que les âmes y ont toujours présente la pensée de son existence. La consécration du jour du repos, non à des délassements mondains, mais aux exercices du culte et à l'instruction religieuse des enfants du peuple, est un des caractères par lesquels la Grande-Bretagne se distingue de toutes les autres nations.

Dire que dans toutes les classes de la société, dans les Communes comme dans la Chambre Haute; dans le commerce comme dans le barreau; dans la magistrature comme dans cette aristocratie qu'on croit souvent plus oisive qu'elle ne l'est, il se trouve des multitudes d'êtres qui font de la moralisation du peuple par l'éducation l'un de leurs grands soucis, c'est être insensiblement amené à reconnaître que dans ce pays-là, loin d'être impuissante, la charité doit, peu à peu, arriver à des résultats bien supérieurs à ceux qu'on peut ailleurs espérer de l'application des doctrines de la philosophie socialiste.

Le caractère du progrès en Angleterre est donc essentiellement spiritualiste; c'est le développement de l'âme qui domine tous les autres.

La politique même du pays, qui a été si longtemps entachée d'égoïsme, semble prendre peu à peu ce caractère de générosité qui distingue la France, et convient aux nations

elle a doté le monde de 43 millions d'exemplaires de la Bible ou des Évangiles. Il en a été distribué 31 millions par les sociétés auxiliaires. C'est aux États-Unis que celles-ci sont de beaucoup le plus nombreuses; mais si on songe que de toute cette quantité il n'y a guère que 5 millions d'exemplaires qui aient été répandus chez les 800 millions de mahométans, de païens et de juifs que notre globe compte, on comprend que cette belle œuvre n'en est encore qu'à ses débuts, et qu'il reste bien plus à faire qu'il n'a été fait. (Summary Statement of the same.)

qui plus avancées que d'autres en civilisation, leur doivent l'exemple.

Que les Membres du Gouvernement qui ont la vue trop courte pour pouvoir rompre ainsi avec les traditions séculaires d'une politique toute personnelle, ne s'y méprennent pas. Ce n'est pas elle qui a fait la grandeur de l'Angleterre.

Ce pays a travaillé largement à l'avancement du règne de Dieu. Il a coopéré, disons-nous, avec l'Esprit Saint, à l'Évangélisation du monde; mais l'Esprit n'est pas un Dieu isolé. La Trinité n'est pas un composé de trois Dieux. Il n'y en a qu'un seul qui est Elohim; et à ceux qui cherchent sa gloire, il n'envoie pas seulement des secours spirituels. Il leur distribue l'intelligence, qui doit faire marcher les découvertes des sciences de pair avec le développement des âmes; l'aptitude agricole et commerciale, qui place la fortune d'une nation au-dessus de celle de toutes ses rivales; enfin les biens matériels de toute nature, qui ne sont que le complément de ce que le Seigneur a promis aux fidèles, quand il leur a dit : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par dessus*¹.

1. ÉV. selon S^t Matthieu, VI, 33.

CHAPITRE XXXI.

RESTERA-T-ELLE SEULE A LA TÊTE DES PEUPLES ?

L'Angleterre vivra parce qu'elle a été chercher la vie à sa vraie source.

Est-ce le seul pays dont l'existence nous paraisse assurée ?... Il est des nations dont la vie est encore latente, mais les symptômes s'en révèlent aux yeux attentifs ; et on ne peut douter que la Providence n'ait jeté, par exemple, un regard de miséricorde sur la France, et n'ait de grandes vues sur elle.

Elle avait longtemps gémi sous le double despotisme de l'Église et de la Royauté ; mais un jour l'Éternel permit leur renversement simultané, et elles disparurent momentanément, pour que la nation commençât à étudier ce qu'est la liberté.

Ses désordres durent faire croire à bien des penseurs que l'enfant au berceau était un mauvais Génie .

On vit donc avec plaisir tout cet enthousiasme démocratique faire place à une passion de gloire militaire, qui eut toutefois l'inconvénient d'être, de même, poussée à l'extrême.

Enivré de ses succès, le grand capitaine que la France avait couronné ne sut pas borner son ambition. Il irrita contre lui toutes les nations de l'Europe ; et comme son despo-

tisme lui avait aliéné ses propres sujets, le pays, épuisé par d'incessantes guerres, ne se soucia pas de faire le dernier effort qui l'eût peut-être soutenu. Il tomba.

Celui qui a pris l'habitude de chercher, dans les événements qui se développent sous ses yeux, le but que la Providence a pu avoir en les laissant se produire, se demande naturellement pourquoi elle a donné Napoléon à la France.

En voyant sa chute, il est aisé de comprendre que ce n'a pas été pour étendre les limites de l'Empire aux dépens des autres souverains de l'Europe; qu'aux yeux de Dieu, la France est assez grande, assez forte comme elle est; qu'elle ne pourrait d'ailleurs chercher à s'agrandir encore, sans exciter la jalousie des autres nations, et renouveler cette série de luttes sans fin.

Tous les lauriers qu'elle a cueillis pourraient donc bien n'avoir eu, de la part de l'Éternel, d'autre objet que de lui faire savoir ce dont elle était capable. S'il a en effet de grandes destinées en réserve pour elle, il a pu être utile de lui faire connaître sa propre puissance, tout en lui donnant une leçon de modération; cette vertu ne pouvant être que le lot des peuples qui ont la conscience de leur force.

Il est très-probable en même temps que la Royauté étant déjà condamnée par la prescience de l'Être Suprême, il a voulu entourer le fondateur de la dynastie qui devait la remplacer, d'une auréole de gloire qui servît à lui donner racine dans l'esprit de la nation.

Napoléon tombé, le Roi qui était en exil revint.

Il avait été longtemps en Angleterre. On se dit qu'il avait dû y apprendre ce qu'était la vraie liberté.

Il donna effectivement à la France une Charte calquée sur le système gouvernemental de la Grande-Bretagne; et, pour avoir la pondération de pouvoirs qui en fait la base, il s'occupa de reconstituer cette noblesse dont la Révolution semblait avoir balayé jusqu'à la mémoire. Mais on se tromperait étrangement si on croyait qu'il suffit de réunir en un corps quelques individus qu'on affuble de titres de Comtes et de

Ducs, pour avoir une noblesse qui soit un pouvoir dans l'État. Il n'y a pas de puissance sans ce prestige qui appartient à la richesse. La noblesse anglaise a ses racines dans le sol, parce qu'elle possède à elle seule une part assez considérable du Royaume-Uni. La Révolution a au contraire privé la noblesse française de la majeure partie de ses propriétés foncières; mais ce qui s'oppose, bien plus encore que son défaut de fortune, au rétablissement de son influence, ce sont les souvenirs qu'a laissés son despotisme. Elle a été justement condamnée par l'opinion, et elle l'est pour toujours.

Ce n'est pas toutefois parce que la Charte n'était pas viable, faute d'un troisième pouvoir, que cette Royauté nouvellement rétablie se perdit.

Ce fut parce que, fidèle à ses vieilles traditions, elle s'appuya sur l'Église et que l'Église s'appuya sur elle.

De tous les despotismes, le plus insupportable pour les Français est celui qui, pénétrant jusque dans leur domicile, fait peser sur eux un joug de tous les instants. L'Église peut donc s'accuser de la seconde chute de cette monarchie, qui, dans tous ceux qui ne courbaient pas la tête sous le joug de Rome, voyait des révolutionnaires, des jacobins, des ennemis, contre lesquels tout était licite.

Si le but que la Providence poursuit est la spiritualisation de l'Église, quelle preuve plus éclatante veut-on de la part qu'elle réserve à la France dans son œuvre, que cette chute d'une dynastie qui, appuyée sur elle, avait occupé le trône pendant de longs siècles, et qui tombe au moment où le pouvoir temporel de Rome s'affaisse sur lui-même, pour faire place à une nouvelle qui a su prendre à l'Angleterre ce qui fait vraiment sa grandeur? Ce n'est pas en effet l'harmonie des pouvoirs constituant son gouvernement matériel qui fait cette grandeur. Cette grandeur est spirituelle, et elle est due à la *liberté des cultes*, que le second Empire a proclamée en France, non pas par un simple édit plus ou moins bien observé, mais franchement, sans arrière-pensée, et

avec le but évident d'en faire la base de l'édifice, qui un peu plus tard aura son couronnement.

Que ce nouvel Empire évite donc les fautes qui ont renversé le premier ; qu'il comprenne qu'un esprit de conquêtes ferait la ruine, et non pas, comme le disent des insensés, la grandeur de la France ; qu'il se persuade bien que rien n'aliène les cœurs d'un peuple qui a soif de liberté, comme le despotisme, qu'il soit militaire, ecclésiastique ou civil ; qu'il s'étudie à donner aux Français, non cette fausse liberté que prêche la philosophie socialiste, mais la vraie liberté dont nous avons cherché à poser les éléments ; et le plus magnifique avenir s'ouvre devant lui.

CHAPITRE XXXII.

QUEL EST CET AVENIR QUE LA FRANCE A DEVANT ELLE ?

Après vous avoir, chers élèves, rappelé en peu de mots ce que nous vous avons dit de la France dans notre étude préliminaire, nous devons résumer ici, aussi brièvement que possible, tous les enseignements que nous avons cherché, par cette suite d'Essais, à bien faire pénétrer dans vos jeunes intelligences.

Après vous avoir démontré que notre Terre n'est qu'un ensemble de molécules dont, sous la main de la Providence, les agglomérations se modifient incessamment, nous avons fait ce qui dépendait de nous, pour vous amener à reconnaître que l'action de l'intelligence humaine n'est, de même, que celle de molécules combinées de telle ou telle manière; et que par conséquent cette action est tout aussi matérielle, tout aussi complètement dirigée par la main du Très-Haut, que la croissance des arbres, que l'appropriation des produits de la terre au nombre de ses habitants.

Une philosophie à courte vue vous dira que c'est faire Dieu l'auteur du mal. Elle ne voit en effet que la surface des choses. Elle appelle *mal* des fléaux, des catastrophes qui, pour l'Éternel, ne sont que des modifications de molécules auxquelles ses créatures sont moins habituées qu'à d'autres.

La somme des décès qui se produisent sur la surface du globe n'en est pas accrue d'un iota. Elle demeure proportionnelle à celle des naissances. Les moyens seuls varient.

La sagesse humaine appellera également *mal* tel ou tel fait dont elle attribue les résultats à l'action de la créature. Les guerres, les crimes, en un mot les conséquences de toute passion mal dirigée, rentreront dans cette catégorie.

Ce meurtre cependant n'est pas le fait de cet homme dont la ballé n'a pas frappé celui à qui elle était destinée.

Cet affreux carnage n'est pas le fait de ce capitaine qui avait des ordres à exécuter, et ne devait pas s'attendre à la résistance désespérée qu'il a rencontrée.

Les résultats de ces actes ont donc été déterminés par la volonté de Celui qui gouverne le monde; et l'*intention* qui a dirigé celui qui a été l'instrument de cette volonté constitue *seule* le bien ou le mal de son acte.

En un mot, dire qu'une chose est *bien*, ou dire qu'elle est *mal*, c'est en envisager le côté moral. C'est dire : Il y avait là une *âme libre*, qui, ayant devant elle le bien et le mal, a choisi celui-ci, ou a préféré celui-là.

Que la bataille ait été meurtrière ou non, c'est l'affaire de Dieu et non du capitaine qui l'a livrée.

Elle n'est pas un mal aux yeux de l'Éternel, si les motifs qui ont dirigé le Souverain qui l'a ordonnée sont louables.

Elle en est un, quelque faible qu'ait pu être le nombre des victimes, si elles ont été sacrifiées à l'ambition de ce monarque.

Une fois, chers élèves, que vous avez bien saisi cette distinction essentielle qu'il faut faire entre l'intention qui constitue la moralité d'un fait, et les résultats de ce fait qui ne sont que l'expression de la volonté divine, vous pouvez lire l'histoire, parce qu'il faut savoir de quels instruments Dieu s'est servi pour renverser Carthage, ou faire passer la Gaule sous le joug des Romains; pour diriger les invasions des barbares ou les arrêter dans leur marche; mais nous aimons à croire que votre manière d'apprécier les événements

ne sera plus la même; que vous ne serez, par exemple, pas si prompts à dire : l'ambition d'un Victor-Emmanuel a dépouillé l'Église, et, non content de cela, il menace encore Rome.

Vous comprendrez que la Providence aurait parfaitement pu empêcher ces faits de se produire, si elle l'eût voulu; et vous chercherez à deviner quelles ont été ses vues en les permettant.

Est-ce sur cette déclaration de l'Empereur : *L'Empire c'est la paix*, que votre attention est attirée, vous envisagez sous son vrai jour l'assurance loyale de ce Souverain : qu'il ne monte point sur le trône avec des intentions de conquêtes rappelant le règne de son oncle; qu'il désire au contraire la paix, parce qu'il la regarde comme le meilleur moyen de développer la prospérité de la France.

Une fois la conviction de sa sincérité entrée dans votre esprit, vous voyez les événements donner à cette assurance un éclatant démenti, mais vous ne vous en étonnez plus. Là est l'action de la Providence qui se joue des courtes vues des hommes. Dire *L'Empire c'est la paix*, c'est simplement dire : *je souhaite la paix*; mais dire : *ce sera la paix*, autant dire : ce sera la prospérité, l'abondance; ce sera une série indéfinie de belles récoltes....

On projette la paix, mais l'Éternel, qui veut relever la France en abaissant cette Russie restée si fière depuis les victoires de la S^{te}-Alliance, lui livre Sébastopol.

On projette la paix, mais le Très-Haut, qui veut premièrement mettre fin aux interminables luttes que la France a soutenues en Italie contre l'Autriche, lui donne la Lombardie pour l'ajouter au nouveau Royaume qui va s'y former.

Le moment arrive enfin où on ne doute plus de la paix, où on n'entrevoit plus de motif de guerre; mais le Tout-Puissant, qui veut ouvrir à l'expansion de la France des théâtres nouveaux, fait successivement flotter son drapeau sur des points aussi distants que le sont la Chine et le Mexique.

Vous dirons-nous pourquoi? La question est plus grave que vous ne le pensez. Elle mérite de sérieuses réflexions, et, avant d'arracher le voile dont elle est encore enveloppée, il nous reste quelques considérations à soumettre à votre examen.

CHAPITRE XXXIII.

L'HISTOIRE A DE PRÉCIEUX ENSEIGNEMENTS.

Nous allons bientôt nous séparer, chers élèves, et, au moment de prendre congé de vous, nous vous répéterons une dernière fois ce que nous vous avons dit : Étudiez l'histoire.... mais en le faisant, n'oubliez pas nos recommandations réitérées. Une étude analytique a souvent de l'intérêt, mais sachez n'y voir qu'une récréation. Pour porter des fruits, pour être vraiment sérieuse, une étude doit reposer sur une large base, doit embrasser de vastes horizons, doit être en un mot synthétique.

Prenez, par exemple, tous les grands conquérants, qu'ils s'appellent Alexandre, César ou Charlemagne ; Attila, Genserich ou Gengiskan ; et voyez ce qui reste de tous leurs trophées.

Une telle étude n'aura pas été longtemps poursuivie, que vous aurez acquis la conviction qu'un Empire fondé sur la conquête ne saurait vivre ; que c'est un corps qui naît, grandit, redescend et meurt.

Que cette conviction acquise, vous jetiez un regard sur ce qu'en France a été le premier Empire ; et ce désastre de Waterloo, sur lequel elle a versé tant de larmes en ne le considérant que d'un point de vue étroit et mondain, prend les proportions d'un événement Providentiel.

La France, exaltée par ses victoires, pouvait prendre un esprit de conquête, et les idées Impériales la conduisaient infailliblement à sa ruine.

Comment aurait-elle échappé aux conséquences d'une loi primordiale, quand l'Empire Romain lui-même, quoique maître de tout le monde connu, était tombé¹?

Pour l'arracher donc au destin dont elle était menacée si de telles idées prenaient racine dans l'esprit du peuple, l'Être Suprême, dans sa bonté, voulut que ce ne fût qu'un court événement, suivi de toutes les souffrances qui en pouvaient faire redouter le retour. La partie la plus vitale de la nation impitoyablement moissonnée pour n'aboutir qu'à une humiliation, c'était, nous en convenons, une bien rude leçon que la Providence donnait là à la France; mais si c'était de son salut, de sa vie qu'il s'agissait, la leçon ne pouvait pas être trop énergique².

Il y a peut-être parmi vous, chers élèves, de ces jeunes gens qui veulent voir en toutes choses l'application des *grandes lois physiques qui régissent la nature*³. Il est facile de comprendre, leur ferons-nous observer, que la victoire ne peut mener à rien de durable, puisque cette *action* est tôt ou tard suivie de la *réaction* des peuples vaincus s'unissant contre leur vainqueur.

Il est probable qu'ils nous répondront : « Ce sont donc les

1. Il est des écrivains qui diront, que ce sont les vices de l'Empire qui ont amené sa chute; mais qu'ont été ces vices, sinon les infaillibles résultats de l'esprit de conquête? L'homme n'est pas de force à supporter impunément le poids de la domination absolue. Les combats du cirque, les chrétiens livrés aux bêtes, les orgies de Caprée, et les désordres de toute nature dont l'Empire fut le témoin, ne sont que l'effet du délire produit par de constantes victoires, qui habituèrent les Romains à tous les abus de la force que peut inventer une cervelle humaine.

2. Bien des gens se refuseront à voir les choses de cet œil-là, et, comme nous l'avons dit, voudraient le retour de ces triomphes; mais le bon sens de la nation en fera justice.

3. On ne peut naturellement se faire bien comprendre qu'en s'exprimant dans le langage que tout le monde parle.

conquêtes intellectuelles, qui, ne produisant pas de réaction, font seules la vie des peuples ? »

C'est là une belle question à résoudre. Puisque nous en sommes aux enseignements de l'histoire, voyons ce qu'elle nous dit à ce sujet.

Après la domination militaire de Rome païenne, il n'en est pas qui excède en grandeur la domination intellectuelle de Rome chrétienne. Elle commença par se faire accepter de véritables barbares; puis grandit, grandit, jusqu'à ce qu'elle eût non-seulement mis toutes les couronnes sous ses pieds, mais qu'elle fût devenue une Souveraine régnant despotiquement sur chacun des foyers domestiques de la Chrétienté.

L'épée n'y était pour rien. Ses soldats, c'étaient ces prêtres, ces moines qui recevaient d'Italie leur mot d'ordre; et ce mot était : « Faites tout pour l'avancement de l'Église. »

Des hommes de génie avaient donc réussi à établir une espèce de domination intellectuelle sur une grande assemblée de peuples; mais quel en était l'objet réel? Qu'est-ce que c'était que cet avancement de l'Église? Était-ce une foi plus éclairée, une connaissance plus approfondie des vérités religieuses? Pas le moins du monde. C'était un accroissement de l'influence, de la richesse, du pouvoir temporel de Rome.

Il ne faut que feuilleter l'histoire, il ne faut qu'entendre encore aujourd'hui les déclamations du Pontife contre ceux qui en veulent à son autorité temporelle, pour ne pas avoir le moindre doute à cet égard.

Quelle en fut la conséquence? Nous l'avons déjà dit.... Cette autorité matérielle dut nécessairement obéir aux lois qui régissent la matière. Le corps parvenu à son apogée redescendit, et n'existera bientôt plus qu'en souvenir.

Or, il y a ceci d'essentiel à observer; c'est que ce corps dont nous entrevoyons la chute, pour une époque plus ou moins éloignée, était un pouvoir intellectuel.

L'intelligence humaine n'est donc bien, comme l'avons dit, qu'un corps matériel soumis à la loi des corps; cette loi, c'est la mort. En conséquence un peuple qui n'a que la vie intellectuelle est condamné d'avance. Chacun de ses pas le rapproche du moment de son décès.

CHAPITRE XXXIV.

ELLE NOUS APPREND QU'IL N'Y A DE VIE
QUE DANS LA VÉRITÉ.

Avez-vous complété, chers élèves, l'étude synthétique de l'histoire du globe? Après avoir vu tomber des multitudes de trônes, avez-vous vu crouler des multitudes de systèmes philosophiques et de doctrines humaines?

Nous pouvons répondre nous-mêmes que c'est indubitable. Or, qu'est-ce que ce grand monceau de ruines? Des molécules désorganisées, des erreurs balayées!...

N'y a-t-il donc rien qui survive?

Il y a des corps de toute nature, qui s'avancent au-devant de la mort. Il y a des multitudes d'erreurs, que la lumière n'a pas encore fait disparaître. Puis il y a la VÉRITÉ qui, elle, est impérissable.

Pourquoi est-elle impérissable? Parce que sa vie est spirituelle; parce que c'est la vie des âmes immortelles.

Où se trouve la vérité?

Elle est cachée dans l'Église, dessous ces oripeaux qui sont les insignes du pouvoir temporel; qui, pour les ignorants en relèvent l'éclat, et ont, en tout état de choses, puissamment contribué à en soutenir le prestige. Qu'ils disparaissent, et la Vérité se montrera dans toute sa splendeur.

Le monde comprendra alors qu'il était sous l'empire d'une espèce de mirage.... que l'approche de la lumière l'a dissipé ; mais qu'il a fallu pour cela que cette lumière fût DIVINE ; que ce fut celle de l'ESPRIT SAINT ; celle de la PAROLE venant d'Élohim lui-même.

N'est-il pas un peuple qui vit de cette vie spirituelle.... qui vit de la Parole ?

Oui, il y a l'Angleterre, qui par elle, est devenue la première nation du monde ; mais il en est une autre qui peut-être la dépassera un jour.

Si la vie spirituelle de l'Angleterre est un signe que l'époque de l'émancipation des âmes est arrivée, il est de toute évidence que la spiritualisation de l'Église du Christ est proche, et que la décadence temporelle de Rome n'est que l'aurore de sa vraie gloire, de sa vie spirituelle qui ne saurait avoir de fin.

Or, comme la France s'est toujours glorifiée d'être la fille aînée de l'Église, au premier signal du vicaire du Christ prenant la Parole pour étendard de la Chrétienté, elle s'enrôlera évidemment sous ce drapeau, avec cet ardent dévouement qui a toujours distingué ses missionnaires, avec cet enthousiasme qui est en quelque sorte dans son sang.

On ignore presque toujours où est la vérité ; mais une fois qu'on a été placé en face d'elle, il y a en elle une telle puissance, que plus on avance, plus on est convaincu. Or, que ne pourrait-on attendre de l'énergie d'un peuple comme le peuple Français, le jour où il serait convaincu que toute cette philosophie matérialiste, toute cette sagesse humaine qui l'avait si complètement séduit, le menait à la mort ; et que la Parole lui montrera au contraire le chemin de la vraie liberté, le chemin du véritable progrès !

Le jour où il sentira la vie en lui, il voudra étendre ce bienfait à tous les peuples, et les 74 millions d'exemplaires de la S^e Écriture distribués entre toutes les nations de la terre ne sont rien en comparaison de ce qu'avec sa grande et ardente population il réussira à en répandre,

quand son gouvernement, constitué sur le principe de la liberté des cultes, aura fait prévaloir ce principe vital partout où il aura porté son drapeau.

Un travail ayant pour résultat une grande extension du règne de Dieu aura naturellement été béni ; et il n'y aurait ainsi rien que de naturel, à ce qu'une prospérité matérielle des plus remarquables fût la conséquence d'un développement tout spirituel. Il y aura là, en tout cas, un gage de la vie, qui soustrairait cette nation, par la force même des choses, à l'action de cette loi qui a fait disparaître tant de peuples de la surface du globe.

CHAPITRE XXXV.

LA FRANCE ÉCOUTERA-T-ELLE LA VOIX DE LA VÉRITÉ ?

Tu écoutes, France, et tu te demandes si c'est bien vrai que ce soit là l'avenir qui t'attend.

Reporte-toi à quelques années en arrière, et regarde quel étonnant changement s'est produit chez toi, depuis le jour où ce Monarque qui s'appuyait sur l'autel est parti pour l'exil.

Cet autel lui-même semblait alors bien solide, et cependant les fondements en étaient déjà minés.

L'époque que nous rappelons ainsi à ton souvenir fut celle où l'on vit ton drapeau arboré sur une terre musulmane.

Il l'a été depuis sur des terres païennes.

Crois-tu vraiment que ce soit sans un but arrêté dans l'Esprit de Dieu, que tes flottes se sont montrées dans la mer de Chine ?

Crois-tu que cette merveilleuse répression de la révolte indienne par une poignée d'Anglais, répression qui a eu pour résultat de faire passer ces cent millions de sujets sous le gouvernement direct de la Reine, a été l'effet du hasard ; ou bien qu'elle a été la conséquence d'un plan déterminé à l'avance dans la pensée de la Providence ?

Réfléchis-y bien, puis dis-nous si tes succès en Algérie,

en Chine, en Cochinchine, au Mexique; si ceux des Anglais dans l'Inde, peuvent avoir d'autre objet appréciable pour la créature, que celui de faire faire un grand pas à l'œuvre d'Évangélisation pour laquelle le monde a été créé, et de préparer la voie à l'établissement du Christianisme sur la terre, comme cela a été annoncé dans la divine Parole?

S'il en est ainsi, et que tu aies été choisie pour une des ouvrières de cette œuvre.... tes yeux s'ouvriront-ils sur l'avenir que la Providence t'a réservé dans son amour?

Ces hautes intelligences qui voudraient faire de toi une incrédule, ne comptant pour rien l'affection de ton Créateur; révoquant même en doute son existence; niant en tout cas que Jésus soit son Fils, Dieu comme lui.... Ces philosophes qui voudraient t'apprendre à ne mettre ta confiance qu'en tes propres forces; à les voir dans cette tendance au progrès qui constitue ta nature; à ne regarder les merveilles de la Création que comme une machine admirablement montée, qui a en elle-même le ressort qui la fait marcher, ou obéit à des lois invariables que la Providence elle-même ne pourrait changer.... Ces sages qui ne voient dans l'organisation humaine qu'une substance analogue à celle des animaux, et voudraient même faire descendre des singes tous tes habitants.... Sache-le bien, France, le jour où ils seront le plus fiers du succès de leurs œuvres; où le monde semblera en extase devant elles; où ils croiront t'avoir pour jamais enlâchée dans leurs filets.... l'Esprit Saint soufflera sur eux, et ce ne sera pas pour les inspirer; ce sera pour effacer jusqu'à leur souvenir. Il dira alors à quelque pauvre âme : Va et montre à cette illustre nation sur laquelle j'ai de grandes vues, dans quel abîme d'erreurs on voulait la plonger ! Va et montre-lui où est la Vérité.... et si, nouvel Ézéchias, cette nation demande un signe.... eh bien !... je te lui donnerai !..

CHAPITRE XXXVI.

DES SIGNES DES TEMPS.

Il serait déraisonnable de croire qu'une aussi grande œuvre que celle de l'émancipation de l'âme humaine, de la spiritualisation de l'Église, de l'Évangélisation du globe, qu'une œuvre en un mot qui a été le but de la Création, et a été décidée dans le Divin Conseil du Père, du Fils et du S^t Esprit, avant même que la lumière eût été formée, puisse commencer à avoir son accomplissement, sans que l'avènement d'une époque aussi solennelle se reconnaisse à quelque signe; sans que quelque inspiration merveilleuse signale à l'attention de l'univers étonné le moyen dont la Providence se servira pour changer ainsi en quelque sorte les conditions d'existence de l'humanité, et faire entrer dans sa vie un élément qui doit être pour l'homme comme une nouvelle naissance.

Pour faire faire un pas aussi décisif à la civilisation humaine, l'instrument, choisi par le Très-Haut, devait, dans la pensée divine, avoir pour objet de rapprocher les peuples les plus éloignés, et de donner aux idées une circulation si active, qu'aucune nation ne pût, en quelque sorte, rester complètement en dehors du progrès. Il fallait qu'il y eût un tel frottement entre les vieux préjugés et les saines idées,

entre l'ignorance et la vraie science, entre l'esclavage et la vraie liberté, entre l'incrédulité et la vraie foi, en un mot, entre l'erreur et la vérité, que jusque dans les recoins les plus sombres du vieux monde, on arrivât à comprendre que Dieu n'avait pas employé des millions de siècles à préparer l'habitation de sa créature, pour qu'elle ne vécût que comme un être matériel de même nature que la bête ; que le moment devait donc arriver où son âme, prenant son essor et se sentant attendue dans de célestes demeures, mettrait au-dessus de tous les trésors de la Terre les Saints Évangiles destinés à lui en enseigner le chemin.

Ce moment déterminé de toute ancienneté par la Sagesse Divine, c'est, en ce qui regarde notre Terre, l'époque à laquelle nous nous trouvons — c'est au *xix^e* siècle, en un mot, qu'a été faite, par la bonté du Très-Haut, l'incalculable faveur d'être l'aurore du jour qui verra l'émancipation spirituelle du genre humain.

C'est en conséquence parmi nous, hommes de ce siècle béni, qu'il a pris celui de ses prophètes à qui il a enseigné, le premier, la puissance de la vapeur. Il en a ensuite choisi un autre à qui il a inspiré l'idée de l'utiliser, pour multiplier les rapports entre les peuples par le perfectionnement de la navigation.

Ce premier progrès réalisé, il a trouvé un Ministre de ses volontés, à qui il a appris à activer les relations continentales entre les diverses nations, par l'introduction des chemins de fer.

L'invention était faite, comme nous venons de le dire, pour étonner le monde ; mais quand l'Éternel a un but, qui pourrait être surpris des merveilleuses ressources du Créateur de l'Univers ? La vapeur ne suffisait pas à l'accomplissement de ses desseins. Il fait connaître à un de ses délégués le moyen d'utiliser l'électricité pour communiquer instantanément des points les plus distants les uns des autres, et les télégraphes électriques ne tarderont pas à avoir réuni toutes les parties du monde en un seul réseau.

L'habitude nous a, en peu d'années, tellement familiarisés avec toutes ces merveilles, que la beauté nous en échappe; que nous ne comprenons pas même ce qu'il y a d'étonnant dans la promptitude avec laquelle elles sont adoptées par tous les peuples. L'action de l'homme est généralement si restreinte, et ses grandes inventions ont été si longues à se répandre, que tout penseur, qui, après avoir vu dans l'histoire avec quelle lenteur la civilisation s'est propagée, se reportera à ce qu'était l'Europe il y a un demi-siècle, à ce qu'elle est aujourd'hui, et à ce qu'elle promet d'être demain, sera, s'il est de bonne foi, forcé de convenir qu'il y a là une œuvre presque miraculeuse, qui dénote que la Providence a eu de grandes vues sur notre siècle.

CHAPITRE XXXVII.

UNE PREUVE INCONTESTABLE.

Malgré l'immense concours de circonstances qu'il a fallu réunir pour la réalisation du moindre des progrès que nous venons de signaler, le scepticisme, qui cherche toujours à tout rapporter à la gloire de l'homme, va peut-être dire qu'il n'y a, dans tout cela, que les inventions de deux ou trois personnes d'une haute intelligence, et qu'il est absurde de vouloir relier la construction des chemins de fer à la propagation du Christianisme, puisqu'en France, pour ne citer qu'elle, c'est à des Israélites que leur première introduction a été due¹.

Orgueilleux Philosophes, humiliez-vous, et que la gloire de la créature baisse pavillon devant celle de son Auteur; car nous sommes prêt à vous démontrer que cette idée, dont vous voulez vous faire honneur, à vous ou à vos amis, était depuis au moins vingt-quatre siècles dans l'esprit de l'Éternel, et qu'il y a juste ce temps-là qu'il a annoncé au monde que ce serait nous qui serions chargés de la mettre à exécution.

Après avoir en effet révélé à son prophète Daniel, environ

1. Le premier chemin de fer français faisant usage de locomotives a été celui de Paris à Saint-Germain, dont M. Émile Péreire, soutenu par M. le baron James de Rothschild, a été le fondateur.

cing siècles et demi avant l'ère chrétienne, les choses qui devaient arriver, et comment ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour des opprobres et une infamie éternelle; comment ceux qui en auront amené plusieurs à la justice, luiront comme les étoiles à toujours et à perpétuité, Dieu ajoute :

*Tu autem, Daniel, claude sermones et signa librum, usque ad tempus statutum plurimi pertransibunt et multiplex erit scientia*¹.

Nous ne pouvons vous donner la traduction usuelle de ce passage. Nous vous l'avons déjà dit, nos traducteurs français se laissent souvent aller, quand certaines expressions mystérieuses échappent à leur compréhension, à les modifier de manière à leur donner un sens à eux, fort différent de celui que l'original devait impliquer; mais il n'en est généralement pas de même pour les autres langues. C'est donc sur les meilleures autorités que nous pouvons vous déclarer² que la véritable signification de ce passage est : *Mais toi, Daniel, ferme ces paroles et scelle ce livre jusqu'au temps déterminé, où plusieurs se transporteront avec rapidité d'un lieu à un autre, et où la connaissance sera augmentée.*

Ce livre a donc été fermé pendant de longs siècles à l'intelligence humaine, et le jour où la prédiction s'accomplit; le jour où, par l'inspiration du Très-Haut, le monde est doté de bateaux à vapeur, de chemins de fer, de télégraphes électriques; le jour où les communications entre les hommes acquièrent une rapidité inconnue jusqu'alors, les sceaux du livre sont rompus, et le monde émerveillé reconnaît que ses connaissances se sont en tout et pour tout, en un laps de temps fort bref, accrues de la manière la plus remarquable.

S'il est une autre explication possible des divines paroles que nous venons de citer, et dont l'authenticité repose sur

1. Daniel, xii, 2, 3 et 4.

2. La traduction anglaise est : *But thou, o Daniel, shut up the words, and seal the book to the time of the end : many shall run to and fro, and knowledge shall be increased.*

les témoignages les plus incontestables, nous avouons franchement qu'elle nous échappe.

Ce n'est là du reste-qu'un fait, tellement en harmonie avec tous ceux que nous avons successivement fait passer sous les yeux de nos lecteurs, que loin qu'il provoque chez nous la moindre surprise, nous n'y voyons qu'une preuve de plus de l'UNITÉ DE PLAN qui a présidé à l'œuvre de la Création, et doit se poursuivre jusqu'à la fin du monde.

CHAPITRE XXXVIII.

UNE CONFIRMATION.

Les plus grands obstacles à l'Évangélisation du monde viennent, pour tout homme qui réfléchit, de l'immense expansion qu'a eue la religion musulmane, et du nombre considérable de païens qui occupent encore diverses portions du globe.

Les croisades ne restreignirent en aucune manière la domination Ottomane. Beaucoup de chrétiens disent que c'est une honte que de lui laisser encore une place en Europe, et que la Chrétienté devrait tout au moins rejeter en Asie ces sectateurs du prophète. Mais le grand ŒIL voit sans doute les choses sous un aspect différent de celui des pauvres humains ; car il a, un jour, uni la France et l'Angleterre, et leur a fait prendre, contre la Russie, fait et cause pour l'Islamisme.

Après s'être opposées à sa chute comme puissance politique, elles cherchent chaque jour à arrêter sa décadence financière, et l'introduction des chemins de fer en Orient, le percement du canal de Suez en Égypte, y assurent en quelque sorte l'avenir des populations musulmanes.

Il en est de même en Algérie, où le gouvernement Impérial les entoure depuis quelque temps d'une protection toute spéciale.

Voilà donc pour l'homme l'Islamisme de plus en plus consolidé; mais pour l'Éternel, il s'avance à pas lents vers l'époque, où, par suite de ses frottements avec la Chrétienté, il doit disparaître de la terre.

La liberté des cultes se proclamera peu à peu dans toutes les provinces soumises à la domination Ottomane, comme elle le fera en Chine, au Japon, et dans toutes les contrées encore sous l'empire du Paganisme.

Ne voyez donc aucun autre motif à ces dispensations Providentielles, qui ont fait flotter successivement le drapeau de la France sur Alger, Oran et Constantine, puis l'ont porté au fond de l'Orient; et qui presque en même temps ont rétabli les couleurs de l'Angleterre sur tous les points du continent Indien, où elles avaient été abattues momentanément.

Que la civilisation cependant ne pénètre pas trop promptement dans ces régions reculées; car quelle humiliation ne serait-ce pas pour l'Europe, si on entendait proclamer chez des peuplades à moitié sauvages les principes de la liberté de conscience, de la liberté de pensée, de la liberté des cultes, en un mot, de la vraie liberté; et qu'ils demeurassent inconnus à l'Autriche, à l'Espagne, à la Russie!

Qu'elles prennent garde!... Voilà déjà le Mexique qui a arboré les trois couleurs, dont la signification doit être un jour : *Drapeau de la vraie liberté*.

Mais ne nous faisons pas de ridicules soucis!... Les chemins de fer n'ont-ils pas déjà pénétré jusque dans les antres les plus obscurs de l'ancien continent?... L'œuvre de l'Évangélisation de toute l'Europe n'est-elle pas commencée?

CHAPITRE XXXIX.

ENCORE UNE AUTRE.

Les œuvres Providentielles ont ce cachet particulier.... qu'elles sont complètes.

Déjà, depuis quelques années, les Indes avaient été ouvertes à tous les peuples par les lois de navigation de la Grande-Bretagne, quand la réussite de l'expédition où les drapeaux de l'Angleterre et de la France se trouvèrent réunis eut pour résultat, en leur ouvrant également les portes de la Chine, d'augmenter considérablement les relations de l'Asie avec l'Europe.

Quand, à cet accroissement de transactions commerciales, vint s'ajouter celui qu'amenait incessamment la construction de nouveaux chemins de fer sur presque tous les points du globe civilisé, on dut se dire que la somme de numéraire existant dans le monde serait complètement insuffisante pour un tel état de choses.

Se le dit-on réellement ? Non.... on n'eut pas le temps d'y songer. L'Éternel y avait pensé depuis bien des milliers de siècles, et, ne voulant pas que son œuvre d'Évangélisation en fût arrêté, il avait en formant la terre donné aux gaz, qui en occupaient le centre, une telle force d'impulsion, que des métaux précieux, auxquels leur pesanteur spécifique aurait

assigné les profondeurs du globe pour place, se trouvèrent saisis par des émanations quartzeuses, puis, de soulèvements en soulèvements, percèrent la croûte terrestre, et vinrent occuper les points les plus élevés de sa surface.

Dans cette situation, ces métaux eussent été aussi inabornables pour l'homme, que dans les entrailles de la terre. Il n'eût jamais en effet pu trouver avantage à aborder ces énormes rochers placés à des hauteurs presque inaccessibles, pour en arracher avec une peine infinie quelques particules d'or.

Qu'a fait en conséquence la Providence dans l'intérêt de sa créature? Elle a ordonné aux eaux torrentueuses qu'elle avait dans sa main de dénuder les cimes de ces monts; d'en briser les rochers en milliers de fragments, et d'emporter dans leur course tous ces morceaux de quartz imprégnés d'or, jusqu'à ce qu'ils fussent à la portée de la main de l'homme.

Il n'était dès lors pas nécessaire que le monde fût parvenu à un bien haut degré de civilisation, pour se mettre à la recherche d'un métal précieux que le moindre hasard pouvait lui faire découvrir dans le lit d'une rivière. Ces sources de richesses pouvaient donc être envahies longtemps avant l'époque que la Providence avait assignée dans sa sagesse; mais ELLE pense à tout! ELLE avait décidé que ces richesses seraient un des instruments dont elle se servirait, au XIX^e siècle, pour l'avancement de son œuvre d'émancipation de l'âme humaine; et pour les mettre à l'abri de l'avidité de la créature jusqu'à cette époque, elle eut l'heureuse idée de séparer par un cataclysme¹ les contrées où elles devaient être découvertes au moment désirable, de celles qui étaient destinées à une civilisation plus complète et plus rapide.

La Californie, l'Australie, la Colombie anglaise, furent donc, au moyen du déluge, séparées de l'Europe pour de longs siècles; puis quand les relations avec l'Inde et la Chine, eurent enlevé à la France presque tout l'argent que son sys-

1. Le déluge.

tème monétaire y avait concentré, l'or de ces pays-là vint prendre sa place.

On ne tarda pas à reconnaître que l'abondance de l'or en multipliait les emplois, et que l'accroissement des relations entre les peuples absorbait également d'énormes quantités de numéraire.

On vit ainsi, grâce à la prévoyance de l'Éternel, des masses d'or très-considérables arriver en Europe, sans y occasionner aucun de ces bouleversements monétaires auxquels on eût pu s'attendre.

Si maintenant le scepticisme ne veut pas y voir la main de Dieu, nous lui déclarons que nous ne comprenons pas ce que peut être un *hasard*, qui, pour une circonstance donnée, a dû de toute nécessité arranger les choses plusieurs milliers de siècles à l'avance, et poursuivre ensuite, pendant des centaines d'autres, l'œuvre de désagrégation nécessitée par cet arrangement.

CHAPITRE XL.

LA CONNAISSANCE SERA AUGMENTÉE.

Avec l'Éternel il faut que ce qui est écrit *s'accomplisse jusqu'à un iota, jusqu'à un trait de lettre.*

Il ne suffisait donc pas d'une augmentation superficielle des connaissances humaines, ni surtout d'un accroissement dont l'homme pût se faire honneur en l'attribuant au développement de son intelligence, pour que la prédiction contenue dans le livre de Daniel pût être considérée comme ayant eu un incontestable accomplissement.

Comment sera-t-il possible néanmoins d'établir une démarcation entre les progrès naturels de la science et ce développement exceptionnel qui doit signaler l'époque de l'ouverture du livre de Daniel ? Tout progrès n'est-il pas le résultat de l'inspiration divine ? Les prophètes de l'Éternel ne se trouvent-ils pas mêlés aux hommes de science, aux industriels, aux travailleurs de toute nature ? Le génie n'est-il pas un don qu'il distribue à l'un comme à l'autre selon son bon plaisir ?

A cela il n'y a autre chose à répondre, sinon que Dieu a ses voies à lui, et qu'elles sont toujours marquées au coin de la sagesse.

Au moment donc qu'il a assigné pour la rupture des sceaux

de ce livre, il fait en sorte que la sagesse humaine vienne présenter elle-même son bilan devant l'association scientifique la plus solennelle qu'un peuple puisse réunir¹; puis en face de toute cette science, il place, après lui avoir glissé quelques mots à l'oreille, tel ou tel être obscur, dont jamais l'intelligence n'a attiré les regards, dont jamais laurier académique n'a décoré le front.

L'homme éminent auquel l'illustre société aura conféré la Présidence commencera par signaler à l'humanité attentive les immenses progrès industriels dus à la mise en œuvre d'une force qui, un demi-siècle auparavant, était en quelque sorte inconnue.

Qu'étaient les transports, dira sir W^m Armstrong, qu'étaient les communications entre les diverses contrées, avant qu'on eût appris à utiliser, par la production de la vapeur, les immenses dépôts de houille que recouvre le sol de quelques contrées privilégiées?

Il y avait là une énorme puissance enfouie dans la terre, et l'homme ne savait pas s'en servir!

Comment y avait-elle été accumulée? demandera-t-on.

A une date bien antérieure à l'existence de l'homme, poursuivra l'orateur; l'atmosphère était beaucoup plus chargée d'humidité et d'acide carbonique qu'elle ne l'est aujourd'hui. Quoique notre planète n'ait le pouvoir d'arrêter dans sa course qu'un 2000 millionième de la chaleur totale de l'astre situé au centre de notre système, telle était, cependant, à cette époque, la puissance de ses rayons, qu'à l'aide de leur action, les plantes d'alors, arrachant le carbone à l'oxygène avec lequel il était combiné, en déposaient dans le sein de la terre des quantités considérables, que venaient encore accroître

1. L'association Britannique pour l'avancement des sciences, dont, par suite d'adhésions récentes fort nombreuses, les membres s'élèvent à près de deux mille, s'est réunie à Newcastle, le 26 août 1863, et son président, sir W. Armstrong, en a ouvert la première séance par un discours qui a été fort applaudi, et dans lequel sont passés en revue les principaux progrès de la science, pendant le quart de siècle écoulé depuis la dernière réunion de la société dans la même ville.

ces masses de substances minérales, laissées après elles par les pluies provenant de la conversion des eaux de l'Océan soulevées par le soleil.

Il en est résulté sur divers points des couches de houille d'une telle importance que la consommation du globe en paraît assurée pour plusieurs milliers d'années.

Par la chaleur du soleil, nous avons donc eu le charbon, qui lui-même nous donne le mouvement.

Ainsi se vérifie, continue l'éloquent orateur, cette théorie dynamique de la chaleur qu'on peut regarder comme la plus importante découverte de ce siècle; quoique lord Bacon l'eût déjà signalée à l'attention des savants, et qu'elle semble même avoir été pressentie par Aristote.

Qu'à de semblables énonciations une réunion d'hommes éclairés applaudisse, il n'y a rien là de surprenant. N'est-ce pas la glorification de l'intelligence humaine?

Mais que cet ignorant que la Providence a pris dans la foule pour l'accomplissement d'un de ses projets vienne à se lever et à signaler au monde quelques-unes des inconséquences qui fourmillent dans ce système, que restera-t-il de tout cet échafaudage scientifique?

Qu'il demande, par exemple, ce que signifie cette puissance de rayonnement, qui, de nos jours, ne fond pas même les glaces des pôles, et qui à cent pieds sous terre n'a déjà plus d'influence?

Qu'il demande comment, si énergique à l'époque carbonifère, cette force a pu tellement diminuer d'intensité?

Qu'il demande si on entend dire par là que la Terre s'est éloignée de l'astre radieux.... Qu'est-ce que la science aura à répondre?

Qu'il objecte, qu'à l'époque mentionnée, tout révèle l'absence presque complète des rayons lumineux du soleil!

Qu'il objecte que des eaux provenant de la pluie eussent été dépourvues de la majeure partie des substances minérales qu'elles contenaient quand elles appartenaient à l'Océan!

Qu'il fasse remarquer qu'avec un tel système on ne se

rend pas compte de la présence de fossiles marins dans cette formation !

Qu'il objecte enfin que, par la théorie à laquelle il est fait allusion, la création d'aucun corps n'est expliquée, et que l'abondance de l'acide carbonique dans l'atmosphère ne se comprend pas plus que l'existence de l'atmosphère elle-même !... qu'aura-t-on de raisonnable à lui dire en réponse ?

Ne pourra-t-il pas faire ressortir tout ce qu'il y a d'humiliant pour l'intelligence humaine à avoir appris d'Aristote la solidarité de la chaleur et du mouvement, et de n'en avoir pas, en vingt-deux siècles, su trouver l'application au système du monde ?

Ne pourra-t-il pas infliger un blâme mérité à la conduite d'un évêque qui, ayant sous les yeux le récit destiné à donner à l'homme la clef de tous ces mystères, ne trouve rien de mieux, pour masquer son ignorance et l'impossibilité où il est d'y rien comprendre, que de nier l'authenticité de l'écrit et de révoquer même en doute l'existence de l'écrivain ?

Et alors !... la science ne sera-t-elle pas forcée de convenir que, si tout à coup la Vérité se fait jour sur toutes ces hautes questions, c'est que l'Éternel ayant dit : *A cette époque la connaissance sera augmentée*, a dû trouver le moyen d'y pourvoir ?

.....
Poursuivons l'analyse du remarquable discours de sir W. Armstrong. Que nous dit-il encore ?

Que s'il se trouve sous le sol une quantité de houille qui paraît inépuisable, il ne faut pas perdre de vue que ce n'est pas en Angleterre qu'elle se rencontre ainsi en masses indéfinies ; que les États-Unis en ont trente-sept fois plus que la Grande-Bretagne, et que, si celle-ci continue à en extraire dans une proportion ascendante analogue à celle des huit dernières années¹, elle n'en aura pas de quoi fournir à une

1. M. Hunt évaluait à la fin de 1861 à 86 millions de tonnes la quantité de houille extraite dans le Royaume-Uni.

consommation de plus de deux siècles ; que, bien longtemps même avant cette époque, le prix s'en sera déjà élevé à un taux qui compromettra cette prospérité que l'Angleterre doit principalement au bon marché et à la bonne qualité de ses charbons !...

Qu'il faut donc de toute nécessité aviser aux moyens d'économiser ce combustible, soit en perfectionnant les machines, soit en utilisant mieux le pouvoir éclairant du gaz, soit, enfin, en faisant un plus grand usage d'autres forces.

Chacun des auditeurs s'est alors demandé s'il n'y avait pas encore dans la pensée de l'orateur un moyen que le caractère purement scientifique de la réunion, ou peut-être la présence d'un certain nombre d'étrangers, l'empêchait de signaler ; s'il n'était pas d'avis, en un mot, que la question relative à l'exportation devait être sérieusement étudiée.

C'est sans doute parce qu'il nous a semblé que ses observations y conduisaient forcément, qu'au lieu d'en admirer la sagesse, nous n'en avons ressenti qu'une profonde tristesse.

Quand, en présence d'un don aussi magnifique que celui que la Providence a mis quelques centaines de mille ans à préparer pour certains peuples, des pygmées agitent la question de savoir ce qu'ils pourraient faire pour lui venir en aide, et pour suppléer à ce que, selon eux, il y a d'insuffisant dans son bienfait, on ne peut dire ce qu'il y a de plus affligeant pour le véritable chrétien, de l'ingratitude qui s'y révèle, ou du manque de confiance en la bonté de Dieu qu'impliquent de telles idées.

Nous désirerions donc pouvoir faire comprendre à l'Angleterre, que si l'Éternel, voulant sa grandeur, lui a octroyé un don qui y devait contribuer, il serait aussi indigne d'elle de douter de son amour que du pouvoir qu'il aurait de remplacer, au moyen de quelque nouvelle inspiration, la force qu'un long usage aurait épuisée¹.

1. Quelques esprits superficiels vont dire qu'à ce compte nous approuvons ceux qui dissipent inconsidérément les trésors que la Providence leur

Les sentiments du pays ne sont du reste pas ici en question. Nous sommes en présence d'une association scientifique, et chacun sait que ce n'est pas ordinairement à la science qui se complaît dans ses triomphes qu'on va demander la hauteur de vues qu'impliquent en général les idées religieuses puisées à la source des vraies lumières.

Aussi, quand sir W. Armstrong nous fait un pompeux éloge du dernier ouvrage de Darwin, nous admettons, parce que c'est juste, que cet écrivain montre une grande intelligence dans ses observations relatives à l'amélioration des races par le choix des sujets; mais s'aventure-t-il à faire dériver les uns des autres des êtres de différente nature, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer ce rapprochement d'idées avec le matérialisme allemand, que l'incrédulité égare en lui faisant méconnaître les principes qui ont présidé à la Création.

Est-ce de l'intéressant ouvrage de sir Charles Lyell sur l'Ancienneté de l'homme, et des curieuses découvertes faites récemment à Amiens et ailleurs qu'il est question, nous payons comme les autres aux recherches de la science un juste tribut d'éloges; mais cela fait, nous ne considérons plus les choses que de haut, et nous voyons alors grandir cet antagonisme entre la science et la religion, qui nous faisait dire en parlant du docteur W. Whewell: Il y a deux hommes en lui; l'*astronome*, qui voit une infinité de mondes répandus dans l'espace; et le *chrétien*, qui ne saurait donner qu'à un seul d'entre eux des créatures intelligentes, parce que Christ eût dû mourir pour sauver ces mondes comme il a sauvé le nôtre, et que la Bible a dit qu'il n'est mort qu'une fois.

Quand, forts de ce qu'on leur a dit avoir vu dans les en-

départit; mais ceux de nos chers élèves que l'habitude a familiarisés avec notre manière de voir comprennent que s'il y avait, comme on le prétend, urgence d'économiser le combustible dont le Royaume-Uni a été doté, Dieu, qui ne fait rien à demi, aurait depuis longtemps inspiré à quelque ingénieur l'idée à laquelle sera dû un jour le perfectionnement des machines actuellement en usage.

traillés de la terre, des incrédules qui connaissent *la puissance d'un fait* s'appuient de ces découvertes pour contester le récit biblique de la Création, et de conséquence en conséquence parviennent à ébranler la foi des fidèles, en leur démontrant qu'un livre qui contient de semblables inexactitudes ne saurait être inspiré, ne saurait être divin, comment ceux qui voudraient l'incessant avancement du règne de Dieu ne seraient-ils pas plongés dans la douleur?

Que les Chrétiens toutefois se rassurent. L'Éternel a vu que le moment était venu de faire cesser une lutte qui pouvait être fatale à la vraie Religion; et quand il a permis à toutes ces circonstances de se produire simultanément, ce n'est que pour mettre en relief l'*accroissement de connaissance* qu'il avait destiné à notre époque; accroissement d'où devait résulter la parfaite concordance des déclarations Bibliques et des faits de la Création que la science avait pénétrés; accroissement qui, en dévoilant à l'homme tous les mystères de sa propre formation, lui expliquait comment des êtres qui, extérieurement lui étaient semblables, mais qui n'avaient point reçu cette essence divine qui le caractérise, avaient dû le précéder sur la terre, et en être les maîtres avant lui.

Si, par une disposition Providentielle, nous avons été choisis, nous ignorant, pour révéler au monde toutes ces choses, nous n'en devons pas moins convenir, par respect pour la vérité, que la faiblesse de notre foi nous rendait si complètement indigne d'une telle marque de bienveillance, que nous avons été très-longtemps sans pouvoir nous rendre compte de ce qu'était cette impulsion qui nous avait fait prendre la plume, au grand étonnement de tous ceux qui nous entouraient, et qui faisait affluer en nous des idées dont nous étions plus surpris que personne. Peut-être même que, sans de certaines coïncidences qui ont forcément éveillé notre attention, nous ne nous en serions pas encore expliqué la cause.

Pour faire comprendre à nos lecteurs ce qu'étaient ces

coïncidences, nous en citerons une qui, au moment où nous écrivons, n'a encore que quelques jours de date.

Nous approchions de la fin de cet écrit et pensions ne pas tarder à déposer la plume, quand un article inséré dans le *Times*¹ par un homme de beaucoup de talent, M. J. R. Hind, attira tout à coup nos regards.

Il y a de puissantes raisons de croire, y est-il dit, que l'unité qui a servi de base à la plupart des données astronomiques généralement admises manquait d'exactitude; ce qui étonnera beaucoup ceux qui croient que, reposant sur des calculs mathématiques, elles devaient à peu près équivaloir à des certitudes.

Cette unité est la distance de la Terre au Soleil; laquelle, d'un accord à peu près unanime entre les astronomes, a été mesurée au moyen des observations faites en 1761 et 1769, lors du passage de Vénus sur le disque de l'astre radieux, observations qui ont été enregistrées par le professeur Encke de Berlin.

A la suite de ces observations, il calcula que la parallaxe solaire devait être de 8",49; mais plus tard il se rangea à l'opinion de Littrow qui l'avait trouvée de 8",57.

Depuis dix ans l'astronomie ayant fait de grands pas, tous les anciens calculs ont été refaits avec plus de soin; et le résultat en est que, selon les tables solaires de M. Le Verrier, cette parallaxe est de 8",95, et suivant Mess Airy et Hansen de 8",97! Or, quatre dixièmes de seconde sur la parallaxe de cet astre le rapprochent de la terre de quatre millions de milles!!

La vitesse de la lumière, qui a été calculée sur le temps qu'elle mettait à nous venir du Soleil, doit nécessairement alors être réduite d'une quantité proportionnelle.

M. Léon Foucault, du reste, ayant trouvé dans le *miroir tournant* un mode nouveau d'en mesurer la rapidité, a calculé qu'elle devait être de 298 000 kilomètres par seconde; ce qui

1. Le 17 septembre 1863.

pour les 8', 18" qu'en moyenne elle met à nous arriver de l'astre radieux, correspondrait à la parallaxe de M. Le Verrier, et serait environ $1/30^{\text{me}}$ de moins que ne l'avaient dit les grands astronomes du commencement de ce siècle¹.

Quelque concluante que semble l'harmonie de ces calculs, M. Hind ne se borne pas à cette première preuve de l'erreur faite dans la supputation de la distance du Soleil. Il en développe cinq autres, que leur caractère purement technique nous empêche de reproduire ; puis il énumère quelques-uns des calculs qui en seront viciés, et nous dit, entre autres, que Neptune s'en trouvera rapproché de 122 millions de milles.

Voilà donc la renommée d'un fort illustre astronome, M. Encke, singulièrement compromise !

Que dirions-nous maintenant si on nous démontrait que, dans un peu plus d'un siècle, c'est-à-dire au troisième passage que Vénus accomplira sur le disque du Soleil, les grands astronomes d'alors viendront dire aux petits-fils de MM. Le Verrier, Airy, Hansen, etc., etc. : « La haute réputation de vos ancêtres était tout aussi imméritée que celle de M. Encke, car il est de toute évidence qu'ils ont, comme lui, fait erreur dans leur calcul de la parallaxe solaire ? »

Ces chers enfants auront heureusement une réponse assez satisfaisante à faire aux détracteurs de la renommée de leurs aïeux.

« N'avez-vous pas lu, pourront-ils leur dire, qu'à l'ouverture des sceaux du livre de Daniel, l'Éternel accrut la somme des connaissances humaines, et apprit à l'homme, par l'organe du ministre qu'il s'était choisi dans la foule, que tout l'ensemble de notre système se rapproche de l'astre radieux qui en occupe le centre, et qu'ainsi, successivement appelées à cette position privilégiée qui est adaptée à leur habitation, les planètes disparaissent aussi successivement

1. Et par conséquent, de moins que nous ne l'avons dit précédemment sur la foi d'Arago.

2. Peut-être ces astronomes l'auront-ils trouvée alors de 9", 20, 9", 30!...

« dans ce foyer central, dont l'objet est d'entretenir, pour le
« temps déterminé par Élohim, la rotation qui constitue la
« naissance, la vie et la mort des mondes? Relisez certain
« écrit sur le Progrès, et vous ne douterez pas que la coïnci-
« dence de l'observation de M. Hind avec l'apparition de cet
« ouvrage, ne fût Providentiellement destinée à prouver à
« l'humanité la vérité de ce système¹. »

1. L'ouvrage aura eu en tout cas l'avantage de replacer au rang le plus honorable le nom d'un astronome qui était parfaitement digne des lauriers que la science lui avait octroyés.

CHAPITRE XLI.

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Nous venons de montrer les connaissances humaines se développant presque subitement, quand arrive l'époque assignée par le Créateur pour le grand changement révélé à l'avance à Daniel ; mais est-ce uniquement d'un développement d'intelligence, d'un progrès de la science que l'Éternel a entendu parler ?

Gardons-nous de le croire. Le véritable progrès pour le Très-Haut, c'est celui que la créature fait dans sa connaissance ; c'est celui qui la rapproche de lui. C'est donc à un progrès spirituel, c'est donc au développement de l'âme humaine que cette prophétie faisait principalement allusion.

Étudiez en effet le but de toutes les grandes dispensations de la Providence, et vous reconnaîtrez qu'elles ont toujours pour objet l'avancement de son règne.

L'époque où nous sommes doit-elle marquer par un progrès spirituel de ce genre ?

A regarder autour de nous, jamais le réalisme matérialiste n'a remporté de plus brillantes victoires.

Le Démon de l'incrédulité a posé un pied sur la France, et, à travers l'Atlantique, il va placer l'autre sur le nouveau monde.

Son souffle empoisonné portera bientôt la mort sur les deux hémisphères. Les plus terribles fléaux n'enlèvent à quelques corps qu'une existence d'un jour ; mais c'est à la vie éternelle que le Sauveur a préparée pour les pécheurs repentants, que l'Antéchrist¹ ambitionne d'arracher les âmes. Elles sont là par milliers et par centaines de milliers agenouillées devant la Croix, et, au milieu de leurs sanglots, on entend ces paroles : Fils de David, aie pitié de nous.

Le Démon élève alors la voix et leur crie : Celui que vous invoquez ne saurait vous entendre. Jamais David ne fut son père ; c'était un pauvre mortel, un docteur, un philosophe comme moi.

Qui dira le cri de désespoir que font entendre ces âmes anéanties par cette foudroyante parole ?

Des profondeurs de l'enfer, un rire strident se propage au loin. — Merci, merci, Renan, s'écrie Satan à la vue de cette foule d'âmes que quelques mots sortis de l'imagination de cet écrivain ont plongées *dans la fournaise ardente, où il n'y aura que pleurs et que grincements de dents*². « Merci, merci, lui dit Belzébuth, car il n'est plus maintenant au pouvoir d'aucune puissance humaine d'arrêter l'incendie que le frottement de ta plume vient d'allumer. »

Il est inutile de se le dissimuler. Depuis dix-huit cents ans les Juifs, dispersés parmi les nations, portent aux yeux des Chrétiens la peine de leur crime. Ils ont dit au proconsul romain : Jésus s'est donné pour le Fils de Dieu. C'est un imposteur qui a mérité la mort. Crucifie-le, et que son sang soit sur nous et sur nos enfants.

Le dix-neuvième siècle s'avance dans sa course. Quel spectacle lui est offert ? Un nouveau Pilate monte à Gabatha, et s'asseyant sur son tribunal, crie à la Chrétienté : Les Juifs ont demandé la condamnation de celui qui s'était laissé ap-

1. Qui est menteur, si ce n'est celui qui nie que Jésus soit le Christ ? Celui-là est un antéchrist qui nie le Père et le Fils. (1^{re} Éptre de S^t Jean, 11, 22.)

2. Ev. selon S^t Matthieu, XIII, 42.

peler *Fils de David*, pour leur faire croire qu'il était le Messie; de celui qui s'était prêté à un indigne stratagème pour faire croire qu'il avait ressuscité son ami Lazare; de celui enfin qui, en se donnant pour le Fils de Dieu, avait voulu tromper le monde. Leur loi était précise. Il avait encouru la peine de mort. Sa condamnation a pu être sévère, mais elle a été juste.

Renan crucifiant de nouveau le Sauveur, voilà ce que nous étions destinés à voir.

Supposez maintenant que tout à coup la lumière se fasse dans son âme, et que son forfait contre son propre Juge se présente à lui dans toute son étendue, dans toute son irréparabilité!... Supposez que ces terribles paroles tombent sous ses regards : *Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule, et qu'on le jetât au fond de la mer* (Év. selon S^t Matthieu, XVIII, 6), de quel prix sera alors l'éclatant triomphe qu'il vient de remporter?...

Vous le voyez.... l'époque est critique.... le moment est solennel!... Que fera l'Éternel?

Il ira prendre, dans quelque obscure retraite, un pauvre être ignoré, et lui dira : Va, et fais honte à cette France si fière de sa civilisation, si fière de ses progrès, d'avoir pu écouter un homme qui, marchant la tête toujours inclinée vers la terre, n'a jamais jeté un regard vers le ciel; un homme qui a des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne point entendre. Va, et fais-lui honte d'avoir pu prêter l'oreille à des discours faits pour des préadamites, ou pour des êtres *tout chair*, comme ceux que j'ai dû balayer de la surface de la terre. Va, et fais-lui comprendre que ce prétendu sage parle à mes enfants comme si c'étaient des brutes, qui après une existence entremêlée de jouissances et de peines purement matérielles¹, n'ont que l'anéantissement en per-

1. Nous avons démontré, dans notre Essai de Physiologie, que la plupart des jouissances prétendues intellectuelles sont en réalité purement matérielles.

spective.... et cela en France!... dans cette contrée que j'ai-
 mais à envisager, dans un avenir rapproché, comme la fille
 aînée de mon Église Spirituelle.... dans cette contrée que je
 faisais grande et forte, pour qu'elle pût porter, jusqu'aux ex-
 trémités de la terre, cette Parole qu'on veut lui faire fouler
 aux pieds, ce nom du Christ Sauveur qu'on veut lui faire re-
 garder comme un simple mortel.... dans cette contrée à la-
 quelle, après avoir donné une des premières places parmi
 les Puissances de la terre, je me plaisais à destiner, dans
 mes tabernacles célestes, celle qui est réservée à ceux qui
 auront travaillé à l'avancement de mon règne.

Après de longues résistances, le pouvoir temporel de Rome
 est près de sa chute. Elle a été depuis longtemps décrétée dans
 le Conseil Divin.

La Philosophie matérialiste va peut-être s'en faire un
 triomphe. Le monde qui déjà élève sur le pavois celui qui a
 détrôné Jésus va lui décerner une couronne de plus pour
 cette nouvelle victoire.

L'époque est critique.... le moment est solennel!... Que
 fera le Tout-Puissant?

Il se choisira dans la foule un ministre bien humble et il
 lui dira: Va, et apprends au monde que ce prétendu patri-
 moine de St Pierre, que ce pouvoir temporel de Rome, que
 cette influence politique, ces dignités, ces honneurs, ne sont
 que des vanités humaines, n'ayant rien à faire avec la vraie
 grandeur de mon Église. Que loin de l'avoir abaissée, l'au-
 rore du jour qui doit réjouir tous les véritables chrétiens,
 s'aperçoit déjà à l'horizon; que ce sera celui de sa vraie
 splendeur; celui de sa vie spirituelle; annonce à la terre que
 le moment dont j'avais parlé à Daniel est arrivé; que je vais
 développer les âmes, et leur donner l'intelligence de choses
 qui leur ont été cachées jusqu'ici.

Elles comprendront alors, peu à peu, que pour être
 Divine, une Religion doit être exempte de toute erreur,
 doit être l'expression même de la vérité, et que comme

ma PAROLE est la VÉRITÉ, c'est elle qui doit en être la seule base. »

« Elles comprendront que l'infailibilité de ses enseignements forme un des caractères essentiels de la vraie Religion, et que comme ce don n'est pas accordé aux mortels, il ne saurait y avoir pour le Vicaire de Jésus-Christ d'autre infailibilité que celle qui est puisée à sa vraie source, celle qui réside dans l'Écriture inspirée du S'-Esprit.

« Elles comprendront que si là est la vérité, ce qui s'en éloignera sera l'erreur; car la vérité est *une*. Se disant alors qu'il doit y avoir là une autorité spirituelle établie de Dieu pour maintenir l'Unité dans son Église, toutes ces déplorables dissidences, toutes ces distinctions de Catholiques et de Protestants, de Luthériens et de Calvinistes, d'Anglicans et de Wesleyens disparaîtront de la langue des peuples, et la DIVINITÉ du CHRISTIANISME sera manifestée par son UNITÉ. On reconnaîtra dès lors que c'est de cette Religion toute spirituelle que parlait l'Écriture, quand elle disait : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.*

Comment croire cependant que l'avènement d'un tel état de choses soit proche? Minée de tous côtés par le matérialisme qui, pour l'attaquer, revêt mille formes diverses, la Religion semble s'affaïssir de plus en plus, et le *petit troupeau* des fidèles être de jour en jour plus restreint.

L'époque est critique.... le moment est solennel!... Que fera Élohim?

Il trouvera quelque pauvre âme à qui il dira : Va et fais voir à ces peuples qui abandonnent mes autels le sort qui attend mes adversaires. Appelle leurs regards sur ce jugement où les brebis seront séparées d'avec les boucs, et montre-leur s'étant, à toute époque, partagé le monde; ceux qui aiment la terre et ses faux biens, ceux qui ne vivent que pour elle, d'un côté; ceux qui ne comprennent pas le bonheur sans la paix de l'âme, et aspirent aux félicités éternelles qui attendent les rachetés, de l'autre.

Tu leur enseigneras les lois immuables qui régissent l'Univers; tu leur montreras cette rotation de la matière, dont la vie n'est qu'un mouvement mécanique d'un jour, qu'une désagrégation de molécules fait cesser le lendemain; puis tu leur feras voir cette vie de l'âme qui, toute spirituelle, est la *vraie vie*, puisqu'elle ne saurait avoir de fin; tu la feras apparaître devant leurs yeux pleine de noblesse et de grandeur, satisfaisant, en un mot, aux exigences de l'imagination la plus exaltée.

Quand tu leur auras ainsi montré les deux voies qui sont ouvertes devant les nations, tu leur demanderas si elles veulent, comme Sodome et Gomorrhe, comme Ninive et Babylone, comme Tyr et Sidon, de celle où le matérialisme les conduit; ou si elles ne seraient pas tentées d'essayer de cette vie spirituelle, qui constitue le VÉRITABLE PROGRÈS, la VÉRITABLE LIBERTÉ.

Si la France alors te répond que ses yeux se sont ouverts, et qu'elle veut secouer le joug de ce réalisme matérialiste qui la perd, tu lui montreras quelle ère de tranquillité s'ouvrira devant elle, le jour où elle aura appris à mettre sa confiance, non dans les hommes dont la vie est d'un jour, mais dans l'amour du Dieu qui a le pouvoir de lui conserver le Souverain qui a été l'instrument de sa grandeur; quelle auréole de gloire impérissable l'environnera, quand, prenant la divine Parole pour guide, et la Croix pour étendard, elle travaillera de cœur et d'âme à l'avancement du règne de l'Éternel, et aura mérité par là d'être comblée de ses plus précieuses faveurs.

CHAPITRE XLII.

CONCLUSION.

Nous n'avons plus qu'un fait à présenter à nos lecteurs pour les convaincre que, dans ce bas monde, tous les événements s'accomplissent en exécution d'un plan formé à l'avance dans le conseil suprême de la Divine Trinité ; que sans la Parole ce plan nous serait parfaitement inconnu ; que toute circonstance donc qui, en se produisant après avoir été annoncée plusieurs siècles auparavant, nous confirme l'existence de ce plan, est la preuve que la **SAINTE ÉCRITURE** a été **DIVINEMENT INSPIRÉE**.

Ce fait est heureusement de nature à frapper toute personne, qui n'aura pas résolu de fermer les yeux, même devant l'évidence.

L'Éternel dit à Daniel, après lui avoir révélé l'avenir : « Ferme ce livre jusqu'au moment que j'ai déterminé dans ma sagesse. »

Qui est Daniel ? Un de ces Juifs dont les enfants du Christ devaient pendant dix-huit siècles tenir la race dans la plus humiliante oppression.

N'a-t-il pas été quelque chose de plus qu'un simple Juif ? Oui.... Il a été élevé par Nebucadnetzar aux premières dignités de l'Empire.

Vingt-quatre siècles se sont passés sans qu'une circonstance semblable se soit jamais reproduite? Les sceaux de son livre sont rompus, et à quel moment? au moment où pour la première fois depuis la venue du Christ sur la terre, un Juif se trouve assis à la place d'honneur dans le conseil du Souverain d'une des plus grandes nations du monde, de même que l'avait été celle sur laquelle régnait Nebucadnetzar! !

Dans le pays dont il est question, une nouvelle ère semble depuis quelques années s'être ouverte, pour les Israélites. Ce sont eux qui, les premiers y ont introduit les voies rapides auxquelles Daniel fait allusion. Bientôt leurs grandes idées financières s'y faisant jour de toutes parts, on a vu vingt peuples les adopter à l'imitation de la France. Une considération plus générale a dès lors entouré les rejetons de cette race naguère si humiliée. Les honneurs parlementaires ont même été accordés à un de ses membres par une nation voisine très-avare de ce privilège.

Sont-ce là des événements qui n'ont rien en eux-mêmes de bien extraordinaire? La coïncidence de ces faits et de la prédiction dont Daniel a été l'organe peut-elle être l'effet du hasard?

Que toute personne de bonne foi en juge. Il n'a fallu, pour que de telles circonstances se produisissent, rien de moins que le renversement de la dynastie qui avait épousé les idées exclusives de l'Église Romaine relativement aux Juifs, et son remplacement par un Souverain qui eût inscrit la liberté des cultes sur son drapeau; par un Monarque assez pénétré des conséquences qu'elle implique pour faire de la situation politique des Israélites l'objet de stipulations expresses dans quelques-unes de ses conventions internationales.

Pour trouver naturelles, d'aussi profondes modifications à l'état de choses qui existait encore il y a quelques années, il faut avoir, comme nous, cette foi dans la Divinité de la Parole, qui fait qu'on regarde comme cer-

tain l'accomplissement de toutes les promesses qu'elle renferme.

Dieu a dit à Abraham : *Toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité*¹. Pour tout vrai chrétien donc, après le châtimement doit venir la miséricorde. L'ère de l'émancipation des âmes arrive. Ce doit être également celle du relèvement de la nation qui a vu le Messie naître dans son sein.

Aveuglée par le matérialisme, elle a cru au règne *temporel* du libérateur qui lui avait été annoncé; elle n'a pas voulu reconnaître, dans le fils de Joseph, ce Roi de la race de David qui lui avait été promis; elle l'a mis à mort comme imposteur.

Mais quand le développement de l'âme humaine aura amené successivement tous les peuples au pied de la croix, et que seuls les Juifs se verront, debout dans leur incrédulité, au milieu de toutes les nations de la terre converties au Christianisme, leurs yeux seront ouverts; ils apercevront leur déplorable erreur; ils comprendront que le règne de Jésus devait être un règne *spirituel*. Ils reconnaîtront que c'est le Fils de Dieu qu'ils ont condamné au supplice; et désespérés de l'avoir méconnu, ils se prosterneront aux pieds de l'Éternel, en se frappant la poitrine, et criant : Grâce!... grâce!...

Alors le jour du pardon luira, et, réconcilié avec son peuple, Dieu le prendra par la main, et le conduira à Jérusalem, chargé des trésors que son industrie aura su s'acquérir chez les diverses nations du globe.

Alors apparaîtra, dans tout son éclat, la divinité du Livre qui, en racontant la servitude à laquelle les Israélites avaient été réduits en Égypte, avait symbolisé l'oppression sous laquelle ils gémissaient pendant les longs siècles de leur dispersion parmi les peuples.... du Livre qui, en nous apprenant qu'à leur sortie de ce pays, ils avaient emporté des quantités de vases d'or et d'argent que les Égyptiens leur

1. Genèse, XXVI, 4.

avaient livrés, pour se soustraire par leur départ à la malediction qui semblait attachée à leur présence, ne faisait que typifier leur rentrée définitive à Jérusalem, avec les immenses richesses recueillies pendant leur exil.

Alors se vérifieront les paroles du prophète contenues dans ce Saint Livre : *Ainsi a dit l'Éternel des armées : Il arrivera en ces jours-là, que dix hommes de toutes les langues des nations saisiront le pan de la robe d'un Juif et diront : Nous irons avec vous, car nous avons entendu que Dieu est avec vous*¹.

Il approche donc ce grand jour de la réhabilitation du peuple de Dieu, vont dire les fidèles. Oui, il approche; mais voyez l'œuvre qu'il reste à accomplir auparavant; voyez la masse de Mahométans et de Païens qu'il y a encore à convertir, et vous comprendrez qu'il s'agit d'un de ces jours de l'Éternel, dont Saint Pierre dit *qu'ils sont comme mille ans*; d'un de ces jours qui, comme ceux de la création, échappent à l'appréciation des mortels.

La terre a donc; selon toute apparence, bien des siècles à vivre avant qu'arrive cette grande époque, où l'extinction des volcans accroissant la quantité des gaz comprimés au centre de notre planète amènera l'explosion dont parle le Prince des Apôtres; avant que luise ce jour solennel, où suivant l'écrivain inspiré de l'Apocalypse la dernière trompette sonnera, et ceux qui auront cru au Seigneur Jésus ressusciteront pour avoir la VIE ÉTERNELLE.

1. Zacharie, VIII, 23.

30
LUG
64

TABLE DES MATIÈRES.

II. — ESSAI DE COSMOGONIE SCRIPTURAIRE.

I ^{er} .	A qui nous adressons-nous ?	3
II.	Qu'est-ce que l'inspiration ?	6
III.	Sans inspiration l'Écriture ne remplirait pas son but	9
IV.	Qu'est-ce que la Révélation proprement dite ?	12
V.	De l'interprétation de la Sainte Écriture	19
VI.	Des obscurités que le Christ lui-même a déclarées Providen- tielles	24
VII.	Des prophéties	31
VIII.	De l'unité qui existe entre l'ancienne alliance et la nouvelle ..	38
IX.	Des premières lignes de la Genèse	41
X.	La Bible a été donnée à l'homme pour lui enseigner la voie du Salut	45
XI.	L'Écriture seule peut dire à la Science où est la vérité	50
XII.	Il importe cependant que la science sache comment l'Écriture doit être lue	56
XIII.	Du jugement de Galilée	69
XIV.	Je mettrai mon arc dans la nuée, dit l'Éternel	76
XV.	Des dates scripturaires	80
XVI.	Quelques mots encore des difficultés d'interprétation	86
XVII.	Conclusion	90

III. — ESSAI DE PHYSIOLOGIE.

I ^{er} .	Dieu a tiré l'homme de la poudre de la terre	97
II.	De la matière envisagée au point de vue physiologique	103
III.	De l'organisation de la matière	105
IV.	Des propriétés de la matière	108

V.	Où la science s'est-elle arrêtée relativement à la matière?... 115
VI.	Faisons un pas en avant..... 118
VII.	Où en était la création lors de la formation de l'homme?... 121
VIII.	Des sentiments qui se manifestent chez certains animaux... 124
IX.	De l'intelligence qui se remarque chez certains insectes..... 126
X.	Dans quels organes est, chez ces animaux, le siège de l'intelligence..... 129
XI.	De l'homme..... 132
XII.	De son apparence sur la terre..... 136
XIII.	De ses facultés..... 146
XIV.	De leur équilibre..... 151
XV.	De leur développement..... 158
XVI.	La création achevée, Dieu n'en continue pas moins son œuvre..... 162
XVII.	Cette œuvre se poursuit sans nuire à la liberté individuelle de l'homme..... 167
XVIII.	Du progrès intellectuel..... 172

IV. — ESSAI DE PSYCHOLOGIE.

I ^{er} .	Quelques mots encore du matérialisme..... 185
II.	Il y a deux sortes d'œuvres..... 188
III.	De l'âme..... 192
IV.	L'homme est fait à l'image de Dieu..... 194
V.	Qu'est-ce qui caractérise l'existence de l'âme?... 197
VI.	L'existence du bien implique celle du mal..... 199
VII.	De la conscience..... 201
VIII.	Du péché..... 203
IX.	La liberté de l'homme implique sa responsabilité..... 205
X.	Jusqu'où s'étend cette responsabilité?... 209
XI.	Du déluge envisagé sous sa véritable face..... 211
XII.	Pourquoi en fut-il ainsi?... 215
XIII.	Suite du même sujet..... 219
XIV.	De l'origine des langues..... 222
XV.	De l'institution de la Pâque..... 225
XVI.	Quelques mots de l'histoire des Israélites à cette époque... 230
XVII.	Des tables de la loi..... 235
XVIII.	Poursuivons l'histoire des Hébreux jusqu'à la venue du Christ. 239
XIX.	Du changement que l'ère chrétienne a vu se produire dans le monde..... 243
XX.	Jusqu'où s'est étendu ce changement?... 247
XXI.	Il peut y avoir progression dans les dons faits à nos âmes... 251
XXII.	Quel fut le résultat de la différence des dons faits à l'âme humaine par le Saint-Esprit?... 253
XXIII.	Le jour viendra où ces dons seront les mêmes pour tous... 259

V. — ESSAI DE THÉOLOGIE.

I ^{er} .	La Bible est le véritable guide du Chrétien..... 264
II.	Elle nous montre dès ses débuts l'horreur que l'Éternel a pour le péché..... 266

III.	Du déluge.....	270
IV.	De la foi d'Abraham.....	278
V.	De la foi de Jacob.....	281
VI.	De la foi de David.....	284
VII.	De l'ancienne alliance.....	286
VIII.	La nouvelle alliance a-t-elle détruit l'ancienne?.....	291
IX.	De quel progrès la nouvelle alliance est-elle le signal?.....	294
X.	N'interrogez pas la philosophie sur le changement produit dans le monde par le Christianisme.....	298
XI.	Toute philosophie qui retranche quelque chose au Christia- nisme nous conduit à un abîme.....	301
XII.	De l'objet de la venue du Christ sur la terre.....	304
XIII.	Suite du même sujet.....	309
XIV.	Du Saint-Esprit.....	313
XV.	De son action.....	316
XVI.	Saint Pierre.....	319
XVII.	Saint Paul.....	323
XVIII.	Saint Jean.....	330
XIX.	Le mystère des mystères.....	334
XX.	Suite du même sujet.....	338
XXI.	Que faut-il faire pour être sauvé?.....	341
XXII.	Christ est aisé à trouver.....	344
XXIII.	Qu'est-ce qu'aller à Christ?.....	347
XXIV.	De l'Évangélisation.....	350

VI^e ET DERNIER ESSAI. — OU EST LE VÉRITABLE PROGRÈS?

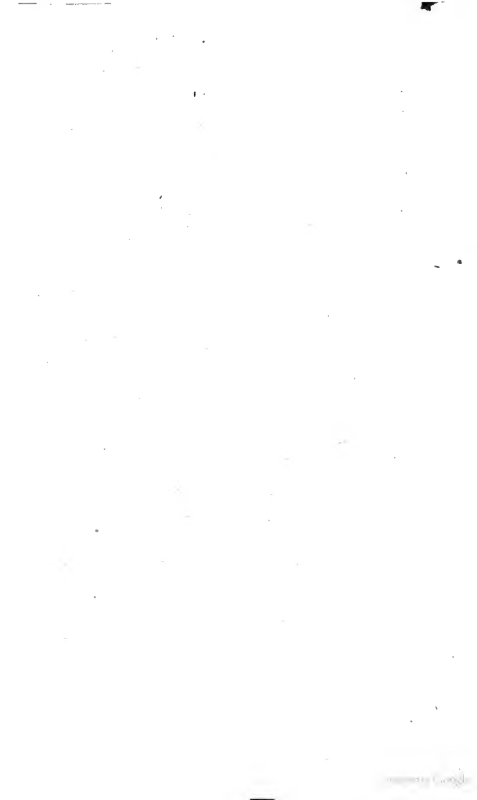
I ^{er} .	Où est l'obstacle au véritable progrès?.....	355
II.	Où faut-il voir le véritable progrès?.....	358
III.	Du progrès dans le monde matériel.....	361
IV.	Suite du même sujet.....	367
V.	Fin de ce sujet.....	371
VI.	Des progrès de l'humanité dans son développement numé- rique.....	374
VII.	De son progrès intellectuel.....	378
VIII.	Continuation du même sujet.....	381
IX.	De son progrès spirituel.....	383
X.	J'en appelle à César.....	387
XI.	Ces vues sont trop hautes pour les analystes.....	390
XII.	Que disent-ils de Jésus et de sa Religion?.....	395
XIII.	Continuation du sujet.....	397
XIV.	Rome païenne.....	405
XV.	Rome chrétienne.....	407
XVI.	Quel avenir l'attend?.....	410
XVII.	Sera-ce celui d'Ézéchias?.....	413
XVIII.	Quelle interprétation va-t-on donner à nos paroles?.....	416
XIX.	Continuation du sujet.....	420
XX.	La Bible est la seule règle obligatoire pour le Chrétien.....	422
XXI.	En quoi Rome s'est-elle, elle-même, condamnée?.....	426
XXII.	Continuation du sujet.....	433
XXIII.	Quels signes semblent indiquer que le temps approche?.....	437

XXIV.	Qu'est-ce que la liberté ?.....	441
XXV.	La philosophie nous conduit-elle à la vraie liberté ?.....	444
XXVI.	De l'égalité	450
XXVII.	L'égalité de la République est le socialisme d'aujourd'hui....	454
XXVIII.	L'Angleterre n'est pas socialiste.....	460
XXIX.	Tout despotisme exclut la vraie liberté.....	463
XXX.	Résumons tout ce que nous avons dit par rapport à l'Angle- terre.....	466
XXXI.	Restera-t-elle seule à la tête des peuples ?.....	470
XXXII.	Quel est l'avenir que la France a devant elle ?.....	474
XXXIII.	L'histoire a de précieux enseignements	478
XXXIV.	Elle nous apprend qu'il n'y a de vie que dans la vérité.....	482
XXXV.	La France écoutera-t-elle la voix de la vérité ?.....	485
XXXVI.	Des signes des temps.....	487
XXXVII.	Une preuve incontestable.....	490
XXXVIII.	Une confirmation	493
XXXIX.	Encore une autre.....	495
XL.	La connaissance sera augmentée.....	498
XLI.	Continuation du même sujet.....	508
XLII.	Conclusion.....	514

FIN DE LA TABLE.

005700035

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE,
Rue de Fleurus, 9.





PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
rue de Valenciennes, 9

